This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LE
CABINET
DES FÉES.

TOME PREMIER.

CE VOLUME CONTIENT

LES CONTES DES FÉES, par CHARLES PERRAULT, de l'Académie Françoise.

SAVOIR:

Le Chaperon Rouge, les Fées, la Barbe Bleue, la Belle au bois dormant, le Chat Botté, Cendrillon, Riquet à la houpe, le Petit Poucet, l'Adroite Princesse, Grisélidis, Peau d'Ane, les Souhaits Ridicules.

LES NOUVEAUX CONTES DES FÉES, par Ma la Comtesse DE MURAT.

SAVOIR:

Le Parfait Amour, Anguillette, Jeune & Belle, le Palais de la Vengeance, le Prince des Feuilles, le Bonheur des Moineaux, l'Heureuse Peine.

Recommande-toi bien à Dieu;

LE CABINET DES FÉES,

OU

COLLECTION CHOISIE

DES CONTES DES FÉES,

ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,

Ornés de figures.

TOME PREMIER.

Edité by Charles Joseph Mayer

A GENÈVE,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie,
Imprimeurs-Libraires.

& se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

252253

1862, May 8.

41 vols.

$15.00

Bought with money rec'd
from duplicates
purchased with the Shaftsbigh Fund.

BOUND 12 APR 1912

LISTE COMPLÈTE

DES OUVRAGES

Qui compoſent le Cabinet des Fées.

CONTES des Fées, par *Charles Perrault*, de l'Académie Françoiſe, contenant :

Le Chaperon rouge. — Les Fées. — La Barbe bleue. — La Belle au bois dormant. — Le Chat botté. — Cendrillon. — Riquet à la houppe. — Le petit Poucet. — L'adroite Princeſſe. — Griſelidis. — Peau-d'Ane. — Les Souhaits ridicules. —

Nouveaux Contes des Fées, par Madame la *Comteſſe de Murat*, contenant :

Le Parfait Amour. — Anguillette. — Jeune & Belle. — Le Palais de la Vengeance. — Le Prince des Feuilles. — Le Bonheur des Moineaux. — L'Heureuſe Peine. —

Les Contes des Fées & les Fées à la mode, par Madame la *Comteſſe d'Aulnoy*, contenant :

Gracieuſe & Perfinet. — La Belle aux cheveux d'or. — L'Oiſeau bleu. — Le Prince Lutin. — La Princeſſe Printanière. — La Princeſſe Roſette. — Le Rameau d'or. — L'Oranger & l'Abeille. — La bonne petite Souris. — Dom Gabriel Ponce de Léon. — Le Mouton. — Finette Cendron. — Fortunée. — Babiole. — Don Fernand de Tolède. — Le Nain jaune. — Suite de Don Fernand de Tolède. — Serpentin verd. — La Princeſſe Carpillon. — La Grenouille bienfaiſante. — La Biche au bois. — Le nouveau Gentilhomme Bourgeois. — La Chatte blanche. — Belle-Belle, ou le Chevalier fortuné. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. Le Pigeon & la Colombe. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — La Princeſſe Belle-Etoile &

le Prince chéri. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — Le Prince Marcaſſin. — Suite du Gentilhomme Bourgeois. — Le Dauphin. — Concluſion du Gentilhomme Bourgeois. —

Illuſtres Fées, contenant :

Blanche-Belle. — Le Roi Magicien. — Le Prince Roger. — Fortunio. — Le Prince Guerini. — La Reine de l'Iſle des Fleurs. — Le Favori des Fées. — Le Bienfaiſant, ou Quiribirini. — La Princeſſe couronnée par les Fées. — La Supercherie malheureuſe. — L'Iſle inacceſſible. —

La Tyrannie des Fées détruite, par Madame la *Comteſſe d'Aulnoy*.

Contes moins Contes que les autres, par le ſieur *de Preſchac*, contenant :

Sans Parangon. — La Reine des Fées. —

Fées, Contes des Contes, par Mademoiſelle *de Laforce*, contenant :

Plus belle que Fée. — Perſinette. — L'Enchanteur. — Tourbillon. — Verd & Bleu. — Le Pays des Délices. — La Puiſſance de l'Amour. — La bonne Femme. —

Les Chevaliers errans & le Génie familier, par Madame la *Comteſſe d'Aulnoy*.

Mille & une nuits.

La Tour ténébreuſe & les Jours lumineux, par Mademoiſelle *Lhéritier*, contenant :

Ricdin-Ricdon. — La Robe de Sincérité. —

Les Aventures d'Abdalla.

Mille & un Jours.

Hiſtoire de la Sultane de Perſe & des Viſirs, Contes Turcs.

Les Voyages de Zulma dans le pays des Fées.

Contes & Fables Indiennes, de Bidpaï & de Lokman, traduits d'Ali Tchelebi-ben-Saleh, Auteur Turc; par *M. Galland.*

Fables & Contes des Fées, composés pour l'éducation de feu Mgr. le Duc de Bourgogne, par Messire *François de Salignac de la Motte-Fénélon.*

Boca, ou la Vertu récompensée, par Madame *Huffon.*

Contes Chinois, ou les Aventures du Mandarin Fum-Hoam.

Florine, ou la belle Italienne.

Le Bélier. — Fleur-d'Epine. — Les quatre Facardins, Contes, par M. *le Comte Hamilton.*

Les mille & un Quart d'Heures, Contes Tartares.

Les Sultanes de Guzaratte, ou les Songes des hommes éveillés, Contes Mogols, par M. *Gueulette.*

Le Prince des Aigues-marines, & le Prince invisible, par Madame *Lévêque.*

Féeries nouvelles, par M. *le Comte de Caylus*, contenant:

Le Prince Courte-Botte & la Princesse Zibeline. — Roxanie. — Le Prince Muguet & la Princesse Zara. — Lourlou & Rirette. — La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin. — Les Dons. — Nonchalante & Papillon. — Le Palais des Idées. — La Princesse Lumineuse. — Bleuette & Coquelicot. — Mignonette. — L'Enchantement impossible. — La Princesse Minutie & le Roi Floridor. — La belle Hermine & le Prince Colibri. —

Contes Orientaux, par M. *le Comte de Caylus*.

Cadichon & Jeannette, par le même.

La Reine Fantaſque, par *J. J. Rouſſeau*.

La Belle & la Bête, par Madame *de Villeneuve*.

Contes des Fées, par M. *de Moncrif*, de l'Académie Françoiſe, contenant:

Les Dons des Fées, ou le pouvoir de l'éducation. — L'Isle de la Liberté. — Les Aieux, ou le Mérite perſonnel. — Alidor & Therſandre. — Les Voyageuſes. — Les Ames rivales, hiſtoire fabuleuſe. —

Bibliothèque des Génies, contenant:

Merveilleux & Charmante. — Griſdelin & Charmante. — Le Prince Ananas & la Princeſſe Mouſtelle. — Eritzine & Parelin. — Minet bleu & Louvette. — Careſſant & Blanchette. — Cornichon & Toupette. — Néangir & ſes frères. — Argentine & ſes ſœurs. — La Princeſſe Minon-Minette & le Prince Souci. — Aphranor & Bellanire.

Hiſtoire du Prince Titi, par *S. Hyacinthe*.

Contes des Génies, ou les charmantes Leçons d'Horam, fils d'Aſmar.

Un Volume de Diſcours, qui contiendra l'Origine des Contes des Fées, & les Notices ſur les Auteurs des ouvrages ci-deſſus; par M. *de Mayer*.

PRÉCIS

PRÉCIS

DE LA VIE ET DES OUVRAGES

DE CHARLES PERRAULT,

AVEC L'ANALYSE DE SES CONTES.

DEUX frères ont rendu ce nom célèbre; leurs talens, leurs ouvrages, & les différentes qualités de leur esprit sont également connus. Les écrits de Claude Perrault sur la médecine & sur l'architecture, sa traduction de Vitruve, ses dessins, & surtout la façade du Louvre du côté de S. Germain-l'Auxerrois, lui ont mérité un nom immortel. Les vers satyriques de Despréaux contre Charles Perrault notre auteur, n'empêcheront jamais qu'on ne rende justice aux agrémens de son esprit, à l'étendue de ses connoissances, & à l'utilité même de la plupart de ses écrits; tels, par exemple, que son poëme sur la peinture, son parallèle des anciens & des modernes, &c. Cet académicien écrivit en vers comme en prose; & les trois Contes que nous réimprimons, sont écrits avec autant de facilité, d'agrément & d'ingénuité que les autres: ils ont aussi leur moralité, & ils feront pour les enfans une nouvelle source de plaisir & d'instruction.

Il eſt ſeulement bien étonnant qu'on les ait omis dans toutes les éditions qu'on en a faites juſqu'à préſent; & ſi on a ajouté à ſes Contes en proſe, ce n'a été que pour donner des Contes qui n'étoient point de lui; comme la *Veuve* & *ſes deux Filles*, &c. Il y a tout lieu de croire que les éditeurs ne connoiſſoient que ſes Contes en proſe, & ignoroient qu'il en eût donné d'autres en vers; ils euſſent été encore long-temps ignorés, ſi M. le marquis de Paulmi, après les avoir annoncés & fait déſirer dans pluſieurs numéros de ſa bibliothèque des romans, cadre charmant où il a fait revivre, par ſes eſquiſſes ingénieuſes, tant de morceaux délaiſſés ou peu connus, ne s'étoit enfin décidé à faire lui-même réimprimer tout au long le conte de *Peau d'Ane*. Les difficultés que M. de Paulmi rencontra pour s'en procurer un exemplaire, retardèrent pendant quelque temps l'empreſſement du public, qui ne ceſſoit de demander ce conte; les mêmes raiſons nous ont engagés à réimprimer, & à donner enfin une collection complète des Contes de Perrault.

Nous ne ferons donc point ici comme les éditeurs avides ſeulement d'imprimer tout ce qu'ils trouvent ſous la main, mais peu ſoucieux de la gloire de leur auteur. Perrault n'aura plus ici le ſort de Senecé, dont l'éditeur oublia auſſi dans le recueil qu'il donna de ſes poéſies, ſon meilleur, ſon charmant conte du *Kaïmac*. Nous

donnerons donc le conte de *Peau d'Ane*; & malgré le ridicule du sujet, racheté par tant de jolis détails, on pourra répéter avec autant de bonne foi que La Fontaine, qui avoit le goût si sûr en ce genre:

„ Si Peau d'Ane m'étoit conté.
„ J'y prendrois un plaisir extrême.

Ce court éloge dit plus que nous n'en pourrions dire; & la plupart de nos lecteurs peuvent en porter le même jugement en le lisant.

Nous imprimons en même temps les *Souhaits ridicules*, conte qui a donné lieu au petit opéra-comique du Bûcheron; & *Griselidis*, conte tiré de Bocace, dont La Motte a aussi imité ces jolis vers:

Veut-on que je prenne une femme?
Je veux trouver ensemble & jeunesse, & beauté,
L'esprit bien fait, une belle ame,
Délicatesse avec simplicité;
Cœur sensible sans jalousie,
Vivacité sans fantaisie,
Sagesse, agrément & santé.
Enfin, pour la rendre parfaite,
A toutes les vertus joignez tous les appas;
Voilà celle que je souhaite:
Trop heureux cependant de ne la trouver pas.

Outre ces trois contes en vers, nous donnons *le petit Chaperon rouge*, *les Fées*, *la Barbe bleue*, *la Belle au bois dormant*, *le Maître Chat* ou *le Chat botté*, *Cendrillon* ou *la petite Pantoufle de verre*, *Riquet à la Houpe*, *le petit Poucet*, & *l'adroite Princesse* ou *les Aventures de Finette*, adressé à madame la comtesse de

Murat. On doute que ce dernier conte soit de Perrault, quoiqu'il soit d'une narration agréable & facile. Les autres, que le plus grand nombre de nos lecteurs connoît sans doute dès l'enfance, furent imprimés, pour la première fois, en 1697, & dédiés à Mademoiselle, sous le nom du jeune Perrault d'Armancour, encore enfant, fils du célèbre Charles Perrault l'académicien, qui en est le véritable auteur. Le ton naïf & familier, l'air de bonhomie, la simplicité, qui règnent dans ces fictions, étoient bien propres à leur acquérir la célébrité dont elles jouissent; & nous ne savons si tant de Contes écrits de nos jours avec plus de prétention, & d'un style plus brillant, plus noble & plus recherché, peuvent espérer la même fortune. Il y a dans les contes de Perrault une ingénuité qui met au niveau le conteur & l'enfant qui l'écoute: on croit ici les voir également affectés du merveilleux du récit, également simples dans la manière d'exprimer ce qui les affecte; de sorte que si le lecteur supposoit l'enfant qui lui raconte ce qu'il lit, il n'en auroit ni plus ni moins de plaisir qu'il en trouve en lisant l'académicien Perrault.

Chacun de ces Contes est terminé par une moralité en vers, quelquefois par deux. Ces moralités ont le même caractère de simplicité que les récits.

Les huit premiers de ces Contes sont si connus, qu'on se souvient, pour ainsi dire, de tout

ce qu'ils renferment, en les entendant nommer, tant ils firent d'impreſſion dans la jeuneſſe : nous nous contenterons, par cette raiſon, de rappeler le but moral qu'eut l'auteur en les écrivant, & d'y ajouter quelques réflexions.

Le Petit Chaperon Rouge.

Le but de ce conte eſt d'apprendre aux jeunes perſonnes à ſe défier des charmes d'un entretien dont leur amour-propre eſt flatté. La jeuneſſe eſt l'âge de la confiance ; ce ſentiment eſt la ſource des dangers. On a dit avec eſprit & avec vérité :

Quand on daigne écouter les ſons de la muſette,
On écoute bientôt les ſoupirs du Berger.

Les bergers ſont les véritables loups. Une jeune perſonne frappée de voir une imprudente de treize ans dévorée par un loup ruſé, dont elle a trop écouté les louanges ou les conſeils, craindra d'écouter les diſcours de quiconque peut tromper ſa crédulité ; & la fable qui lui peint une cataſtrophe auſſi effrayante, devient pour elle une vérité, en lui donnant tout-à-coup de l'expérience.

Les Fées.

Il s'agit de deux jeunes filles inégalement partagées du côté du caractère. L'une eſt douce & officieuſe, l'autre eſt fière & déſobligeante. Leur humeur influe ſur leurs procédés. Elles trouvent toutes les deux le prix qui eſt dû à

leur différente manière d'agir, dans la même circonſtance. Le conte dans lequel l'une eſt oppoſée à l'autre par la deſtinée, comme par la conduite, préſente une double leçon. La mère des deux filles eſt idolâtre de celle que ſes yeux ne devroient enviſager qu'avec douleur : la plus aimable eſt l'objet de ſa haine. Cet exemple eſt commun; les ſuites en ſont ordinaires. La morale a ſouvent eſſayé de détruire ce ſcandale domeſtique, par l'uſage de ſes maximes reſpectables ; le mal ſubſiſte, & nous étonne tous les jours. L'auteur a cru qu'une action ſurnaturelle, racontée d'une manière naïve, entreroit plus utilement dans l'eſprit, qu'une aventure plus ordinaire. La mère injuſte, la fille orgueilleuſe, ſont toutes deux punies. C'eſt un petit cadre qui renferme un grand tableau.

La Barbe Bleue.

Un homme fort puiſſant & fort riche a une phyſionomie rebutante, & une barbe très-bleue. Ces défauts le rendent ſi laid, qu'il n'y a pas de fille qui puiſſe ſe flatter de l'aimer, en s'uniſſant à lui. De plus, il paſſe, avec raiſon, pour très-méchant; & les premières femmes qu'il a épouſées ont diſparu ſans qu'on ſache ce qu'elles ſont devenues: cela eſt cauſe que toutes les filles à qui on le propoſe en mariage, refuſent d'accepter ſa main. Il a beau afficher la plus grande magnificence & faire parade de ſes richeſſes, rien ne peut balancer ſes défauts. La couleur de

ſa barbe révolte plus que la grandeur de ſon château & l'étendue de ſes domaines ne peuvent éblouir. Cependant une jeune imprudente, ne conſultant que ſa vanité, cède à l'éclat dont elle eſt frappée, & au charme des préſens. On peut épouſer un homme qui n'eſt point digne de trouver un cœur, lorſque des ſoins délicats & des galanteries intéreſſantes excitent la reconnoiſſance. Ce ſentiment ſupplée à l'amour quand le cœur eſt bon, & que la raiſon eſt formée. Mais l'hymen n'eſt qu'un malheur, & qu'une ſource de repentirs, ſi la magnificence qui ſéduit n'intéreſſe que la vanité. C'eſt le ſort qu'éprouva la jeune indiſcrète, & c'eſt bien là le ſujet d'une moralité. Son mari, qui joignoit à la brutalité une ſorte de malice, feint d'être obligé de s'éloigner d'elle pour quelques jours, lui laiſſant l'abſolue liberté de s'amuſer, ne lui défendant que d'entrer dans un appartement dont il lui laiſſe cependant la clef. Elle promet, & ne tient point parole; la curioſité conduit à la déſobéiſance. Le mari, à ſon retour, convaincu de la faute qu'elle a commiſe, veut lui faire ſubir un châtiment affreux, dont elle éprouve toute l'horreur, & dont elle n'eſt ſauvée que par un ſecours ineſpéré. Ce tableau terrible fait une impreſſion profonde ſur des enfans, & leur apprend à réſiſter à une curioſité, à reſpecter leurs engagemens, & à n'en pas prendre légèrement. En même temps, rien n'eſt plus propre à développer dans un

jeune cœur le ſentiment de pitié qui doit l'animer un jour en faveur des malheureux, s'il eſt heureuſement formé, que la ſituation vraiment tragique que cette fiction leur préſente.

Nous nous rappelons que ce ſujet a été traité au théâtre : il eſt en effet très-théâtral. Le tableau qu'il renferme, & la moralité qui en réſulte, ne ſont pas plus étrangers aux perſonnes formées qu'aux enfans. Nous ignorons le nom de l'auteur, & ce qu'eſt devenue la pièce.

On peut ici s'adreſſer aux parens & aux inſtituteurs de la jeuneſſe, & leur dire : Voulez-vous connoître la trempe de l'ame du tendre objet que vous élevez ? Préſentez-lui le ſpectacle du ſupplice que va éprouver l'imprudente qui a donné lieu à ce conte tragique. Si l'enfant babille, s'il n'eſt pas effrayé, & ſi la terreur de la victime ne paſſe pas dans ſon cœur, & ne ſe peint point ſur ſa phyſionomie avec les traits de la pitié, c'eſt du marbre que vous formez.

La Belle au bois dormant.

Ce conte ſe diviſe naturellement en deux parties. Dans la première, l'Auteur ſemble n'avoir voulu offrir qu'un grand tableau à l'imagination des enfans. Dans la ſeconde, il a voulu, ſans doute, leur faire ſentir les charmes de la bienfaiſance, en donnant un zèle toujours renaiſſant au maître-d'hôtel de la reine, en faveur des objets infortunés qu'elle veut tous les jours immoler à ſon appétit barbare.

Nous pourrions citer au moins trois tragédies bien applaudies au théâtre François, dont les auteurs ont profité de la pieuse infidélité du maître-d'hôtel, & de quelques autres circonstances de ce conte, qui, par ce moyen, fait pleurer les grands enfans comme les petits.

Le sommeil d'Epiménide a pu donner à Perrault l'idée de cette fiction.

Le Maître Chat ou *le Chat Botté.*

L'industrie & le savoir faire.
Valent mieux que des biens acquis.

C'est l'esprit de ce conte, dont le but, plus philosophique que moral, est d'apprendre à la jeunesse que l'étude, le travail, les talens sont l'équivalent de la fortune; quand on sait mettre à profit les avantages qui en résultent. Il ne suffit pas de savoir, il faut agir. L'inaction & l'indifférence sont imbécillité, lorsqu'on est né avec des dispositions, ou que l'on a acquis des talens qui peuvent réparer les rigueurs de la destinée. Le génie ne connoîtroit jamais la pauvreté, si la paresse ou l'étourderie n'étoit souvent le partage des esprits les plus propres à s'avancer heureusement dans le monde, par les dons naturels ou acquis. Des maximes disent les mêmes choses à l'esprit; mais un tableau parle aux sens; & les jeunes gens ont besoin, pour ainsi dire, de voir, pour penser & pour réfléchir. Ce conte, qui est tout en action, doit produire l'effet que l'auteur s'en est promis.

Cendrillon.

Un enfant maltraité dans le ſein de ſa famille, eſt ſouvent dans le cas d'éprouver la ſenſibilité des perſonnes étrangères. Cette ſenſibilité le conſole & l'encourage à cultiver avec modeſtie ſes vertus & ſes talens, pour mériter de plus en plus des dédommagemens auſſi flatteurs.

Un autre enivré des preuves de tendreſſe, & même d'une admiration aveugle qu'il obtient de ſes parens, conçoit un orgueil qu'il porte dans le monde, & qui l'y rend inſupportable. L'ingratitude & l'indocilité ſont le prix des bontés dont ſon amour-propre ſe nourrit. Il faut qu'un enfant ſache que la modeſtie, au ſein du bonheur, eſt encore plus touchante que les qualités les plus aimables; & que la meilleure manière de vaincre l'humeur des parens les plus injuſtes & les plus prévenus, c'eſt de conſerver avec eux le caractère de ſoumiſſion & de ſimplicité dont la nature a fait un devoir envers eux, tandis que l'accueil & les louanges des étrangers ſemblent diſpenſer de ce tribut néceſſaire. C'eſt le but que l'auteur s'eſt propoſé en écrivant ce conte, où le merveilleux ne ſert qu'à relever, pour ainſi dire, les charmes de la ſimplicité.

Tout le monde connoît la pièce lyrique jouée avec ſuccès ſous ce titre: dans le conte, & dans l'opéra-comique, le bonheur de Cendrillon eſt l'effet d'un coup de baguette; des réflexions ſages peuvent opérer, avec le temps, ce que la Fée

que la malheureuſe Cendrillon intéreſſe, fait réuſſir tout d'un coup.

Riquet à la Houpe.

Si le plus grand plaiſir eſt d'augmenter les avantages de ce que l'on aime, ou de réparer les outrages de la nature envers lui, quel moment que celui où ſon ingratitude lui fait oublier tout ce que la reconnoiſſance devoit lui inſpirer en notre faveur! C'eſt bien connoître la jeuneſſe, que de lui préſenter dans un petit cadre les objets de ſon inſtruction; & Riquet à la Houpe éprouvant, à quinze ans, l'ingratitude de la princeſſe à qui il a donné de l'eſprit, touchera toujours plus des enfans de dix ans, qu'un grand perſonnage livré au malheur de la même ſituation. Si l'enfant qui lit ou écoute ce conte, eſt né avec du ſentiment, l'inſtant où la jeune princeſſe conſent enfin à exercer le pouvoir d'embellir Riquet, dont elle a preſque méconnu le bienfait, n'effacera point le mépris que lui a inſpiré ſon premier procédé.

Du reſte, rien de ſi ingénieux que le fond & la première idée de cette fiction. Perrault n'en a pas tiré tout le parti poſſible; il n'a fait, en quelque façon, qu'un croquis. Madame de Villeneuve a mieux ſaiſi cette idée dans ſes contes marins; car le conte charmant de la Belle & la Bête en eſt le fruit. Le Procope & Romagneſi avoient ſuivi plus à la lettre le conte de Perrault, en donnant au théâtre Italien, ſous le titre des

Fées, une comédie charmante, où les auteurs ont su répandre un intérêt délicat, qui n'eſt pas dans le conte; en convertiſſant, pour ainſi dire, en ſentiment, l'eſprit que reçoit la jeune perſonne. Cette comédie eſt du nombre de celles qu'on regrette de ne pouvoir plus voir qu'en province.

Le Petit Poucet.

Il ſemble que dans ce conte, Perrault, qui en vouloit à Homère, ait eſſayé de parodier quelques traits de l'Odyſſée & de l'ancienne Mythologie. Le petit Poucet ramenant, au moyen des cailloux blancs qu'il avoit ſemés dans ſon chemin, ſes frères du fond de la forêt où leurs parens les avoient abandonnés, eſt Ariane aidant Théſée à débrouiller les erreurs du labyrinthe, par le ſecours d'un fil. Le petit Poucet chez l'Ogre, eſt Ulyſſe chez Poliphême; & nous ne ſavons ſi la manière dont il délivre ſes frères n'eſt pas auſſi adroite que celle dont Ulyſſe s'y prend pour délivrer ſes compagnons. Quoi qu'il en ſoit, l'auteur veut que des enfans ſachent qu'à tout âge, avec de l'eſprit, du courage & de la prudence, on peut échapper à la méchanceté des hommes; & la conduite du petit Poucet eſt ici un exemple d'autant plus capable de les inſtruire, qu'il eſt plus à leur portée. La meilleure manière de former la jeuneſſe, eſt de lui donner, pour ainſi dire, de grandes idées avec de petits moyens.

M. Carmontel a trouvé dans cette fiction le

ſujet d'un proverbe dramatique, & en a fait un uſage conforme à l'opinion que l'on a de ſon goût & de ſes talens.

L'adroite Princeſſe, ou *les Aventures de Finette.*

C'eſt ici le Conte que nous croyons n'être pas de Perrault, que l'on a ajouté dans l'édition de la Haye, & qui n'étoit point dans les éditions précédentes. Comme il eſt néceſſairement moins connu que les huit premiers, nous croyons devoir nous attacher à développer l'objet moral que l'on s'eſt propoſé, en donnant une certaine étendue à notre Extrait. L'Auteur met en action ces deux principes: *Que l'oiſiveté eſt mère de tous vices; que défiance eſt mère de ſûreté.*

Au temps des croiſades, un roi qui alloit faire la guerre aux infidelles, après avoir remis ſon royaume entre les mains d'un ſage miniſtre, alloit partir fort inquiet ſur le ſort de ſes filles; *Nonchalante*, l'aînée; *Babillarde*, la cadette; *Finette*, la plus jeune. Quant à celle-ci, il étoit fort tranquille: active, adroite, elle réuniſſoit tous les talens & toutes les qualités.

Le roi pria une Fée, ſa voiſine, de lui faire trois quenouilles de verre. Il déſira que chaque quenouille caſsât ſitôt que celle à qui elle appartiendroit feroit quelque choſe de contraire à ſa gloire. Lorſqu'il eut les trois quenouilles, il conduiſit ſes filles dans une tour bien haute, & dans un lieu déſert; leur défendit d'en ſortir, & d'y recevoir perſonne; préſenta à chacune une quenouille; leur ôta tous leurs officiers; ferma la porte, prit les clefs, & partit.

Au haut de la tour, il y avoit une poulie, par le moyen de laquelle on faisoit parvenir aux princesses tout ce dont elles avoient besoin. C'étoient elles-mêmes qui tiroient la corde, & qui la lâchoient, pour éviter toute surprise.

Nonchalante & Babillarde s'ennuyoient, l'une d'être obligée de se servir, l'autre de n'avoir que ses sœurs avec qui parler. Pour Finette, elle se faisoit des amusemens de ses occupations, de ses talens, & de son esprit. Le ministre leur envoyoit tous les quinze jours un état de ce qui se passoit au-dedans & au-dehors du royaume : Finette le lisoit, & s'en occupoit; les autres ne s'en embarrassoient guères.

Un jour que Finette étoit occupée, Nonchalante & Babillarde virent au pied de la tour une pauvre femme toute déguenillée, qui les supplioit de lui permettre d'entrer, & qui offroit de les servir. Nonchalante & Babillarde y consentirent; elles descendirent leur corbillon, & le remontèrent. La vieille étoit sale & dégoûtante; mais Nonchalante voyoit en elle une femme qui la serviroit, & Babillarde une femme avec qui elle pourroit jaser. Quant à Finette, elle fut très-fâchée lorsqu'elle la vit; mais il n'y avoit plus de remède.

Il y avoit un prince nommé Riche-Cautèle, voisin & ennemi du père des princesses, dont il avoit juré de se venger; & ce prince étoit la vieille qui s'étoit introduite auprès des prison-

nières. Quand la nuit fut venue, il quitta ses haillons, & parut en cavalier aux yeux des princesses, qui fuirent dans leurs chambres. Mais Nonchalante, qui ne marchoit pas vîte, fut bientôt jointe par Riche-Cautèle. Il l'assura que ce n'étoit que pour elle qu'il s'étoit déguisé, qu'il l'adoroit, & qu'il venoit lui offrir sa main, pour la délivrer de sa prison. Nonchalante se défendit d'abord, mais l'indolence ne sait pas disputer; elle lui promit sa foi, & le mariage fut conclu.

Il la conduisit dans une chambre, l'enferma, & alla faire les mêmes protestations à Babillarde à travers la serrure. Celle-ci, séduite par le plaisir de parler, ouvre la porte au séducteur, l'écoute avec trop de foiblesse, & sa quenouille cassa comme avoit fait celle de Nonchalante. Il restoit Finette à séduire. Celle-ci refusa obstinément d'ouvrir, & répondit avec colère à la proposition qui lui en fut faite. Le prince prit une bûche, & enfonça la porte. Finette indignée de son audace, s'arma d'un marteau, dont elle menaça de casser la tête au téméraire. Cependant, désirant de se venger de lui, elle feignit bientôt de l'écouter plus favorablement; & mettant à profit sa confiance, elle fit faire un lit sur l'ouverture d'un égoût qui donnoit dans une chambre du château: ce lit portoit sur deux bâtons croisés. Le lendemain, ce prince s'étant présenté à elle, elle feignit de consentir au mariage; le prince, sans se déshabiller, se jeta sur le lit, & s'enfonça

dans cet horrible égoût, meurtri & fracaſſé par tout, barbotant dans l'ordure, & paſſant de caverne en caverne, juſqu'à ce qu'enfin il trouva une iſſue qui donnoit ſur le bord de la rivière. Mais quelle fut la douleur de Finette & de ſes ſœurs, lorſqu'elles connurent toute ſa perfidie!

Cependant Riche-Cautèle ſongeoit à ſe venger, & imagina bien des moyens pour cela; mais Finette, conduite par la prudence, & animée par la haine, eut toujours l'avantage de triompher de ſes artifices; & devenue plus furieuſe lorſqu'elle eut vu les ſuites cruelles de la foibleſſe de ſes ſœurs dans une groſſeſſe déshonorante, elle fit éclater tous ſes ſentimens en exerçant ſon génie contre ce prince coupable, & il trouva enfin la mort dans les pièges qu'elle ſut lui tendre.

Finette reçut la récompenſe de ſes vertus des mains de l'amour même. Riche-Cautèle avoit un frère que la nature avoit formé avec complaiſance, & qui uniſſoit les dons aimables aux qualités ſolides. Il admira Finette dans ſa conduite avec ſon frère, & prit pour elle les ſentimens les plus tendres. L'aveu qu'il en fit fut payé du retour dont il étoit digne. Lorſque le père des trois princeſſes fut revenu dans ſes états, il confirma les ſentimens de Finette, & accorda ſa main à celui qui prétendoit moins honorer ſes charmes que couronner ſes vertus.

LE PETIT CHAPERON ROUGE,

CONTE.

IL étoit une fois une petite fille de village, la plus jolie qu'on eût ſu voir. Sa mère en étoit folle, & ſa mère-grand' plus folle encore. Cette bonne femme lui fit faire un petit chaperon rouge, qui lui ſéyoit ſi bien, que partout on l'appeloit le petit Chaperon rouge.

Un jour ſa mère ayant fait des galettes, lui dit : Va voir comment ſe porte ta mère-grand' ; car on m'a dit qu'elle étoit malade : porte-lui une galette & ce petit pot de beurre. Le petit Chaperon rouge partit auſſitôt pour aller chez ſa mère-grand', qui demeuroit dans un autre village. En paſſant dans un bois, elle rencontra compère le Loup, qui eut bien envie de la manger ; mais il n'oſa, à cauſe de quelques bûcherons qui étoient dans la forêt. Il lui demanda où elle alloit ? La pauvre enfant, qui ne ſavoit pas qu'il étoit dangereux de s'arrêter à écouter un loup, lui dit : Je vais voir ma mère-grand', & lui porter une galette avec un petit pot de beurre

que ma mère lui envoie. Demeure-t-elle bien loin, lui dit le Loup? Oh oui, lui dit le petit Chaperon rouge; c'eſt par-delà le moulin que vous voyez tout là-bas, là-bas, à la première maiſon du village. Eh bien, dit le Loup, je veux l'aller voir auſſi; je m'y en vais par ce chemin-ci, & toi par ce chemin-là, & nous verrons à qui plutôt y ſera. Le Loup ſe mit à courir de toute ſa force par le chemin qui étoit le plus court; & la petite fille s'en alla par le chemin le plus long, s'amuſant à cueillir des noiſettes, à courir après des papillons, & à faire des bouquets des petites fleurs qu'elle rencontroit. Le Loup ne fut pas long-temps à arriver à la maiſon de la mère-grand'; il heurte, toc, toc. — Qui eſt-là? — C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, dit le Loup en contrefaiſant ſa voix, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. La bonne mère-grand', qui étoit dans ſon lit à cauſe qu'elle ſe trouvoit un peu mal, lui cria: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le Loup tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Il ſe jeta ſur la bonne femme, & la dévora en moins de rien; car il y avoit plus de trois jours qu'il n'avoit mangé. Enſuite il ferma la porte, & s'en alla coucher dans le lit de la

mère-grand', en attendant le petit Chaperon rouge, qui, quelque temps après, vint heurter à la porte. Toc, toc. — Qui eſt-là? Le petit Chaperon rouge, qui entendit la groſſe voix du Loup, eut peur d'abord; mais croyant que ſa mère-grand' étoit enrhumée, répondit: C'eſt votre fille le petit Chaperon rouge, qui vous apporte une galette & un petit pot de beurre que ma mère vous envoie. Le Loup lui cria, en adouciſſant un peu ſa voix: Tire la chevillette, la bobinette cherra. Le petit Chaperon rouge tira la chevillette, & la porte s'ouvrit. Le Loup la voyant entrer, lui dit en ſe cachant dans le lit ſous la couverture: Mets la galette & le petit pot de beurre ſur la huche, & viens te coucher avec moi. Le petit Chaperon rouge ſe déshabille, & va ſe mettre dans le lit, où elle fut bien étonnée de voir comment ſa mère-grand' étoit faite en ſon déshabillé. Elle lui dit: Ma mère-grand', que vous avez de grands bras! — C'eſt pour mieux t'embraſſer, ma fille! — Ma mère-grand', que vous avez de grandes jambes! — C'eſt pour mieux courir, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes oreilles! — C'eſt pour mieux écouter, mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grands yeux! — C'eſt pour mieux voir,

mon enfant. — Ma mère-grand', que vous avez de grandes dents ! — C'eſt pour te manger. Et en diſant ces mots, ce méchant Loup ſe jeta ſur le petit Chaperon rouge, & la mangea.

MORALITÉ.

ON voit ici que de jeunes enfans,
Surtout de jeunes filles,
Belles, bien faites, & gentilles,
Font très-mal d'écouter toutes ſortes de gens ;
Et que ce n'eſt pas choſe étrange,
S'il en eſt tant que le loup mange.
Je dis le loup, car tous les loups
Ne ſont pas de la même ſorte ;
Il en eſt d'une humeur accorte,
Sans bruit, ſans fiel & ſans courroux,
Qui, privés, complaiſans & doux,
Suivent les jeunes demoiſelles
Juſques dans les maiſons, juſques dans les ruelles.
Mais, hélas ! qui ne ſait que ces loups doucereux,
De tous les loups ſont les plus dangereux ?

LES FÉES,

CONTE.

Il étoit une fois une veuve qui avoit deux filles. L'aînée lui reſſembloit ſi fort & d'humeur & de viſage, que, qui la voyoit, voyoit la mère. Elles étoient toutes deux ſi déſagréables & ſi orgueilleuſes, qu'on ne pouvoit vivre avec elles. La cadette, qui étoit le vrai portrait de ſon père pour la douceur & pour l'honnêteté, étoit avec cela une des plus belles filles qu'on eût ſu voir. Comme on aime naturellement ſon ſemblable, cette mère étoit folle de ſa fille aînée, & en même-temps avoit une averſion effroyable pour la cadette. Elle la faiſoit manger à la cuiſine, & travailler ſans ceſſe.

Il falloit, entr'autres choſes, que cette pauvre enfant allât deux fois le jour puiſer de l'eau à une grande demi-lieue du logis, & qu'elle en rapportât plein une grande cruche. Un jour qu'elle étoit à cette fontaine, il vint à elle une pauvre femme qui la pria de lui donner à boire. Oui-dà, ma bonne mère, dit cette belle fille; & rinçant auſſi-

tôt ſa cruche, elle puiſa de l'eau au plus bel endroit de la fontaine, & la lui préſenta, ſoutenant toujours la cruche, afin qu'elle bût plus aiſément. La bonne femme ayant bu, lui dit : Vous êtes ſi belle, ſi bonne & ſi honnête, que je ne puis m'empêcher de vous faire un don ; (car c'étoit une Fée qui avoit pris la forme d'une pauvre femme de village, pour voir juſqu'où iroit l'honnêteté de cette jeune fille.) Je vous donne pour don, pourſuivit la Fée, qu'à chaque parole que vous direz, il vous ſortira de la bouche ou une fleur, ou une pierre précieuſe. Lorſque cette belle fille arriva au logis, ſa mère la gronda de revenir ſi tard de la fontaine. Je vous demande pardon, ma mère, dit cette pauvre fille, d'avoir tardé ſi long-temps ; & en diſant ces mots, il lui ſortit de la bouche deux roſes, deux perles & deux gros diamans. Que vois-je là, dit ſa mère toute étonnée ? je crois qu'il lui ſort de la bouche des perles & des diamans. D'où vient cela, ma fille ? (ce fut-là la première fois qu'elle l'appela ſa fille.) La pauvre enfant lui raconta naïvement tout ce que lui étoit arrivé, non ſans jeter une infinité de diamans. Vraiment, dit la mère, il faut que j'y envoie ma fille. Tenez, Fanchon, voyez ce qui ſort de la

bouche de votre ſœur quand elle parle : ne ſeriez-vous pas bien aiſe d'avoir le même don ? Vous n'avez qu'à aller puiſer de l'eau à la fontaine, & quand une pauvre femme vous demandera à boire, lui en donner bien honnêtement. Il me feroit beau voir, répondit la brutale, aller à la fontaine ! Je veux que vous y alliez, reprit la mère, & tout-à-l'heure. Elle y alla, mais toujours en grondant. Elle prit le plus beau flacon d'argent qui fût dans le logis. Elle ne fut pas plutôt arrivée à la fontaine, qu'elle vit ſortir du bois une dame magnifiquement vêtue, qui vint lui demander à boire ; c'étoit la même Fée qui avoit apparu à ſa ſœur, mais qui avoit pris l'air & les habits d'une princeſſe, pour voir juſqu'où iroit la malhonnêteté de cette fille. Eſt-ce que je ſuis ici venue, lui dit cette brutale orgueilleuſe, pour vous donner à boire ? Juſtement, j'ai apporté un flacon d'argent tout exprès pour donner à boire à madame ! j'en ſuis d'avis : buvez à même ſi vous voulez. Vous n'êtes guère honnête, reprit la Fée, ſans ſe mettre en colère ; eh bien, puiſque vous êtes ſi peu obligeante, je vous donne pour don, qu'à chaque parole que vous direz, il vous ſortira de la bouche ou un ſerpent, ou un cra-

paud. D'abord que sa mère l'apperçut, elle lui cria : Hé bien, ma fille ? Hé bien, ma mère, lui répondit la brutale, en jetant deux vipères & deux crapauds. O ciel ! s'écria la mère, que vois-je là ? c'est sa sœur qui en est cause, elle me le paiera, & aussitôt elle courut pour la battre. La pauvre enfant s'enfuit, & alla se sauver dans la forêt prochaine. Le fils du roi qui revenoit de la chasse, la rencontra, & la voyant si belle, lui demanda ce qu'elle faisoit là toute seule, & ce qu'elle avoit à pleurer ? Hélas ! monsieur, c'est ma mère qui m'a chassée du logis. Le fils du roi, qui vit sortir de sa bouche cinq ou six perles & autant de diamans, la pria de lui dire d'où cela lui venoit. Elle lui conta toute son aventure. Le fils du roi en devint amoureux, &, considérant qu'un tel don valoit mieux que tout ce qu'on pouvoit donner en mariage à une autre, l'emmena au palais du roi son père, où il l'épousa. Pour sa sœur, elle se fit tant haïr, que sa propre mère la chassa de chez elle ; & la malheureuse, après avoir bien couru sans trouver personne qui voulût la recevoir, alla mourir au coin d'un bois.

MORALITÉ.

MORALITÉ.

Les diamans & les piſtoles
Peuvent beaucoup ſur les eſprits;
Cependant les douces paroles
Ont encor plus de force, & ſont d'un plus grand prix.

AUTRE MORALITÉ.

L'honneteté coûte des ſoins,
Et veut un peu de complaiſance;
Mais tôt ou tard elle a ſa récompenſe,
Et ſouvent dans le temps qu'on y penſe le moins.

LA BARBE BLEUE,

CONTE.

Il étoit une fois un homme qui avoit de belles maiſons à la ville & à la campagne, de la vaiſſelle d'or & d'argent, des meubles en broderie, & des carroſſes tout dorés; mais par malheur cet homme avoit la barbe bleue; cela le rendoit ſi laid & ſi terrible, qu'il n'étoit ni femme, ni fille qui ne s'enfuît de devant lui. Une de ſes voiſines, dame de

qualité, avoit deux filles parfaitement belles. Il lui en demanda une en mariage, en lui laiſſant le choix de celle qu'elle voudroit lui donner. Elles n'en vouloient point toutes deux, & ſe le renvoyèrent l'une à l'autre, ne pouvant ſe réſoudre à prendre un homme qui eût la barbe bleue. Ce qui les dégoûtoit encore, c'eſt qu'il avoit déjà épouſé pluſieurs femmes, & qu'on ne ſavoit ce que ces femmes étoient devenues. La Barbe bleue, pour faire connoiſſance, les mena avec leur mère, & trois ou quatre de leurs meilleures amies & quelques jeunes gens du voiſinage, à une de ſes maiſons de campagne, où on demeura huit jours entiers. Ce n'étoit que promenades, que parties de chaſſe & de pêche, que danſes & feſtins, que colations : on ne dormoit point, & on paſſoit toute la nuit à ſe faire des malices les uns les autres ; enfin tout alla ſi bien, que la cadette commença à trouver que le maître du logis n'avoit plus la barbe ſi bleue, & que c'étoit un fort honnête homme. Dès qu'on fut de retour à la ville, le mariage ſe conclut. Au bout d'un mois, la Barbe bleue dit à ſa femme, qu'il étoit obligé de faire un voyage en province, de ſix ſemaines au moins, pour une affaire de conſéquence, qu'il la prioit de ſe bien divertir,

pendant ſon abſence, qu'elle fît venir ſes bonnes amies, qu'elle les menât à la campagne ſi elle vouloit ; que par-tout elle fît bonne chère. Voilà, lui dit-il, les clefs de deux grands garde-meubles ; voilà celles de la vaiſſelle d'or & d'argent qui ne ſert pas tous les jours ; voilà celles de mes coffres-forts, où eſt mon or & mon argent ; celles des caſſettes où ſont mes pierreries ; & voilà le paſſe-partout de tous les appartemens. Pour cette petite clef-ci, c'eſt la clef du cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas : ouvrez tout, allez par-tout ; mais pour ce petit cabinet, je vous défends d'y entrer, & je vous le défends de telle ſorte, que s'il vous arrive de l'ouvrir, il n'y a rien que vous ne deviez attendre de ma colère. Elle promit d'obſerver exactement tout ce qui venoit de lui être ordonné ; & lui, après l'avoir embraſſée, il monte dans ſon carroſſe & part pour ſon voyage. Les voiſines & les bonnes amies n'attendirent pas qu'on les envoyât querir pour aller chez la jeune mariée, tant elles avoient d'impatience de voir toutes les richeſſes de ſa maiſon, n'ayant oſé y venir pendant que le mari y étoit, à cauſe de ſa barbe bleue qui leur faiſoit peur. Les voilà auſſitôt à par-

courir les chambres, les cabinets, les garde-robes, toutes plus belles & plus riches les unes que les autres. Elles montèrent enſuite aux garde-meubles, où elles ne pouvoient aſſez admirer le nombre & la beauté des tapiſſeries, des lits, des ſofas, des cabinets, des guéridons, des tables & des miroirs, où l'on ſe voyoit depuis les pieds juſqu'à la tête, & dont les bordures, les unes de glace, les autres d'argent & de vermeil doré, étoient les plus belles & les plus magnifiques qu'on eût jamais vues. Elles ne ceſſoient d'exagérer & d'envier le bonheur de leur amie, qui cependant ne ſe divertiſſoit point à voir toutes ces richeſſes, à cauſe de l'impatience qu'elle avoit d'aller ouvrir le cabinet de l'appartement bas. Elle fut ſi preſſée de ſa curioſité, que, ſans conſidérer qu'il étoit malhonnête de quitter ſa compagnie, elle deſcendit par un eſcalier dérobé, & avec tant de précipitation, qu'elle penſa ſe rompre le cou deux ou trois fois. Etant arrivée à la porte du cabinet, elle s'y arrêta quelque temps, ſongeant à la défenſe que ſon mari lui avoit faite, & conſidérant qu'il pourroit lui arriver malheur d'avoir été déſobéiſſante; mais la tentation étoit ſi forte, qu'elle ne put la ſurmonter: elle prit donc la petite

clef, & ouvrit en tremblant la porte du cabinet. D'abord elle ne vit rien, parce que les fenêtres étoient fermées ; après quelques momens, elle commença à voir que le plancher étoit tout couvert de ſang caillé, dans lequel ſe miroient les corps de pluſieurs femmes mortes & attachées le long des murs : c'étoient toutes les femmes que la Barbe bleue avoit épouſées, & qu'il avoit égorgées l'une après l'autre. Elle penſa mourir de peur, & la clef du cabinet, qu'elle venoit de retirer de la ſerrure, lui tomba de la main. Après avoir un peu repris ſes ſens, elle ramaſſa la clef, referma la porte, & monta à ſa chambre pour ſe remettre un peu ; mais elle n'en pouvoit venir à bout, tant elle étoit émue. Ayant remarqué que la clef du cabinet étoit tachée de ſang, elle l'eſſuya deux ou trois fois ; mais le ſang ne s'en alloit point : elle eut beau la laver, & même la frotter avec du ſable & avec du grès, il y demeura toujours du ſang ; car la clef étoit fée, & il n'y avoit pas moyen de la nettoyer tout-à-fait : quand on ôtoit le ſang d'un côté, il revenoit de l'autre. La Barbe bleue revint de ſon voyage dès le ſoir même, & dit qu'il avoit reçu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle

il étoit parti, venoit d'être terminée à ſon avantage. Sa femme fit tout ce qu'elle put pour lui témoigner qu'elle étoit ravie de ſon prompt retour. Le lendemain il lui redemanda les clefs, & elle les lui donna, mais d'une main ſi tremblante, qu'il devina ſans peine tout ce qui s'étoit paſſé. D'où vient, lui dit-il, que la clef du cabinet n'eſt point avec les autres ? Il faut, dit-elle, que je l'aie laiſſée là-haut ſur ma table. Ne manquez pas, dit la Barbe bleue, de me la donner tantôt. Après pluſieurs remiſes, il fallut apporter la clef. La Barbe bleue l'ayant conſidérée, dit à ſa femme : Pourquoi y a-t-il du ſang ſur cette clef ? Je n'en ſais rien, répondit la pauvre femme, plus pâle que la mort. Vous n'en ſavez rien, reprit la Barbe bleue ? je le ſais bien, moi. Vous avez voulu entrer dans le cabinet. Hé bien, madame, vous y entrerez, & irez prendre votre place auprès des dames que vous y avez vues. Elle ſe jeta aux pieds de ſon mari, en pleurant & en lui demandant pardon, avec toutes les marques d'un vrai repentir de n'avoir pas été obéiſſante. Elle auroit attendri un rocher, belle & affligée comme elle étoit ; mais la Barbe bleue avoit un cœur plus dur qu'un rocher. Il faut mourir, madame, lui dit-il,

& tout-à-l'heure. Puiſqu'il faut mourir, répondit-elle, en le regardant les yeux baignés de larmes, donnez-moi un peu de temps pour prier Dieu. Je vous donne un demi quart-d'heure, reprit la Barbe bleue, mais pas un moment davantage. Lorſqu'elle fut ſeule, elle appela ſa ſœur, & lui dit : Ma ſœur Anne, car elle s'appeloit ainſi, monte, je te prie, ſur le haut de la tour, pour voir ſi mes frères ne viennent point : ils m'ont promis qu'ils me viendront voir aujourd'hui; &, ſi tu les vois, fais-leur ſigne de ſe hâter. La ſœur Anne monte ſur le haut de la tour; & la pauvre affligée lui crioit de temps en temps : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Et la ſœur Anne lui répondoit : *Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Cependant la Barbe bleue, tenant un grand coutelas à ſa main, crioit de toute ſa force à ſa femme : Deſcends vîte, ou je monterai là-haut. Encore un moment, s'il vous plaît, lui répondit ſa femme; & auſſitôt elle crioit tout bas : *Anne, ma ſœur Anne, ne vois-tu rien venir?* Et la ſœur Anne répondoit : *Je ne vois rien que le ſoleil qui poudroie, & l'herbe qui verdoie.* Deſcends donc vîte, crioit la Barbe bleue, ou je monterai là-haut. Je m'en vais,

répondit la femme ; & puis elle crioit : *Anne ; ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit la sœur Anne, une grosse poussière qui vient de ce côté-ci. — Sont-ce mes frères ? — Hélas non, ma sœur, je vois un troupeau de moutons. Ne veux-tu pas descendre, crioit la Barbe bleue ? Encore un petit moment, répondit sa femme ; & puis elle crioit : *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?* Je vois, répondit-elle, deux cavaliers qui viennent de ce côté, mais ils sont bien loin encore. Dieu soit loué, s'écria-t-elle un moment après, ce sont mes frères ; je leur fais signe tant que je puis de se hâter. La Barbe bleue se mit à crier si fort, que toute la maison en trembla. La pauvre femme descendit, & alla se jeter à ses pieds toute éplorée & toute échevelée. Cela ne sert de rien, dit la Barbe bleue, il faut mourir ; puis la prenant d'une main par les cheveux, & de l'autre levant le coutelas en l'air, il alloit lui abattre la tête. La pauvre femme se tournant vers lui, & le regardant avec des yeux mourans, le pria de lui donner un petit moment pour se recueillir. Non, non, dit-il, recommande-toi bien à Dieu ; & levant son bras..... Dans ce moment on heurta si fort à la porte, que la Barbe

bleue s'arrêta tout court : on ouvrit, & auſſitôt on vit entrer deux cavaliers qui, mettant l'épée à la main, coururent droit à la Barbe bleue. Il reconnut que c'étoient les frères de ſa femme, l'un dragon, & l'autre mouſquetaire, de ſorte qu'il s'enfuit auſſitôt pour ſe ſauver ; mais les deux frères le pourſuivirent de ſi près, qu'ils l'attrapèrent avant qu'il pût gagner le perron. Ils lui paſsèrent leur épée au travers du corps, & le laiſsèrent mort. La pauvre femme étoit preſque auſſi morte que ſon mari, & n'avoit pas la force de ſe lever pour embraſſer ſes frères. Il ſe trouva que la Barbe bleue n'avoit point d'héritiers, & qu'ainſi ſa femme demeura maîtreſſe de tous ſes biens. Elle en employa une partie à marier ſa ſœur Anne avec un jeune gentilhomme, dont elle étoit aimée depuis long-temps : une autre partie à acheter des charges de capitaines à ſes deux frères ; & le reſte à ſe marier elle-même à un fort honnête homme, qui lui fit oublier le mauvais temps qu'elle avoit paſſé avec la Barbe bleue.

MORALITÉ.

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Coûte souvent bien des regrets!
On en voit tous les jours mille exemples paroître.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien léger:
Dès qu'on le prend, il cesse d'être;
Et toujours il coûte trop cher.

AUTRE MORALITÉ.

Pour peu qu'on ait l'esprit sensé,
Et que du monde on sache le grimoire,
On voit bientôt que cette histoire
Est un conte du temps passé.
Il n'est plus d'époux si terrible,
Ni qui demande l'impossible:
Fût-il mal content & jaloux,
Près de sa femme on le voit filer doux,
Et de quelque couleur que sa barbe puisse être,
On a peine a juger qui des deux est le maître:

LA BELLE AU BOIS DORMANT,

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine, qui étoient si fâchés de n'avoir point d'enfans, si fâchés, qu'on ne sauroit dire. Ils allèrent à toutes les eaux du monde : vœux, pélérinages, tout fut mis en œuvre, & rien n'y faisoit. Enfin, pourtant la reine devint grosse, & accoucha d'une fille. On fit un beau baptême ; on donna pour marraines à la petite princesse, toutes les fées qu'on put trouver dans le pays, (il s'en trouva sept) afin que chacune d'elles lui faisant un don, comme c'étoit la coutume des fées en ce temps-là, la princesse eût par ce moyen toutes les perfections imaginables. Après les cérémonies du baptême, toute la compagnie revint au palais du roi, où il y avoit un grand festin pour les fées. On mit devant chacune d'elles un couvert magnifique, avec un étui d'or massif, où il y avoit une cuiller, une fourchette & un couteau de fin or, garni de

diamans & de rubis. Mais, comme chacun prenoit ſa place à table, on vit entrer une vieille fée qu'on n'avoit point priée, parce qu'il y avoit plus de cinquante ans qu'elle n'étoit ſortie d'une tour, & qu'on la croyoit morte, ou enchantée. Le roi lui fit donner un couvert ; mais il n'y eut pas moyen de lui donner un étui d'or maſſif, comme aux autres, parce que l'on n'en avoit fait faire que ſept pour les ſept fées. La vieille crut qu'on la mépriſoit, & grommela quelques menaces entre ſes dents. Une des jeunes fées, qui ſe trouva auprès d'elle, l'entendit ; & jugeant qu'elle pourroit donner quelque fâcheux don à la petite princeſſe, alla, dès qu'on fut ſorti de table, ſe cacher derrière la tapiſſerie, afin de parler la dernière, & de pouvoir réparer, autant qu'il lui ſeroit poſſible, le mal que la vieille auroit fait. Cependant les fées commencèrent à faire leurs dons à la princeſſe. La plus jeune lui donna pour don, qu'elle ſeroit la plus belle perſonne du monde ; celle d'après, qu'elle auroit de l'eſprit comme un ange ; la troiſième, qu'elle auroit une grâce admirable à tout ce qu'elle feroit ; la quatrième qu'elle danſeroit parfaitement bien ; la cinquième, qu'elle chanteroit comme un roſſignol ; & la ſixième,

qu'elle joueroit de toutes ſortes d'inſtrumens dans la dernière perfection. Le rang de la vieille fée étant venu, elle dit en branlant la tête, avec plus de dépit que de vieilleſſe, que la princeſſe ſe perceroit la main d'un fuſeau, & qu'elle en mourroit. Ce terrible don fit frémir toute la compagnie, & il n'y eut perſonne qui ne pleurât. Dans ce moment la jeune fée ſortit de derrière la tapiſſerie, & dit tout haut ces paroles : Raſſurez-vous, roi & reine, votre fille n'en mourra pas ; il eſt vrai que je n'ai pas aſſez de puiſſance pour défaire entièrement ce que mon ancienne a fait : la princeſſe ſe percera la main d'un fuſeau ; mais au lieu d'en mourir, elle tombera ſeulement dans un profond ſommeil qui durera cent ans, au bout deſquels le fils d'un roi viendra la réveiller. Le roi, pour tâcher d'éviter le malheur annoncé par la vieille, fit publier auſſitôt un édit, par lequel il défendoit à toutes perſonnes de filer au fuſeau, ni d'avoir des fuſeaux chez ſoi, ſous peine de la vie. Au bout de quinze ou ſeize ans, le roi & la reine étant allés à une de leurs maiſons de plaiſance, il arriva que la jeune princeſſe courant un jour dans le château, & montant de chambre en chambre, alla juſqu'au haut d'un donjon, dans un petit gale-

tas où une bonne vieille étoit seule à filer sa quenouille. Cette bonne femme n'avoit point ouï parler des défenses que le roi avoit faites de filer au fuseau. Que faites-vous-là, ma bonne femme, dit la princesse ? Je file, ma belle enfant, lui répondit la vieille, qui ne la connoissoit pas. Ha ! que cela est joli ! reprit la princesse : comment faites-vous ? donnez-moi que je voie si j'en ferois bien autant. Elle n'eut pas plutôt pris le fuseau, que comme elle étoit fort vive, un peu étourdie, & que d'ailleurs l'arrêt des fées l'ordonnoit ainsi, elle s'en perça la main, & tomba évanouie. La bonne vieille, bien embarrassée, crie au secours : on vient de tous côtés ; on jette de l'eau au visage de la princesse ; on la délace ; on lui frappe dans les mains ; on lui frotte les tempes avec de l'eau de la reine de Hongrie : mais rien ne la faisoit revenir. Alors le roi, qui étoit monté au bruit, se souvint de la prédiction des fées, & jugeant bien qu'il falloit que cela arrivât, puisque les fées l'avoient dit, fit mettre la princesse dans le plus bel appartement du palais, sur un lit en broderie d'or & d'argent. On l'eût dit un ange, tant elle étoit belle ; car son évanouissement n'avoit pas ôté les couleurs vives de son teint :

ſes joues étoient incarnates, & ſes lèvres comme du corail ; elle avoit ſeulement les yeux fermés, mais on l'entendoit reſpirer doucement, ce qui faiſoit voir qu'elle n'étoit pas morte. Le roi ordonna qu'on la laiſsât dormir en repos, juſqu'à ce que ſon heure de ſe réveiller fût venue. La bonne fée qui lui avoit ſauvé la vie, en la condamnant à dormir cent ans, étoit dans le royaume de Mataquin, à douze mille lieues de-là, lorſque l'accident arriva à la princeſſe ; mais elle en fut avertie en un inſtant par un petit nain, qui avoit des bottes de ſept lieues, (c'étoient des bottes avec leſquelles on faiſoit ſept lieues d'une ſeule enjambée.) La fée partit auſſitôt, & on la vit au bout d'une heure arriver dans un chariot tout de feu, traîné par des dragons. Le roi lui alla préſenter la main à la deſcente du chariot. Elle approuva tout ce qu'il avoit fait ; mais, comme elle étoit grandement prévoyante, elle penſa que quand la princeſſe viendroit à ſe réveiller, elle ſeroit bien embarraſſée toute ſeule dans ce vieux château : voici ce qu'elle fit. Elle toucha de ſa baguette tout ce qui étoit dans ce château, (hors le roi & la reine) gouvernantes, filles d'honneur, femmes de chambre, gentils-hommes, officiers, maîtres-d'hôtel, cuiſi-

niers, marmitons, galopins, gardes, suisses, pages, valets de pied ; elle toucha aussi tous les chevaux qui étoient dans les écuries, avec les palfreniers, les gros mâtins de la basse-cour, & la petite *Pouste*, petite chienne de la princesse, qui étoit auprès d'elle sur son lit. Dès qu'elle les eut touchés, ils s'endormirent tous, pour ne se réveiller qu'en même temps que leur maîtresse, afin d'être tous prêts à la servir quand elle en auroit besoin. Les broches mêmes qui étoient au feu toutes pleines de perdrix & de faisans s'endormirent, & le feu aussi. Tout cela se fit en un moment : les fées n'étoient pas longues à leur besogne. Alors le roi & la reine, après avoir baisé leur chère enfant, sans qu'elle s'éveillât, sortirent du château, & firent publier des défenses à qui que ce soit d'en approcher. Ces défenses n'étoient pas nécessaires, car il crût dans un quart-d'heure tout autour du parc une si grande quantité de grands arbres & de petits, de ronces & d'épines entrelacées les unes dans les autres, que bête ni homme n'y auroit pu passer : ensorte qu'on ne voyoit plus que le haut des tours du château, encore n'étoit-ce que de bien loin. On ne douta point que la fée n'eût encore fait-là un tour de son métier, afin que la princesse, pen-

dant qu'elle dormiroit, n'eût rien à craindre des curieux.

Au bout de cent ans, le fils du roi qui régnoit alors, & qui étoit d'une autre famille que la princeſſe endormie, étant allé à la chaſſe de ce côté-là, demanda ce que c'étoit que des tours qu'il voyoit au-deſſus d'un grand bois fort épais. Chacun lui répondit ſelon qu'il en avoit ouï parler: les uns diſoient que c'étoit un vieux château où il revenoit des eſprits; les autres, que tous les ſorciers de la contrée y faiſoient leur ſabbat. La plus commune opinion étoit qu'un Ogre y demeuroit, & que là il emportoit tous les enfans qu'il pouvoit attraper, pour les pouvoir manger à ſon aiſe & ſans qu'on le pût ſuivre, ayant ſeul le pouvoir de ſe faire un paſſage au travers du bois. Le prince ne ſavoit qu'en croire, lorſqu'un vieux payſan prit la parole, & lui dit: mon prince, il y a plus de cinquante ans que j'ai ouï dire à mon père, qu'il y avoit dans ce château une princeſſe, la plus belle qu'on eût ſu voir; qu'elle y devoit dormir cent ans, & qu'elle ſeroit réveillée par le fils d'un roi, à qui elle étoit réſervée. Le jeune prince à ce diſcours ſe ſentit tout de feu; il crut ſans balancer qu'il mettroit fin à une ſi belle aventure; &,

pouſſé par l'amour & par la gloire, il réſolut de voir ſur-le-champ ce qui en étoit. A peine s'avança-t-il vers le bois, que tous ces grands arbres, ces ronces & ces épines s'écartèrent d'elles-mêmes pour le laiſſer paſſer. Il marche vers le château qu'il voyoit au bout d'une grande avenue où il entra ; & ce qui le ſurprit un peu, il vit que perſonne de ſes gens ne l'avoient pu ſuivre, parce que les arbres s'étoient rapprochés dès qu'il avoit été paſſé. Il ne laiſſa pas de continuer ſon chemin : un prince jeune & amoureux eſt toujours vaillant. Il entra dans une grande avant-cour, où tout ce qu'il vit d'abord étoit capable de le glacer de crainte. C'étoit un ſilence affreux : l'image de la mort s'y préſentoit partout ; & ce n'étoient que des corps étendus d'hommes & d'animaux, qui paroiſſoient morts. Il reconnut pourtant bien aux nés bourgeonnés & à la face vermeille des ſuiſſes, qu'ils n'étoient qu'endormis ; & leurs taſſes où il y avoit encore quelques gouttes de vin, montroient aſſez qu'ils s'étoient endormis en buvant. Il paſſa une grande cour pavée de marbre : il monte l'eſcalier ; il entre dans la ſalle des gardes qui étoient rangés en haie, la carabine ſur l'épaule, & ronflant de leur mieux. Il traverſe pluſieurs cham-

bres pleines de gentilshommes & de dames, dormant tous, les uns debout, les autres assis. Il entre dans une chambre toute dorée ; & il vit sur un lit, dont les rideaux étoient ouverts de deux côtés, le plus beau spectacle qu'il eût jamais vu : une princesse qui paroissoit avoir quinze ou seize ans, & dont l'éclat resplendissant avoit quelque chose de lumineux & de divin. Il s'approcha en tremblant & en admirant, & se mit a genoux auprès d'elle. Alors, comme la fin de l'enchantement étoit venue, la princesse s'éveilla ; &, le regardant avec des yeux plus tendres qu'une première vue ne sembloit le permettre : Est-ce vous, mon prince, lui dit-elle, vous vous êtes bien fait attendre. Le prince, charmé de ces paroles, & plus encore de la manière dont elles étoient dites, ne savoit comment lui témoigner sa joie & sa reconnoissance ; il l'assura qu'il l'aimoit plus que lui-même. Ses discours furent mal rangés ; ils en plurent davantage : peu d'éloquence, beaucoup d'amour. Il étoit plus embarrassé qu'elle, & l'on ne doit pas s'en étonner : elle avoit eu le temps de songer à ce qu'elle auroit à lui dire ; car il y a apparence (l'histoire n'en dit pourtant rien) que la bonne fée, pendant un si long som-

meil, lui avoit procuré le plaisir des songes agréables. Enfin il y avoit quatre heures qu'ils se parloient, & ils ne s'étoient pas encore dit la moitié des choses qu'ils avoient à se dire.

Cependant tout le palais s'étoit réveillé avec la princesse : chacun songeoit à faire sa charge ; &, comme ils n'étoient pas tous amoureux, ils mouroient de faim. La dame d'honneur, pressée comme les autres, s'impatienta, & dit tout haut à la princesse que la viande étoit servie. Le prince aida à la princesse à se lever : elle étoit toute habillée, & fort magnifiquement ; mais il se garda bien de dire qu'elle étoit habillée comme ma mère-grand', & qu'elle avoit un collet monté : elle n'en étoit pas moins belle. Ils passèrent dans un sallon de miroirs, & y soupèrent, servis par les officiers de la princesse. Les violons & les hautbois jouèrent de vieilles pièces, mais excellentes, quoiqu'il y eût près de cent ans qu'on ne les jouât plus ; & après soupé, sans perdre de temps, le grand aumônier les maria dans la chapelle du château, & la dame d'honneur leur tira le rideau. Ils dormirent peu : la princesse n'en avoit pas grand besoin ; & le prince la quitta dès le matin pour retourner à la ville, où son père

devoit être en peine de lui. Le prince lui dit, qu'en chaſſant il s'étoit perdu dans la forêt, & qu'il avoit couché dans la huche d'un charbonnier, qui lui avoit fait manger du pain noir & du fromage. Le roi ſon père, qui étoit bon homme, le crut ; mais ſa mère n'en fut pas bien perſuadée ; & voyant qu'il alloit preſque tous les jours à la chaſſe, & qu'il avoit toujours une raiſon en main pour s'excuſer, quand il avoit couché deux ou trois nuits dehors, elle ne douta plus qu'il n'eût quelque amourette ; car il vécut avec la princeſſe plus de deux ans entiers, & en eut deux enfans, dont le premier, qui fut une fille, fut nommée l'*Aurore*, & le ſecond un fils, qu'on nomma le *Jour*, parce qu'il paroiſſoit encore plus beau que ſa ſœur. La reine dit pluſieurs fois à ſon fils, pour le faire expliquer, qu'il falloit ſe contenter dans la vie ; mais il n'oſa jamais ſe fier à elle de ſon ſecret : il la craignoit, quoiqu'il l'aimât ; car elle étoit de race ogreſſe, & le roi ne l'avoit épouſée qu'à cauſe de ſes grands biens. On diſoit même tout bas à la cour qu'elle avoit les inclinations des ogres, & qu'en voyant paſſer de petits enfans, elle avoit toutes les peines du monde à ſe retenir de ſe jeter ſur eux : ainſi le prince ne voulut jamais

rien dire. Mais quand le roi fut mort, ce qui arriva au bout de deux ans, & qu'il ſe vit le maître, il déclara publiquement ſon mariage, & alla en grande cérémonie querir la reine ſa femme dans ſon château. On lui fit une entrée magnifique dans la ville capitale, où elle entra au milieu de ſes deux enfans. Quelque temps après, le roi alla faire la guerre à l'empereur Cantalabutte, ſon voiſin. Il laiſſa la régence du royaume à la reine ſa mère, & lui recommanda fort ſa femme & ſes enfans. Il devoit être à la guerre tout l'été; & dès qu'il fut parti, la reine-mère envoya ſa bru & ſes enfans à une maiſon de campagne dans les bois, pour pouvoir plus aiſément aſſouvir ſon horrible envie. Elle y alla quelques jours après, & dit un ſoir à ſon maître-d'hôtel: Je veux manger demain à mon dîner la petite Aurore. Ah! madame, dit le maître-d'hôtel. Je le veux, dit la reine, (& elle le dit d'un ton d'ogreſſe qui a envie de manger de la chair fraîche,) & je la veux manger à la ſauce robert. Ce pauvre homme voyant bien qu'il ne falloit pas ſe jouer à une ogreſſe, prit ſon grand couteau, & monta à la chambre de la petite Aurore: elle avoit pour lors quatre ans, & vint en ſautant & en riant

ſe jeter à ſon cou, & lui demander du bon-bon. Il ſe mit à pleurer : le couteau lui tomba des mains ; & il alla dans la baſſe-cour couper la gorge à un petit agneau, & lui fit une ſi bonne ſauce, que ſa maîtreſſe l'aſſura qu'elle n'avoit jamais rien mangé de ſi bon. Il avoit emporté en même temps la petite Aurore, & l'avoit donnée à ſa femme, pour la cacher dans le logement qu'elle avoit au fond de la baſſe-cour. Huit jours après, la méchante reine dit à ſon maître-d'hôtel : Je veux manger à mon ſoupé le petit Jour. Il ne répliqua pas, réſolu de la tromper comme l'autre fois. Il alla chercher le petit Jour, & le trouva avec un petit fleurer à la main, dont il faiſoit des armes avec un gros ſinge : il n'avoit pourtant que trois ans. Il le porta à ſa femme, qui le cacha avec la petite Aurore, & donna, à la place du petit Jour, un petit chevreau fort tendre, que l'Ogreſſe trouva admirablement bon.

Cela étoit fort bien allé juſques-là ; mais un ſoir cette méchante reine dit au maître-d'hôtel : Je veux manger la reine à la même ſauce que ſes enfans. Ce fut alors que le pauvre maître-d'hôtel déſeſpéra de la pouvoir encore tromper. La jeune reine avoit vingt ans paſſés, ſans compter les cent ans qu'elle

avoit dormi ; ſa peau étoit un peu dure, quoique belle & blanche, & le moyen de trouver dans la ménagerie une bête auſſi dure que cela ! Il prit la réſolution, pour ſauver ſa vie, de couper la gorge à la reine, & monta dans ſa chambre, dans l'intention de n'en pas faire à deux fois. Il s'excitoit à la fureur, & entra le poignard à la main dans la chambre de la jeune reine ; il ne voulut point la ſurprendre, & il lui dit avec beaucoup de reſpect l'ordre qu'il avoit reçu de la reine-mère. Faites, faites, lui dit-elle, en lui tendant le cou ; exécutez l'ordre qu'on vous a donné ; j'irai revoir mes enfans, mes pauvres enfans que j'ai tant aimés ; elle les croyoit morts depuis qu'on les avoit enlevés ſans lui rien dire. Non, non, madame, lui répondit le pauvre maître-d'hôtel tout attendri, vous ne mourrez point, & vous ne laiſſerez pas d'aller revoir vos enfans ; mais ce ſera chez moi où je les ai cachés, & je tromperai encore la reine, en lui faiſant manger une jeune biche en votre place. Il la mena auſſitôt à ſa chambre, où, la laiſſant embraſſer ſes enfans & pleurer avec eux, il alla accommoder une biche, que la reine mangea à ſon ſoupé, avec le même appétit que ſi ç'eût été la jeune reine. Elle étoit bien contente de ſa cruauté ; & elle ſe préparoit

préparoit à dire au roi, à son retour, que les loups enragés avoient mangé la reine sa femme & ses deux enfans.

Un soir qu'elle rodoit à son ordinaire dans les cours & basse-cours du château, pour y halener quelque viande fraîche, elle entendit dans une salle basse le petit Jour qui pleuroit, parce que la reine sa mère le vouloit faire fouetter, à cause qu'il avoit été méchant; & elle entendit aussi la petite Aurore qui demandoit pardon pour son frère. L'ogresse reconnut la voix de la reine & de ses enfans; & furieuse d'avoir été trompée, elle commanda dès le lendemain au matin, avec une voix épouvantable qui faisoit trembler tout le monde, qu'on apportât au milieu de la cour une grande cuve, qu'elle fit remplir de crapauds, de vipères, de couleuvres & de serpens, pour y faire jeter la reine & ses enfans, le maître-d'hôtel, sa femme & sa servante; elle avoit donné ordre de les amener les mains liées derrière le dos. Ils étoient là, & les bourreaux se préparoient à les jeter dans la cuve, lorsque le roi, qu'on n'attendoit pas sitôt, entra dans la cour à cheval; il étoit venu en poste, & demanda tout étonné ce que vouloit dire cet horrible spectacle. Personne n'osoit l'en instruire, quand

l'ogreſſe, enragée de voir ce qu'elle voyoit, ſe jeta elle-même la tête la première dans la cuve, & fut dévorée en un inſtant par les vilaines bêtes qu'elle y avoit fait mettre. Le roi ne laiſſa pas d'en être fâché, elle étoit ſa mère ; mais il s'en conſola bientôt avec ſa belle femme & ſes enfans.

MORALITÉ.

ATTENDRE quelque temps pour avoir un époux
Riche, bien fait, galant & doux,
La choſe eſt aſſez naturelle ;
Mais l'attendre cent ans, & toujours en dormant,
On ne trouve plus de femelle
Qui dormît ſi tranquillement.
La Fable ſemble encor vouloir nous faire entendre ;
Que ſouvent de l'hymen les agréables nœuds,
Pour être différés, n'en ſont pas moins heureux,
Et qu'on ne perd rien pour attendre ;
Mais le ſexe, avec tant d'ardeur
Aſpire à la foi conjugale,
Que je n'ai pas la force, ni le cœur,
De lui prêcher cette morale.

LE MAITRE CHAT,

OU

LE CHAT BOTTÉ,

CONTE.

UN meûnier ne laiſſa pour tous biens, à trois enfans qu'il avoit, que ſon moulin, ſon âne & ſon chat. Les partages furent bientôt faits; ni le notaire, ni le procureur n'y furent point appelés; ils auroient eu bientôt mangé tout le pauvre patrimoine. L'aîné eut le moulin, le ſecond eut l'âne, & le plus jeune n'eut que le chat. Ce dernier ne pouvoit ſe conſoler d'avoir un ſi pauvre lot: Mes frères, diſoit-il, pourront gagner leur vie honnêtement, en ſe mettant enſemble; pour moi, lorſque j'aurai mangé mon chat, & que je me ſerai fait un manchon de ſa peau, il faudra que je meure de faim. Le chat qui entendoit ce diſcours, mais qui n'en fit pas ſemblant, lui dit d'un air poſé & ſérieux. Ne vous affligez point, mon maître; vous n'avez qu'à me donner un ſac, & me faire

faire une paire de bottes pour aller dans les brouſſailles, & vous verrez que vous n'êtes pas ſi mal partagé que vous croyez. Quoique le maître du chat ne fît pas grand fond là-deſſus, il lui avoit vu faire tant de tours de ſoupleſſe pour prendre des rats & des ſouris, comme quand il ſe pendoit par les pieds, ou qu'il ſe cachoit dans la farine pour faire le mort, qu'il ne déſeſpéra pas d'en être ſecouru dans ſa misère. Lorſque le chat eut ce qu'il avoit demandé, il ſe botta bravement, & mettant ſon ſac à ſon cou, il en prit les cordons avec ſes deux pattes de devant, & s'en alla dans une garenne où il y avoit grand nombre de lapins. Il mit du ſon & des lacerons dans ſon ſac, &, s'étendant comme s'il eût été mort, il attendit que quelque jeune lapin, peu inſtruit encore des ruſes de ce monde, vint ſe fourrer dans ſon ſac, pour manger ce qu'il y avoit mis. A peine fut-il couché, qu'il eut contentement : un jeune étourdi de lapin entra dans ſon ſac; & le maître chat, tirant auſſitôt les cordons, le prit, & le tua ſans miſéricorde. Tout glorieux de ſa proie, il s'en alla chez le roi, & demanda à lui parler. On le fit monter à l'appartement de ſa majeſté, où étant entré, il fit une grande

révérence au roi, & lui dit : Voilà, sire, un lapin de garenne que M. le marquis de Carabas, (c'étoit le nom qu'il lui prit en gré de donner à son maître) m'a chargé de vous présenter de sa part. Dis à ton maître, répondit le roi, que je le remercie, & qu'il me fait plaisir. Un autre fois il alla se cacher dans un bled, tenant toujours son sac ouvert; & lorsque deux perdrix y furent entrées, il tira les cordons, & les prit toutes deux. Il alla ensuite les présenter au roi, comme il avoit fait le lapin de garenne. Le roi reçut encore avec plaisir les deux perdrix, & lui fit donner pour boire. Le chat continua ainsi pendant deux ou trois mois, de porter de temps en temps au roi du gibier de la chasse de son maître. Un jour qu'il sut que le roi devoit aller à la promenade sur le bord de la rivière, avec sa fille, la plus belle princesse du monde, il dit à son maître, si vous voulez suivre mon conseil, votre fortune est faite; vous n'avez qu'à vous baigner dans la rivière, à l'endroit que je vous montrerai, & ensuite me laisser faire. Le marquis de Carabas fit ce que son chat lui conseilloit, sans savoir à quoi cela seroit bon. Dans le temps qu'il se baignoit, le roi vint à passer; & le chat se mit à crier de toute sa force;

Au ſecours! au ſecours! voilà M. le marquis de Carabas qui ſe noie. A ce cri le roi mit la tête à la portiere, &, reconnoiſſant le chat qui lui avoit apporté tant de fois du gibier, il ordonna à ſes gardes qu'on allât vite au ſecours de M. le marquis de Carabas. Pendant qu'on retiroit le pauvre marquis de la rivière, le chat, s'approchant du caroſſe, dit au roi que dans le temps que ſon maître ſe baignoit, il étoit venu des voleurs qui avoient emporté ſes habits, quoiqu'il eût crié au voleur de toute ſa force; le drôle les avoit cachés ſous une groſſe pierre. Le roi ordonna auſſitôt aux officiers de ſa garde-robe d'aller querir un de ſes plus beaux habits pour M. le marquis de Carabas. Le roi lui fit mille careſſes; &, comme les beaux habits qu'on venoit de lui donner relevoient ſa bonne mine (car il étoit beau & bien fait de ſa perſonne), la fille du roi le trouva fort à ſon gré; & le marquis de Carabas ne lui eut pas plutôt jeté deux ou trois regards reſpectueux & un peu tendres, qu'elle en devint amoureuſe à la folie. Le roi voulut qu'il montât dans ſon carroſſe, & qu'il fût de la promenade. Le chat, ravi de voir que ſon deſſein commençoit à réuſſir, prit les devans, & ayant ren-

contré des payſans qui fauchoient un pré, il leur dit : *Bonnes gens qui fauchez, ſi vous ne dites au roi que le pré que vous fauchez appartient à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hâchés menu comme chair à pâté.* Le roi ne manqua pas à demander aux faucheurs, à qui étoit ce pré qu'ils fauchoient? C'eſt à M. le marquis de Carabas, dirent-ils tous enſemble; car la menace du chat leur avoit fait peur. Vous avez là un bel héritage, dit le roi au marquis de Carabas. Vous voyez, ſire, répondit le marquis; c'eſt un pré qui ne manque point de rapporter abondamment toutes les années. Le maître chat qui alloit toujours devant, rencontra des moiſſonneurs, & leur dit : *Bonnes gens qui moiſſonnez, ſi vous ne dites que tous ces bleds appartiennent à M. le marquis de Carabas, vous ſerez tous hâchés menu comme chair à pâté.* Le roi qui paſſa un moment après, voulut ſavoir à qui appartenoient tous les bleds qu'il voyoit? C'eſt à M. le marquis de Carabas, répondirent les moiſſonneurs, & le roi s'en réjouit encore avec le marquis. Le chat, qui alloit devant le carroſſe, diſoit toujours la même choſe à tous ceux qu'il rencontroit, & le roi étoit étonné des grands biens de M. le marquis de Carabas.

Le maître chat arriva enfin dans un beau château, dont le maître étoit un ogre, le plus riche qu'on ait jamais vu ; car toutes les terres par où le roi avoit passé étoient de la dépendance de ce château. Le chat eut soin de s'informer qui étoit cet ogre, & ce qu'il savoit faire, & demanda à lui parler, disant qu'il n'avoit pas voulu passer si près de son château, sans avoir l'honneur de lui faire la révérence. L'ogre le reçut aussi civilement que le peut un ogre, & le fit reposer. On m'a assuré, dit le chat, que vous aviez le don de vous changer en toutes sortes d'animaux; que vous pouviez, par exemple, vous transformer en lion, en éléphant? Cela est vrai, répondit l'ogre brusquement, & pour vous le montrer, vous m'allez voir devenir lion. Le chat fut si effrayé de voir un lion devant lui, qu'il gagna aussitôt les gouttières, non sans peine & sans péril, à cause de ses bottes qui ne valoient rien pour marcher sur les tuiles. Quelque temps après, le chat ayant vu que l'ogre avoit quitté sa première forme, descendit, & avoua qu'il avoit eu bien peur. On m'a assuré encore, dit le chat, mais je ne saurois le croire, que vous aviez aussi le pouvoir de prendre la forme des plus petits

animaux ; par exemple, de vous changer en un rat, en une ſouris. Je vous avoue que je tiens cela tout-à-fait impoſſible. Impoſſible, reprit l'ogre ? vous allez voir ; & en même temps il ſe changea en une ſouris, qui ſe mit à courir ſur le plancher. Le chat ne l'eut pas plutôt apperçue, qu'il ſe jeta deſſus & la mangea. Cependant le roi, qui vit en paſſant le beau château de l'ogre, voulut entrer dedans. Le chat, qui entendit le bruit du carroſſe qui paſſoit ſur le pont-levis, courut au devant, & dit au roi : Votre majeſté ſoit la bien venue dans le château de M. le marquis de Carabas. Comment, M. le marquis, s'écria le roi, ce château eſt encore à vous ? Il ne ſe peut rien de plus beau que cette cour, & que tous ces bâtimens qui l'environnent ; voyons les dedans, s'il vous plaît. Le marquis donna la main à la jeune princeſſe, &, ſuivant le roi, qui montoit le premier, ils entrèrent dans une grande ſalle où ils trouvèrent une magnifique collation, que l'ogre avoit fait préparer pour ſes amis qui le devoient venir voir ce même jour-là, mais qui n'avoient pas oſé entrer, ſachant que le roi y étoit. Le roi, charmé des bonnes qualités de M. le marquis de Carabas, de même que ſa fille

qui en étoit folle, & voyant les grands biens qu'il poſſédoit, lui dit, après avoir bu cinq ou ſix coups : Il ne tiendra qu'à vous, M. le marquis, que vous ne ſoyez mon gendre. Le marquis, faiſant de grandes révérences, accepta l'honneur que lui faiſoit le roi ; & dès le même jour il épouſa la princeſſe. Le chat devint grand ſeigneur, & ne courut plus après les ſouris que pour ſe divertir.

MORALITÉ.

QUELQUE grand que ſoit l'avantage
De jouir d'un riche héritage,
Venant à nous de père en fils ;
Aux jeunes gens, pour l'ordinaire,
L'induſtrie & le ſavoir-faire
Valent mieux que des biens acquis.

AUTRE MORALITÉ.

SI le fils d'un meûnier, avec tant de viteſſe
Gagne le cœur d'une Princeſſe,
Et s'en fait regarder avec des yeux mourans ;
C'eſt que l'habit, la mine & la jeuneſſe,
Pour inſpirer de la tendreſſe.
Ne ſont pas des moyens toujours indifférens.

CENDRILLON,

OU LA PETITE

PANTOUFLE DE VERRE,

CONTE.

IL étoit une fois un gentilhomme, qui épousa en ſecondes noces une femme, la plus hautaine & la plus fière qu'on eût jamais vue. Elle avoit deux filles de ſon humeur, & qui lui reſſembloient en toutes choſes. Le mari avoit de ſon côté une jeune fille, mais d'une douceur & d'une bonté ſans exemple : elle tenoit cela de ſa mère, qui étoit la meilleure perſonne du monde. Les noces ne furent pas plutôt faites, que la belle-mère fit éclater ſa mauvaiſe humeur ; elle ne put ſouffrir les bonnes qualités de cette jeune enfant, qui rendoient ſes filles encore plus haïſſables. Elle la chargea des plus viles occupations de la maiſon : c'étoit elle qui nettoyoit la vaiſſelle & les montées, qui frottoit la chambre de madame, & celles de meſdemoiſelles ſes filles ; elle couchoit tout au haut de la maiſon dans

un grenier, ſur une méchante paillaſſe, pendant que ſes ſœurs étoient dans des chambres parquetées, où elles avoient des lits des plus à la mode, & des miroirs où elles ſe voyoient depuis les pieds juſques à la tête. La pauvre fille ſouffroit tout avec patience, & n'oſoit ſe plaindre à ſon père qui, l'auroit grondée, parce que ſa femme le gouvernoit entièrement. Lorſqu'elle avoit fait ſon ouvrage, elle s'alloit mettre au coin de la cheminée, & s'aſſeoir dans les cendres; ce qui faiſoit qu'on l'appeloit communément dans le logis *Cucendron*; la cadette, qui n'étoit pas ſi malhonnête que ſon aînée, l'appeloit *Cendrillon*. Cependant Cendrillon, avec ſes méchans habits, ne laiſſoit pas d'être cent fois plus belle que ſes ſœurs, quoique vêtues très-magnifiquement.

Il arriva que le fils du roi donna un bal, & qu'il en pria toutes les perſonnes de qualité : nos deux demoiſelles en furent auſſi priées; car elles faiſoient grande figure dans le pays. Les voilà bien-aiſes, & bien occupées à choiſir les habits & les coiffures qui leur ſiéroient le mieux. Nouvelle peine pour Cendrillon; car c'étoit elle qui repaſſoit le linge de ſes ſœurs, & qui godronnoit leurs manchettes. On ne parloit que de la manière

dont on s'habilleroit. Moi, dit l'aînée, je mettrai mon habit de velours rouge, & ma garniture d'Angleterre. Moi, dit la cadette, je n'aurai que ma jupe ordinaire, mais en récompense je mettrai mon manteau à fleurs d'or, & ma barrière de diamans, qui n'est pas des plus indifférentes. On envoya quérir la bonne coiffeuse, pour dresser les cornettes à deux rangs, & on fit acheter des mouches de la bonne faiseuse. Elles appellèrent Cendrillon pour lui demander son avis ; car elle avoit le goût bon. Cendrillon les conseilla le mieux du monde, & s'offrit même à les coiffer, ce qu'elles voulurent bien. Et les coiffant, elles lui disoient : Cendrillon, ferois-tu bien-aise d'aller au bal ? Hélas, mesdemoiselles, vous vous mocquez de moi : ce n'est pas-là ce qu'il me faut. Tu as raison ; on riroit bien si on voyoit un Cucendron aller au bal. Une autre que Cendrillon les auroit coiffées de travers ; mais elle étoit bonne, & elle les coiffa parfaitement bien. Elles furent près de deux jours sans manger, tant elles étoient transportées de joie ; on rompit plus de douze lacets à force de les serrer pour leur rendre la taille plus menue, & elles étoient toujours devant leur miroir. Enfin l'heureux jour arriva : on partit, & Cendrillon les sui-

vit des yeux le plus longtemps qu'elle put; lorsqu'elle ne les vit plus, elle se mit à pleurer. Sa marraine qui la vit toute en pleurs, lui demanda ce qu'elle avoit. Je voudrois bien ..... Je voudrois bien..... Elle pleuroit si fort, qu'elle ne put achever. Sa marraine, qui étoit fée, lui dit : Tu voudrois bien aller au bal, n'est-ce pas ? Hélas oui, dit Cendrillon en soupirant. Hé bien : seras-tu bonne fille, dit sa marraine, je t'y ferai aller ? Elle la mena dans sa chambre, & lui dit : Va dans le jardin, & apporte-moi une citrouille. Cendrillon alla aussitôt cueillir la plus belle qu'elle put trouver & la porta à sa marraine, ne pouvant deviner comment cette citrouille la pourroit faire aller au bal. Sa marraine la creusa, & n'ayant laissé que l'écorce, la frappa de sa baguette, & la citrouille fut aussitôt changée en un beau carrosse tout doré. Ensuite elle alla regarder dans sa souricière, où elle trouva six souris toutes en vie. Elle dit à Cendrillon de lever un peu la trappe de la souricière, & à chaque souris qui sortoit, elle lui donnoit un coup de sa baguette, & la souris étoit aussitôt changée en un beau cheval, ce qui fit un bel attelage de six chevaux, d'un beau gris de souris pommelé. Comme elle étoit en peine de quoi elle feroit un cocher.

Je vais voir, dit Cendrillon, s'il n'y a point quelque rat dans la ratière; nous en ferons un cocher. Tu as raiſon, dit ſa marraine, va voir. Cendrillon lui apporta la ratière, où il y avoit trois gros rats. La fée en prit un d'entre les trois, à cauſe de ſa maîtreſſe barbe; & l'ayant touché, il fut changé en un gros cocher, qui avoit une des plus belles mouſtaches qu'on ait jamais vues. Enſuite elle lui dit: Va dans le jardin, tu y trouveras ſix lézards derrière l'arroſoir, apporte-les moi. Elle ne les eut pas plutôt apportés, que la marraine les changea en ſix laquais, qui montèrent auſſitôt derrière le carroſſe avec leurs habits chamarrés, & qui s'y tenoient attachés, comme s'ils n'euſſent fait autre choſe toute leur vie. La fée dit alors à Cendrillon: Hé bien, voilà de quoi aller au bal; n'es-tu pas bien-aiſe? Oui; mais eſt-ce que j'irai comme cela avec mes vilains habits? Sa marraine ne fit que la toucher avec ſa baguette, & en même temps ſes habits furent changés en des habits de drap d'or & d'argent tout chamarrés de pierreries: elle lui donna enſuite une paire de pantoufles de verre, les plus jolies du monde. Quand elle fut ainſi parée, elle monta en carroſſe; mais ſa marraine lui recommanda ſur toutes choſes de

ne pas passer minuit, l'avertissant que si elle demeuroit au bal un moment davantage, son carrosse redeviendroit citrouille, ses chevaux des souris, ses laquais des lézards, & que ses vieux habits reprendroient leur première forme. Elle promit à sa marraine qu'elle ne manqueroit pas de sortir du bal avant minuit. Elle part, ne se sentant pas de joie. Le fils du roi, qu'on alla avertir qu'il venoit d'arriver une grande princesse qu'on ne connoissoit point, courut la recevoir, il lui donna la main à la descente du carrosse, & la mena dans la salle où étoit la compagnie. Il se fit alors un grand silence; on cessa de danser, & les violons ne jouèrent plus, tant on étoit attentif à contempler les grandes beautés de cette inconnue; on n'entendoit qu'un bruit confus: ha, qu'elle est belle! Le roi même, tout vieux qu'il étoit, ne laissoit pas de la regarder, & de dire tout bas à la reine, qu'il y avoit longtemps qu'il n'avoit vu une si belle & si aimable personne. Toutes les dames étoient attentives à considérer sa coiffure & ses habits, pour en avoir dès le lendemain de semblables, pourvu qu'il se trouvât des étoffes assez belles & des ouvriers assez habiles. Le fils du roi la mit à la place la plus honorable,

& enſuite la prit pour la mener danſer : elle danſa avec tant de grâce, qu'on l'admira encore davantage. On apporta une fort belle collation, dont le jeune prince ne mangea point, tant il étoit occupé à la conſidérer. Elle alla s'aſſeoir auprès de ſes ſœurs, & leur fit mille honnêtetés : elle leur fit part des oranges & des citrons que le prince lui avoit donnés, ce qui les étonna fort ; car elles ne la connoiſſoient point. Lorſqu'elles cauſoient ainſi, Cendrillon entendit ſonner onze heures trois quarts ; elle fit auſſitôt une grande révérence à la compagnie, & s'en alla le plus vîte qu'elle put. Dès qu'elle fut arrivée, elle alla trouver ſa marraine, &, après l'avoir remerciée, elle lui dit qu'elle ſouhaiteroit bien aller encore le lendemain au bal, parce que le fils du roi l'en avoit priée. Comme elle étoit occupée à raconter à ſa marraine tout ce qui s'étoit paſſé au bal, les deux ſœurs heurtèrent à la porte : Cendrillon leur alla ouvrir. Que vous êtes long-temps à revenir, leur dit-elle, en bâillant, en ſe frottant les yeux, & en s'étendant comme ſi elle n'eût fait que de ſe réveiller ! Elle n'avoit cependant pas eu envie de dormir, depuis qu'elles s'étoient quittées. Si tu étois venue au bal, lui dit une de ſes ſœurs,

tu ne t'y ſerois pas ennuyée : il y eſt venu la plus belle princeſſe, la plus belle qu'on puiſſe jamais voir ; elle nous a fait mille civilités ; elle nous a donné des oranges & des citrons. Cendrillon ne ſe ſentoit pas de joie : elle leur demanda le nom de cette princeſſe ; mais elles lui répondirent qu'on ne la connoiſſoit pas, que le fils du roi en étoit fort en peine, & qu'il donneroit toutes choſes au monde pour ſavoir qui elle étoit. Cendrillon ſourit, & leur dit : Elle étoit donc bien belle ? Mon Dieu, que vous êtes heureuſes ! Ne pourrois-je point la voir ? Hélas ! mademoiſelle Javotte, prêtez-moi votre habit jaune que vous mettez tous les jours. Vraiment, dit mademoiſelle Javotte, je ſuis de cet avis ! prêtez votre habit à un vilain Cucendron comme cela ! il faudroit que je fuſſe bien folle. Cendrillon s'attendoit bien à ce refus, & elle en fut bien aiſe ; car elle auroit été grandement embarraſſée ſi ſa ſœur eût bien voulu lui prêter ſon habit. Le lendemain les deux ſœurs furent au bal, & Cendrillon auſſi, mais encore plus parée que la première fois. Le fils du roi fut toujours auprès d'elle, & ne ceſſa de lui conter des douceurs. La jeune demoiſelle ne s'ennuyoit point, & oublia ce que ſa marraine lui

avoit recommandé ; de ſorte qu'elle entendit ſonner le premier coup de minuit, lorſqu'elle ne croyoit pas qu'il fût encore onze heures, elle ſe leva, & s'enfuit auſſi légèrement qu'auroit fait une biche. Le prince la ſuivit, mais il ne put l'attraper ; elle laiſſa tomber une de ſes pantoufles de verre, que le prince ramaſſa bien ſoigneuſement. Cendrillon arriva chez elle bien eſſoufflée, ſans carroſſe, ſans laquais & avec ſes méchants habits, rien ne lui étant reſté de toute ſa magnificence, qu'une de ſes petites pantoufles, la pareille de celle qu'elle avoit laiſſé tomber. On demanda aux gardes de la porte du palais, s'ils n'avoient point vu ſortir une princeſſe ; ils dirent qu'ils n'avoient vu ſortir perſonne ; qu'une fille fort mal vêtue, & qui avoit plus l'air d'une payſanne, que d'une demoiſelle. Quand les deux ſœurs revinrent du bal, Cendrillon leur demanda ſi elles s'étoient encore bien diverties, & ſi la belle dame y avoit été ; elles lui dirent que oüi, mais qu'elle s'étoit enfuie lorſque minuit avoit ſonné, & ſi promptement, qu'elle avoit laiſſé tomber une de ſes petites pantoufles de verre, la plus jolie du monde, que le fils du roi l'avoit ramaſſée, qu'il n'avoit fait que la regarder tout le reſte du bal, & qu'aſſurément il étoit

fort amoureux de la belle perſonne à qui appartenoit la petite pantoufle. Elles dirent vrai, car peu de jours après, le fils du roi fit publier à ſon de trompe qu'il épouſeroit celle dont le pied ſeroit bien juſte à la pantoufle. On commença à l'eſſayer aux princeſſes, enſuite aux ducheſſes, & à toute la cour; mais inutilement. On la porta chez les deux ſœurs, qui firent tout leur poſſible pour faire entrer leur pied dans la pantoufle; mais elles ne purent en venir à bout. Cendrillon, qui les regardoit, & qui reconnut ſa pantoufle, dit en riant, que je voie ſi elle ne me ſeroit pas bonne. Ses ſœurs ſe mirent à rire & à ſe mocquer d'elle. Le gentilhomme qui faiſoit l'eſſai de la pantoufle, ayant regardé attentivement Cendrillon, & la trouvant fort belle, dit que cela étoit très-juſte, & qu'il avoit ordre de l'eſſayer à toutes les filles. Il fit aſſeoir Cendrillon, & approchant la pantoufle de ſon petit pied, il vit qu'elle y entroit ſans peine, & qu'elle y étoit juſte comme de cire. L'étonnement des deux ſœurs fut grand, mais plus grand encore, quand Cendrillon tira de ſa poche l'autre petite pantoufle qu'elle mit à ſon pied. Là-deſſus arriva la marraine, qui, ayant donné un coup de ſa baguette ſur les habits de Cen-

drillon, les fit devenir encore plus magnifiques que tous les autres.

Alors ses deux sœurs la reconnurent pour la belle personne qu'elles avoient vue au bal. Elles se jetèrent à ses pieds, pour lui demander pardon de tous les mauvais traitemens qu'elles lui avoient fait souffrir. Cendrillon les releva, & leur dit, en les embrassant, qu'elle leur pardonnoit de bon cœur, & qu'elle les prioit de l'aimer bien toujours. On la mena chez le jeune prince, parée comme elle étoit : il la trouva encore plus belle que jamais, & peu de jours après il l'épousa. Cendrillon, qui étoit aussi bonne que belle, fit loger ses deux sœurs au palais, & les maria dès le jour même à deux grands seigneurs de la cour.

MORALITÉ.

La beauté pour le sexe est un rare trésor ;
De l'admirer jamais on ne se lasse.
Mais ce qu'on nomme bonne grâce,
Est sans prix, & vaut mieux encor.
C'est ce qu'à Cendrillon fit avoir sa marraine,
En la dressant, en l'instruisant
Tant & si bien, qu'elle en fit une reine ;
Car ainsi fut ce Conte on va moralisant.
Belles, ce don vaut mieux que d'être bien coiffées,
Pour engager un cœur, pour en venir à bout,
La bonne grâce est le vrai don des fées ;
Sans elle on ne peut rien, avec elle on peut tout.

AUTRE MORALITÉ.

C'EST ſans doute un grand avantage
D'avoir de l'eſprit, du courage,
De la naiſſance, du bon ſens,
Et d'autres ſemblables talens,
Qu'on reçoit du ciel en partage:
Mais vous aurez beau les avoir;
Pour votre avancement ce ſeront choſes vaines,
Si vous n'avez, pour les faire valoir,
Ou des parrains, ou des marraines.

RIQUET A LA HOUPE,

CONTE.

IL étoit une fois une reine qui accoucha d'un fils ſi laid & ſi mal fait, qu'on douta long-temps s'il avoit forme humaine. Une fée, qui ſe trouva à ſa naiſſance, aſſura qu'il ne laiſſeroit pas d'être aimable, parce qu'il auroit beaucoup d'eſprit: elle ajouta même qu'il pourroit, en vertu du don qu'elle venoit de lui faire, donner autant d'eſprit qu'il en auroit, à la perſonne qu'il aimeroit le mieux. Tout cela conſola un peu la pauvre reine,

qui étoit bien affligée d'avoir mis au monde un ſi vilain marmot. Il eſt vrai que cet enfant ne commença pas plutôt à parler, qu'il dit mille jolies choſes, & qu'il avoit dans toutes ſes actions je ne ſais quoi de ſi ſpirituel, qu'on en étoit charmé. J'oubliois de dire qu'il vint au monde avec une petite houpe de cheveux ſur la tête, ce qui fit qu'on le nomma Riquet à la Houpe ; car Riquet étoit le nom de la famille.

Au bout de ſept ou huit ans, la reine d'un royaume voiſin accoucha de deux filles. La première qui vint au monde étoit plus belle que le jour : la reine en fut ſi aiſe, qu'on appréhenda que la trop grande joie qu'elle en avoit, ne lui fît mal. La même fée qui avoit aſſiſté à la naiſſance du petit Riquet à la Houpe étoit préſente ; & pour modérer la joie de la reine, elle lui déclara que cette petite princeſſe n'auroit point d'eſprit, & qu'elle ſeroit auſſi ſtupide qu'elle étoit belle. Cela mortifia beaucoup la reine, mais elle eut, quelques momens après, un bien plus grand chagrin ; car la ſeconde fille dont elle accoucha, ſe trouva extrêmement laide. Ne vous affligez pas tant, madame, lui dit la fée, votre fille ſera récompenſée d'ailleurs, & elle aura tant d'eſprit, qu'on ne s'apperce-

vra preſque pas qu'il lui manque de la beauté. Dieu le veuille, répondit la reine! mais n'y auroit-il point moyen de faire avoir un peu d'eſprit à l'aînée qui eſt ſi belle? Je ne puis rien pour elle, madame, du côté de l'eſprit, lui dit la fée, mais je puis tout du côté de la beauté; & comme il n'y a rien que je ne veuille faire pour votre ſatisfaction, je vais lui donner pour don, de pouvoir rendre beau ou belle la perſonne qui lui plaira. A meſure que ces deux princeſſes devinrent grandes, leurs perfections crûrent auſſi avec elles, & on ne parloit partout que de la beauté de l'aînée & de l'eſprit de la cadette. Il eſt vrai que leurs défauts augmentèrent beaucoup avec l'âge. La cadette enlaidiſſoit à vue d'œil, & l'aînée devenoit plus ſtupide de jour en jour; ou elle ne répondoit rien à ce qu'on lui demandoit, ou elle diſoit une ſottiſe. Elle étoit avec cela ſi mal-adroite, qu'elle n'eût pu ranger quatre porcelaines ſur le bord d'une cheminée ſans en caſſer une, ni boire un verre d'eau ſans en répandre la moitié ſur ſes habits. Quoique la beauté ſoit un grand avantage dans une jeune perſonne, cependant la cadette l'emportoit preſque toujours ſur ſon aînée dans toutes les compagnies. D'abord on alloit du côté de la plus belle,

belle, pour la voir & pour l'admirer : mais bientôt après on alloit à celle qui avoit le plus d'esprit, pour lui entendre dire mille choses agréables ; & on étoit étonné qu'en moins d'un quart d'heure l'aînée n'avoit plus personne auprès d'elle, & que tout le monde s'étoit rangé autour de la cadette. L'aînée, quoique fort stupide, le remarqua bien ; & elle eût donné sans regret toute sa beauté, pour avoir la moitié de l'esprit de sa sœur. La reine, toute sage qu'elle étoit, ne put s'empêcher de lui reprocher plusieurs fois sa bêtise ; ce qui pensa faire mourir de douleur cette pauvre princesse. Un jour qu'elle s'étoit retirée dans un bois pour y plaindre son malheur, elle vit venir à elle un petit homme fort désagréable, mais vêtu très-magnifiquement. C'étoit le jeune prince Riquet à la Houpe, qui, étant devenu amoureux d'elle sur ses portraits, qui couroient par tout le monde, avoit quitté le royaume de son père pour avoir le plaisir de la voir & de lui parler. Ravi de la rencontrer ainsi toute seule, il l'aborde avec tout le respect & toute la politesse imaginables. Ayant remarqué, après lui avoir fait les complimens ordinaires, qu'elle étoit fort mélancolique, il lui dit : Je ne comprends point, madame, comment

une perſonne auſſi belle que vous l'êtes, peut être auſſi triſte que vous le paroiſſez; car, quoique je puſſe me vanter d'avoir vu une infinité de belles perſonnes, je puis dire que je n'en ai jamais vu dont la beauté approche de la vôtre. Cela vous plaît à dire, monſieur, lui répondit la princeſſe, & elle en demeura-là. La beauté, reprit Riquet à la Houpe, eſt un ſi grand avantage, qu'il doit tenir lieu de tout le reſte; & quand on le poſsède, je ne vois pas qu'il y ait rien qui puiſſe vous affliger beaucoup. J'aimerois mieux, dit la princeſſe, être auſſi laide que vous & avoir de l'eſprit, que d'avoir de la beauté comme j'en ai, & être bête autant que je le ſuis. Il n'y a rien, madame, qui marque davantage qu'on a de l'eſprit, que de croire n'en pas avoir; & il eſt de la nature de ce bien-là, que plus on en a, plus on croit en manquer. Je ne ſais pas cela, dit la princeſſe, mais je ſais bien que je ſuis fort bête; & c'eſt de-là que vient le chagrin qui me tue. Si ce n'eſt que cela, madame, qui vous afflige, je puis aiſément mettre fin à votre douleur. Et comment ferez-vous, dit la princeſſe? J'ai le pouvoir, madame, dit Riquet à la Houpe, de donner de l'eſprit autant qu'on en ſauroit avoir, à la perſonne que je dois aimer

le plus; & comme vous êtes, madame, cette perſonne, il ne tiendra qu'à vous que vous n'ayez autant d'eſprit qu'on en peut avoir, pourvu que vous vouliez bien m'épouſer. La princeſſe demeura toute interdite, & ne répondit rien. Je vois, reprit Riquet à la Houpe, que cette propoſition vous fait de la peine, & je ne m'en étonne pas; mais je vous donne un an tout entier pour vous y réſoudre. La princeſſe avoit ſi peu d'eſprit, & en même temps une ſi grande envie d'en avoir, qu'elle s'imagina que la fin de cette année ne viendroit jamais; de ſorte qu'elle accepta la propoſition qui lui étoit faite. Elle n'eût pas plutôt promis à Riquet à la Houpe qu'elle l'épouſeroit dans un an à pareil jour, qu'elle ſe ſentit toute autre qu'elle n'étoit auparavant: elle ſe trouva une facilité incroyable à dire tout ce qui lui plaiſoit, & à le dire d'une manière fine, aiſée & naturelle. Elle commença dès ce moment une converſation galante & ſoutenue avec Riquet à la Houpe, où elle babilla d'une telle force, que Riquet à la Houpe crut lui avoir donné plus d'eſprit qu'il ne s'en étoit réſervé pour lui-même. Quand elle fut retournée au palais, toute la cour ne ſavoit que penſer d'un changement ſi ſubit & ſi extraordinaire; car;

autant on lui avoit ouï dire d'impertinences auparavant, autant lui entendoit-on dire des choſes bien ſenſées & infiniment ſpirituelles. Toute la cour en eut une joie qui ne ſe peut imaginer; il n'y eut que ſa cadette qui n'en fut pas bien aiſe, parce que, n'ayant plus ſur ſon aînée l'avantage de l'eſprit, elle ne paroiſſoit plus auprès d'elle qu'une guenon fort déſagréable. Le roi ſe conduiſoit par ſes avis, & alloit même quelquefois tenir le conſeil dans ſon appartement. Le bruit de ce changement s'étant répandu, tous les jeunes princes des royaumes voiſins firent leurs efforts pour s'en faire aimer, & preſque tous la demandèrent en mariage; mais elle n'en trouvoit point qui eût aſſez d'eſprit, & elle les écoutoit tous ſans s'engager à aucun d'eux. Cependant il en vint un ſi puiſſant, ſi riche, ſi ſpirituel & ſi bien fait, qu'elle ne put s'empêcher d'avoir de la bonne volonté pour lui. Son père s'en étant apperçu, lui dit qu'il la faiſoit la maîtreſſe ſur le choix d'un époux, & qu'elle n'avoit qu'à ſe déclarer. Comme plus on a d'eſprit, & plus on a de peine à prendre une ferme réſolution ſur cette affaire, elle demanda, après avoir remercié ſon père, qu'il lui donnât du temps pour y penſer. Elle alla par haſard ſe promener dans le même

bois où elle avoit trouvé Riquet à la Houpe, pour rêver plus commodément à ce qu'elle avoit à faire. Dans le temps qu'elle se promenoit, rêvant profondément, elle entendit un bruit sourd sous ses pieds, comme de plusieurs personnes qui vont & viennent, & qui agissent. Ayant prêté l'oreille plus attentivement, elle ouït que l'un disoit : apporte-moi cette marmite; l'autre, donne-moi cette chaudière; l'autre, mets du bois dans ce feu. La terre s'ouvrit dans le même temps, & elle vit sous ses pieds comme une grande cuisine pleine de cuisiniers, de marmitons, & de toutes sortes d'officiers nécessaires pour faire un festin magnifique. Il en sortit une bande de vingt ou trente rôtisseurs qui allèrent se camper dans une allée du bois autour d'une table fort longue, & qui, tous la lardoire à la main & la queue de renard sur l'oreille, se mirent à travailler en cadence au son d'une chanson harmonieuse. La princesse, étonnée de ce spectacle, leur demanda pour qui ils travailloient. C'est, madame, lui répondit le plus apparent de la bande, pour le prince Riquet à la Houpe, dont les noces se feront demain. La princesse encore plus surprise qu'elle ne l'avoit été, & se ressouvenant tout-à-coup qu'il y avoit un an qu'à

pareil jour elle avoit promis d'épouſer le prince Riquet à la Houpe, penſa tomber de ſon haut. Ce qui faiſoit qu'elle ne s'en ſouvenoit pas, c'eſt que, quand elle fit cette promeſſe, elle étoit une bête, & qu'en prenant le nouvel eſprit que le prince lui avoit donné, elle avoit oublié toutes ſes ſottiſes. Elle n'eut pas fait trente pas en continuant ſa promenade, que Riquet à la Houpe ſe préſenta à elle, brave, magnifique, & comme un prince qui va ſe marier. Vous me voyez, dit-il, madame, exact à tenir ma parole; & je ne doute point que vous ne veniez ici pour exécuter la vôtre, & me rendre, en me donnant la main, le plus heureux de tous les hommes. Je vous avouerai franchement, répondit la princeſſe, que je n'ai pas encore pris ma réſolution là-deſſus, & que je ne crois pas pouvoir jamais la prendre telle que vous la ſouhaitez. Vous m'étonnez, madame, dit Riquet à la Houpe. Je le crois, dit la princeſſe; & aſſurément ſi j'avois affaire à un brutal, à un homme ſans eſprit, je me trouverois bien embarraſſée. Une princeſſe n'a que ſa parole, me diroit-il; & il faut que vous m'épouſiez, puiſque vous me l'avez promis: mais comme celui à qui je parle eſt l'homme du monde qui a le plus d'eſprit, je ſuis ſûre qu'il entendra raiſon.

Vous ſavez que quand je n'étois qu'une bête, je ne pouvois néanmoins me réſoudre à vous épouſer; comment voulez-vous qu'ayant l'eſprit que vous m'avez donné, qui me rend encore plus difficile en gens que je n'étois, je prenne aujourd'hui une réſolution que je n'ai pu prendre dans ce temps-là? Si vous penſiez tout de bon à m'épouſer, vous avez eu grand tort de m'ôter ma bêtiſe, & de me faire voir plus clair que je ne voyois. Si un homme ſans eſprit, répondit Riquet à la Houpe, ſeroit bien reçu, comme vous venez de le dire, à vous reprocher votre manque de parole, pourquoi voulez-vous, madame, que je n'en uſe pas de même dans une choſe où il y va de tout le bonheur de ma vie? Eſt-il raiſonnable que les perſonnes qui ont de l'eſprit, ſoient d'une pire condition que ceux qui n'en ont pas? Le pouvez-vous prétendre, vous qui en avez tant, & qui avez tant ſouhaité d'en avoir? Mais venons au fait, s'il vous plaît. A la réſerve de ma laideur, y a-t-il quelque choſe en moi qui vous déplaiſe? Etes-vous mécontente de ma naiſſance, de mon eſprit, de mon humeur & de mes manières? Nullement, répondit la princeſſe; j'aime en vous tout ce que vous venez de me dire. Si cela eſt ainſi, reprit Riquet à la Houpe,

je vais être heureux, puisque vous pouvez me rendre le plus aimable de tous les hommes. Comment cela se peut-il faire, lui dit la princesse? Cela se fera, répondit Riquet à la Houpe, si vous m'aimez assez pour souhaiter que cela soit; & afin, madame, que vous n'en doutiez pas, sachez que la même fée qui, au jour de ma naissance, me fit le don de pouvoir rendre spirituelle la personne qu'il me plairoit, vous a aussi fait le don de pouvoir rendre beau celui que vous aimerez, & à qui vous voudrez bien faire cette faveur. Si la chose est ainsi, dit la princesse, je souhaite de tout mon cœur que vous deveniez le prince du monde le plus aimable, & je vous en fais le don autant qu'il est en moi. La princesse n'eut pas plutôt prononcé ces paroles, que Riquet à la Houpe parut à ses yeux l'homme du monde le plus beau, le mieux fait, & le plus aimable qu'elle eût jamais vu. Quelques-uns assurent que ce ne furent point les charmes de la fée qui opérèrent, mais que l'amour seul fit cette métamorphose. Ils disent que la princesse, ayant fait réflexion sur la persévérance de son amant, sur sa discrétion, & sur toutes les bonnes qualités de son ame & de son esprit, ne vit plus la difformité de son corps ni la laideur de son visage; que

ſa boſſe ne lui ſembla plus que le bon air d'un homme qui fait le gros dos; & qu'au lieu que juſqu'alors elle l'avoit vu boiter effroyablement, elle ne lui trouva plus qu'un certain air penché qui la charmoit. Ils diſent encore que ſes yeux, qui étoient louches, ne lui en parurent que plus brillans; que leur déréglement paſſa dans ſon eſprit pour la marque d'un violent excès d'amour; & qu'enfin ſon gros nez rouge eut pour elle quelque choſe de martial & d'héroïque. Quoi qu'il en ſoit, la princeſſe lui promit ſur le champ de l'épouſer, pourvu qu'il en obtînt le conſentement du roi ſon père. Le roi ayant ſu que ſa fille avoit beaucoup d'eſtime pour Riquet à la Houpe, qu'il connoiſſoit d'ailleurs pour un prince très-ſpirituel & très-ſage, le reçut avec plaiſir pour ſon gendre. Dès le lendemain les noces furent faites, ainſi que Riquet à la Houpe l'avoit prévu, & ſelon les ordres qu'il en avoit donnés long-temps auparavant.

MORALITÉ.

Ce que l'on voit dans cet écrit,
Eſt moins un conte en l'air que la vérité même:
Tout eſt beau dans ce que l'on aime,
Tout ce qu'on aime a de l'eſprit.

AUTRE MORALITÉ.

DANS un objet où la nature
Aura mis de beaux traits, & la vive peinture
D'un teint où jamais l'art ne sauroit arriver,
Tous ces dons pourront moins pour rendre un cœur sensible,
Qu'un seul agrément invisible
Que l'Amour y fera trouver.

LE PETIT POUCET,

CONTE.

IL étoit une fois un bucheron & une bucheronne qui avoient sept enfans, tous garçons: l'aîné n'avoit que dix ans, & le plus jeune n'en avoit que sept. On s'étonnera que le bucheron ait eu tant d'enfans en si peu de temps; mais c'est que sa femme alloit vîte en besogne, & n'en faisoit pas moins de deux à la fois. Ils étoient fort pauvres, & leurs sept enfans les incommodoient beaucoup, parce qu'aucun d'eux ne pouvoit encore gagner sa vie. Ce qui les chagrina encore, c'est que le plus jeune étoit fort délicat, & ne disoit

mot, prenant pour bêtiſe ce qui étoit une marque de la bonté de ſon eſprit. Il étoit fort petit, & quand il vint au monde il n'étoit guères plus gros que le pouce; ce qui fit que l'on l'appela le petit Poucet. Ce pauvre enfant étoit le ſouffre-douleurs de la maiſon, & on lui donnoit toujours le tort. Cependant il étoit le plus fin & le plus aviſé de tous ſes frères; & s'il parloit peu, il écoutoit beaucoup. Il vint une année très-fâcheuſe, & la famine fut ſi grande, que ces pauvres gens réſolurent de ſe défaire de leurs enfans. Un ſoir que ces enfans étoient couchés, & que le bucheron étoit auprès du feu avec ſa femme, il lui dit, le cœur ſerré de douleur: tu vois bien que nous ne pouvons plus nourrir nos enfans; je ne ſaurois les voir mourir de faim devant mes yeux, & je ſuis réſolu de les mener perdre demain au bois, ce qui ſera bien aiſé; car, tandis qu'ils s'amuſeront à fagoter, nous n'avons qu'à nous enfuir ſans qu'ils nous voient. Ah! s'écria la bucheronne, pourrois-tu bien toi-même mener perdre tes enfans? Son mari avoit beau lui repréſenter leur grande pauvreté, elle ne pouvoit y conſentir: elle étoit pauvre, mais elle étoit leur mère. Cependant, ayant conſidéré quelle douleur ce lui ſeroit de les voir mourir de

faim, elle y consentit, & alla se coucher en pleurant. Le petit poucet ouït tout ce qu'ils dirent; car, ayant entendu de dedans son lit qu'ils parloient d'affaires, il s'étoit levé doucement, & s'étoit glissé sous l'escabelle de son père, pour les écouter sans être vu. Il alla se recoucher, & ne dormit point du reste de la nuit, songeant à ce qu'il avoit à faire. Il se leva de bon matin, & alla au bord d'un ruisseau où il remplit ses poches de petits cailloux blancs, & ensuite revint à la maison. On partit, & le petit Poucet ne découvrit rien de tout ce qu'il savoit à ses frères. Ils allèrent dans une forêt fort épaisse, où, à dix pas de distance, on ne se voyoit pas l'un l'autre. Le bucheron se mit à couper du bois, & ses enfans à ramasser des broussailles pour faire des fagots. Le père & la mère les voyant occupés à travailler, s'éloignèrent d'eux insensiblement, & puis s'enfuirent tout-à-coup par un petit sentier détourné. Lorsque ces enfans se virent seuls, ils se mirent à crier & à pleurer de toute leur force. Le petit Poucet les laissoit crier, sachant bien par où il reviendroit à la maison; car, en marchant, il avoit laissé tomber le long du chemin les petits cailloux blancs qu'il avoit dans ses poches. Il leur dit donc: ne craignez point, mes frères,

mon père & ma mère nous ont laiſſés ici, mais je vous ramènerai bien au logis; ſuivez-moi ſeulement. Ils le ſuivirent, & il les mena juſqu'à leur maiſon, par le même chemin qu'ils étoient venus dans la forêt. Ils n'oſèrent d'abord entrer; mais ils ſe mirent tout contre la porte, pour écouter ce que diſoient leur père & leur mère.

Dans le moment que le bucheron & la bucheronne arrivèrent chez eux, le ſeigneur du village leur envoya dix écus qu'il leur devoit il y avoit long-temps, & dont ils n'eſpéroient plus rien. Cela leur redonna la vie; car les pauvres gens mouroient de faim. Le bucheron envoya ſur l'heure ſa femme à la boucherie. Comme il y avoit long-temps qu'ils n'avoient mangé, elle acheta trois fois plus de viande qu'il n'en falloit pour le ſoupé de deux perſonnes. Lorſqu'ils furent raſſaſiés, la bucheronne dit: hélas! où ſont maintenant nos pauvres enfans? Ils feroient bonne chère de ce qui nous reſte là. Mais auſſi, Guillaume, c'eſt toi qui les as voulu perdre; j'avois bien dit que nous nous en repentirions: que font-ils maintenant dans cette forêt? Hélas! mon Dieu, les loups les ont peut-être déjà mangés: tu es bien inhumain d'avoir perdu ainſi tes enfans. Le bucheron s'impatienta à la fin; car

elle redit plus de vingt fois qu'ils s'en repentiroient, & qu'elle l'avoit bien dit. Il la menaça de la battre, ſi elle ne ſe taiſoit. Ce n'eſt pas que le bucheron ne fût peut-être encore plus fâché que ſa femme; mais c'eſt qu'elle lui rompoit la tête, & qu'il étoit de l'humeur de beaucoup d'autres gens qui aiment fort les femmes qui diſent bien, mais qui trouvent très-importunes celles qui ont toujours bien dit. La bucheronne étoit toute en pleurs: hélas! où ſont maintenant mes enfans, mes pauvres enfans? Elle le dit une fois ſi haut, que les enfans qui étoient à la porte l'ayant entendue, ſe mirent à crier tous enſemble: nous voilà! nous voilà! elle courut vîte leur ouvrir la porte, & leur dit en les embraſſant: que je ſuis aiſe de vous revoir, mes chers enfans! vous êtes bien las, & vous avez bien faim: & toi, Pierrot, comme te voilà crotté! viens que je te débarbouille. Ce Pierrot étoit ſon fils aîné qu'elle aimoit plus que tous les autres, parce qu'il étoit un peu rouſſeau, & qu'elle étoit un peu rouſſe. Ils ſe mirent à table, & mangèrent d'un appétit qui faiſoit plaiſir au père & à la mère, à qui ils racontoient la peur qu'ils avoient eue dans la forêt, en parlant preſque toujours tous enſemble. Ces bonnes gens étoient ravis de revoir leurs en-

ſans avec eux, & cette joie dura tant que les dix écus durèrent: mais lorſque l'argent fut dépenſé, ils retombèrent dans leur premier chagrin, & réſolurent de les perdre encore; &, pour ne pas manquer le coup, de les mener bien plus loin que la première fois. Ils ne purent parler de cela ſi ſecrètement qu'ils ne fuſſent entendus par le petit Poucet, qui fit ſon compte de ſortir d'affaire comme il avoit déjà fait: mais quoiqu'il ſe fût levé de bon matin pour aller ramaſſer de petits cailloux, il ne put en venir à bout; car il trouva la porte de la maiſon fermée à double tour. Il ne ſavoit que faire, lorſque la bucheronne leur ayant donné à chacun un morceau de pain pour leur déjeûné, il ſongea qu'il pourroit ſe ſervir de ſon pain au lieu de cailloux, en le jetant par miettes le long des chemins où ils paſſeroient: il le ſerra donc dans ſa poche. Le père & la mère les menèrent dans l'endroit de la forêt le plus épais & le plus obſcur; & dès qu'ils y furent, ils gagnèrent un faux-fuyant & les laiſsèrent là. Le petit Poucet ne s'en chagrina pas beaucoup, parce qu'il croyoit retrouver aiſément ſon chemin, par le moyen de ſon pain qu'il avoit ſemé partout où il avoit paſſé: mais il fut bien ſurpris lorſqu'il ne put en retrouver une ſeule.

à table. Le mouton étoit encore tout sanglant ; mais il ne lui en sembla que meilleur. Il fleuroit à droite & à gauche, disant qu'il sentoit la chair fraîche. Il faut, lui dit sa femme, que ce soit ce veau que je viens d'habiller que vous sentiez. Je sens la chair fraîche, te dis-je encore une fois, reprit l'ogre, en regardant sa femme de travers, & il y a ici quelque chose que je n'entends pas : en disant ces mots, il se leva de table & alla droit au lit. Ah ! dit-il, voilà donc comme tu veux me tromper, maudite femme ! Je ne sais à quoi il tient que je ne te mange aussi ; bien t'en prend d'être une vieille bête. Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois ogres de mes amis qui doivent me venir voir ces jours-ci. Il les tira de dessous le lit l'un après l'autre. Ces pauvres enfans se mirent à genoux en lui demandant pardon ; mais ils avoient affaire au plus cruel de tous les ogres, qui, bien loin d'avoir de la pitié, les dévoroit déjà des yeux, & disoit à sa femme que ce seroient là de friands morceaux lorsqu'elle leur auroit fait une bonne sauce. Il alla prendre un grand couteau ; &, en approchant de ces pauvres enfans, il l'aiguisoit sur une longue pierre qu'il tenoit à sa main gauche. Il en avoit déjà empoigné un lorsque sa femme

Voilà du gibier qui me vient bien à propos pour traiter trois Ogres de mes amis.

lui dit : Que voulez-vous faire à l'heure qu'il eſt ? N'aurez-vous pas aſſez de temps demain ? Tais-toi, reprit l'ogre ; ils en ſeront plus mortifiés. Mais vous avez encore tant de viande, reprit ſa femme : voilà un veau, deux moutons, & la moitié d'un cochon. Tu as raiſon, dit l'ogre : donne-leur bien à ſouper afin qu'ils ne maigriſſent pas, & va les mener coucher. La bonne femme fut ravie de joie, & leur porta bien à ſouper, mais ils ne purent manger, tant ils étoient ſaiſis de peur. Pour l'ogre, il ſe remit à boire, ravi d'avoir de quoi ſi bien régaler ſes amis. Il but une douzaine de coups plus qu'à l'ordinaire ; ce qui lui donna un peu dans la tête, & l'obligea de s'aller coucher.

L'ogre avoit ſept filles qui n'étoient encore que des enfans. Ces petites ogreſſes avoient toutes le teint fort beau, parce qu'elles mangeoient de la chair fraîche comme leur père ; mais elles avoient de petits yeux gris & tout ronds, le nez crochu, & une fort grande bouche, avec de longues dents fort aiguës & fort éloignées l'une de l'autre. Elles n'étoient pas encore bien méchantes ; mais elles promettoient beaucoup, car elles mordoient déjà les petits enfans pour en ſucer le ſang. On les avoit fait coucher de bonne heure, & elles

étoient toutes sept dans un grand lit, ayant chacune une couronne d'or sur la tête. Il y avoit dans la même chambre un autre lit de la même grandeur: ce fut dans ce lit que la femme de l'ogre mit coucher les sept petits garçons, après quoi elle s'alla coucher auprès de son mari. Le petit Poucet, qui avoit remarqué que les filles de l'ogre avoient des couronnes d'or sur la tête, & qui craignoit qu'il ne prît à l'ogre quelque remords de ne les avoir pas égorgés dès le soir même, se leva vers le milieu de la nuit, & prenant les bonnets de ses frères & le sien, il alla tout doucement les mettre sur la tête des sept filles de l'ogre, après leur avoir ôté leurs couronnes d'or, qu'il mit sur la tête de ses frères & sur la sienne, afin que l'ogre les prît pour ses filles, & ses filles pour les garçons qu'il vouloit égorger. La chose réussit comme il l'avoit pensé; car l'ogre s'étant éveillé sur le minuit, eut regret d'avoir différé au lendemain ce qu'il pouvoit exécuter la veille. Il se jeta donc brusquement hors du lit, & prenant son grand couteau: Allons voir, dit-il, comment se portent nos petits drôles; n'en faisons pas à deux fois. Il monta donc à tâtons à la chambre de ses filles, & s'approcha du lit où étoient les petits garçons, qui dormoient tous, excepté

le petit Poucet, qui eut bien peur lorſqu'il ſentit la main de l'ogre qui lui tâtoit la tête, comme il avoit tâté celle de tous ſes frères. L'ogre qui ſentit les couronnes d'or : Vraiment, dit-il, j'allois faire là un bel ouvrage ; je vois bien que je bus trop hier au ſoir. Il álla enſuite au lit de ſes filles, où ayant ſenti les petits bonnets des garçons : Ah ! les voilà, dit-il, nos gaillards ; travaillons hardiment. En diſant ces mots, il coupa ſans balancer, la gorge à ſes ſept filles. Fort content de cette expédition, il alla ſe recoucher auprès de ſa femme. Auſſitôt que le petit Poucet entendit ronfler l'ogre, il réveilla ſes frères, & leur dit de s'habiller promptement & de le ſuivre. Ils deſcendirent doucement dans le jardin, & ſautèrent par-deſſus les murailles. Ils coururent preſque toute la nuit, toujours en tremblant & ſans ſavoir où ils alloient. L'ogre, s'étant éveillé, dit à ſa femme : Va-t-en là-haut habiller ces petits drôles d'hier au ſoir. L'ogreſſe fut fort étonnée de la bonté de ſon mari, ne ſe doutant point de la manière qu'il entendoit qu'elle les habillât ; & croyant qu'il lui ordonnoit de les aller vêtir, elle monta en haut, où elle fut bien ſurpriſe, lorſqu'elle apperçut ſes ſept filles égorgées & nageant dans leur ſang. Elle commença par s'évanouir

(car c'eſt le premier expédient que trouvent preſque toutes les femmes en pareilles rencontres). L'ogre, craignant que ſa femme ne fût trop long-temps à la beſogne dont il l'avoit chargée, monta en haut pour lui aider. Il ne fut pas moins étonné que ſa femme, lorſqu'il vit cet affreux ſpectacle. Ah! qu'ai-je fait là, s'écria-t-il? Ils me le payeront, les malheureux, & tout-à-l'heure. Il jeta auſſitôt une potée d'eau dans le nez de ſa femme; & l'ayant fait revenir: Donne-moi vîte mes bottes de ſept lieues, lui dit-il, afin que j'aille les attraper. Il ſe mit en campagne; & après avoir couru de tous côtés, enfin il entra dans le chemin où marchoient ces pauvres enfans, qui n'étoient plus qu'à cent pas du logis de leur père. Ils virent l'ogre qui alloit de montagne en montagne, & qui traverſoit des rivières auſſi aiſément qu'il auroit fait le moindre ruiſſeau. Le petit Poucet, qui vit un rocher creux proche le lieu où ils étoient, y fit cacher ſes ſix frères, & s'y fourra auſſi, regardant toujours ce que l'ogre deviendroit. L'ogre, qui ſe trouvoit fort las du long chemin qu'il avoit fait inutilement (car les bottes de ſept lieues fatiguent fort leur homme) voulut ſe repoſer; & par haſard, il alla s'aſſeoir ſur la roche où les petits garçons s'étoient cachés.

Comme il n'en pouvoit plus de fatigue, il s'endormit après s'être reposé quelque temps, & vint à ronfler si effroyablement, que les pauvres enfans n'en eurent pas moins de peur que quand il tenoit son grand couteau pour leur couper la gorge. Le petit Poucet en eut moins de peur, & dit à ses frères de s'enfuir promptement à la maison pendant que l'ogre dormoit bien fort, & qu'ils ne se missent point en peine de lui. Ils crurent son conseil, & gagnèrent vîte la maison. Le petit Poucet s'étant approché de l'ogre, lui tira doucement ses bottes, & les mit aussitôt. Les bottes étoient fort grandes & fort larges: mais comme elles étoient fées, elles avoient le don de s'aggrandir & de s'appetisser selon la jambe de celui qui les chaussoit; de sorte qu'elles se trouvèrent aussi justes à ses pieds & à ses jambes, que si elles avoient été faites pour lui. Il alla droit à la maison de l'ogre, où il trouva sa femme qui pleuroit auprès de ses filles égorgées. Votre mari, lui dit le petit Poucet, est en grand danger; car il a été pris par une troupe de voleurs, qui ont juré de le tuer s'il ne leur donne tout son or & tout son argent. Dans le moment qu'ils lui tenoient le poignard sur la gorge, il m'a apperçu, & m'a prié de vous venir avertir de l'état où il est, & de vous

dire de me donner tout ce qu'il a vaillant, ſans en rien retenir, parce qu'autrement ils le tueront ſans miſéricorde. Comme la choſe preſſe beaucoup, il a voulu que je priſſe ſes bottes de ſept lieues que voilà, pour faire diligence, & auſſi afin que vous ne croyez pas que je ſois un affronteur. La bonne femme, fort effrayée, lui donna auſſitôt tout ce qu'elle avoit; car cet ogre ne laiſſoit pas d'être fort bon mari, quoiqu'il mangeât les petits enfans. Le petit Poucet étant donc chargé de toutes les richeſſes de l'ogre, s'en revint au logis de ſon père, où il fut reçu avec bien de la joie.

Il y a bien des gens qui ne demeurent pas d'accord de cette dernière circonſtance, & qui prétendent que le petit Poucet n'a jamais fait ce vol à l'ogre; qu'à la vérité il n'avoit pas fait conſcience de lui prendre ſes bottes de ſept lieues, parce qu'il ne s'en ſervoit que pour courir après les petits enfans. Ces gens-là aſſurent le ſavoir de bonne part, & même pour avoir bu & mangé dans la maiſon du bucheron. Ils aſſurent que lorſque le petit Poucet eut chauſſé les bottes de l'ogre, il s'en alla à la cour, où il ſavoit qu'on étoit fort en peine d'une armée qui étoit à deux cent lieues de là, & du ſuccès d'une bataille qu'on avoit donnée. Il alla, diſent-ils, trouver

le

le roi, & lui dit que s'il le ſouhaitoit, il lui rapporteroit des nouvelles de l'armée avant la fin du jour. Le roi lui promit une groſſe ſomme d'argent s'il en venoit à bout. Le petit Poucet rapporta des nouvelles dès le ſoir même; & cette première courſe l'ayant fait connoître, il gagnoit tout ce qu'il vouloit : car le roi payoit parfaitement bien pour porter ſes ordres à l'armée; & une infinité de dames lui donnoient tout ce qu'il vouloit pour avoir des nouvelles de leurs amans, & ce fut là ſon plus grand gain. Il ſe trouvoit quelques femmes qui le chargeoient de lettres pour leurs maris; mais elles le payoient ſi mal, & cela alloit à ſi peu de choſe, qu'il ne daignoit pas mettre en ligne de compte ce qu'il gagnoit de ce côté-là. Après avoir fait pendant quelque temps le métier de coureur, & y avoir amaſſé beaucoup de bien, il revint chez ſon père, où il n'eſt pas poſſible d'imaginer la joie qu'on eut de le revoir. Il mit toute ſa famille à ſon aiſe. Il acheta des offices de nouvelle création pour ſon père & pour ſes frères; & par là ils les établit tous, & fit parfaitement bien ſa cour en même temps.

MORALITÉ.

ON ne s'afflige point d'avoir beaucoup d'enfans,
Quand ils sont tous beaux, bien faits & bien grands,
Et d'un extérieur qui brille;
Mais si l'un d'eux est foible, on ne dit mot;
On le mépriſe, on le raille, on le pille:
Quelquefois cependant, c'est ce petit marmot
Qui fera le bonheur de toute la famille.

L'ADROITE PRINCESSE,

OU

LES AVENTURES DE FINETTE,

NOUVELLE.

A madame la comteſſe de Murat.

VOUS faites les plus jolies nouvelles du monde en vers; mais en vers auſſi doux que naturels. Je voudrois bien, charmante comteſſe, vous en dire une à mon tour; cependant je ne ſais ſi vous pourrez vous en divertir. Je ſuis aujourd'hui de l'humeur du bourgeois gentilhomme; je ne voudrois ni vers, ni proſe pour vous la conter: point de grands

mots, point de brillans, point de rimes; un tour naïf m'accommode mieux; en un mot, un récit ſans façon & comme on parle: je ne cherche que quelque moralité.

Mon hiſtoriette en fournit aſſez, & par-là elle pourra vous être agréable. Elle roule ſur deux proverbes au lieu d'un: c'eſt la mode; vous les aimez: je m'accommode à l'uſage avec plaiſir. Vous y verrez comment nos aïeux ſavoient inſinuer qu'on tombe dans mille déſordres quand on ſe plaît à ne rien faire, ou, pour parler comme eux, qu'*oiſiveté eſt la mère de tous vices;* & vous aimerez ſans doute leur manière de perſuader. Le ſecond proverbe eſt, qu'il faut être toujours ſur ſes gardes: vous voyez bien que je veux dire, que la *défiance eſt la mère de ſûreté.*

Non, l'amour ne triomphe guères
Que des cœurs qui n'ont point d'affaires.
Vous, qui craignez que d'un adroit vainqueur
Votre raiſon ne devienne la dupe,
Beautés, ſi vous voulez conſerver votre cœur,
Il faut que votre eſprit s'occupe.
Mais ſi, malgré vos ſoins, votre ſort eſt d'aimer,
Gardez du moins de vous laiſſer charmer,
Sans connoître
Celui que votre cœur ſe veut donner pour maître.
Craignez les blondins doucereux
Qui fatiguent les ruelles,

Et, ne sachant que dire aux belles,
Soupirent sans être amoureux.
Défiez-vous des conteurs de fleurettes;
Connoissez bien le fond de leurs esprits:
Auprès de toutes les Iris
Ils débitent mille fornettes.
Défiez-vous enfin de ces brusques amans,
Qui se disent en feu dès les premiers momens,
Et jurent une vive flâme;
Moquez-vous de ces vains sermens:
Pour bien assujétir une âme
Il faut qu'il en coûte du temps.
Gardez qu'un peu de complaisance
Ne désarme trop tôt votre austère fierté;
De votre juste défiance
Dépend votre repos & votre sûreté.

Mais je n'y songe pas, madame; j'ai fait des vers: au lieu de m'en tenir au goût de monsieur Jourdain, j'ai rimé sur le ton de Quinault. Je reprends le tour simple au plus vîte, de peur d'avoir part aux vieilles haines qu'on eût pour cet agréable moraliseur, & de peur qu'on ne m'accuse de le piller & de le mettre en pièces, comme tant d'auteurs impitoyables font tous les jours.

Du temps des premières croisades, un roi de je ne sais quel royaume de l'Europe, se résolut d'aller faire la guerre aux infidelles dans la Palestine. Avant que d'entreprendre un si long voyage, il mit un si bon ordre aux affai-

res de son royaume, & il en confia la régence à un ministre si habile, qu'il fut en repos de ce côté-là. Ce qui inquiétoit le plus ce prince, c'étoit le soin de sa famille. Il avoit perdu la reine son épouse depuis assez peu de temps: elle ne lui avoit point laissé de fils; mais il se voyoit père de trois jeunes princesses à marier. Ma chronique ne m'a point appris leur véritable nom; je sais seulement que, comme en ces temps heureux la simplicité des peuples donnoit, sans façon, des surnoms aux personnes éminentes, suivant leurs bonnes qualités ou leurs défauts, on avoit surnommé l'aînée de ses princesses, *Nonchalante*, ce qui signifie indolente en style moderne; la seconde, *Babillarde*; & la troisième, *Finette*: noms qui avoient tous un juste rapport aux caractères de ces trois sœurs.

Jamais on n'a rien vu de si indolent qu'étoit Nonchalante. Tous les jours elle n'étoit pas éveillée à une heure après midi: on la traînoit à l'église telle qu'elle sortoit de son lit, sa coëffure en désordre, sa robe détachée, point de ceinture, & souvent une mule d'une façon & une de l'autre. On corrigeoit cette différence durant la journée; mais on ne pouvoit résoudre cette princesse à être jamais autrement qu'en mules; elle trouvoit une

fatigue insupportable à mettre des souliers. Quand Nonchalante avoit dîné, elle se mettoit à sa toilette, où elle étoit jusqu'au soir : elle employoit le reste de son temps, jusqu'à minuit, à jouer & à souper, ensuite on étoit presque aussi long-temps à la déshabiller, qu'on avoit été à l'habiller : elle ne pouvoit jamais parvenir à aller se coucher qu'au grand jour.

Babillarde menoit une autre sorte de vie. Cette princesse étoit fort vive, & n'employoit que peu de temps pour sa personne ; mais elle avoit une envie de parler si étrange, que depuis qu'elle étoit éveillée jusqu'à ce qu'elle fût endormie, la bouche ne lui fermoit pas. Elle savoit l'histoire des mauvais ménages, des liaisons tendres, des galanteries, non seulement de toute la cour, mais des plus petits bourgeois. Elle tenoit régistre de toutes les femmes qui exerçoient certaines rapines dans leur domestique, pour se donner une parure plus éclatante, & étoit informée précisément de ce que gagnoit la suivante de la comtesse une telle, & le maître d'hôtel du marquis un tel. Pour être instruite de toutes ces petites choses, elle écoutoit sa nourrice & sa couturière avec plus de plaisir qu'elle n'auroit fait un ambassadeur, & ensuite elle étourdissoit de ces belles histoires, depuis le roi son père jus-

qu'à ſes valets de pied ; car, pourvu qu'elle parlât, elle ne ſe ſoucioit pas à qui. La démangeaiſon de parler produiſit encore un autre mauvais effet chez cette princeſſe. Malgré ſon haut rang, ſes airs trop familiers donnèrent la hardieſſe aux blondins de la cour de lui débiter des douceurs. Elle écouta leurs fleurettes ſans façon, pour avoir le plaiſir de leur répondre ; car, à quelque prix que ce fût, il falloit que, du matin au ſoir, elle écoutât ou caquetât. Babillarde, non plus que Nonchalante, ne s'occupoit jamais, ni à penſer, ni à faire aucune réflexion, ni à lire ; elle s'embarraſſoit auſſi peu d'aucun ſoin domeſtique, ni des amuſemens que produit l'aiguille & le fuſeau. Enfin ces deux ſœurs, dans une éternelle oiſiveté, ne faiſoient jamais agir ni leur eſprit, ni leur main.

La ſœur cadette de ces deux princeſſes étoit d'un caractère bien différent. Elle agiſſoit inceſſamment de l'eſprit & de ſa perſonne : elle avoit une vivacité ſurprenante, & elle s'appliquoit à en faire un bon uſage. Elle ſavoit parfaitement bien danſer, chanter, jouer des inſtrumens ; réuſſiſſoit avec une adreſſe admirable à tous les petits travaux de la main, qui amuſent d'ordinaire les perſonnes de ſon ſexe ; mettoit l'ordre & la règle dans la maiſon du

roi, & empêchoit, par ſes ſoins, les pilleries des petits officiers; car dès ce temps-là ils ſe mêloient de voler les princes.

Ses talens ne ſe bornoient pas là; elle avoit beaucoup de jugement, & une préſence d'eſprit ſi merveilleuſe, qu'elle trouvoit ſur-le-champ des moyens pour ſortir de toutes ſortes d'affaires. Cette jeune princeſſe avoit découvert, par ſa pénétration, un piége dangereux qu'un ambaſſadeur de mauvaiſe foi avoit tendu au roi ſon père, dans un traité que ce prince étoit tout prêt de ſigner. Pour punir la perfidie de cet ambaſſadeur & de ſon maître, le roi changea l'article du traité; & en le mettant dans les termes que lui avoit inſpirés ſa fille, il trompa à ſon tour le trompeur même. La jeune princeſſe découvrit encore un tour de fourberie qu'un miniſtre vouloit jouer au roi; & par le conſeil qu'elle donna à ſon père, il fit retomber l'infidélité de cet homme-là ſur lui-même. La princeſſe donna, en pluſieurs autres occaſions, des marques de ſa pénétration & de ſa fineſſe d'eſprit; elle en donna tant, que le peuple lui donna le nom de Finette. Le roi l'aimoit beaucoup plus que ſes autres filles; & il faiſoit un ſi grand fonds ſur ſon bon ſens, que s'il n'avoit point eu d'autre enfant

qu'elle, il ſeroit parti ſans inquiétude : mais il ſe défioit autant de la conduite de ſes autres filles, qu'il ſe repoſoit ſur celle de Finette. Ainſi, pour être sûr des démarches de ſa famille ; comme il ſe croyoit sûr de celles de ſes ſujets, il prit les meſures que je vais dire.

Vous, qui êtes ſi ſavante dans toutes ſortes d'antiquités, je ne doute pas, comteſſe charmante, que vous n'ayez cent fois entendu parler du merveilleux pouvoir des fées. Le roi dont je vous parle, étant ami intime d'une de ces habiles femmes, alla trouver cette amie ; il lui repréſenta l'inquiétude où il étoit touchant ſes filles. Ce n'eſt pas, lui dit ce prince, que les deux aînées dont je m'inquiète, aient jamais fait la moindre choſe contre leur devoir ; mais elles ont ſi peu d'eſprit, elles ſont ſi imprudentes, & vivent dans une ſi grande déſoccupation, que je crains que, pendant mon abſence, elles n'aillent s'embarraſſer dans quelque folle intrigue pour trouver de quoi s'amuſer. Pour Finette, je ſuis sûr de ſa vertu ; cependant je la traiterai comme les autres, pour faire tout égal : c'eſt pourquoi, ſage fée, je vous prie de me faire trois quenouilles de verre pour mes filles, qui ſoient faites avec un tel art, que chaque quenouille ne manque point de ſe caſſer, ſitôt que celle à qui

elle appartiendra fera quelque chose contre sa gloire.

Comme cette fée étoit des plus habiles, elle donna à ce prince trois quenouilles enchantées, & travaillées avec tous les soins nécessaires pour le dessein qu'il avoit. Mais il ne fut pas content de cette précaution ; il mena les princesses dans une tour fort haute, qui étoit bâtie dans un lieu bien désert. Le roi dit à ses filles, qu'il leur ordonnoit de demeurer dans cette tour pendant tout le temps de son absence, & qu'il leur défendoit d'y recevoir aucune personne que ce fût. Il leur ôta tous leurs officiers de l'un & de l'autre sexe ; &, après leur avoir fait présent des quenouilles enchantées, dont il leur expliqua les qualités, il embrassa les princesses, & ferma les portes de la tour, dont il prit lui-même les clefs ; puis il partit.

Vous allez peut-être croire, madame, que ces princesses étoient-là en danger de mourir de faim. Point du tout : on avoit eu soin d'attacher une poulie à une des fenêtres de la tour, & on y avoit mis une corde, à laquelle les princesses attachoient un corbillon, qu'elles descendoient chaque jour. Dans ce corbillon on mettoit leurs provisions pour la journée, & quand elles l'avoient remonté,

elles retiroient avec ſoin la corde dans la chambre.

Nonchalante & Babillarde menoient dans cette ſolitude une vie qui les déſeſpéroit: elles s'ennuyoient à un point qu'on ne ſauroit exprimer; mais il falloit prendre patience, car on leur avoit fait la quenouille ſi terrible, qu'elles craignoient que la moindre démarche un peu équivoque ne la fît caſſer.

Pour Finette, elle ne s'ennuyoit point du tout: ſon fuſeau, ſon aiguille, & ſes inſtrumens de muſique, lui fourniſſoient des amuſemens; &, outre cela, par l'ordre du miniſtre qui gouvernoit l'état, on mettoit, dans le corbillon des princeſſes, des lettres qui les informoient de tout ce qui ſe paſſoit au-dedans & au-dehors du royaume. Le roi l'avoit permis ainſi; & le miniſtre, pour faire ſa cour aux princeſſes, ne manquoit par d'être exact ſur cet article. Finette liſoit toutes ces nouvelles avec empreſſement, & s'en divertiſſoit. Pour ſes deux ſœurs, elles ne daignoient pas y prendre la moindre part: elles diſoient qu'elles étoient trop chagrines pour avoir la force de s'amuſer de ſi peu de choſe; il leur falloit au moins des cartes, pour ſe déſennuyer pendant l'abſence de leur père.

Elles paſſoient donc ainſi triſtement leur vie

en murmurant contre leur deſtin ; & je crois qu'elles ne manquèrent pas de dire : *Qu'il vaut mieux être né heureux, que d'être né fils de roi.* Elles étoient ſouvent aux fenêtres de leur tour, pour voir du moins ce qui ſe paſſeroit dans la campagne. Un jour, comme Finette étoit occupée dans ſa chambre à quelque joli ouvrage, ſes ſœurs, qui étoient à la fenêtre, virent au pied de leur tour une pauvre femme vêtue de haillons déchirés, qui leur crioit ſa misère fort pathétiquement ; elle les prioit à mains jointes de la laiſſer entrer dans leur château, leur repréſentant qu'elle étoit une malheureuſe étrangère qui ſavoit mille ſortes de choſes, & qu'elle leur rendroit ſervice avec la plus exacte fidélité. D'abord les princeſſes ſe ſouvinrent de l'ordre qu'avoit donné le roi leur père, de ne laiſſer entrer perſonne dans la tour ; mais Nonchalante étoit ſi laſſe de ſe ſervir elle-même, & Babillarde ſi ennuyée de n'avoir que ſes ſœurs à qui parler, que l'envie qu'eut l'une d'être coëffée en détail, & l'empreſſement qu'eut l'autre d'avoir une perſonne de plus pour jaſer, les engagea à ſe réſoudre de laiſſer entrer la pauvre étrangère.

Penſez-vous, dit Babillarde à ſa ſœur que, la défenſe du roi s'étende ſur des gens comme

cette malheureuse ? Je crois que nous la pouvons recevoir sans conséquence. Vous ferez ce qu'il vous plaira, ma sœur, répondit Nonchalante. Babillarde, qui n'attendoit que ce consentement, descendit aussitôt le corbillon : la pauvre femme se mit dedans, & les princesses la montèrent avec le secours de la poulie.

Quand cette femme fut devant leurs yeux, l'horrible mal-propreté de ses habits les dégoûta : elles voulurent lui en donner d'autres ; mais elle leur dit qu'elle en changeroit le lendemain, & que pour l'heure qu'il étoit, elle alloit songer à les servir. Comme elle achevoit de parler, Finette revint de sa chambre. Cette princesse fut étrangement surprise de voir cette inconnue avec ses sœurs ; elles lui dirent pour quelles raisons elles l'avoient fait monter ; & Finette, qui vit que c'étoit une chose faite, dissimula le chagrin qu'elle eut de cette imprudence.

Cependant la nouvelle officière des princesses fit cent tours dans le château, sous prétexte de leur service, mais en effet pour observer la disposition du dedans : car, madame, je ne sais si vous ne vous en doutez point déjà ; mais cette gueuse prétendue étoit aussi dangereuse dans le château, que le fut

le comte Ory dans le couvent où il entra déguiſé en abbeſſe fugitive.

Pour ne vous pas tenir davantage en ſuſpens, je vous dirai que cette créature couverte de haillons, étoit le fils aîné d'un puiſſant roi, voiſin du père des princeſſes. Ce jeune prince, qui étoit un des plus artificieux eſprits de ſon temps, gouvernoit entièrement le roi ſon père; & il n'avoit pas beſoin de beaucoup de fineſſe pour cela: car ce roi étoit d'un caractère ſi doux & ſi facile, qu'on lui en avoit donné le ſurnom de *Moult-benin*. Pour le jeune prince, comme il n'agiſſoit que par artifices & par détours, les peuples l'avoient ſurnommé *Riche-en-cautèle*, & pour abréger, on diſoit *Riche-cautèle*.

Il avoit un frère cadet qui étoit auſſi rempli de belles qualités, que ſon aîné l'étoit de défauts: cependant, malgré la différence d'humeurs, on voyoit entre ces deux frères une union ſi parfaite, que tout le monde en étoit ſurpris. Outre les bonnes qualités de l'ame qu'avoit le prince cadet, la beauté de ſon viſage & la grâce de ſa perſonne étoient ſi remarquables, qu'elles l'avoient fait nommer *Bel-à-voir*. C'étoit le prince Riche-cautèle qui avoit inſpiré à l'ambaſſadeur du roi ſon père ce trait de mauvaiſe foi, que l'adreſſe

de Finette avoit fait tomber ſur eux. Richecautèle, qui n'aimoit déjà guères le roi père des princeſſes, avoit achevé par-là de le prendre en averſion; ainſi quand il ſut les précautions que ce prince avoit priſes à l'égard de ſes filles, il ſe fit un pernicieux plaiſir de tromper la prudence d'un père ſi ſoupçonneux. Riche-cautèle obtint permiſſion du roi ſon père, d'aller faire un voyage, ſous des prétextes qu'il inventa, & il prit des meſures qui le firent parvenir à entrer dans la tour des princeſſes, comme vous avez vu.

En examinant le château, ce prince remarqua qu'il étoit facile aux princeſſes de ſe faire entendre des paſſans, & il en conclut qu'il devoit reſter dans ſon déguiſement pendant tout le jour, parce qu'elles pourroient bien, ſi elles s'en aviſoient, appeler du monde & le faire punir de ſon entrepriſe téméraire. Il conſerva donc toute la journée les habits & le perſonnage d'une gueuſe de profeſſion; & le ſoir, lorſque les trois ſœurs eurent ſoupé, Riche-cautèle jeta les haillons qui le couvroient, & laiſſa voir des habits de cavalier tout couverts d'or & de pierreries. Les pauvres princeſſes furent ſi épouvantées de cette vue, que toutes ſe mirent à fuir avec précipitation. Finette & Babillarde, qui étoient agi-

les, eurent bientôt gagné leur chambre ; mais Nonchalante, qui avoit à peine l'uſage de marcher, fut en un inſtant atteinte par le prince.

Auſſitôt il ſe jeta à ſes pieds, lui déclara qui il étoit, & lui dit que la réputation de ſa beauté & ſes portraits l'avoient engagé à quitter une cour délicieuſe, pour lui venir offrir ſes vœux & ſa foi. Nonchalante fut d'abord ſi éperdue, qu'elle ne pouvoit répondre au prince qui étoit toujours à genoux; mais comme en lui diſant mille douceurs & lui faiſant mille proteſtations, il la conjuroit avec ardeur de le recevoir pour époux dès ce moment-là même, ſa molleſſe naturelle ne lui laiſſant pas la force de diſputer, elle dit nonchalamment à Riche-cautèle qu'elle le croyoit ſincère, & qu'elle acceptoit ſa foi. Elle n'obſerva pas de plus grandes formalités que celles-là dans la concluſion de ce mariage; mais auſſi elle en perdit ſa quenouille, qui ſe briſa en mille morceaux.

Cependant Babillarde & Finette étoient dans des inquiétudes étranges: elles avoient gagné ſéparément leurs chambres, & elles s'y étoient enfermées. Ces chambres étoient aſſez éloignées l'une de l'autre; &, comme chacune de ces princeſſes ignoroit entière-

ment le deſtin de ſes ſœurs, elles paſsèrent la nuit ſans fermer l'œil. Le lendemain, le pernicieux prince mena Nonchalante dans un appartement bas qui étoit au bout du jardin; & là cette princeſſe témoigna à Riche-cautèle l'inquiétude où elle étoit de ſes ſœurs, quoiqu'elle n'osât ſe préſenter devant elles, dans la crainte qu'elles ne blâmaſſent fort ſon mariage. Le prince lui dit qu'il ſe chargeoit de le leur faire approuver; & après quelques diſcours il ſortit, & enferma Nonchalante ſans qu'elle s'en apperçût; enſuite il ſe mit à chercher les princeſſes avec ſoin. Il fut quelque temps ſans pouvoir découvrir dans quelles chambres elles étoient enfermées. Enfin, l'envie qu'avoit Babillarde de toujours parler, étant cauſe que cette princeſſe parloit toute ſeule en ſe plaignant, le prince s'approcha de la porte de ſa chambre, & la vit par le trou de la ſerrure.

Riche-cautèle lui parla au travers de la porte, & lui dit, comme il avoit dit à ſa ſœur, que c'étoit pour lui offrir ſon cœur & ſa foi qu'il avoit fait l'entrepriſe d'entrer dans la tour. Il louoit avec exagération ſa beauté & ſon eſprit; & Babillarde, qui étoit très-perſuadée qu'elle poſſédoit un mérite extrême, fut aſſez folle pour croire ce que le prince lui

disoit : elle lui répondit un flux de paroles qui n'étoient pas trop désobligeantes. Il falloit que cette princesse eût une étrange fureur de parler, pour s'en acquitter comme elle faisoit dans ces momens ; car elle étoit dans un abattement terrible, outre qu'elle n'avoit rien mangé de la journée, par la raison qu'il n'y avoit rien dans sa chambre propre à manger. Comme elle étoit d'une paresse extrême, & qu'elle ne songeoit jamais à rien qu'à toujours parler, elle n'avoit pas la moindre prévoyance : quand elle avoit besoin de quelque chose, elle avoit recours à Finette ; & cette aimable princesse, qui étoit aussi laborieuse & prévoyante que ses sœurs l'étoient peu, avoit toujours dans sa chambre une infinité de massepains, de pâtes, & de confitures sèches & liquides qu'elle avoit faites elle-même. Babillarde donc, qui n'avoit pas un pareil avantage, se sentant pressée par la faim & par les tendres protestations que lui faisoit le prince au travers de la porte, l'ouvrit enfin à ce séducteur ; & quand elle eût ouvert, il fit encore parfaitement le comédien auprès d'elle : il avoit bien étudié son rôle.

Ensuite ils sortirent tous deux de cette chambre, & s'en allèrent à l'office du château, où ils trouvèrent toutes sortes de rafraî-

chiffemens ; car le corbillon en fourniſſoit toujours les princeſſes d'avance. Babillarde continuoit d'abord à être en peine de ce qu'étoient devenues ſes ſœurs ; mais elle s'alla mettre dans l'eſprit, ſur je ne ſais quel fondement, qu'elles étoient ſans doute toutes deux enfermées dans la chambre de Finette, où elles ne manquoient de rien. Riche-cautèle fit tous ſes efforts pour la confirmer dans cette penſée, & lui dit qu'ils iroient trouver ces princeſſes vers le ſoir : elle ne fut pas de cet avis ; elle répondit qu'il falloit les aller chercher quand ils auroient mangé.

Enfin le prince & la princeſſe mangèrent enſemble de fort bon accord ; &, après qu'ils eurent achevé, Riche-cautèle demanda à aller voir le bel appartement du château : il donna la main à la princeſſe, qui le mena dans ce lieu ; & quand il y fut, il recommença à exagérer la tendreſſe qu'il avoit pour elle, & les avantages qu'elle trouveroit en l'épouſant. Il lui dit, comme il avoit dit à Nonchalante, qu'elle devoit accepter ſa foi au moment même, parce que, ſi elle alloit trouver ſes ſœurs avant que de l'avoir reçu pour époux, elles ne manqueroient pas de s'y oppoſer, puiſqu'étant ſans contredit le plus puiſſant prince voiſin, il paroiſſoit plus

vraiſemblablement un parti pour l'aînée que pour elle ; qu'ainſi cette princeſſe ne conſentiroit jamais à une union qu'il ſouhaitoit avec toute l'ardeur imaginable. Babillarde, après bien des diſcours qui ne ſignifioient rien, fut auſſi extravagante qu'avoit été ſa ſœur ; elle accepta le prince pour époux, & ne ſe ſouvint des effets de ſa quenouille de verre qu'après que cette quenouille fut caſſée en cent pièces.

Vers le ſoir, Babillarde retourna dans ſa chambre avec le prince ; & la première choſe que vit cette princeſſe, ce fut ſa quenouille de verre en morceaux. Elle ſe troubla à ce ſpectacle : le prince lui demanda le ſujet de ſon trouble. Comme la rage de parler la rendoit incapable de rien taire, elle dit ſottement à Riche-cautèle le myſtère des quenouilles ; & ce prince eut une joie de ſcélérat, de ce que le père des princeſſes ſeroit par-là entièrement convaincu de la mauvaiſe conduite de ſes filles.

Cependant Babillarde n'étoit plus en humeur d'aller chercher ſes ſœurs : elle craignoit avec raiſon qu'elles ne puſſent approuver ſa conduite ; mais le prince s'offrit de les aller trouver, & dit qu'il ne manqueroit pas de moyens pour les perſuader de l'approuver. Après cette aſſurance, la princeſſe, qui n'avoit point

dormi la nuit, s'assoupit; & pendant qu'elle dormoit, Riche-cautèle l'enferma à la clef, comme il avoit fait Nonchalante.

N'est-il pas vrai, belle comtesse, que ce Riche-cautèle étoit un grand scélérat, & ces deux princesses, de lâches & imprudentes personnes? Je suis fort en colère contre tous ces gens-là, & je ne doute pas que vous n'y soyez beaucoup aussi: mais ne vous inquiétez point; ils seront tous traités comme ils méritent. Il n'y aura que la sage & courageuse Finette qui triomphera.

Quand ce prince perfide eut enfermé Babillarde, il alla dans toutes les chambres du château les unes après les autres; &, comme il les trouva toutes ouvertes, il conclut qu'une seule, qu'il voyoit fermée par dedans, étoit assurément celle où s'étoit retirée Finette. Comme il avoit composé une harangue circulaire, il s'en alla débiter à la porte de Finette les mêmes choses qu'il avoit dites à ses sœurs. Mais cette princesse, qui n'étoit pas une dupe comme ses aînées, l'écouta assez long-temps sans lui répondre. Enfin, voyant qu'il étoit éclairci qu'elle étoit dans cette chambre, elle lui dit, que s'il étoit vrai qu'il eût une tendresse aussi forte & aussi sincère pour elle qu'il vouloit le lui persuader,

elle le prioit de descendre dans le jardin, & d'en fermer la porte sur lui; & qu'après elle lui parleroit tant qu'il voudroit par la fenêtre de sa chambre, qui donnoit sur ce jardin.

Riche-cautèle ne voulut point accepter ce parti; &, comme la princesse s'opiniâtroit toujours à ne point vouloir ouvrir, ce méchant prince, outré d'impatience, alla querir une bûche & enfonça la porte. Il trouva Finette armée d'un gros marteau, qu'on avoit laissé par hasard dans une garde-robe qui étoit proche de sa chambre. L'émotion animoit le teint de cette princesse; &, quoique ses yeux fussent pleins de colère, elle parut à Riche-cautèle d'une beauté à enchanter. Il voulut se jeter à ses pieds; mais elle lui dit fièrement en se reculant: prince, si vous approchez de moi, je vous fendrai la tête avec ce marteau. Quoi! belle princesse, s'écria Riche-cautèle de son ton d'hypocrite, l'amour qu'on a pour vous s'attire une si cruelle haine? Il se mit à lui prôner de nouveau, mais d'un bout de la chambre à l'autre, l'ardeur violente que lui avoit inspiré la réputation de sa beauté & de son esprit merveilleux. Il ajouta, qu'il ne s'étoit déguisé que pour venir lui offrir avec respect son cœur & sa main, & lui dit qu'elle devoit pardonner à la violence

de ſa paſſion, la hardieſſe qu'il avoit eue d'enfoncer ſa porte. Il finit en lui voulant perſuader, comme il avoit fait à ſes ſœurs, qu'il étoit de ſon intérêt de le recevoir pour époux au plus vîte. Il dit encore à Finette, qu'il ne ſavoit pas où s'étoient retirées les princeſſes ſes ſœurs, parce qu'il ne s'étoit pas mis en peine de les chercher, n'ayant ſongé qu'à elle. L'adroite princeſſe, feignant de ſe radoucir, lui dit qu'il falloit chercher ſes ſœurs, & qu'après on prendroit des meſures tous enſemble; mais Riche-cautèle lui répondit qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à aller trouver les princeſſes, qu'elle n'eût conſenti à l'épouſer, parce que ſes ſœurs ne manqueroient pas de s'y oppoſer, à cauſe de leur droit d'aîneſſe.

Finette, qui ſe défioit avec raiſon de ce prince perfide, ſentit redoubler ſes ſoupçons par cette réponſe; elle trembla de ce qui pouvoit être arrivé à ſes ſœurs, & ſe réſolut de les venger du même coup qui lui feroit éviter un malheur pareil à celui qu'elle jugeoit qu'elles avoient eu. Cette jeune princeſſe dit donc à Riche-cautèle, qu'elle conſentoit ſans peine à l'épouſer; mais qu'elle étoit perſuadée que les mariages qui ſe faiſoient le ſoir, étoient toujours malheureux; qu'ainſi elle le prioit

de remettre la cérémonie de se donner une foi réciproque au lendemain matin : elle ajouta, qu'elle l'assuroit de n'avertir les princesses de rien, & lui dit qu'elle le prioit de la laisser un peu de temps seule pour penser au ciel ; qu'ensuite elle le meneroit dans une chambre où il trouveroit un fort bon lit, & qu'après elle reviendroit s'enfermer chez elle jusqu'au lendemain.

Riche-cautèle, qui n'étoit pas un fort courageux personnage, & qui voyoit toujours Finette armée du gros marteau, dont elle badinoit comme on fait d'un éventail; Riche-cautèle, dis-je, consentit à ce que souhaitoit la princesse, & se retira pour la laisser quelque temps méditer. Il ne fut pas plutôt éloigné, que Finette courut faire un lit sur le trou d'un égoût qui étoit dans une chambre du château : cette chambre étoit aussi propre qu'une autre ; mais on jetoit dans le trou de cet égoût, qui étoit fort spacieux, toutes les ordures du château. Finette mit sur ce trou deux bâtons croisés très-foibles ; puis elle fit bien proprement un lit par-dessus, & s'en retourna aussitôt dans sa chambre. Un moment après Riche-cautèle y revint, & la princesse le conduisit où elle venoit de faire le lit, & se retira. Le prince, sans se déshabiller,

biller, se jeta sur le lit avec précipitation ; & sa pesanteur ayant fait tout-d'un-coup rompre les petits bâtons, il tomba au fond de l'égoût, sans pouvoir se retenir, en se faisant vingt bosses à la tête, & en se fracassant de tous côtés. La chûte du prince fit un grand bruit dans le tuyau : d'ailleurs il n'étoit pas éloigné de la chambre de Finette ; elle sut aussitôt que son artifice avoit eu tout le succès qu'elle s'étoit promis, & elle en ressentit une joie secrète qui lui fut extrêmement agréable. On ne peut pas décrire le plaisir qu'elle eut de l'entendre barboter dans l'égoût. Il méritoit bien cette punition, & la princesse avoit raison d'en être satisfaite.

Mais sa joie ne l'occupoit pas si fort qu'elle ne pensât plus à ses sœurs. Son premier soin fut de les chercher. Il lui fut facile de trouver Babillarde. Riche-cautèle, après avoir enfermé cette princesse à double tour, avoit laissé la clef à sa chambre. Finette entra dans cette chambre avec empressement, & le bruit qu'elle fit réveilla sa sœur en sursaut. Elle fut bien confuse en la voyant. Finette lui raconta de quelle manière elle s'étoit défaite du prince fourbe qui étoit venu pour les outrager. Babillarde fut frappée de cette nouvelle comme d'un coup de foudre ; car,

malgré ſon caquet, elle étoit ſi peu éclairée, qu'elle avoit cru ridiculement tout ce que Riche-cautèle lui avoit dit. Il y a encore des dupes comme celle-là au monde. Cette princeſſe, diſſimulant l'excès de ſa douleur, ſortit de ſa chambre pour aller avec Finette chercher Nonchalante. Elles parcoururent toutes les chambres du château, ſans trouver la ſœur ; enfin, Finette s'aviſa qu'elle pouvoit bien être dans l'appartement du jardin : elles l'y trouvèrent en effet, demi-morte de déſeſpoir & de foibleſſe ; car elle n'avoit pris aucune nourriture de la journée. Les princeſſes lui donnèrent tous les ſecours néceſſaires ; enſuite elles firent enſemble des éclairciſſemens qui nirent Nonchalante & Babillarde dans une douleur mortelle : puis toutes trois s'allèrent repoſer.

Cependant Riche-cautèle paſſa la nuit fort mal à ſon aiſe ; & quand le jour fut venu, il ne fut guères mieux. Ce prince ſe trouvoit dans des cavernes dont il ne pouvoit pas voir toute l'horreur, parce que le jour n'y donnoit jamais. Néanmoins, à force de ſe tourmenter, il trouva l'iſſue de l'égoût, qui donnoit dans une rivière aſſez éloignée du château. Il trouva moyen de ſe faire entendre à des gens qui pêchoient dans cette

rivière, dont il fut tiré dans un état qui fit compaſſion à ces bonnes gens.

Il ſe fit tranſporter à la cour du roi ſon père pour ſe guérir à loiſir ; & la diſgrace qui lui étoit arrivée lui fit prendre une ſi forte haine contre Finette, qu'il ſongea moins à ſe guérir, qu'à ſe venger d'elle.

Cette princeſſe paſſoit des momens bien triſtes : la gloire lui étoit mille fois plus chère que la vie ; & la honteuſe foibleſſe de ſes ſœurs la mettoit dans un déſeſpoir dont elle avoit peine à ſe rendre maîtreſſe. Cependant la mauvaiſe ſanté de ces deux princeſſes, qui étoit cauſée par les ſuites de leurs mariages indignes, mit encore la conſtance de Finette à l'épreuve. Riche-cautèle, qui étoit déjà un habile fourbe, rappela tout ſon eſprit depuis ſon aventure pour devenir fourbiſſime. L'égoût, ni les contuſions ne lui donnoient pas tant de chagrin, que le dépit d'avoir trouvé quelqu'un plus fin que lui. Il ſe douta des ſuites de ſes deux mariages ; &, pour tenter les princeſſes malades, il fit porter ſous les fenêtres de leur château de grandes caiſſes remplies d'arbres tout chargés de beaux fruits. Nonchalante & Babillarde, qui étoient ſouvent aux fenêtres, ne manquèrent pas de voir ces fruits : auſſitôt il leur prit une

envie violente d'en manger; & elles perſécutèrent Finette de deſcendre dans le corbillon pour en aller cueillir. La complaiſance de cette princeſſe fut aſſez grande pour vouloir bien contenter ſes ſœurs; elle deſcendit, & leur rapporta de ces beaux fruits, qu'elles mangèrent avec la dernière avidité.

Le lendemain il parut des fruits d'une autre eſpèce. Nouvelle envie des princeſſes: nouvelle complaiſance de Finette; mais des officiers de Riche-cautèle, cachés, & qui avoient manqué leur coup la première fois, ne le manquèrent pas celle-ci: ils ſe ſaiſirent de Finette, & l'emmenèrent aux yeux de ſes ſœurs, qui s'arrachoient les cheveux de déſeſpoir.

Les ſatellites de Riche-cautèle firent ſi bien, qu'ils menèrent Finette dans une maiſon de campagne où étoit le prince pour achever de ſe remettre en ſanté. Comme il étoit tranſporté de fureur contre cette princeſſe, il lui dit cent choſes brutales, à quoi elle répondit toujours avec une fermeté & une grandeur d'ame digne d'une héroïne comme elle étoit. Enfin, après l'avoir gardée quelques jours priſonnière, il la fit conduire au ſommet d'une montagne extrêmement haute, & il y arriva lui-même un

moment après elle. Dans ce lieu, il lui annonça qu'on l'alloit faire mourir d'une manière qui le vengeroit des tours qu'elle lui avoit faits. Enſuite ce perfide prince montra barbarement à Finette un tonneau tout hériſſé par dedans de canifs, de raſoirs & de clous à crochet, & lui dit que pour la punir comme elle méritoit, on l'alloit jeter dans ce tonneau, puis le rouler du haut de la montagne en bas. Quoique Finette ne fût pas romaine, elle ne fut pas plus effrayée du ſupplice qu'on lui préparoit, que Regulus l'avoit été autrefois à la vue d'un deſtin pareil. Cette jeune princeſſe conſerva toute ſa fermeté, & même toute ſa préſence d'eſprit. Riche-cautèle, au lieu d'admirer ſon caractère héroïque, en prit une nouvelle rage contre elle, & ſongea à hâter ſa mort. Dans cette vue, il ſe baiſſa vers l'entrée du tonneau, qui devoit être l'inſtrument de ſa vengeance, pour examiner s'il étoit bien fourni de toutes ſes armes meurtrières. Finette, qui vit ſon perſécuteur attentif à regarder, ne perdit point de temps : elle le jeta habilement dans le tonneau, & elle le fit rouler du haut de la montagne en bas, ſans donner au prince le temps de ſe reconnoître. Après ce coup elle prit la fuite ; & les officiers du prince, qui avoient

vu avec une extrême douleur la manière cruelle dont leur maître vouloit traiter cette aimable princeſſe, n'eurent garde de courir après elle pour l'arrêter. D'ailleurs, ils étoient ſi effrayés de ce qui venoit d'arriver à Riche-cautèle, qu'ils ne purent ſonger à autre choſe qu'à tâcher d'arrêter le tonneau qui rouloit avec violence ; mais leurs ſoins furent inutiles : il roula juſqu'au bas de la montagne, & ils en tirèrent leur prince couvert de mille plaies.

L'accident de Riche-cautèle mit au déſeſpoir le roi Moult-benin & le prince Bel-à-voir. Pour les peuples de leurs états, ils n'en furent point touchés. Riche-cautèle en étoit très-haï, & même l'on s'étonnoit de ce que le jeune prince, qui avoit des ſentimens ſi nobles & ſi généreux, pût tant aimer cet indigne aîné. Mais tel étoit le bon naturel de Bel-à-voir, qu'il s'attachoit fortement à tous ceux de ſon ſang ; & Riche-cautèle avoit toujours eu l'adreſſe de lui témoigner tant d'amitié, que ce généreux prince n'auroit jamais pu ſe pardonner de n'y pas répondre avec vivacité. Bel-à-voir eut donc une douleur violente des bleſſures de ſon frère, & il mit tout en uſage pour tâcher de les guérir promptement ; cependant, malgré les ſoins

empreſſés que tout le monde en prit, rien ne ſoulageoit Riche-cautèle; au contraire ſes plaies ſembloient toujours s'envenimer de plus en plus, & le faire ſouffrir long-temps.

Finette, après s'être dégagée de l'effroyable danger qu'elle avoit couru, avoit encore regagné heureuſement le château où elle avoit laiſſé ſes ſœurs, & n'y fut pas long-temps ſans être livrée à de nouveaux chagrins. Les deux princeſſes mirent au monde chacune un fils, dont Finette ſe trouva fort embarraſſée. Cependant le courage de cette princeſſe ne s'abattit point : l'envie qu'elle eut de cacher la honte de ſes ſœurs, la fit réſoudre à s'expoſer encore une fois, quoiqu'elle en vît bien le péril. Elle prit, pour faire réuſſir le deſſein qu'elle avoit, toutes les meſures que la prudence peut inſpirer : elle ſe déguiſa en homme, enferma les enfans de ſes ſœurs dans des boîtes, & elle y fit de petits trous vis-à-vis la bouche de ces enfans, pour leur laiſſer la reſpiration : elle prit un cheval, emporta ces boîtes & quelques autres; & dans cet équipage elle arriva à la ville capitale du roi Moult-benin, où étoit Riche-cautèle.

Quand Finette fut dans cette ville, elle

apprit que la manière magnifique dont le prince Bel-à-voir récompensoit les remèdes qu'on donnoit à son frère, avoit attiré à la cour tous les charlatans de l'Europe : car dès ce temps-là il y avoit quantité d'aventuriers sans emploi, sans talent, qui se donnoient pour des hommes admirables, qui avoient reçu des dons du ciel pour guérir toutes sortes de maux. Ces gens, dont la seule science étoit de fourber hardiment, trouvoient toujours beaucoup de croyance parmi les peuples. Ils savoient leur imposer par leur extérieur extraordinaire, & par les noms bizarres qu'ils prenoient. Ces sortes de médecins ne restent jamais dans le lieu de leur naissance ; & la prérogative de venir de loin leur tient souvent lieu de mérite chez le vulgaire.

L'ingénieuse princesse, bien informée de tout cela, se donna un nom parfaitement étranger pour ce royaume-là : ce nom étoit Sanatio ; puis elle fit annoncer de tous côtés que le chevalier Sanatio étoit arrivé avec des secrets merveilleux, pour guérir toutes sortes de blessures les plus dangereuses & les plus envenimées. Aussitôt Bel-à-voir envoya querir le prétendu chevalier. Finette vint, fit le médecin empirique le mieux du

monde ; débita cinq ou ſix mots de l'art d'un air cavalier : rien n'y manquoit. Cette princeſſe fut ſurpriſe de la bonne mine & des manières agréables de Bel-à-voir ; &, après avoir raiſonné quelque temps avec ce prince au ſujet des bleſſures de Riche-cautèle, elle dit qu'elle alloit querir une bouteille d'une eau incomparable, & que cependant elle laiſſoit deux boîtes qu'elle avoit apportées, qui contenoient des onguens excellens, propres au prince bleſſé.

Là-deſſus le prétendu médecin ſortit ; il ne revenoit point : l'on s'impatientoit beaucoup de le voir tant tarder. Enfin, comme on alloit envoyer le preſſer de revenir, on entendit des cris de petits enfans dans la chambre de Riche-Cautèle. Cela ſurprit tout le monde, car il ne paroiſſoit point d'enfans. Quelqu'un prêta l'oreille, & on découvrit que ces cris venoient des boîtes de l'empirique.

C'étoient en effet les neveux de Finette. Cette princeſſe leur avoit fait prendre beaucoup de nourriture avant que de venir au palais ; mais comme il y avoit déjà longtemps, ils en ſouhaitoient de nouvelle, & ils expliquoient leurs beſoins en chantant ſur un ton dolent. On ouvrit les boîtes, & l'on

fut fort ſurpris d'y voir bien effectivement deux marmots qu'on trouva fort jolis. Riche-cautèle ſe douta auſſitôt que c'étoit encore un nouveau tour de Finette : il en conçut une fureur qu'on ne peut pas dire, & ſes maux en augmentèrent à un tel point, qu'on vit bien qu'il falloit qu'il en mourût.

Bel-à-voir en fut pénétré de douleur ; & Riche-cautèle, perfide juſqu'à ſon dernier moment, ſongea à abuſer de la tendreſſe de ſon frère. Vous m'avez toujours aimé, prince, lui dit-il, & vous pleurez ma perte. Je n'ai plus beſoin des preuves de votre amitié, par rapport à la vie. Je meurs ; mais ſi je vous ai été véritablement cher, promettez-moi de m'accorder la prière que je vais vous faire.

Bel-à-voir, qui, dans l'état où il voyoit ſon frère, ſe ſentoit incapable de lui rien refuſer, lui promit avec les plus terribles ſermens, de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit. Auſſitôt que Riche-cautèle eut entendu ces ſermens, il dit à ſon frère en l'embraſſant : Je meurs conſolé, prince, puiſque je ſerai vengé ; car la prière que j'ai à vous faire, c'eſt de demander Finette en mariage auſſitôt que je ſerai mort. Vous obtiendrez ſans doute cette maligne princeſſe,

& dès qu'elle ſera en votre pouvoir, vous lui plongerez un poignard dans le ſein. Bel-à-voir frémit d'horreur à ces mots : il ſe repentit de l'imprudence de ſes ſermens ; mais il n'étoit plus temps de ſe dédire, & il ne voulut rien témoigner de ſon repentir à ſon frère, qui expira peu de temps après. Le roi Moult-benin en eut une ſenſible douleur. Pour ſon peuple, loin de regretter Riche-cautèle, il fut ravi que ſa mort aſſurât la ſucceſſion du royaume à Bel-à-voir, dont le mérite étoit chéri de tout le monde.

Finette, qui étoit encore une fois heureuſement retournée avec ſes ſœurs, apprit bientôt la mort de Riche-cautèle ; &, peu de temps après, on annonça aux trois princeſſes le retour du roi leur père. Ce prince vint avec empreſſement dans leur tour, & ſon premier ſoin fut de demander à voir les quenouilles de verre. Nonchalante alla querir la quenouille de Finette, la montra au roi ; puis ayant fait une profonde révérence, elle reporta la quenouille où elle l'avoit priſe. Babillarde fit le même manège, & Finette à ſon tour apporta ſa quenouille ; mais le roi, qui étoit ſoupçonneux, voulut voir les trois quenouilles à-la-fois. Il n'y eut que Finette qui pût montrer la ſienne ; & le roi entra dans une telle fureur

contre ſes deux filles aînées, qu'il les envoya à l'heure même à la fée qui lui avoit donné les quenouilles, en la priant de les garder toute leur vie auprès d'elle, & de les punir comme elles le méritoient.

Pour commencer la punition des princeſſes, la fée les mena dans une gallerie de ſon château enchanté, où elle avoit fait peindre l'hiſtoire d'un nombre infini de femmes illuſtres, qui s'étoient rendues célèbres par leurs vertus & par leur vie laborieuſe. Par un effet merveilleux de l'art de féerie, toutes ces figures avoient du mouvement, & étoient en action depuis le matin juſqu'au ſoir. On voyoit de tous côtés des trophées & des deviſes à la gloire de ces femmes vertueuſes; & ce ne fut pas une légère mortification pour les deux ſœurs, de comparer le triomphe de ces héroïnes, avec la ſituation mépriſable où leur malheureuſe imprudence les avoit réduites. Pour comble de chagrin, la fée leur dit avec gravité, que ſi elles s'étoient auſſi bien occupées que celles dont elles voyoient les tableaux, elles ne ſeroient pas tombées dans les indignes égaremens où elles s'étoient perdues; mais que l'oiſiveté étoit *la mère de tous vices* & la ſource de tous les malheurs. La fée ajouta que pour

les empêcher de retomber jamais dans des malheurs pareils, & pour leur faire réparer le temps qu'elles avoient perdu, elle alloit les occuper d'une bonne manière. En effet, elle obliga les princeſſes de s'employer aux travaux les plus groſſiers & les plus vils; &, ſans égard pour leur teint, elles les envoyoit cueillir des pois dans ſes jardins & en arracher les mauvaiſes herbes. Nonchalante ne put réſiſter au déſeſpoir qu'elle eut de mener une vie ſi peu conforme à ſes inclinations: elle mourut de chagrin & de fatigue. Babillarde, qui trouva moyen, quelque temps après, de s'échapper la nuit du château de la fée, ſe caſſa la tête contre un arbre, & mourut de cette bleſſure entre les mains des payſans.

Le bon naturel de Finette lui fit reſſentir une douleur bien vive du deſtin de ſes ſœurs; & au milieu de ſes chagrins, elle apprit que le prince Bel-à-voir l'avoit fait demander en mariage au roi ſon père, qui l'avoit accordée ſans l'en avertir; car dès ce temps-là, l'inclination des parties étoit la moindre choſe que l'on conſidéroit dans les mariages. Finette trembla à cette nouvelle; elle craignoit avec raiſon que la haine que Riche-cautèle avoit pour elle, n'eût paſſé dans le cœur d'un frère

dont il étoit ſi chéri ; & elle appréhenda que ce jeune prince ne voulût l'épouſer pour la ſacrifier à ſon frère. Pleine de cette inquiétude, la princeſſe alla conſulter la ſage fée, qui l'eſtimoit autant qu'elle avoit mépriſé Nonchalante & Babillarde.

La fée ne voulut rien révéler à Finette ; elle lui dit ſeulement : Princeſſe, vous êtes ſage & prudente ; vous n'avez pris juſqu'ici des meſures ſi juſtes pour votre conduite, qu'en vous mettant toujours dans l'eſprit que *la défiance eſt mère de ſûreté*. Continuez de vous ſouvenir vivement de l'importance de cette maxime, & vous parviendrez à être heureuſe ſans le ſecours de mon art. Finette n'ayant pu tirer d'autre éclairciſſement de la fée, s'en retourna au palais dans une extrême agitation.

Quelques jours après, cette princeſſe fut épouſée par un ambaſſadeur, au nom du prince Bel-à-voir, & on l'emmena trouver ſon époux dans un équipage magnifique. On lui fit des entrées de même dans les deux premières villes frontières du roi Moultbenin ; & dans la troiſième, elle trouva Bel-à-voir qui étoit venu au-devant d'elle par l'ordre de ſon père. Tout le monde étoit ſurpris de voir la triſteſſe de ce jeune prince

aux approches d'un mariage qu'il avoit témoigné souhaiter : le roi même lui en faisoit la guerre, & l'avoit envoyé malgré lui au-devant de la princesse.

Quand Bel-à-voir la vit, il fut frappé de ses charmes : il lui en fit compliment, mais d'une manière si confuse, que les deux cours, qui savoient combien ce prince étoit spirituel & galant, crurent qu'il en étoit si vivement touché, qu'à force d'être amoureux il perdoit sa présence d'esprit. Toute la ville retentissoit de cris de joie, & l'on n'entendoit de tous côtés que des concerts & des feux d'artifice. Enfin, après un souper magnifique, on songea à mener les deux époux dans leur appartement.

Finette, qui se souvenoit toujours de la maxime que la fée lui avoit renouvelée dans l'esprit, avoit son dessein en tête. Cette princesse avoit gagné une de ses femmes qui avoit la clef du cabinet de l'appartement qu'on lui destinoit, & elle avoit donné ordre à cette femme, de porter dans ce cabinet de la paille, une vessie, du sang de mouton & les boyaux de quelques-uns des animaux qu'on avoit mangé au soupé. La princesse passa dans ce cabinet sous quelque prétexte, & composa une figure de paille, dans laquelle

elle mit les boyaux & la veſſie pleine de ſang. Enſuite elle ajuſta cette figure en déshabillé de femme & en bonnet de nuit. Lorſque Finette eut achevé cette belle marionnette, elle alla rejoindre la compagnie, & peu de temps après on conduiſit la princeſſe & ſon époux dans leur appartement. Quand on eut donné à la toilette le temps qu'il lui falloit donner, la dame d'honneur emporta les flambeaux & ſe retira. Auſſitôt Finette jeta la femme de paille dans le lit, & ſe cacha dans un des coins de la chambre.

Le prince, après avoir ſoupiré deux ou trois fois fort haut, prit ſon épée & la paſſa au travers du corps de la prétendue Finette. Au même moment il ſentit le ſang ruiſſeler de tous côtés, & trouva la femme de paille ſans mouvement. Qu'ai-je fait, s'écria Bel-à-voir! Quoi! après tant de cruelles agitations! quoi! après avoir tant balancé ſi je garderois mes ſermens aux dépens d'un crime, j'ai ôté la vie à une charmante princeſſe que j'étois né pour aimer! Ses charmes m'ont ravi dès le moment que je l'ai vue; cependant je n'ai pas eu la force de m'affranchir d'un ſerment qu'un frère poſſédé de fureur avoit exigé de moi par une indigne ſurpriſe! Ah ciel! peut-

on ſonger à vouloir punir une femme d'avoir trop de vertu? Hé bien, Riche-cautèle, j'ai ſatisfait ton injuſte vengeance; mais je vais venger Finette à ſon tour par ma mort. Oui, belle princeſſe, il faut que de la même épée.... A ces mots Finette entendit que le prince, qui dans ſon tranſport, avoit laiſſé tomber ſon épée, la cherchoit pour ſe la paſſer au travers du corps: elle ne voulut pas qu'il fît une pareille ſottiſe; ainſi elle lui cria: prince, je ne ſuis point morte. Votre bon cœur m'a fait deviner votre répentir; &, par une tromperie innocente, je vous ai épargné un crime.

Là-deſſus Finette raconta à Bel-à-voir la prévoyance qu'elle avoit eue touchant la femme de paille. Le prince, tranſporté de joie d'apprendre que la princeſſe vivoit, admira la prudence qu'elle avoit en toutes ſortes d'occaſions, & lui eut une obligation infinie de lui avoir épargné un crime auquel il ne pouvoit penſer ſans horreur, & il ne comprenoit pas comment il avoit eu la foibleſſe de ne pas voir la nullité des malheureux ſermens qu'on avoit exigés de lui par artifice.

Cependant, ſi Finette n'eût pas toujours été bien perſuadée que *défiance eſt mère de*

sûreté, elle eût été tuée, & sa mort eût été cause de celle de Bel-à-voir; & puis on auroit raisonné à loisir sur la bisarrerie des sentimens de ce prince. Vive la prudence & la présence d'esprit! elles préservèrent ces deux époux de malheurs bien funestes, pour les réserver à un destin le plus doux du monde. Ils eurent toujours l'un pour l'autre une tendresse extrême, & passèrent une longue suite de beaux jours dans une gloire & dans une félicité qu'on auroit peine à bien décrire.

Voilà, madame, la très-merveilleuse histoire de Finette. Je vous avoue que je l'ai brodée, & que je vous l'ai contée un peu au long, mais quand on dit des contes, c'est une marque que l'on n'a pas beaucoup d'affaires; on cherche à s'amuser, & il me paroît qu'il ne coûte pas plus de les allonger, pour faire durer davantage la conversation. D'ailleurs, il me semble que les circonstances font le plus souvent l'agrément de ces histoires badines. Vous pouvez croire, charmante comtesse, qu'il est facile de les réduire en abrégé. Je vous assure que quand vous voudrez, je vous dirai les aventures de Finette en fort peu de mots. Cependant ce n'est pas ainsi que l'on me les racontoit quand j'étois

enfant : le récit en duroit au moins une bonne heure.

Je ne doute pas que vous ne ſachiez que ce conte eſt très-fameux ; mais je ne ſais ſi vous êtes informée de ce que la tradition nous dit de ſon antiquité. Elle nous aſſure que les troubadours, ou conteurs de Provence, ont inventé Finette, bien long-temps devant qu'Abeilard, ni le célèbre comte Thibaud de Champagne euſſent produit des romans. Ces ſortes de fables renferment une bonne morale. Vous avez remarqué, avec beaucoup de juſteſſe, qu'on fait parfaitement bien de les raconter aux enfans, pour leur inſpirer l'amour de la vertu. Je ne ſais ſi dans cet âge on vous a parlé de Finette ; mais pour moi,

Cent & cent fois ma gouvernante,
Au lieu de fables d'animaux,
M'a raconté les traits moraux
De cette hiſtoire ſurprenante.
On y voit accablé de maux
Un prince dangereux, qu'une noire malice
Entraîna dans l'horreur du vice.
On y voit naturellement
Que deux imprudentes princeſſes,
Qui paſſoient tous les jours dans de vaines molleſſes,
Et tombèrent indignement
Dans un affreux égarement,

Reçurent pour le prix de leurs lâches foibleſſes,
Un prompt & juſte châtiment.
Mais, autant que l'on voit dans cette belle hiſtoire
Le vice puni, malheureux,
Autant on voit les vertueux,
Triomphans & couverts de gloire.
Après mille incidens qu'on ne ſauroit prévoir,
La ſage & prudente Finette
Et le généreux Bel-à-voir
Goûtent une gloire parfaite.
Oui, ces contes frappent beaucoup
Plus que ne font les faits & du ſinge & du loup.
J'y prenois un plaiſir extrême;
Tous les enfans en font de même:
Mais ces fables plairont juſqu'aux plus grands eſprits,
Si vous voulez, belle comteſſe,
Par vos heureux talens orner de tels récits,
L'antique Gaule vous en preſſe.
Daignez donc mettre dans leurs jours,
Les contes ingénus, quoique remplis d'adreſſe,
Qu'ont inventés les Troubadours.
Le ſens myſtérieux que leur tour enveloppe,
Egale bien celui d'Eſope.

A MADEMOISELLE ***,

En vous offrant, jeune & ſage beauté,
Ce modèle de patience,
Je ne me ſuis jamais flatté
Que par vous de tout point il ſeroit imité;
C'en ſeroit trop, en conſcience.

Mais Paris, où l'homme eſt poli,
Où le beau ſexe, né pour plaire,
Trouve ſon bonheur accompli,
De tous côtés eſt ſi rempli
D'exemples du vice contraire,
Qu'on ne peut en toute ſaiſon,
Pour s'en garder ou s'en défaire,
Avoir trop de contre-poiſon.

Une dame auſſi patiente
Que celle dont ici je relève le prix,
Seroit partout une choſe étonnante;
Mais ce ſeroit un prodige à Paris.

Les femmes y ſont ſouveraines,
Tout s'y règle ſelon leurs vœux;
Enfin, c'eſt un climat heureux
Qui n'eſt habité que de reines.

Ainſi je vois que, de toutes façons,
Griſelidis y ſera peu priſée,
Et qu'elle y donnera matière de riſée,
Par ſes trop antiques leçons.

Ce n'eſt pas que la patience
Ne ſoit une vertu des dames de Paris;
Mais, par un long uſage, elles ont la ſcience
De la faire exercer par leurs propres maris.

GRISELIDIS,

NOUVELLE.

Au pied des célèbres montagnes
Où le Pô, s'échappant de deſſous ſes roſeaux,
Va dans le ſein des prochaines campagnes
Promener ſes naiſſantes eaux,
Vivoit un jeune & vaillant prince,
Les délices de ſa province.
Le ciel, en le formant, ſur lui tout à la fois
Verſa ce qu'il a de plus rare,
Ce qu'entre ſes amis d'ordinaire il ſépare,
Et qu'il ne donne qu'aux grands rois.
Comblé de tous les dons & du corps, & de l'ame,
Il fut robuſte, adroit, propre au métier de Mars,
Et, par l'inſtinct ſecret d'une divine flamme,
Avec ardeur il aima les beaux arts.
Il aima les combats, il aima la victoire,
Les grands projets, les actes valeureux,
Et tout ce qui fait vivre un beau nom dans l'hiſtoire;
Mais ſon cœur, tendre & généreux,
Fut encor plus ſenſible à la ſolide gloire
De rendre ſes peuples heureux.
Ce tempérament héroïque
Fut obſcurci d'une ſombre vapeur,
Qui, chagrine & mélancolique,
Lui faiſoit voir dans le fond de ſon cœur,
Tout le beau ſexe infidelle & trompeur.
Dans la femme où brilloit le plus rare mérite,

Il voyoit une ame hypocrite,
Un eſprit d'orgueil enivré,
Un cruel ennemi, qui ſans ceſſe n'aſpire
Qu'à prendre un ſouverain empire
Sur l'homme malheureux qui lui ſera livré.
Le fréquent uſage du monde,
Où l'on ne voit qu'époux ſubjugués ou trahis,
Joint à l'air jaloux du pays,
Accrut encor cette haine profonde.
Il jura donc plus d'une fois,
Que quand même le ciel, pour lui plein de tendreſſe,
Formeroit une autre Lucrèce,
Jamais de l'hyménée il ne ſuivroit les loix.
Ainſi, quand le matin, qu'il donnoit aux affaires,
Il avoit réglé ſagement
Toutes les choſes néceſſaires
Au bonheur du gouvernement;
Que du foible orphelin, de la veuve oppreſſée
Il avoit conſervé les droits,
Ou banni quelqu'impôt qu'une guerre forcée
Avoit introduit autrefois;
L'autre moitié de la journée
A la chaſſe étoit deſtinée,
Où les ſangliers & les ours,
Malgré leur fureur & leurs armes,
Lui donnoient encor moins d'alarmes
Que le ſexe charmant qu'il évitoit toujours.
Cependant ſes ſujets, que leur intérêt preſſe
De s'aſſurer d'un ſucceſſeur
Qui les gouverne un jour avec même douceur,
A leur donner un fils le convioient ſans ceſſe.
Un jour dans le palais ils vinrent tous en corps
Pour faire leurs derniers efforts.
Un orateur d'une grave apparence,

Et le meilleur qui fût alors.
Dit tout ce qu'on peut dire en pareille occurrence;
Il marqua leur désir preſſant
De voir ſortir du prince une heureuſe lignée
Qui rendît à jamais leur état floriſſant;
Il lui dit même en finiſſant,
Qu'il voyoit un aſtre naiſſant,
Iſſu de ſon chaſte hyménée,
Qui faiſoit pâlir le croiſſant.
D'un ton plus ſimple & d'une voix moins forte,
Le prince à ſes ſujets répondit de la ſorte:
Le zèle ardent, dont je vois qu'en ce jour
Vous me portez aux nœuds du mariage,
Me fait plaiſir, & m'eſt de votre amour
Un agréable témoignage;
J'en ſuis ſenſiblement touché,
Et voudrois dès demain pouvoir vous ſatisfaire:
Mais, à mon ſens, l'hymen eſt une affaire
Où, plus l'homme eſt prudent, plus il eſt empêché.
Obſervez bien toutes les jeunes filles;
Tant qu'elles ſont au ſein de leurs familles,
Ce n'eſt que vertu, que bonté,
Que pudeur, que ſincérité;
Mais ſitôt que le mariage
Au déguiſement a mis fin,
Et qu'ayant fixé leur deſtin,
Il n'importe plus d'être ſage;
Elles quittent leur perſonnage,
Non, ſans avoir beaucoup pâti;
Et chacun dans ſon ménage,
Selon ſon gré prend ſon parti.
L'une d'humeur chagrine, & que rien ne récrée,
Devient une dévote outrée,
Qui crie & gronde à tous momens;

L'autre

L'autre ſe façonne en coquette,
Qui ſans ceſſe écoute ou caquette,
Et n'a jamais aſſez d'amans:
Celle-ci, des beaux-arts follement curieuſe,
De tout décide avec hauteur,
Et, critiquant le plus habile auteur,
Prend la forme de précieuſe;
Cette autre s'érige en joueuſe,
Perd tout, argent, bijoux, bagues, meubles de prix,
Et même juſqu'à ſes habits.
Dans la diverſité des routes qu'elles tiennent,
Il n'eſt qu'une choſe où je voi
Qu'enfin toutes elles conviennent,
C'eſt de vouloir donner la loi;
Or, je ſuis convaincu que dans le mariage
On ne peut jamais vivre heureux,
Quand on y commande tous deux.
Si donc vous ſouhaitez qu'à l'hymen je m'engage,
Cherchez une jeune beauté
Sans orgueil & ſans vanité,
D'une obéiſſance achevée,
D'une patience éprouvée,
Et qui n'ait point de volonté;
Je la prendrai quand vous l'aurez trouvée.
Le prince, ayant mis fin à ce diſcours moral,
Monte bruſquement à cheval,
Et court joindre, à perte d'haleine,
Sa meute qui l'attend au milieu de la plaine.
Après avoir paſſé des prés & des guérets,
Il trouve ſes chaſſeurs couchés ſur l'herbe verte;
Tous ſe lèvent, & tous alerte,
Font trembler de leurs cors les hôtes des forêts.
Des chiens courans l'aboyante famille,
Deçà, delà, parmi le chaume brille;

Et les limiers à l'œil ardent,
Qui du fort de la bête à leur poſte reviennent,
Entraînent en les regardant
Les forts valets qui les retiennent.
S'étant inſtruit par un des ſiens,
Si tout eſt prêt, ſi l'on eſt ſur la trace,
Il ordonne auſſitôt qu'on commence la chaſſe,
Et fait donner le cerf aux chiens.
Le ſon des cors qui retentiſſent,
Le bruit des chevaux qui henniſſent,
Et des chiens animés les pénétrans abois,
Rempliſſent la forêt de tumulte & de trouble;
Et, pendant que l'écho ſans ceſſe les redouble,
S'enfoncent avec eux dans les plus creux du bois.
Le prince par haſard, ou par ſa deſtinée,
Prit une route détournée,
Où nul des chaſſeurs ne le ſuit;
Plus il court, plus il s'en ſépare.
Enfin, à tel point il s'égare,
Que des chiens & des cors il n'entend plus le bruit.
L'endroit où le mena ſa bizarre aventure,
Clair de ruiſſeaux & ſombre de verdure,
Saiſiſſoit les eſprits d'une ſecrète horreur;
La ſimple & naïve nature
S'y faiſoit voir, & ſi belle & ſi pure,
Que mille fois il bénit ſon erreur.
Rempli des douces rêveries
Qu'inſpirent les grands bois, les eaux & les prairies,
Il ſent ſoudain frapper & ſon cœur & ſes yeux
Par l'objet le plus agréable,
Le plus doux & le plus aimable
Qu'il eût jamais vu ſous les cieux.
C'étoit une jeune bergère
Qui filoit au bord d'un ruiſſeau,

Et qui, conduisant son troupeau,
D'une main sage & ménagère
Tournoit son agile fuseau.
Elle auroit pu dompter les cœurs les plus sauvages;
Des lys son teint a la blancheur,
Et sa naturelle fraîcheur
S'étoit toujours sauvée à l'ombre des boccages:
Sa bouche, de l'enfance avoit tout l'agrément;
Et ses yeux; qu'adoucit une brune paupière,
Plus bleus que n'est le firmament,
Avoient aussi plus de lumière.
Le prince, avec transport dans le bois se glissant,
Contemple les beautés dont son ame est émue;
Mais le bruit qu'il fait en passant,
De la belle sur lui fit détourner la vue.
Dès qu'elle se vit apperçue,
D'un brillant incarnat la prompte & vive ardeur,
De son beau teint redoubla la splendeur,
Et sur son visage épandue,
Y fit triompher la pudeur.
Sous le voile innocent de cette honte aimable,
Le prince découvrit une simplicité,
Une douceur, une sincérité,
Dont il croyoit le beau sexe incapable,
Et qu'il voit là dans toute leur beauté.
Saisi d'une frayeur pour lui toute nouvelle,
Il s'approche interdit & plus timide qu'elle.
Lui dit d'une tremblante voix,
Que de tous ses veneurs il a perdu la trace,
Et lui demande si la chasse
N'a point passé quelque part dans le bois.
Rien n'a paru, seigneur, dans cette solitude,
Dit-elle, & nul ici que vous seul n'est venu;
Mais n'ayez point d'inquiétude,

Je remettrai vos pas sur un chemin connu.
De mon heureuse destinée
Je ne puis, lui dit-il, trop rendre grâce aux dieux :
Depuis long-temps je fréquente ces lieux ;
Mais j'avois ignoré, jusqu'à cette journée,
Ce qu'ils ont de plus précieux.
Dans ce temps elle voit que le prince se baisse
Sur le moite bord du ruisseau,
Pour étancher dans le cours de son eau
La soif ardente qui le presse.
Seigneur, attendez un moment,
Dit-elle ; & courant promptement
Vers sa cabane, elle y prend une tasse,
Qu'avec joie & de bonne grâce
Elle présente à son nouvel amant.
Les vases précieux de cristal & d'agate,
Où l'or en mille endroits éclate,
Et qu'un art curieux avec soin façonna,
N'eurent jamais pour lui, dans leur pompe inutile,
Tant de beauté, que le vase d'argile
Que la bergère lui donna.
Cependant, pour trouver une route facile
Qui mène le prince à la ville,
Ils traversent des bois, des rochers escarpés,
Et de torrens entrecoupés.
Le prince n'entre point dans de route nouvelle,
Sans en bien observer tous les lieux d'alentour ;
Et son ingénieux amour,
Qui songeoit au retour,
En fit une carte fidelle.
Dans un boccage sombre & frais,
Enfin la bergère le mène,
Où, de dessous ses branchages épais,
Il voit au loin dans le sein de la plaine

Les toits dorés de ſon riche palais.
S'étant ſéparé de la belle,
Touché d'une vive douleur,
A pas lents il s'éloigne d'elle,
Chargé du trait qui lui perce le cœur.
Le ſouvenir de ſa tendre aventure,
Avec plaiſir le conduiſit chez lui;
Mais dès le lendemain il ſentit ſa bleſſure,
Et ſe vit accablé de triſteſſe & d'ennui.
Dès qu'il le peut il retourne à la chaſſe,
Où de ſa ſuite adroitement
Il s'échappe & ſe débarraſſe,
Pour s'égarer heureuſement.
Des arbres & des monts les cimes élevées,
Qu'avec grand ſoin il avoit obſervées,
Et les avis ſecrets de ſon fidelle amour,
Le guidèrent ſi bien, que, malgré les traverſes
De cent routes diverſes,
De ſa jeune bergère il trouva le ſéjour.
Il ſait qu'elle n'a plus que ſon père avec elle;
Que Griſelidis on l'appelle;
Qu'ils vivent doucement du lait de leurs brebis;
Et que de leur toiſon qu'elle ſeule elle file,
Sans avoir recours à la ville,
Ils font eux-mêmes leurs habits.
Plus il la voit, plus il s'enflamme
Des vives beautés de ſon ame;
Il connoît, en voyant tant de dons précieux,
Que ſi la bergère eſt ſi belle,
C'eſt qu'une légère étincelle
De l'eſprit qui l'anime a paſſé dans ſes yeux.
Il reſſent une joie extrême
D'avoir ſi bien placé ſes premières amours.
Ainſi, ſans plus tarder, il fit dès le jour même

Assembler son conseil, & lui tint ce discours :
Enfin aux loix de l'hyménée,
Suivant vos vœux, je me vais engager :
Je ne prends point ma femme en pays étranger ;
Je la prends parmi vous, belle, sage, bien née,
Ainsi que mes aïeux ont fait plus d'une fois ;
Mais j'attendrai cette grande journée
A vous informer de mon choix.
Dès que la nouvelle fut sue,
Par-tout elle fut répandue.
On ne peut dire avec combien d'ardeur
L'alégresse publique
De tous côtés s'explique ;
Le plus content fut l'orateur,
Qui, par son discours pathétique,
Croyoit d'un si grand bien être l'unique auteur.
Qu'il se trouvoit homme de conséquence !
Rien ne peut résister à la grande éloquence,
Disoit-il sans cesse en son cœur.
Le plaisir fut de voir le travail inutile
Des belles de toute la ville,
Pour s'attirer & mériter le choix
Du prince, leur seigneur, qu'un air chaste & modeste
Charmoit uniquement, & plus que tout le reste,
Ainsi qu'il l'avoit dit cent fois.
D'habit & de maintien toutes elles changèrent ;
D'un ton dévot elles tousèrent,
Elles radoucirent leurs voix ;
De demi-pied les coëffures baissèrent ;
La gorge se couvrit, les manches s'allongèrent ;
A peine on leur voyoit le petit bout des doigts.
Dans la ville avec diligence,
Pour l'hymen dont le jour s'avance,
On voit travailler tous les arts ;

Ici, se font de magnifiques chars
D'une forme toute nouvelle,
Si beaux & si bien inventés,
Que l'or, qui par-tout étincelle,
En fait la moindre des beautés.
Là, pour voir aisément & sans aucun obstacle
Toute la pompe du spectacle,
On dresse de longs échafauds;
Ici de grands arcs triomphaux,
Où du prince guerrier se célèbre la gloire,
Et de l'amour sur lui l'éclatante victoire.
Là, sont forgés d'un art industrieux,
Ces feux qui, par les coups d'un innocent tonnerre,
En effrayant la terre,
De mille astres nouveaux embellissent les cieux.
Là, d'un ballet ingénieux
Se concerte avec soin l'agréable folie;
Et là, d'un opéra peuplé de mille dieux,
Le plus beau que jamais ait produit l'Italie,
On entend répéter les airs mélodieux.
Enfin du fameux hyménée
Arriva la grande journée.
Sur le fond d'un ciel vif & pur
A peine l'aurore vermeille
Confondoit l'or avec l'azur,
Que par-tout en sursaut le beau sexe s'éveille:
Le peuple curieux s'épand de tous côtés;
En différens endroits des gardes sont postés
Pour contenir la populace,
Et la contraindre à faire place.
Tout le palais retentit de clairons,
De flûtes, de hautbois, de rustiques musettes;
Et l'on n'entend aux environs
Que des tambours & des trompettes.

Enfin, le prince fort entouré de fa cour;
Il s'élève un long cri de joie:
Mais on eft bien furpris, quand, au premier détour,
De la forêt prochaine on voit qu'il prend la voie,
Ainfi qu'il faifoit chaque jour.
Voilà, dit-on, fon penchant qui l'emporte;
Et de fes paffions, en dépit de l'amour,
La chaffe eft toujours la plus forte.
Il traverfe rapidement
Les guérets de la plaine; &, gagnant la montagne,
Il entre dans le bois, au grand étonnement
De la troupe qui l'accompagne.
Après avoir paffé par différens détours,
Que fon cœur amoureux fe plaît à reconnoître,
Il trouve enfin la cabane champêtre
Où logent fes tendres amours.
Grifelidis, de l'hymen informée
Par la voix de la renommée,
En avoit pris fon bel habillement;
Et, pour en aller voir la pompe magnifique,
De deffous fa cafe ruftique
Sortoit en ce même moment.
Où courez-vous, fi prompte & fi légère?
Lui dit le prince en l'abordant,
Et tendrement la regardant.
Ceffez de vous hâter, trop aimable bergère;
La noce où vous allez, & dont je fuis l'epoux,
Ne fauroit fe faire fans vous.
Oui; je vous aime, & je vous ai choifie
Entre mille jeunes beautés,
Pour paffer avec vous le refte de ma vie,
Si toutefois mes vœux ne font pas rejetés.
Ah! dit-elle, Seigneur, je n'ai garde de croire
Que je fois deftinée à ce comble de gloire;

Vous cherchez à vous divertir.
Non, non, dit-il, je suis sincère;
J'ai déjà pour moi votre père:
(Le prince avoit eu soin de l'en faire avertir)
Daignez, bergère, y consentir;
C'est-là tout ce qui reste à faire.
Mais, afin qu'entre nous une solide paix
Eternellement se maintienne,
Il faudroit me jurer que vous n'aurez jamais
D'autre volonté que la mienne.
Je le jure, dit-elle, & je vous le promets;
Si j'avois épousé le moindre du village,
J'obéirois, son joug me seroit doux:
Hélas! combien donc davantage,
Si je viens à trouver en vous
Et mon seigneur & mon époux!
Ainsi le prince se déclare;
Et pendant que la cour applaudit à son choix,
Il porte la bergère à souffrir qu'on la pare
Des ornemens qu'on donne aux épouses des rois.
Celles qu'à cet emploi leur devoir intéresse,
Entrent dans la cabane, & là diligemment
Mettent tout leur savoir & toute leur adresse
A donner de la grâce à chaque ajustement.
Dans cette hutte où l'on se presse,
Les dames admirent sans cesse
Avec quel art la pauvreté
S'y cache sous la propreté;
Et cette rustique cabane,
Que couvre & rafraîchit un spacieux platane,
Leur semble un séjour enchanté.
Enfin de ce réduit sort pompeuse & brillante
La bergère charmante:
Ce ne sont qu'applaudissemens

Sur ſa beauté, ſur ſes habillemens ;
Mais, ſous cette pompe étrangère,
Déjà plus d'une fois le prince a regretté
Des ornemens de la bergère
L'innocente ſimplicité.
Sur un grand char d'or & d'ivoire,
La bergère s'aſſied, pleine de majeſté ;
Le prince y monte avec fierté,
Et ne trouve pas moins de gloire
A ſe voir comme amant aſſis à ſon côté,
Qu'à marcher en triomphe après une victoire.
La cour les ſuit, & tous gardent le rang
Que leur donne leur charge, ou l'éclat de leur ſang.
La ville, dans les champs preſque toute ſortie,
Couvroit les plaines d'alentour ;
Et, du choix du prince avertie,
Avec impatience attendoit ſon retour.
Il paroît, on le joint. Parmi l'épaiſſe foule
Du peuple qui ſe fend, le char à peine roule ;
Par les longs cris de joie à tout coup redoublés,
Les chevaux émus & troublés,
Se cabrent, trépignent, s'élancent,
Et reculent plus qu'ils n'avancent.
Dans le temple on arrive enfin ;
Et là, par la chaîne éternelle,
D'une promeſſe ſolemnelle,
Les deux époux uniſſent leur deſtin :
Enſuite au palais ils ſe rendent,
Où mille plaiſirs les attendent ;
Où la danſe, les jeux, les courſes, les tournois
Répandent l'allégreſſe en différens endroits.
Sur le ſoir, le blond hyménée
De ſes chaſtes douceurs couronna la journée.
Le lendemain les différens états

De toute la province
Accourent haranguer la princeſſe & le prince
Par la voix de leurs magiſtrats.
De ſes dames environnée,
Griſelidis, ſans paroître étonnée,
En princeſſe les entendit,
En princeſſe leur répondit.
Elle fit toute choſe avec tant de prudence,
Qu'il ſembla que le ciel eût verſé ſes tréſors
Avec encor plus d'abondance
Sur ſon ame que ſur ſon corps.
Par ſon eſprit, par ſes vives lumières,
Du grand monde auſſitôt elle prit les manières;
Et même dès le premier jour,
Des talens, de l'humeur des dames de ſa cour
Elle ſe fit ſi bien inſtruire,
Que ſon bon ſens, jamais embarraſſé,
Eut moins de peine à les conduire,
Que ſes brebis du temps paſſé.
Avant la fin de l'an, des fruits de l'hyménée
Le ciel bénit leur couche fortunée.
Ce ne fut pas un prince, on l'eût bien ſouhaité;
Mais la jeune princeſſe avoit tant de beauté,
Que l'on ne ſongea plus qu'à conſerver ſa vie.
Le père qui lui trouve un air doux & charmant,
La venoit voir de moment en moment,
Et la mère, encor plus ravie,
La regardoit inceſſamment.
Elle voulut la nourrir elle-même:
Ah! dit-elle, comment m'exempter de l'emploi
Que ſes cris demandent de moi,
Sans une ingratitude extrême?
Par un motif de nature ennemi,
Pourrois-je bien vouloir, de mon enfant que j'aime,

N'être la mère qu'à demi?
Soit que le prince eût l'ame un peu moins enflammée
Qu'aux premiers jours de son ardeur,
Soit que de sa maligne humeur
La masse se fût rallumée,
Et de son épaisse fumée
Eût obscurci ses sens & corrompu son cœur;
Dans tout ce que fait la princesse,
Il s'imagine voir peu de sincérité;
Sa trop grande vertu le blesse,
C'est un piége qu'on tend à sa crédulité.
Son esprit inquiet, & de trouble agité,
Croit tous les soupçons qu'il écoute,
Et prend plaisir à révoquer en doute
L'excès de sa félicité.
Pour guérir les chagrins dont son ame est atteinte,
Il la suit, il l'observe, il aime à la troubler
Par les ennuis de la contrainte,
Par les alarmes de la crainte,
Par tout ce qui peut démêler
La vérité d'avec la feinte.
C'est trop, dit-il, me laisser endormir;
Si ses vertus sont véritables,
Les traitemens insupportables
Ne feront que les affermir.
Dans son palais il la tient resserrée,
Loin de tous les plaisirs qui naissent à la Cour;
Et dans sa chambre, où seule elle vit retirée,
A peine il laisse entrer le jour.
Persuadé que la parure
Et le superbe ajustement
Du sexe, que pour plaire a formé la nature,
Est le plus doux enchantement,
Il lui demande avec rudesse

Les perles, les rubis, les bagues, les bijoux
Qu'il lui donna pour marque de tendreſſe,
Lorſque de ſon amant il devint ſon époux.
Elle, dont la vie eſt ſans tache,
Et qui n'a jamais eu d'attache
Qu'à s'acquitter de ſon devoir,
Les lui donne ſans s'émouvoir;
Et même, le voyant ſe plaire à les reprendre,
N'a pas moins de joie à les rendre,
Qu'elle en eut à les recevoir.
Pour m'éprouver mon époux me tourmente,
Dit-elle, je vois bien qu'il ne me fait ſouffrir,
Qu'afin de réveiller ma vertu languiſſante,
Qu'un doux & long repos pourroit faire périr.
S'il n'a pas ce deſſein, du moins ſuis-je aſſurée
Que telle eſt du ſeigneur la conduite ſur moi,
Et que de tant de maux l'ennuyeuſe durée
N'eſt que pour exercer ma conſtance & ma foi.
Pendant que tant de malheureuſes
Errent au gré de leurs déſirs,
Par mille routes dangereuſes,
Après de faux & vains plaiſirs;
Pendant que le ſeigneur dans ſa lente juſtice
Les laiſſe aller au bords du précipice,
Sans prendre part à leur danger;
Par un pur mouvement de ſa bonté ſuprême,
Il me choiſit comme un enfant qu'il aime,
Il s'applique à me corriger.
Aimons donc ſa rigueur utilement cruelle;
On n'eſt heureux qu'autant qu'on a ſouffert,
Aimons ſa bonté paternelle,
Et la main dont elle ſe ſert.
Le prince a beau la voir obéir ſans contrainte
A tous ſes ordres abſolus:

Je vois le fondement de cette vertu feinte,
Dit-il, & ce qui rend tous mes coups superflus:
C'eſt qu'ils n'ont porté leur atteinte
Qu'à des endroits où ſon amour n'eſt plus.
Dans ſon enfant, dans la jeune princeſſe,
Elle a mis toute ſa tendreſſe:
A l'éprouver ſi je veux réuſſir,
C'eſt-là qu'il faut que je m'adreſſe;
C'eſt-là que je puis m'éclaircir.
Elle venoit de donner la mammelle
Au tendre objet de ſon amour ardent
Qui, couché ſur ſon ſein, ſe jouoit avec elle,
Et rioit en la regardant.
Je vois que vous l'aimez, lui dit-il; cependant
Il faut que je vous l'ôte en cet âge encor tendre,
Pour lui former les mœurs, & pour la préſerver
De certains mauvais airs qu'avec vous l'on peut prendre:
Mon heureux ſort m'a fait trouver
Une Dame d'eſprit qui ſaura l'élever
Dans toutes les vertus & dans la politeſſe
Que doit avoir une princeſſe.
Diſpoſez-vous à la quitter,
On va venir pour l'emporter.
Il la laiſſe à ces mots, n'ayant pas le courage,
Ni les yeux aſſez inhumains,
Pour voir arracher de ſes mains
De leur amour l'unique gage.
Elle, de mille pleurs ſe baigne le viſage,
Et dans un morne accablement
Attend de ſon malheur le funeſte moment.
Dès que d'une action, ſi triſte & ſi cruelle,
Le miniſtre odieux à ſes yeux ſe montra,
Il faut obéir, lui dit-elle;
Puis prenant ſon enfant qu'elle conſidéra,

Qu'elle baisa d'une ardeur maternelle,
Qui de ses petits bras tendrement la serra,
Toute en pleurs elle le livra.
Ah! que sa douleur fut amère!
Arracher l'enfant ou le cœur
Du sein d'une si tendre mère,
C'est la même douleur.
Près de la ville étoit un monastère
Fameux par son antiquité,
Où des Vierges vivoient dans une règle austère,
Sous les yeux d'une Abbesse, illustre en piété.
Ce fut-là que dans le silence,
Et sans déclarer sa naissance,
On déposa l'enfant, & des bagues de prix,
Sous l'espoir d'une récompense
Digne des soins que l'on en auroit pris.
Le prince, qui tâchoit d'éloigner par la chasse
Le vif remords qui l'embarrasse
Sur l'excès de sa cruauté,
Craignoit de revoir la princesse,
Comme on craint de revoir une fière tigresse
A qui son faon vient d'être ôté;
Cependant il en fut traité
Avec douceur, avec caresse,
Et même avec cette tendresse
Qu'elle eut aux plus beaux jours de sa prospérité.
Par cette complaisance & si grande, & si prompte,
Il fut touché de regret & de honte;
Mais son chagrin demeura le plus fort:
Ainsi deux jours après, avec des larmes feintes,
Pour lui porter encor de plus vives atteintes,
Il lui vint dire que la mort
De leur aimable enfant avoit fini le sort.
Ce coup inopiné mortellement la blesse;

Cependant, malgré ſa triſteſſe,
Ayant vu ſon époux qui changeoit de couleur,
Elle parut oublier ſon malheur,
Et n'avoit même de tendreſſe
Que pour le conſoler de ſa fauſſe douleur.
Cette bonté, cette ardeur ſans égale
D'amitié conjugale,
Du prince tout-à-coup déſarmant la rigueur,
Le touche, le pénètre, & lui change le cœur,
Juſques-là qu'il prend envie
De déclarer que leur enfant
Jouit encore de la vie:
Mais ſa bile s'élève, fière & lui défend
De rien découvrir du myſtère
Qu'il peut être utile de taire.
Dès ce bienheureux jour, telle des deux époux
Fut la mutuelle tendreſſe,
Qu'elle n'eſt point plus vive aux momens les plus doux,
Entre l'amant & la maîtreſſe.
Quinze fois le ſoleil, pour former les ſaiſons,
Habita tour-à-tour dans ſes douze maiſons,
Sans rien voir qui les déſuniſſe:
Que ſi quelquefois par caprice
Il prend plaiſir à la fâcher,
C'eſt ſeulement pour empêcher
Que l'amour ne ſe ralentiſſe:
Tel que le forgeron qui, preſſant ſon labeur,
Répand un peu d'eau ſur la braiſe
De ſa languiſſante fournaiſe,
Pour en redoubler la chaleur.
Cependant la jeune princeſſe
Croiſſoit en eſprit, en ſageſſe;
A la douceur, à la naïveté
Qu'elle tenoit de ſon aimable mère,

Elle joignit de ſon illuſtre père
L'agréable & noble fierté ;
L'amas de ce qui plaît dans chaque caractère,
Fit une parfaite beauté.
Par-tout comme un aſtre elle brille ;
Et par haſard un ſeigneur de la cour,
Jeune, bien fait, & plus beau que le jour,
L'ayant vu paroître à la grille,
Conçut pour elle un violent amour.
Par l'inſtinct qu'au beau ſexe a donné la nature,
Et que toutes les beautés ont,
De voir l'invincible bleſſure.
Que font leurs yeux, au moment qu'ils la font,
La princeſſe fut informée
Qu'elle étoit tendrement aimée.
Après avoir quelque temps réſiſté,
Comme on le doit, avant que de ſe rendre,
D'un amour également tendre
Elle l'aima de ſon côté.
Dans cet amant, rien n'étoit à reprendre ;
Il étoit beau, vaillant, né d'illuſtres aïeux ;
Et dès long-temps, pour en faire ſon gendre,
Sur lui le prince avoit jeté les yeux.
Ainſi donc avec joie il apprit la nouvelle
De l'ardeur tendre & mutuelle
Dont brûloient ces jeunes amans ;
Mais il lui prit une bizarre envie
De leur faire acheter par de cruels tourmens,
Le plus grand bonheur de leur vie.
Je me plairai, dit-il, à les rendre contens ;
Mais il faut que l'inquiétude
Par tout ce qu'elle a de plus rude,
Rende encor leurs feux plus conſtans :
De mon épouſe en même-temps

J'exercerai la patience,
Non point, comme juſqu'à ce jour,
Pour raſſurer ma folle défiance,
Je ne dois plus douter de ſon amour;
Mais pour faire éclater aux yeux de tout le monde
Sa bonté, ſa douceur, ſa ſageſſe profonde,
Afin que de ces dons ſi grands, ſi précieux,
La terre ſe voyant parée,
En foit de reſpect pénétrée,
Et par reconnoiſſance en rende grâce aux cieux.
Il déclare en public, que, manquant de lignée
En qui l'état un jour retrouve ſon ſeigneur,
Que la fille qu'il eut de ſon fol hyménée,
Etant morte auſſitôt que née,
Il doit ailleurs chercher plus de bonheur.
Que l'épouſe qu'il prend eſt d'illuſtre naiſſance,
Qu'en un couvent on l'a juſqu'à ce jour
Fait élever dans l'innocence,
Et qu'il va par l'hymen couronner ſon amour.
On peut juger à quel point fut cruelle
Aux deux jeunes amans cette affreuſe nouvelle;
Enſuite, ſans marquer ni chagrin, ni douleur,
Il avertit ſon épouſe fidelle,
Qu'il faut qu'il ſe ſépare d'elle
Pour éviter un extrême malheur;
Que le peuple, indigné de ſa baſſe naiſſance,
Le force à prendre ailleurs une digne alliance.
Il faut, dit-il, vous retirer
Sous votre toit de chaume & de fougère,
Après avoir repris vos habits de bergère,
Que je vous ai fait préparer.
Avec une tranquille & muette conſtance,
La princeſſe entendit prononcer ſa ſentence:
Sous les dehors d'un viſage ſerein

Elle dévoroit ſon chagrin ;
Et, ſans que la douleur diminuât ſes charmes,
De ſes beaux yeux tomboient de groſſes larmes,
Ainſi que quelquefois, au retour du printemps,
Il fait ſoleil & pleut en même-temps.
Vous êtes mon époux, mon ſeigneur & mon maître,
(Dit-elle en ſoupirant, prête à s'évanouir)
Et, quelque affreux que ſoit ce que je viens d'ouïr,
Je ſaurai vous faire connoître
Que rien ne m'eſt ſi cher que de vous obéir.
Dans ſa chambre auſſitôt ſeule elle ſe retire,
Et là, ſe dépouillant de ſes riches habits,
Elle reprend, paiſible & ſans rien dire,
Pendant que ſon cœur en ſoupire,
Ceux qu'elle avoit en gardant ſes brebis.
En cet humble & ſimple équipage,
Elle aborde le prince & lui tient ce langage :
Je ne puis m'éloigner de vous,
Sans le pardon d'avoir ſu vous déplaire ;
Je puis ſouffrir le poids de ma misère,
Mais je ne puis, Seigneur, ſouffrir votre courroux :
Accordez cette grâce à mon regret ſincère ;
Et je vivrai contente en mon triſte ſéjour,
Sans que jamais le temps altère
Ni mon humble reſpect, ni mon fidelle amour.
Tant de ſoumiſſion & tant de grandeur d'ame
Sous un ſi vil habillement,
Qui, dans le cœur du prince en ce même moment,
Réveilla tous les traits de ſa première flâme,
Alloient caſſer l'arrêt de ſon banniſſement.
Emu par de ſi puiſſans charmes,
Et prêt à répandre des larmes,
Il commençoit à s'avancer
Pour l'embraſſer ;

Quand tout-à-coup l'impérieuſe gloire
D'être fermé en ſon ſentiment,
Sur ſon amour remporta la victoire,
Et le fit en ces mots répondre durement :
De tout le temps paſſé j'ai perdu la mémoire,
Je ſuis content de votre repentir ;
Allez, il eſt temps de partir.
Elle part auſſitôt, & regardant ſon père
Qu'on avoit revêtu de ſon ruſtique habit,
Et qui, le cœur percé d'une douleur amère,
Pleuroit un changement ſi prompt & ſi ſubit,
Retournons, lui dit-elle, en nos ſombres boccages,
Retournons habiter nos demeures ſauvages,
Et quittons ſans regret la pompe des palais ;
Nos cabanes n'ont pas tant de magnificence,
Mais on y trouve, avec plus d'innocence,
Un plus ferme repos, une plus douce paix.
Dans ſon déſert à grand'peine arrivée,
Elle reprend & quenouille & fuſeaux,
Et va filer au bord des mêmes eaux
Où le prince l'avoit trouvée.
Là, ſon cœur tranquille & ſans fiel,
Cent fois le jour demande au ciel
Qu'il comble ſon époux de gloire, de richeſſes,
Et qu'à tous ſes déſirs il ne refuſe rien :
Un amour nourri de careſſes
N'eſt pas plus ardent que le ſien.
Ce cher époux qu'elle regrette,
Voulant encore l'éprouver,
Lui fait dire dans ſa retraite,
Qu'elle ait à le venir trouver.
Griſelidis, dit-il, dès qu'elle ſe préſente,
Il faut que la princeſſe à qui je dois demain
Dans le temple donner la main,

De vous & de moi ſoit contente.
Je vous demande ici tous vos ſoins, & je veux
Que vous m'aidiez à plaire à l'objet de mes vœux;
Vous ſavez de quel air il faut que l'on me ſerve;
Point d'épargne, point de réſerve,
Que tout ſente le prince, & le Prince amoureux.
Employez toute votre adreſſe
A parer ſon appartement;
Que l'abondance, la richeſſe,
La propreté, la politeſſe
S'y faſſent voir également;
Enfin, ſongez inceſſamment
Que c'eſt une jeune princeſſe
Que j'aime tendrement.
Pour vous faire entrer davantage
Dans les ſoins de votre devoir,
Je veux ici vous faire voir
Celle qu'à bien ſervir mon ordre vous engage.
Telle qu'aux portes du levant
Se montre la naiſſante aurore,
Telle parut en arrivant
La princeſſe plus belle encore.
Griſelidis à ſon abord
Dans le fond de ſon cœur ſentit un doux tranſport
De la tendreſſe maternelle;
Du temps paſſé, de ſes jours bienheureux
Le ſouvenir en ſon cœur ſe rappelle:
Hélas! ma fille, en ſoi-même dit-elle,
Si le ciel favorable eût écouté mes vœux,
Seroit preſque auſſi grande, & peut-être auſſi belle.
Pour la jeune princeſſe en ce même moment
Elle prit un amour ſi vif, ſi véhément,
Qu'auſſitôt qu'elle fut abſente,
En cette ſorte au Prince elle parla,

Suivant, sans le savoir, l'instinct qui s'en mêla :
Souffrez, Seigneur, que je vous représente,
Que cette princesse charmante
Dont vous allez être l'époux,
Dans l'aise, dans l'éclat, dans la pourpre nourrie,
Ne pourra supporter, sans en perdre la vie,
Les mêmes traitemens que j'ai reçus de vous.
Le besoin, ma naissance obscure,
M'avoient endurcie aux travaux,
Et je pouvois souffrir toutes sortes de maux
Sans peine, & même sans murmure ;
Mais elle qui jamais n'a connu la douleur,
Elle mourra dès la moindre rigueur,
Dès la moindre parole un peu sèche, un peu dure.
Hélas ! Seigneur, je vous conjure
De la traiter avec douceur.
Songez, lui dit le prince avec un ton sévère,
A me servir selon votre pouvoir ;
Il ne faut pas qu'une simple bergère
Fasse des leçons & s'ingère
De m'avertir de mon devoir.
Griselidis à ces mots, sans rien dire,
Baisse les yeux & se retire.
Cependant pour l'hymen, les seigneurs invités
Arrivèrent de tous côtés ;
Dans une magnifique salle
Où le Prince les assembla
Avant que d'allumer la torche nuptiale,
En cette sorte il leur parla :
Rien au monde, après l'espérance,
N'est plus trompeur que l'apparence ;
Ici l'on en peut voir un exemple éclatant.
Qui ne croyoit que ma jeune maîtresse,
Que l'hymen va rendre princesse,

Ne soit heureuse & n'ait le cœur content?
Il n'en est rien pourtant.
Qui pourroit s'empêcher de croire
Que ce jeune guerrier amoureux de la gloire,
N'aime à voir cet hymen, lui qui dans les tournois
Va sur tous ses rivaux remporter la victoire?
Cela n'est pas vrai toutefois.
Qui ne croiroit encor qu'en sa juste colère,
Griselidis ne pleure & ne se désespère?
Elle ne se plaint point, elle consent à tout,
Et rien n'a pu pousser sa patience à bout.
Qui ne croiroit enfin que de ma destinée
Rien ne peut égaler la course fortunée,
En voyant les appas de l'objet de mes vœux?
Cependant, si l'hymen me lioit de ses nœuds,
J'en concevrois une douleur profonde,
Et de tous les princes du monde
Je serois le plus malheureux.
L'énigme vous paroît difficile à comprendre;
Deux mots vont vous la faire entendre,
Et ces deux mots feront évanouir
Tous les malheurs que vous venez d'ouïr.
Sachez, poursuivit-il, que l'aimable personne
Que vous croyez m'avoir blessé le cœur,
Est ma fille, & que je la donne
Pour femme à ce jeune seigneur
Qui l'aime d'un amour extrême,
Et dont il est aimé de même.
Sachez encor, que, touché vivement
De la patience & du zèle
De l'épouse sage & fidelle
Que j'ai chassée indignement,
Je la reprends, afin que je répare
Par tout ce que l'amour peut avoir de plus doux,

Le traitement dur & barbare
Qu'elle a reçu de mon eſprit jaloux,
Plus grande ſera mon étude
A prévenir tous ſes déſirs,
Qu'elle ne fut dans mon inquiétude
A l'accabler de déplaiſir :
Et ſi dans tous les temps doit vivre la mémoire
Des ennuis dont ſon cœur ne fut point abattu,
Je veux que plus encore on parle de la gloire
Dont j'aurai couronné ſa ſuprême vertu.
Comme quand un épais nuage
A le jour obſcurci,
Et que le ciel, de toutes parts noirci,
Menace d'un affreux orage ;
Si de ce voile obſcur par les vents écarté,
Un brillant rayon de clarté
Se répand ſur le payſage,
Tout rit & reprend ſa beauté.
Telle dans tous les yeux où régnoit la triſteſſe
Eclate tout-à-coup une vive allégreſſe.
Par ce prompt éclairciſſement,
La jeune princeſſe ravie
D'apprendre que du prince elle a reçu la vie,
Se jete à ſes genoux qu'elle embraſſe ardemment.
Son père qu'attendrit une fille ſi chère,
La relève, la baiſe, & la mène à ſa mère,
A qui trop de plaiſir en un même moment,
Otoit preſque tout ſentiment.
Son cœur, qui tant de fois en proie
Aux plus cuiſans traits du malheur,
Supporta ſi bien la douleur,
Succombe au doux poids de la joie ;
A peine de ſes bras pouvoit-elle ſerrer
L'aimable enfant que le ciel lui renvoie ;

Elle

Elle ne pouvoit que pleurer.
Assez dans d'autres temps vous pourrez satisfaire,
Lui dit le prince, aux tendresses du sang;
Reprenez les habits qu'exige votre rang,
Nous avons des noces à faire.
Au temple on conduisit les deux jeunes amans,
Où la mutuelle promesse
De se chérir avec tendresse
Affermit pour jamais leurs doux engagemens.
Ce ne sont que plaisirs, que tournois magnifiques,
Que jeux, que danses, que musiques,
Et que festins délicieux,
Sur Grisélidis se tournent tous les yeux;
Où sa patience éprouvée,
Jusques au ciel est élevée
Par mille éloges glorieux.
Des peuples réjouis la complaisance est telle
Pour leur prince capricieux,
Qu'ils vont jusqu'à louer son épreuve cruelle,
A qui d'une vertu si belle,
Si séante au beau sexe, & si rare en tous lieux,
On doit un si parfait modèle.

A MONSIEUR***,

EN LUI ENVOYANT

GRISELIDIS.

SI je m'étois rendu à tous les différens avis qui m'ont été donnés sur l'ouvrage que je vous envoie, il n'y seroit rien demeuré que le Conte tout sec & tout uni; & en ce cas j'aurois mieux fait de n'y pas toucher & de le laisser dans son papier bleu, où il est depuis tant d'années. Je le lus d'abord à deux de mes amis. Pourquoi, dit l'un, s'étendre si fort sur le caractère de votre héros? Qu'a-t-on à faire de savoir ce qu'il faisoit le matin dans son conseil, & moins encore à quoi il se divertissoit l'après-dîné? Tout cela est bon à retrancher. Otez-moi, je vous prie, dit l'autre, la réponse enjouée qu'il fait aux députés de son peuple, qui le pressent de se marier; elle ne convient point à un prince grave & sérieux. Vous voulez bien encore, poursuit-il, que je vous conseille de supprimer la longue description de votre chasse. Qu'importe tout cela au fond de votre histoire? Croyez-moi, ce sont de vains & ambitieux ornemens qui appauvrissent

votre Poëme au lieu de l'enrichir. Il en eſt de même, ajouta-t-il, des préparatifs qu'on fait pour le mariage du prince; tout cela eſt oiſeux & inutile. Pour vos dames qui rabaiſſent leurs coiffures, qui couvrent leurs gorges & qui alongent leurs manches; froide plaiſanterie, auſſi bien que celle de l'orateur qui s'applaudit de ſon éloquence. Je demande encore, reprit celui qui avoit parlé le premier, que vous ôtiez les réflexions chrétiennes de Griſelidis, qui dit que c'eſt Dieu qui veut l'éprouver; c'eſt un ſermon hors de ſa place. Je ne ſaurois encore ſouffrir les inhumanités de votre prince; elles me mettent en colère, je les ſupprimerois. Il eſt vrai qu'elles ſont de l'hiſtoire, mais il n'importe. J'ôterois encore l'épiſode du jeune ſeigneur, qui n'eſt là que pour épouſer la jeune princeſſe; cela alonge trop votre Conte. Mais, lui dis-je, le Conte finiroit mal ſans cela. Je ne ſaurois vous dire, répondit-il; je ne laiſſerois pas de l'ôter. A quelques jours de-là, je fis la même lecture à deux autres de mes amis, qui ne me dirent pas un ſeul mot ſur les endroits dont je viens de parler, mais qui en reprirent quantité d'autres. Bien loin de me plaindre de la rigueur de votre critique, leur dis-je, je me plains de ce qu'elle n'eſt pas aſſez ſévère; vous m'avez paſſé une infinité d'en-

droits que l'on trouve très-dignes de censure. Comme quoi, dirent-ils ? On trouve, leur dis-je, que le caractère du prince est trop étendu, & qu'on n'a que faire de savoir ce qu'il faisoit le matin, & encore moins l'après-dîné. On se moque de vous, dirent-ils tous deux ensemble, quand on vous fait de semblables critiques. On blâme, poursuis-je, la réponse que fait le prince à ceux qui le pressent de se marier, comme trop enjouée, & indigne d'un prince grave & sérieux. Bon, reprit l'un d'eux, & où est l'inconvénient qu'un jeune prince d'Italie, pays où l'on est accoutumé à voir les hommes les plus graves & les plus élevés en dignité, dire des plaisanteries, & qui d'ailleurs fait profession de mal parler & des femmes & du mariage, matières si sujettes à la raillerie, se soit un peu réjoui sur cet article ? Quoi qu'il en soit, je vous demande grâce pour cet endroit, comme pour celui de l'orateur qui croyoit avoir converti le prince, & pour le rabaissement des coiffures ; car ceux qui n'ont pas aimé la réponse enjouée du prince, ont bien la mine d'avoir fait main basse sur ces deux endroits-là. Vous l'avez deviné, lui dis-je. Mais d'un autre côté, ceux qui n'aiment que les choses plaisantes, n'ont pu souffrir les réflexions

chrétiennes de la princeſſe ; qui dit que c'eſt Dieu qui la veut éprouver ; ils prétendent que c'eſt un ſermon hors de propos. Hors de propos ? reprit l'autre ; non-ſeulement ces réflexions conviennent au ſujet, mais elles y ſont abſolument néceſſaires. Vous aviez beſoin de rendre croyable la patience de votre héroïne ; & quel autre moyen aviez-vous, que de lui faire regarder les mauvais traitemens de ſon époux, comme venant de la main de Dieu ? ſans cela, on la prendroit pour la plus ſtupide de toutes les femmes, ce qui ne feroit pas aſſurément un bon effet. On blâme encore, leur dis-je, l'épiſode du jeune ſeigneur qui épouſe la jeune princeſſe. On a tort, reprit-il : comme votre ouvrage eſt un véritable Poëme, quoique vous lui donniez le titre de Nouvelle, il faut qu'il n'y ait rien à déſirer quand il finit. Cependant ſi la jeune princeſſe s'en retournoit dans ſon couvent ſans être mariée, après s'y être attendue, elle ne ſeroit point contente, ni ceux qui liroient la Nouvelle. Enſuite de cette conférence, j'ai pris le parti de laiſſer mon ouvrage tel à-peu-près qu'il a été lu dans l'Académie. En un mot, j'ai eu ſoin de corriger les choſes qu'on m'a fait voir être mauvaiſes en elles-mêmes ; mais à l'égard de celles que j'ai trouvé n'avoir

point d'autre défaut que de n'être pas au goût de quelques personnes peut-être un peu trop délicates, j'ai cru n'y devoir pas toucher.

Est-ce une raison décisive
D'ôter un bon mets d'un repas,
Parce qu'il s'y trouve un convive
Qui par malheur ne l'aime pas ?
Il faut que tout le monde vive,
Et que les mets, pour plaire à tous,
Soient différens comme les goûts.

Quoi qu'il en soit, j'ai cru devoir m'en remettre au public, qui juge toujours bien. J'apprendrai de lui ce que j'en dois croire, & je suivrai exactement tous ses avis, s'il m'arrive jamais de faire une seconde édition de cet ouvrage.

PEAU D'ANE,

CONTE.

Il eſt des gens de qui l'eſprit guindé,
Sous un front jamais déridé
Ne ſouffre, n'approuve & n'eſtime
Que le pompeux & le ſublime;
Pour moi, j'oſe poſer en fait,
Qu'en de certains momens l'eſprit le plus parfait
Peut aimer ſans rougir juſqu'aux marionettes;
Et qu'il eſt des temps & des lieux,
Où le grave & le ſérieux
Ne valent pas d'agréables ſornettes.
Pourquoi faut-il s'émerveiller
Que la raiſon la mieux ſenſée,
Laſſe ſouvent de trop veiller,
Par des contes d'Ogre (*) & de Fée
Ingénieuſement bercée,
Prenne plaiſir à ſommeiller?
Sans craindre donc qu'on me condamne
De mal employer mon loiſir,
Je vais, pour contenter votre juſte déſir,
Vous raconter au long l'hiſtoire de Peau d'Ane.

Il étoit une fois un roi,
Le plus grand qu'il fût ſur la terre,
Aimable en paix, terrible en guerre,
Seul enfin comparable à ſoi.
Ses voiſins le craignoient, ſes Etats étoient calmes;
Et l'on voyoit de toutes parts

(*) *Homme ſauvage qui mangeoit les petits enfans.*

Fleurir, à l'ombre de ſes palmes,
Et les vertus & les beaux arts.
Son aimable moitié, ſa compagne fidelle,
Etoit ſi charmante & ſi belle,
Avoit l'eſprit ſi commode & ſi doux,
Qu'il étoit encore avec elle
Moins heureux roi, qu'heureux époux.
De leur tendre & chaſte hyménée,
Plein de douceur & d'agrément,
Avec tant de vertus une fille étoit née,
Qu'ils ſe conſoloient aiſément
De n'avoir pas de plus ample lignée.
Dans ſon vaſte & riche palais,
Ce n'étoit que magnificence;
Partout y fourmilloit une vive abondance
De courtiſans & de valets;
Il avoit dans ſon écurie,
Grands & petits chevaux de toutes les façons,
Couverts de beaux caparaçons,
Roides d'or & de broderie;
Mais ce qui ſurprenoit tout le monde en entrant,
C'eſt qu'au lieu le plus apparent,
Un maître âne étaloit ſes deux grandes oreilles.
Cette injuſtice vous ſurprend;
Mais lorſque vous ſaurez ſes vertus nompareilles,
Vous ne trouverez pas que l'honneur fût trop grand.
Tel & ſi net le forma la nature,
Qu'il ne faiſoit jamais d'ordure;
Mais bien beaux écus au ſoleil,
Et Louis de toute manière,
Qu'on alloit recueillir ſur la blonde litière,
Tous les matins à ſon réveil.
Or le ciel, qui par fois ſe laſſe
De rendre les hommes contens,

Qui toujours à ſes biens mêle quelque diſgrâce,
Ainſi que la pluie au beau temps,
Permit qu'une âpre maladie
Tout-à-coup de la reine attaquât les beaux jours.
Partout on cherche du ſecours;
Mais ni Faculté qui le grec étudie,
Ni les charlatans ayant cours,
Ne purent tous enſemble arrêter l'incendie
Que la fièvre allumoit en s'augmentant toujours.
Arrivée à ſa dernière heure,
Elle dit au roi ſon époux:
Trouvez bon qu'avant que je meure,
J'exige une choſe de vous;
C'eſt que, s'il vous prenoit envie
De vous remarier quand je ne ſerai plus....
Ha! dit le roi, ces ſoins ſont ſuperflus,
Je n'y ſongerai de ma vie,
Soyez en repos là-deſſus.
Je le crois bien, reprit la reine,
Si j'en prends à témoin votre amour véhément;
Mais pour m'en rendre plus certaine,
Je veux avoir votre ſerment,
Adouci toutefois par ce tempérament:
Que ſi vous rencontrez une femme plus belle
Mieux faite & plus ſage que moi,
Vous pourrez franchement lui donner votre foi,
Et vous marier avec elle.
Sa confiance en ſes attraits
Lui faiſoit regarder une telle promeſſe
Comme un ſerment ſurpris avec adreſſe
De ne ſe marier jamais.
Le prince jura donc, les yeux baignés de larmes,
Tout ce que la reine voulut.
La reine entre ſes bras mourut;

Et jamais un mari ne fit tant de vacarmes.
A l'ouir sangloter & les nuits & les jours,
On jugea que son deuil ne lui dureroit guère,
Et qu'il pleuroit ses défuntes amours,
Comme un homme pressé qui veut sortir d'affaire.
On ne se trompa point. Au bout de quelques mois,
Il voulut procéder à faire un nouveau choix;
Mais ce n'étoit pas chose aisée:
Il falloit garder son serment,
Et que la nouvelle épousée.
Eût plus d'attraits & d'agrément
Que celle qu'on venoit de mettre au monument.
Ni la cour en beautés fertile,
Ni la campagne, ni la ville,
Ni les royaumes d'alentour,
Dont on alla faire le tour,
N'en purent fournir une telle;
L'infante seule étoit plus belle,
Et possédoit certains tendres appas
Que la défunte n'avoit pas.
Le roi le remarqua lui-même,
Et, brûlant d'un amour extrême,
Alla follement s'aviser
Que par cette raison il devoit l'épouser;
Il trouva même un casuiste
Qui jugea que le cas se pouvoit proposer.
Mais la jeune princesse, triste
D'ouir parler d'un tel amour,
Se lamentoit & pleuroit nuit & jour.
De mille chagrins l'ame pleine,
Elle alla trouver sa marraine
Loin dans une grotte à l'écart,
De nacre & de corail richement étoffée:
C'étoit une admirable Fée,

Qui n'eut jamais de pareille en ſon art.
Il n'eſt pas beſoin qu'on vous die
Ce qu'étoit une Fée en ces bienheureux temps,
Car je ſuis ſûr que votre mie
Vous l'aura dit dès vos plus jeunes ans.
Je ſais, dit-elle, en voyant la princeſſe,
Ce qui vous fait venir ici,
Je ſais de votre cœur la profonde triſteſſe;
Mais avec moi n'ayez plus de ſouci,
Il n'eſt rien qui vous puiſſe nuire,
Si par mes conſeils vous vous laiſſez conduire.
Votre père, il eſt vrai, voudroit vous épouſer;
Ecouter ſa folle demande
Seroit une faute bien grande;
Mais ſans le contredire on peut le refuſer.
Dites-lui qu'il faut qu'il vous donne,
Pour rendre vos déſirs contens,
Avant qu'à ſon amour votre cœur s'abandonne,
Une robe qui ſoit de la couleur du temps.
Malgré tout ſon pouvoir & toute ſa richeſſe,
Quoique le ciel en tout favoriſe ſes vœux,
Il ne pourra jamais accomplir ſa promeſſe.
Auſſitôt la jeune princeſſe
L'alla dire en tremblant à ſon père amoureux,
Qui dans le moment fit entendre
Aux tailleurs les plus importans,
Que s'ils ne lui faiſoient, ſans trop le faire attendre,
Une robe qui fût de la couleur du temps,
Ils pouvoient s'aſſurer qu'il les feroient tous pendre.
Le ſecond jour ne luiſoit pas encor,
Qu'on apporta la robe déſirée;
Le plus beau bleu de l'empirée
N'eſt pas, lorſqu'il eſt ceint d'un gros nuage d'or,
D'une couleur plus azurée.

De joie & de douleur l'infante pénétrée,
Ne ſait que dire, ni comment
Se dérober à ſon engagement.
Princeſſe, demandez-en une,
Lui dit ſa marraine tout bas,
Qui, plus brillante & moins commune,
Soit de la couleur de la lune;
Il ne vous la donnera pas.
A peine la princeſſe en eut fait la demande,
Que le roi dit à ſon brodeur:
Que l'aſtre de la nuit n'ait pas plus de ſplendeur,
Et que dans quatre jours ſans faute on me la rende.
Le riche habillement fut fait au jour marqué,
Tel que le roi s'en étoit expliqué.
Dans les cieux où la nuit a déployé ſes voiles,
La lune eſt moins pompeuſe en ſa robe d'argent,
Lors même qu'au milieu de ſon cours diligent
Sa plus vive clarté fait pâlir les étoiles.
La princeſſe admirant ce merveilleux habit,
Etoit à conſentir preſque délibérée;
Mais, par ſa marraine inſpirée,
Au prince amoureux elle dit:
Je ne ſaurois être contente,
Que je n'aie une robe encore plus brillante,
Et de la couleur du ſoleil.
Le prince, qui l'aimoit d'un amour ſans pareil,
Fit venir auſſitôt un riche lapidaire,
Et lui commanda de la faire
D'un ſuperbe tiſſu d'or & de diamans,
Diſant que s'il manquoit à le bien ſatisfaire,
Il le feroit mourir au milieu des tourmens.
Le prince fut exempt de s'en donner la peine;
Car l'ouvrier induſtrieux,
Avant la fin de la ſemaine,

Fit apporter l'ouvrage précieux,
Si beau, si vif, si radieux,
Que le blond amant de Climène,
Lorsque sur la voûte des cieux
Dans son char d'or il se promène,
D'un plus brillant éclat n'éblouit pas les yeux.
L'infante, que ces dons achèvent de confondre,
A son père, à son roi ne sait plus que répondre.
Sa marraine aussitôt la prenant par la main:
Il ne faut pas, lui dit-elle à l'oreille,
Demeurer en si beau chemin.
Est-ce une si grande merveille
Que tous ces dons que vous en recevez,
Tant qu'il aura l'âne que vous savez,
Qui d'écus d'or sans cesse emplit sa bourse?
Demandez-lui la peau de ce rare animal:
Comme il est toute sa ressource,
Vous ne l'obtiendrez pas, ou je raisonne mal.
Cette Fée étoit bien savante,
Et cependant elle ignoroit encor
Que l'amour violent, pourvu qu'on le contente,
Compte pour rien l'argent & l'or.
La peau fut galamment aussitôt accordée
Que l'infante l'eut demandée.
Cette peau, quand on l'apporta,
Terriblement l'épouvanta,
Et la fit de son sort amèrement se plaindre.
Sa marraine survint, & lui représenta
Que quand on fait le bien on ne doit jamais craindre;
Qu'il faut laisser penser au roi
Qu'elle est tout-à-fait disposée
A subir avec lui la conjugale loi;
Mais qu'au même moment, seule & bien déguisée,
Il faut qu'elle s'en aille en quelque état lointain,

Pour éviter un mal si proche & si certain.
Voici, poursuivit-elle, une grande cassette
Où nous mettrons tous vos habits,
Votre miroir, votre toilette,
Vos diamans, vos rubis.
Je vous donne encor ma baguette;
Et la tenant en votre main,
La cassette suivra votre même chemin,
Toujours sous la terre cachée;
Et lorsque vous voudrez l'ouvrir,
A peine mon bâton la terre aura touchée,
Qu'aussitôt à vos yeux elle viendra s'offrir.
Pour vous rendre méconnoissable,
La depouille de l'âne est un masque admirable:
Cachez-vous bien dans cette peau;
On ne croira jamais, tant elle est effroyable,
Qu'elle renferme rien de beau.
La princesse ainsi travestie,
De chez la sage Fée à peine fut sortie
Pendant la fraîcheur du matin,
Que le prince, qui pour la fête
De son heureux hymen s'apprête,
Apprend tout effrayé son funeste destin.
Il n'est point de maisons, de chemin, d'avenue,
Qu'on ne parcoure promptement;
Mais on s'agite vainement,
On ne peut deviner ce qu'elle est devenue.
Partout se répandit un triste & noir chagrin;
Plus de noces, plus de festin,
Plus de tarte, plus de dragées:
Les dames de la cour, toutes découragées,
N'en dinèrent point la plupart;
Mais du curé surtout la tristesse fut grande,
Car il en déjeuna fort tard,

Et qui pis eſt, n'eut point d'offrande.
L'infante cependant pourſuivoit ſon chemin,
Le viſage couvert d'une vilaine craſſe ;
A tous paſſans elle tendoit la main,
Et tâchoit pour ſervir de trouver une place ;
Mais les moins délicats & les plus malheureux,
La voyant ſi mauſſade & ſi pleine d'ordure,
Ne vouloient écouter ni retirer chez eux
Une ſi ſale créature.
Elle alla donc bien loin, bien loin, encore plus loin.
Enfin, elle arriva dans une métairie,
Où la Fermière avoit beſoin
D'une ſouillon, dont l'induſtrie
Allât juſqu'à ſavoir bien laver des torchons,
Et nettoyer l'auge aux cochons.
On la mit dans un coin au fond de la cuiſine,
Où les valets, inſolente vermine,
Ne faiſoient que la tirailler,
La contredire & la railler :
Ils ne ſavoient quelle pièce lui faire,
La harceler à tout propos ;
Elle étoit la butte ordinaire
De tous leurs quolibets & de tous leurs bons mots.
Elle avoit le dimanche un peu plus de repos ;
Car, ayant du matin fait ſa petite affaire,
Elle entroit dans ſa chambre, & tenant ſon huis clos,
Elle ſe décraſſoit, puis ouvroit ſa caſſette,
Mettoit proprement ſa toilette,
Rangeoit deſſus ſes petits pots
Devant ſon grand miroir : contente & ſatisfaite,
De la lune tantôt la robe elle mettoit,
Tantôt celle où le feu du ſoleil éclatoit,
Tantôt la belle robe bleue,
Que tout l'azur des cieux ne ſauroit égaler ;

Avec ce chagrin seul, que leur traînante queue
Sur le plancher trop court ne pouvoit s'étaler.
Elle aimoit à se voir jeune, vermeille & blanche,
Et plus blanche cent fois que nulle autre n'étoit.
Ce doux plaisir la subsistantoit,
Et la menoit jusqu'à l'autre dimanche.
J'oubliois de dire en passant,
Qu'en cette grande métairie,
D'un roi magnifique & puissant
Se faisoit la ménagerie;
Que là, poules de Barbarie,
Rales, pintades, cormorans,
Oisons musqués, canes petières,
Et mille autres oiseaux de bizarres manières,
Entre eux presque tous différens,
Rempliſſoient à l'envi dix cours toutes entières.
Le fils du roi, dans ce charmant séjour,
Venoit souvent au retour de la chasse,
Se reposer, boire à la glace
Avec les seigneurs de sa cour.
Tel ne fut point le beau Céphale;
Son air étoit royal, sa mine martiale,
Propre à faire trembler les plus fiers bataillons.
Peau d'Ane de fort loin le vit avec tendresse,
Et reconnut par cette hardiesse,
Que sous sa crasse & ses haillons
Elle gardoit encor le cœur d'une princesse.
Qu'il a l'air grand, quoiqu'il l'ait négligé;
Qu'il est aimable, disoit-elle,
Et que bienheureuse est la belle
A qui son cœur est engagé!
D'une robe de rien s'il m'avoit honorée,
Je m'en trouverois plus parée
Que de toutes celles que j'ai.

Un jour le jeune prince errant à l'aventure,
De basse-cour en basse-cour,
Passa dans une allée obscure,
Où de Peau d'Ane étoit l'humble séjour.
Par hasard il mit l'œil au trou de la serrure.
Comme il étoit fête ce jour,
Elle avoit pri une riche parure
Et ses superbes vêtemens,
Qui, tissus de fin or & de gros diamans,
Egaloient du soleil la clarté la plus pure.
Le prince, au gré de son désir,
La contemple, & ne peut qu'avec peine,
En la voyant, reprendre haleine,
Tant il est comblé de plaisir.
Quels que soient les habits, la beauté du visage,
Son beau tour, sa vive blancheur,
Ses traits fins, sa jeune fraîcheur
Le touchent cent fois davantage;
Mais un certain air de grandeur,
Plus encore une sage & modeste pudeur,
Des beautés de son cœur assuré témoignage,
S'emparèrent de tout son cœur.
Trois fois, dans la chaleur du feu qui le transporte,
Il voulut enfoncer la porte;
Mais croyant voir une divinité,
Trois fois par le respect son bras fut arrêté.
Dans le palais, pensif il se retire;
Et là, nuit & jour il soupire;
Il ne veut plus aller au bal,
Quoiqu'on soit dans le carnaval.
Il hait la chasse, il hait la comédie;
Il n'a plus d'appétit, tout lui fait mal au cœur;
Et le fond de sa maladie
Est une triste & mortelle langueur.

Il s'enquit quelle étoit cette nymphe admirable.
Qui demeuroit dans une baſſe-cour,
Au fond d'une allée effroyable,
Où l'on ne voit goûte en plein jour.
C'eſt, lui dit-on, Peau d'Ane, en rien nymphe ni belle,
Et que Peau d'Ane l'on appelle,
A cauſe de la peau qu'elle met ſur ſon cou.
De l'amour c'eſt le vrai remède,
La bête, en un mot, la plus laide
Qu'on puiſſe voir après le loup.
On a beau dire, il ne ſauroit le croire;
Les traits que l'amour a tracés,
Toujours préſens à ſa mémoire,
N'en ſeront jamais effacés.
Cependant la reine ſa mère,
Qui n'a que lui d'enfant, pleure & ſe déſeſpère:
De déclarer ſon mal elle le preſſe en vain;
Il gémit, il pleure, il ſoupire;
Il ne dit rien, ſi ce n'eſt qu'il déſire
Que Peau d'Ane lui faſſe un gâteau de ſa main;
Et la mère ne ſait ce que ſon fils veut dire.
O ciel! madame, lui dit-on,
Cette Peau d'Ane eſt une noire taupe,
Plus vilaine encore & plus gaupe
Que le plus ſale marmiton.
N'importe, dit la reine, il le faut ſatisfaire,
Et c'eſt à cela ſeul que nous devons ſonger:
Il auroit eu de l'or, tant l'aimoit cette mère,
S'il en avoit voulu manger.
Peau d'Ane donc prend ſa farine,
Qu'elle avoit fait bluter exprès
Pour rendre ſa pâte plus fine,
Son ſel, ſon beurre & ſes œufs frais;
Et, pour bien faire ſa galette,

S'enferme seule en sa chambrette.
D'abord elle se décrassa
Les mains, les bras & le visage;
Et prit un corps d'argent que vîte elle laça,
Pour dignement faire l'ouvrage
Qu'aussitôt elle commença.
On dit qu'en travaillant un peu trop à la hâte,
De son doigt par hasard il tomba dans la pâte
Un de ses anneaux de grand prix;
Mais ceux qu'on tient savoir le fin de cette histoire,
Assurent que par elle exprès il y fut mis;
Et pour moi, franchement, je l'oserois bien croire;
Fort sûr que quand le prince à sa porte aborda
Et par le trou la regarda,
Elle s'en étoit apperçue.
Sur ce point la femme est si drue,
Et son œil va si promptement,
Qu'on ne peut la voir un moment,
Qu'elle ne sache qu'on l'a vue.
Je suis bien sûr encore, & j'en ferois serment,
Qu'elle ne douta point que de son jeune amant
La bague ne fût bien reçue.
On ne pétrit jamais un si friand morceau,
Et le prince trouva la galette si bonne,
Qu'il ne s'en fallut rien que d'une faim gloutonne
Il n'avalât aussi l'anneau.
Quand il en vit l'émeraude admirable,
Et du jonc le cercle étroit,
Qui marquoit la forme du doigt,
Son cœur en fut touché d'une joie incroyable:
Sous son chevet il le mit à l'instant;
Et son mal toujours augmentant,
Les médecins sages d'expérience,
En le voyant maigrir de jour en jour,

Jugèrent tous par leur grande science
Qu'il étoit malade d'amour.
Comme l'hymen, quelque mal qu'on en die,
Est un remède exquis pour cette maladie,
On conclut à le marier.
Il s'en fit quelque temps prier;
Puis dit: Je le veux bien, pourvu que l'on me donne
En mariage la personne
Pour qui cet anneau sera bon.
A cette bizarre demande,
De la reine & du roi la surprise fut grande;
Mais il étoit si mal, qu'on n'osa dire non.
Voilà donc qu'on se met en quête
De celle que l'anneau, sans nul égard du sang,
Doit placer dans un si haut rang.
Il n'en est point qui ne s'apprête
A venir présenter son doigt,
Ni qui veuille céder son droit.
Le bruit ayant couru que, pour prétendre au prince
Il faut avoir le doigt bien-mince,
Tout charlatan, pour être bien venu,
Dit qu'il a le secret de le rendre menu.
L'une, en suivant son bizarre caprice,
Comme une rave le ratisse;
L'autre en coupe un petit morceau;
Un autre, en le pressant croit qu'elle l'appetisse;
Et l'autre, avec de certaine eau,
Pour le rendre moins gros en fait tomber la peau:
Il n'est enfin point de manœuvre
Qu'une dame ne mette en œuvre
Pour faire que son doigt quadre bien à l'anneau.
L'essai fut commencé par les jeunes princesses,
Les marquises & les duchesses;
Mais leurs doigts, quoique délicats,

Etoient trop gros & n'entroient pas.
Les comteſſes & les baronnes,
Et toutes les nobles perſonnes,
Comme elles tour-à-tour préſentèrent leur main,
Et la préſentèrent en vain.
Enſuite vinrent les griſettes,
Dont les jolis & menus doigts,
Car il en eſt de très-bien faites,
Semblèrent à l'anneau s'ajuſter quelquefois;
Mais la bague toujours trop petite ou trop ronde,
D'un dédain preſque égal rebutoit tout le monde.
Il fallut en venir enfin
Aux ſervantes, aux cuiſinières,
Aux tortillons, aux dindonnières,
En un mot à tout le fretin,
Dont les rouges & noires pattes,
Non moins que les mains délicates,
Eſpéroient un heureux deſtin.
Il s'y préſenta mainte fille
Dont le doigt gros & ramaſſé,
Dans la bague du prince eût auſſi peu paſſé
Qu'un cable au travers d'une aiguille.
On crut enfin que c'étoit fait,
Car il ne reſtoit en effet
Que la pauvre Peau d'Ane au fond de la cuiſine.
Mais comment croire, diſoit-on,
Qu'à régner le ciel la deſtine?
Le prince dit: Et pourquoi non?
Qu'on la faſſe venir. Chacun ſe prit à rire,
Criant tout haut: Que veut-on dire,
De faire entrer ici cette ſale guenon?
Mais lorſqu'elle tira de deſſous ſa peau noire
Une petite main qui ſembloit de l'ivoire
Qu'un peu de pourpre a coloré,

Et que de la bague fatale,
D'une juſteſſe ſans égale
Son petit doigt fut entouré;
La cour fut dans une ſurpriſe
Qui ne peut pas être compriſe.
On la menoit au roi dans ce tranſport ſubit;
Mais elle demanda qu'avant que de paroître
Devant ſon ſeigneur & ſon maître,
On lui donnât le temps de prendre un autre habit.
De cet habit, pour la vérité dire,
De tous côtés on s'apprêtoit à rire;
Mais lorſqu'elle arriva dans les appartemens,
Et qu'elle eut traverſé les ſalles,
Avec ſes pompeux vêtemens
Dont les riches beautés n'eurent jamais d'égales;
Que ſes aimables cheveux blonds,
Mêlés de diamans dont la vive lumière
En faiſoient autant de rayons;
Que ſes yeux bleus, grands, doux & longs,
Qui, pleins d'une majeſté fière,
Ne regardent jamais ſans plaire & ſans bleſſer;
Et que ſa taille enfin, ſi menue & ſi fine
Qu'avecque les deux mains on eût pu l'embraſſer,
Montrèrent leurs appas & leur grâce divine;
Des dames de la cour & de leurs ornemens
Tombèrent tous les agrémens.
Dans la joie & le bruit de toute l'aſſemblée,
Le bon Roi ne ſe ſentoit pas
De voir ſa bru poſſéder tant d'appas:
La reine en étoit affolée;
Et le prince, ſon cher amant,
De cent plaiſirs l'ame comblée,
Succomboit ſous le poids de ſon raviſſement.
Pour l'hymen auſſitôt chacun prit ſes meſures;

Le monarque en pria tous les rois d'alentour,
Qui tous brillans de diverſes parure,
Quittèrent leurs états pour être à ce grand jour.
On en vit arriver des climats de l'aurore,
Montés ſur de grands éléphans;
Il en vint du rivage More,
Qui, plus noirs & plus laids encore,
Faiſoient peur aux petits enfans;
Enfin de tous les coins du monde
Il en débarque, & la cour en abonde.
Mais nul prince, nul potentat,
N'y parut avec tant d'éclat
Que le père de l'épouſée,
Qui, d'elle autrefois amoureux,
Avoit avec le temps purifié les feux
Dont ſon ame étoit embrâſée:
Il en avoit banni tout déſir criminel,
Et de cette odieuſe flâme,
Le peu qui reſtoit dans ſon âme
N'en rendoit que plus vif ſon amour paternel.
Dès qu'il la vit: Que bénit ſoit le ciel
Qui veut bien que je te revoie,
Ma chère enfant, dit-il; &, tout pleurant de joie,
Courut tendrement l'embraſſer.
Chacun à ſon bonheur voulut s'intéreſſer,
Et le futur époux étoit ravi d'apprendre
Que d'un Roi ſi puiſſant il devenoit le gendre.
Dans ce moment la marraine arriva,
Qui raconta toute l'hiſtoire,
Et par ſon récit acheva
De combler Peau d'Ane de gloire.

Il n'eſt pas mal aiſé de voir
Que le but de ce Conte eſt qu'un enfant apprenne

Qu'il vaut mieux s'expoſer à la plus rude peine,
Que de manquer à ſon devoir;
Que la vertu peut être infortunée,
Mais qu'elle eſt toujours couronnée;
Que contre un fol amour & ſes fougueux tranſports,
La raiſon la plus forte eſt une foible digue,
Et qu'il n'eſt point de ſi riches tréſors
Dont un amant ne ſoit prodigue;
Que de l'eau claire & du pain bis
Suffiſent pour la nourriture
De toute jeune créature,
Pourvu qu'elle ait de beaux habits;
Que ſous le ciel il n'eſt point de femelle
Qui ne s'imagine être belle,
Et qui ſouvent ne s'imagine encor
Que, ſi des trois beautés la fameuſe querelle
S'étoit démêlée avec elle,
Elle auroit eu la pomme d'or.

Le conte de Peau d'Ane eſt difficile à croire;
Mais tant que dans le monde on aura des enfans,
Des mères & des mères-grand's
On en gardera la mémoire.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE

ÉLÉONORE DE HUBER.

VOTRE jeune âge, Éléonore,
Vous permet les amuſemens;
Vous y verrez aſſez de documens
Pour mériter qu'on s'en honore.
Quoique vous ſoyez à l'aurore
Du printemps de vos jeunes ans,
Déjà vous préférez des écrits pleins de ſens,
A ceux que nous voyons éclore
D'un fade Auteur outrant le ſentiment.
O vous, ma chère Eléonore,
Qui ſentez tout ſi vivement,
Et dont le cœur encore ignore
Ce que les paſſions y cauſent de tourment,
Ignorez-le toujours! Peau d'Ane vous apprend
Qu'il eſt un don plus cher encore
Que la beauté, qui fuit rapidement;
La ſolide vertu, c'eſt des dons le plus grand.
Mais, hélas! c'eſt trop rarement
Que le foible mortel l'implore.

PEAU D'ANE,

CONTE.

Il étoit une fois un roi si grand, si aimé de ses peuples, si respecté de tous ses voisins & de ses alliés, qu'on pouvoit dire qu'il étoit le plus heureux de tous les monarques. Son bonheur étoit encore confirmé par le choix qu'il avoit fait d'une princesse aussi belle que vertueuse; & ces heureux époux vivoient dans une union parfaite. De leur chaste hymen étoit née une fille douée de tant de grâces & de charmes, qu'ils ne regrettoient point d'avoir une plus ample lignée.

La magnificence, le goût & l'abondance régnoient dans son palais; les ministres sages & habiles, les courtisans vertueux & attachés, les domestiques fidelles & laborieux; ses écuries vastes & remplies des plus beaux chevaux du monde, couverts de riches caparaçons. Mais ce qui étonnoit les étrangers qui venoient admirer ces belles écuries, c'est qu'au lieu le plus apparent, un maître âne étaloit de longues & grandes oreilles. Ce n'étoit pas par fantaisie, mais avec raison,

que le roi lui avoit donné une place particulière & distinguée. Les vertus de ce rare animal méritoient cette distinction, puisque la nature l'avoit formé si extraordinaire, que sa litière, au lieu d'être mal-propre, étoit couverte tous les matins, avec profusion, de beaux écus au soleil & de louis d'or de toute espèce, qu'on alloit recueillir à son réveil.

Or, comme les vicissitudes de la vie s'étendent aussi-bien sur les rois que sur les sujets, & que toujours les biens sont mêlés de quelques maux, le Ciel permit que la reine fût tout-à-coup attaquée d'une âpre maladie pour laquelle, malgré la science & l'habileté des médecins, on ne put trouver aucun secours. La désolation fut générale. Le roi, sensible & amoureux, malgré le proverbe fameux qui dit que l'hymen est le tombeau de l'amour, s'affligeoit sans modération, faisoit des vœux ardens à tous les temples de son royaume, offroit sa vie pour celle d'une épouse si chérie; mais les Dieux & les Fées étoient invoqués en vain. La reine, sentant sa dernière heure approcher, dit à son époux qui fondoit en larmes: trouvez bon, avant que je meure, que j'exige une chose de vous; c'est que s'il vous prenoit envie de vous remarier..... A ces mots, le roi fit des cris pitoyables, prit

les mains de sa femme, les baigna de pleurs; & l'assurant qu'il étoit superflu de lui parler d'un second hyménée : Non, non, dit-il enfin, ma chère reine, parlez-moi plutôt de vous suivre. L'état, reprit la reine, avec une fermeté qui augmentoit les regrets de ce prince, l'état, qui doit exiger des successeurs, & ne vous ayant donné qu'une fille, doit vous presser d'avoir des fils qui vous ressemblent; mais je vous demande instamment, par tout l'amour que vous avez eu pour moi, de ne céder à l'empressement de vos peuples que lorsque vous aurez trouvé une princesse plus belle & mieux faite que moi; j'en veux votre serment, & alors je mourrai contente. On présume que la reine, qui ne manquoit pas d'amour-propre, avoit exigé ce serment, pensant bien que, ne croyant pas qu'il fût au monde personne qui pût l'égaler, c'étoit s'assurer que le roi ne se remarieroit jamais. Enfin elle mourut. Jamais mari ne fit tant de vacarme; pleurer, sanglotter jour & nuit, menus droits du veuvage, furent son unique occupation.

Les grandes douleurs ne durent pas. D'ailleurs, les grands de l'état s'assemblèrent, & vinrent en corps demander au roi de se remarier. Cette proposition lui parut dure, & lui

fit répandre de nouvelles larmes. Il allégua le ſerment qu'il avoit fait à la reine, défiant tous ſes conſeillers de pouvoir trouver une princeſſe plus belle & mieux faite que feue ſa femme, penſant que cela étoit impoſſible. Mais le conſeil traita de babiole une telle promeſſe, & dit qu'il importoit peu de la beauté, pourvu qu'une reine fût vertueuſe & point ſtérile; que l'état demandoit des princes pour ſon repos & ſa tranquillité; qu'à la vérité, l'infante avoit toutes les qualités requiſes pour faire une grande reine, mais qu'il falloit lui choiſir un étranger pour époux; & qu'alors, ou cet étranger l'emmèneroit chez lui, ou que, s'il régnoit avec elle, ſes enfans ne ſeroient plus réputés du même ſang, & que, n'y ayant point de prince de ſon nom, les peuples voiſins pouvoient leur ſuſciter des guerres qui entraîneroient la ruine du royaume. Le roi, frappé de ces conſidérations, promit qu'il ſongeroit à les contenter.

Effectivement, il chercha parmi les princeſſes à marier, qui ſeroit celle qui pourroit lui convenir. Chaque jour on lui portoit des portraits charmans; mais aucun n'avoit les grâces de la feue reine. Ainſi, il ne ſe déterminoit point. Malheureuſement il s'aviſa de trouver que l'infante ſa fille étoit non-ſeule-

ment belle & bien faite à ravir, mais qu'elle surpassoit encore de beaucoup la reine sa mère, en esprit & en agrément. Sa jeunesse, l'agréable fraîcheur de son beau teint, enflamma le roi d'un feu si violent, qu'il ne le put cacher à l'infante, & lui dit qu'il avoit résolu de l'épouser, puisqu'elle seule pouvoit le dégager de son serment.

La jeune princesse, remplie de vertu & de pudeur, pensa s'évanouir à cette horrible proposition. Elle se jeta aux pieds du roi son père, & le conjura avec toute la force qu'elle put trouver dans son esprit, de ne la pas contraindre à commettre un tel crime.

Le roi, qui s'étoit mis en tête ce bisarre projet, avoit consulté un vieux Druïde, pour mettre la conscience de la jeune princesse en repos. Ce Druïde, moins religieux qu'ambitieux, sacrifia à l'honneur d'être confident d'un grand roi, l'intérêt de l'innocence & de la vertu, & s'insinua avec tant d'adresse dans l'esprit du roi, lui adoucit tellement le crime qu'il alloit commettre, qu'il lui persuada même que c'étoit une œuvre pie que d'épouser sa fille. Ce prince, flatté par les discours de ce scélérat, l'embrassa, & revint d'avec lui plus entêté que jamais de son projet : il fit donc ordonner à l'infante de se préparer à lui obéir.

La jeune princeſſe, outrée d'une vive douleur, n'imagina rien autre choſe que d'aller trouver la fée des Lilas ſa marraine. Pour cet effet, elle partit la même nuit dans un joli cabriolet attelé d'un gros mouton qui ſavoit tous les chemins. Elle y arriva heureuſement. La fée, qui aimoit l'infante, lui dit qu'elle ſavoit tout ce qu'elle venoit lui dire, mais qu'elle n'eût aucun ſouci, rien ne lui pouvant nuire, ſi elle exécutoit fidellement ce qu'elle alloit lui preſcrire. Car, ma chère enfant, lui dit-elle, ce ſeroit une grande faute que d'épouſer votre père; mais, ſans le contredire, vous pouvez l'éviter: dites-lui que pour remplir une fantaiſie que vous avez, il faut qu'il vous donne une robe de la couleur du temps; jamais, avec tout ſon amour & ſon pouvoir, il ne pourra y parvenir. La princeſſe remercia bien ſa marraine, & dès le lendemain matin elle dit au roi ſon père ce que la fée lui avoit conſeillé, & proteſta qu'on ne tireroit d'elle aucun aveu, qu'elle n'eût la robe couleur du temps. Le roi, ravi de l'eſpérance qu'elle lui donnoit, aſſembla les plus fameux ouvriers, & leur commanda cette robe, ſous la condition que s'ils ne pouvoient réuſſir il les feroit tous pendre. Il n'eut pas le chagrin d'en venir à cette extrêmité: dès le ſecond jour ils ap-

portèrent la robe si désirée. L'empirée n'est pas d'un plus beau bleu, lorsqu'il est ceint de nuages d'or, que cette belle robe lorsqu'elle fut étalée. L'infante en fut toute contristée, & ne savoit comment se tirer d'embarras. Le roi pressoit la conclusion. Il fallut recourir encore à la marraine, qui, étonnée de ce que son secret n'avoit pas réussi, lui dit d'essayer d'en demander une de la couleur de la lune. Le roi, qui ne pouvoit lui rien refuser, envoya chercher les plus habiles ouvriers, & leur commanda si expressément une robe couleur de la lune, qu'entre ordonner & l'apporter, il n'y eut pas vingt-quatre heures. L'infante, plus charmée de cette superbe robe que des soins du roi son père, s'affligea immodérément lorsqu'elle fut avec ses femmes & sa nourrice. La fée des Lilas, qui savoit tout, vint au secours de l'affligée princesse, & lui dit : ou je me trompe fort, ou je crois que si vous demandez une robe couleur du soleil, nous viendrons à bout de dégoûter le roi votre père, car jamais on ne pourra parvenir à faire une pareille robe. L'infante en convint, demanda la robe; & l'amoureux roi donna sans regret tous les diamans & les rubis de sa couronne pour aider à ce superbe ouvrage, avec ordre de ne rien épargner pour

rendre cette robe égale au soleil. Aussi, dès qu'elle parut, tous ceux qui la virent déployée furent obligés de fermer les yeux, tant ils furent éblouis. C'est de ce temps que datent les lunettes vertes & les verres noirs. Que devint l'infante à cette vue ! Jamais on n'avoit rien vu de si beau & de si artistement ouvré. Elle étoit confondue ; & sous prétexte d'en avoir mal aux yeux, elle se retira dans sa chambre, où la fée l'attendoit, plus honteuse qu'on ne peut dire. Ce fut bien pis ; car en voyant la robe du soleil, elle devint rouge de colère. Oh ! pour le coup, ma fille, dit-elle à l'infante, nous allons mettre l'indigne amour de votre père à une terrible épreuve. Je le crois bien entêté de ce mariage, qu'il croit si prochain ; mais je pense qu'il sera un peu étourdi de la demande que je vous conseille de lui faire ; c'est la peau de cet âne qu'il aime si passionnément, & qui fournit à toutes ses dépenses avec tant de profusion : allez, & ne manquez pas de lui dire que vous désirez cette peau. L'infante, ravie de trouver encore un moyen d'éluder un mariage qu'elle détestoit, & qui pensoit en même temps que son père ne pourroit jamais se résoudre à sacrifier son âne, vint le trouver, & lui exposa son désir pour la peau de ce bel

animal. Quoique le roi fût étonné de cette fantaisie, il ne balança pas à la satisfaire. Le pauvre âne fut sacrifié, & la peau galamment apportée à l'infante, qui, ne voyant plus aucun moyen d'éluder son malheur, s'alloit désespérer lorsque sa marraine accourut. Que faites-vous, ma fille ? dit-elle, voyant la princesse déchirant ses cheveux & meurtrissant ses belles joues; voici le moment le plus heureux de votre vie. Enveloppez-vous de cette peau, sortez de ce palais, & allez tant que terre vous pourra porter : lorsqu'on sacrifie tout à la vertu, les Dieux savent en récompenser. Allez, j'aurai soin que votre toilette vous suive partout; en quelque lieu que vous vous arrêtiez, votre cassette, où seront vos habits & vos bijoux, suivra vos pas sous terre; & voici ma baguette que je vous donne : en frappant la terre quand vous aurez besoin de cette cassette, elle paroîtra devant vos yeux : mais hâtez-vous de partir, & ne tardez pas. L'infante embrassa mille fois sa marraine, la pria de ne pas l'abandonner, s'affubla de cette vilaine peau, après s'être barbouillée de suie de cheminée, & sortit de ce riche palais sans être reconnue de personne.

L'absence de l'infante causa une grande rumeur. Le roi, au désespoir, qui avoit fait

préparer une fête magnifique, étoit inconsolable. Il fit partir plus de cent gendarmes & plus de mille mousquetaires pour aller à la quête de sa fille; mais la fée, qui la protégeoit, la rendoit invisible aux plus habiles recherches; ainsi, il fallut bien s'en consoler.

Pendant ce temps l'infante cheminoit. Elle alla bien loin, bien loin, encore plus loin, & cherchoit partout une place; mais, quoique par charité on lui donnât à manger, on la trouvoit si crasseuse, que personne n'en vouloit. Cependant elle entra dans une belle ville, à la porte de laquelle étoit une métairie, dont la fermière avoit besoin d'un souillon pour laver les torchons, & nettoyer les dindons & l'auge des cochons. Cette femme, voyant cette voyageuse si mal-propre, lui proposa d'entrer chez elle; ce que l'infante accepta de grand cœur, tant elle étoit lasse d'avoir tant marché. On la mit dans un coin reculé de la cuisine, où elle fut, les premiers jours, en butte aux plaisanteries grossières de la valetaille, tant sa peau d'âne la rendoit sale & dégoûtante. Enfin, on s'y accoutuma; d'ailleurs elle étoit si soigneuse de remplir ses devoirs, que la fermière la prit sous sa protection. Elle conduisoit les moutons, les faisoit parquer au temps où il le falloit; elle

menoit les dindons paître avec une intelligence qui sembloit qu'elle n'eût jamais fait autre chose : aussi tout fructifioit sous ses belles mains.

Un jour qu'assise près d'une claire fontaine, où elle déploroit souvent sa triste condition, elle s'avisa de s'y mirer, l'effroyable peau d'âne, qui faisoit sa coiffure & son habillement, l'épouvanta. Honteuse de cet ajustement, elle se décrassa le visage & les mains, qui devinrent plus blanches que l'ivoire, & son beau teint reprit sa fraîcheur naturelle. La joie de se trouver si belle lui donna envie de s'y baigner, ce qu'elle exécuta ; mais il fallut remettre son indigne peau pour retourner à la métairie. Heureusement le lendemain étoit un jour de fête ; ainsi elle eut le loisir de tirer sa cassette, d'arranger sa toilette, de poudrer ses beaux cheveux, & de mettre sa belle robe couleur du temps. Sa chambre étoit si petite, que la queue de cette belle robe ne pouvoit pas s'étendre. La belle princesse se mira & s'admira elle-même avec raison, si bien qu'elle résolut, pour se désennuyer, de mettre tour-à-tour ses belles robes les fêtes & les dimanches, ce qu'elle exécuta ponctuellement. Elle mêloit des fleurs & des diamans dans ses beaux cheveux avec un art admi-

rable; & souvent elle soupiroit de n'avoir pour témoin de sa beauté, que ses moutons & ses dindons qui l'aimoient autant avec son horrible peau d'âne, dont on lui avoit donné le nom dans cette ferme.

Un jour de fête que Peau-d'Ane avoit mis la robe couleur du soleil, le fils du roi à qui cette ferme appartenoit, vint y descendre pour se reposer en revenant de la chasse. Ce prince étoit jeune, beau & admirablement bien fait, l'amour de son père & de la reine sa mère, & adoré des peuples. On offrit à ce jeune prince une colation champêtre, qu'il accepta; puis il se mit à parcourir les basses-cours & tous leurs recoins. En courant ainsi de lieu en lieu, il entra dans une sombre allée, au bout de laquelle il vit une porte fermée. La curiosité lui fit mettre l'œil à la serrure. Mais que devint-il en appercevant la princesse si belle & si richement vêtue, qu'à son air noble & modeste il prit pour une divinité? L'impétuosité du sentiment qu'il éprouva dans ce moment, l'auroit porté à enfoncer la porte, sans le respect que lui inspira cette ravissante personne.

Il sortit avec peine de cette petite allée sombre & obscure, mais ce fut pour s'informer qui demeuroit dans cette petite chambre.

On lui répondit que c'étoit une souillon qu'on nommoit Peau-d'Ane, à cause de la peau dont elle s'habilloit; & qu'elle étoit si sale & si crasseuse, que personne ne la regardoit ni ne lui parloit, & qu'on ne l'avoit prise que par pitié pour garder les moutons & les dindons.

Le prince, peu satisfait de cet éclaircissement, vit bien que ces gens grossiers n'en savoient pas davantage, & qu'il étoit inutile de les questionner. Il revint au palais du roi son père, plus amoureux qu'on ne peut dire, ayant continuellement devant les yeux la belle image de cette divinité qu'il avoit vue par le trou de la serrure. Il se repentit de n'avoir pas heurté à la porte, & se promit bien de n'y pas manquer une autre fois. Mais l'agitation de son sang, causée par l'ardeur de son amour, lui donna, dans la même nuit, une fièvre si terrible, que bientôt il fut réduit à l'extrémité. La reine sa mère, qui n'avoit que lui d'enfant, se désespéroit de ce que tous les remèdes étoient inutiles. Elle promettoit en vain les plus grandes récompenses aux médecins; ils y employoient tout leur art, mais rien ne guérissoit le prince. Enfin ils devinèrent qu'un mortel chagrin causoit tout ce ravage; ils en avertirent la reine, qui, toute pleine de ten-

dreſſe pour ſon fils, vint le conjurer de dire la cauſe de ſon mal; & que quand il s'agiroit de lui céder la couronne, le roi ſon père deſcendroit de ſon trône ſans regret pour l'y faire monter : que s'il déſiroit quelque princeſſe, quand même on ſeroit en guerre avec le roi ſon père, & qu'on eût dè juſtes ſujets de s'en plaindre, on ſacrifieroit tout pour obtenir ce qu'il déſiroit; mais qu'elle le conjuroit de ne pas ſe laiſſer mourir, puiſque de ſa vie dépendoit la leur. La reine n'acheva pas ce touchant diſcours ſans mouiller le viſage du prince d'un torrent de larmes. Madame, lui dit enfin le prince, avec une voix fort foible, je ne ſuis pas aſſez dénaturé pour déſirer la couronne de mon père; plût au ciel qu'il vive de longues années, & qu'il veuille bien que je ſois long-temps le plus fidelle & le plus reſpectueux de ſes ſujets! Quant aux princeſſes que vous m'offrez, je n'ai point encore penſé à me marier; & vous penſez bien que, ſoumis comme je le ſuis à vos volontés, je vous obéirai toujours, quoi qu'il m'en coûte. Ah! mon fils, reprit la reine, rien ne nous coûtera pour te ſauver la vie; mais, mon cher fils, ſauve la mienne & celle du roi ton père, en me déclarant ce que tu déſires, & ſois bien aſſuré qu'il te ſera accordé. Eh bien, ma-

dame, dit-il, puisqu'il faut vous déclarer ma pensée, je vais vous obéir; je me ferois un crime de mettre en danger deux têtes qui me sont si chères. Oui, ma mère, je désire que Peau-d'Ane me fasse un gâteau, & que, dès qu'il sera fait, on me l'apporte. La reine étonnée de ce nom bizarre, demanda qui étoit cette Peau-d'Ane? C'est, madame, reprit un de ses officiers, qui par hasard avoit vu cette fille, c'est, la plus vilaine bête, après le loup; une noire peau, une craffeuse qui loge dans votre métairie, & qui garde vos dindons. N'importe, dit la reine: mon fils, au retour de la chasse, a peut-être mangé de sa pâtisserie; c'est une fantaisie de malade; en un mot, je veux que Peau-d'Ane, puisque Peau-d'Ane y a, lui fasse promptement un gâteau. On courut à la métairie, & l'on fit venir Peau-d'Ane pour lui ordonner de faire de son mieux un gâteau pour le prince.

Quelques auteurs ont assuré que Peau-d'Ane, au moment que ce prince avoit mis l'œil à la serrure, les siens l'avoient apperçu; & puis, que regardant par sa petite fenêtre, elle avoit vu ce prince si jeune, si beau & si bien fait, que l'idée lui en étoit restée, & que souvent ce souvenir lui avoit coûté quelques soupirs. Quoi qu'il en soit, Peau-d'Ane l'ayant vu,

ou en ayant beaucoup entendu parler avec éloge, ravie de pouvoir trouver un moyen d'être connue, s'enferma dans sa chambrette, jeta sa vilaine peau, se décrassa le visage & les mains, se coiffa de ses blonds cheveux, mit un beau corset d'argent brillant, un jupon pareil, & se mit à faire le gâteau tant désiré : elle prit de la plus pure farine, des œufs & du beurre bien frais. En travaillant, soit de dessein soit autrement, une bague qu'elle avoit au doigt tomba dans la pâte, & s'y mêla. Dès que le gâteau fut cuit, s'affublant de son horrible peau, elle donna le gâteau à l'officier, à qui elle demanda des nouvelles du prince ; mais cet homme ne daignant pas lui répondre, courut chez le prince lui porter ce gâteau.

Le prince le prit avidement des mains de cet homme, & le mangea avec une telle vivacité, que les médecins qui étoient présens ne manquèrent pas de dire que cette fureur n'étoit pas un bon signe. Effectivement le prince pensa s'étrangler par la bague qu'il trouva dans un des morceaux du gâteau, mais il l'a retira adroitement de sa bouche ; & son ardeur à dévorer ce gâteau se ralentit, en examinant cette fine émeraude montée sur un jonc d'or dont le cercle étoit si étroit, qu'il jugea ne pouvoir servir qu'au plus petit joli doigt du monde.

Il baisa mille fois cette bague, la mit sous son chevet, & l'en tiroit à tout moment, quand il croyoit n'être vu de personne. Le tourment qu'il se donna pour imaginer comment il pourroit voir celle à qui cette bague pouvoit aller, & n'osant croire, s'il demandoit Peau-d'Ane qui avoit fait ce gâteau qu'il avoit demandé, qu'on lui accordât de la faire venir, n'osant non plus dire ce qu'il avoit vu par le trou de cette serrure, de crainte qu'on ne se moquât de lui, & qu'on ne le prît pour un visionnaire, toutes ces idées le tourmentant à la fois, la fièvre le reprit fortement; & les médecins, ne sachant plus que faire, déclarèrent à la reine que le prince étoit malade d'amour. La reine accourut chez son fils avec le roi qui se désoloit: Mon fils, mon cher fils, s'écrie le monarque affligé, nommenous celle que tu veux; nous jurons que nous te la donnerons, fût-elle la plus vile des esclaves. La reine, en l'embrassant, lui confirma le serment du roi. Le prince attendri par les larmes & les caresses des auteurs de ses jours: mon père & ma mère, leur dit-il, je n'ai point dessein de faire une alliance qui vous déplaise; & pour preuve de cette vérité, dit-il en tirant l'émeraude de dessous son chevet, c'est que j'épouserai celle à qui cette bague

ira, telle qu'elle ſoit; & il n'y a pas apparence que celle qui aura ce joli doigt ſoit une ruſtaude ou une payſanne. Le roi & la reine prirent la bague, l'examinèrent curieuſement, & jugèrent, ainſi que le prince, que cette bague ne pouvoit aller qu'à quelque fille de bonne maiſon. Alors le roi ayant embraſſé ſon fils, en le conjurant de guérir, ſortit, fit ſonner les tambours, les fifres & les trompèttes par toute la ville, & crier par ſes hérauts, que l'on n'avoit qu'à venir au palais eſſayer une bague; & que celle à qui elle iroit juſte, épouſeroit l'héritier du trône.

Les princeſſes d'abord arrivèrent, puis les ducheſſes, les marquiſes & les baronnes; mais elles eurent beau toutes s'amenuiſer les doigts, aucune ne put mettre la bague. Il fallut en venir aux griſettes, qui, toutes jolies qu'elles étoient, avoient toutes le doigt trop gros. Le prince, qui ſe portoit mieux, faiſoit lui-même l'eſſai. Enfin on en vint aux filles-de-chambre; elles ne réuſſirent pas mieux. Il n'y avoit plus perſonne qui n'eût eſſayé cette bague ſans ſuccès, lorſque le prince demanda les cuiſinières, les marmitonnes, les gardeuſes de moutons: on amena tout cela: mais leurs gros doigts rouges & courts ne purent ſeulement aller par-delà l'ongle. A-t-on fait venir cette

Peau-d'Ane qui m'a fait un gâteau ces jours derniers, dit le prince ? Chacun se prit à rire, & lui dit que non, tant elle étoit sale & crasseuse. Qu'on l'aille chercher tout-à-l'heure, dit le roi; il ne sera pas dit que j'aie excepté quelqu'un. On courut, en riant & se moquant, chercher la dindonnière.

L'infante qui avoit entendu les tambours & le cri des hérauts d'armes, s'étoit bien doutée que sa bague faisoit ce tintamare : elle aimoit le prince; &, comme le véritable amour est craintif & n'a point de vanité, elle étoit dans la crainte continuelle que quelque dame n'eût le doigt aussi menu que le sien. Elle eut donc une grande joie quand on vint la chercher, & qu'on heurta à sa porte. Depuis qu'elle avoit su qu'on cherchoit un doigt propre à mettre sa bague, je ne sais quel espoir l'avoit portée à se coiffer plus soigneusement & à mettre son beau corps d'argent, avec le jupon plein de falbalas de dentelles d'argent, semés d'émeraudes. Sitôt qu'elle entendit qu'on heurtoit à la porte, & qu'on l'appeloit pour aller chez le prince, elle remit promptement sa peau d'âne, ouvrit sa porte; & ses gens, en se moquant d'elle, lui dirent que le roi la demandoit pour lui faire épouser son fils; puis, avec de longs éclats de rire, ils la menèrent

Est-ce vous qui logez au fond de cette allée obscure, dans la troisieme Basse-Cour de la Métairie?

chez le prince, qui, lui-même étonné de l'accoutrement de cette fille, n'osa croire que ce fût celle qu'il avoit vue si pompeuse & si belle: Triste & confus de s'être si lourdement trompé, est-ce vous, lui dit-il, qui logez au fond de cette allée obscure dans la troisième basse-cour de la métairie? Oui, Seigneur, répondit-elle. Montrez-moi votre main, dit-il en tremblant & poussant un profond soupir. Dame! qui fut bien surpris? Ce furent le roi & la reine, ainsi que tous les chambellans & les grands de la cour, lorsque de dessous cette peau noire & crasseuse, sortit une main délicate, blanche & couleur de rose, où la bague s'ajusta sans peine au plus petit joli doigt du monde; & par un petit mouvement que l'infante se donna la peau étant tombée, elle parut d'une beauté si ravissante, que le prince, tout foible qu'il étoit, se mit à ses genoux, & les serra avec une ardeur qui la fit rougir; mais on ne s'en apperçut presque pas, parce que le roi & la reine vinrent l'embrasser de toute leur force, & lui demander si elle ne vouloit pas bien épouser leur fils. La princesse, confuse de tant de caresses, & de l'amour que lui marquoit ce jeune prince, alloit cependant les en remercier, lorsque le plafond du sallon s'ouvrit, & que la fée des Lilas, descendant dans

un char fait de branches & de fleurs de ſon nom, conta, avec une grâce infinie, l'hiſtoire de l'infante. Le roi & la reine, charmés de voir que Peau-d'Ane étoit une grande princeſſe, redoublèrent leurs careſſes; mais le prince fut encore plus ſenſible à la vertu de la princeſſe, & ſon amour s'accrut par cette connoiſſance. L'impatience du prince pour épouſer la princeſſe fut telle, qu'à peine donna-t-il le temps de faire les préparatifs convenables pour cet auguſte hyménée. Le roi & la reine qui étoient affolés de leur belle-fille, lui faiſoient mille careſſes, & la tenoient inceſſamment dans leurs bras. Elle avoit déclaré qu'elle ne pouvoit épouſer le prince ſans le conſentement du roi ſon père: auſſi fut-il le premier auquel on envoya une invitation, ſans lui dire quelle étoit l'épouſée; la fée des Lilas, qui préſidoit à tout, comme de raiſon, l'avoit exigé, à cauſe des conſéquences. Il vint des rois de tous les pays; les uns en chaiſe à porteurs, d'autres en cabriolet, de plus éloignés montés ſur des éléphans, ſur des tigres, ſur des aigles: mais le plus magnifique & le plus puiſſant, fut le père de l'infante, qui heureuſement avoit oublié ſon amour déréglé, & avoit épouſé une reine veuve fort belle, dont il n'avoit point eu d'enfant. L'infante courut

au-devant de lui ; il la reconnut auſſitôt, & l'embraſſa avec une grande tendreſſe, avant qu'elle eût eu le temps de ſe jeter à ſes genoux. Le roi & la reine lui préſentèrent leur fils, qu'il combla d'amitié. Les noces ſe firent avec toute la pompe imaginable. Les jeunes époux, peu ſenſibles à ces magnificences, ne virent & ne regardèrent qu'eux. Le roi, père du prince, fit couronner ſon fils ce même jour, &, lui baiſant la main, le plaça ſur ſon trône, malgré la réſiſtance de ce fils ſi bien né : mais il fallut bien obéir. Les fêtes de cet illuſtre mariage durèrent près de trois mois, & l'amour des deux époux dureroit encore, tant ils s'aimoient, s'ils n'étoient pas morts cent ans après.

MORALITÉ.

Le conte de Peau d'Ane eſt difficile à croire ;
Mais tant que dans le monde on aura des enfants,
Des mères & des mères-grand's,
On en gardera la mémoire.

LES SOUHAITS RIDICULES, CONTE.

Si vous étiez moins raiſonnable,
Je me garderois bien de venir vous conter
La folle & peu galante fable
Que je m'en vais vous débiter.
Une aune de boudin en fournit la matière:
Une aune de boudin, ma chère,
Quelle pitié? C'eſt une horreur,
S'écrioit une précieuſe,
Qui, toujours tendre & ſérieuſe,
Ne veut ouir parler que d'affaires de cœur.
Mais vous qui, mieux qu'ame qui vive,
Savez charmer en racontant,
Et dont l'expreſſion eſt toujours ſi naïve,
Que l'on croit voir ce qu'on entend;
Qui ſavez que c'eſt la manière
Dont quelque choſe eſt inventé,
Qui, beaucoup plus que la matière,
De tout récit fait la beauté;
Vous aimerez ma fable & ſa moralité:
J'en ai, j'oſe le dire, une aſſurance entière.

Il étoit une fois un pauvre Bucheron
Qui, las de ſa pénible vie,
Avoit, diſoit-il, grande envie
De s'aller repoſer aux bords de l'Achéron,

Repréſentant

Représentant dans sa douleur profonde,
Que, depuis qu'il étoit au monde,
Le Ciel cruel n'avoit jamais
Voulu remplir un seul de ses souhaits.
Un jour que, dans le bois, il se mit à se plaindre,
A lui, la foudre en main, Jupiter apparut :
On auroit peine à bien dépeindre
La peur que le bon homme en eut.
Je ne veux rien, dit-il, en se jetant par terre ;
Point de souhaits, point de tonnerre,
Seigneur ; demeurons but à but.
Cesse d'avoir aucune crainte ;
Je viens, dit Jupiter, touché de ta complainte,
Te faire voir le tort que tu me fais :
Écoute donc. Je te promets,
Moi qui du monde entier suis le souverain maître,
D'exaucer pleinement les trois premiers souhaits
Que tu voudras former sur quoi que ce puisse être :
Vois ce qui peut te rendre heureux,
Vois ce qui peut te satisfaire ;
Et comme ton bonheur dépend tout de tes vœux,
Songes-y bien avant que de les faire.
A ces mots, Jupiter dans les cieux remonta ;
Et le gai Bucheron, embrassant sa falourde,
Pour retourner chez lui sur son dos la jeta.
Cette charge jamais ne lui parut moins lourde.
Il ne faut pas, disoit-il en trottant,
Dans tout ceci, rien faire à la légère ;
Il faut, le cas est important,
En prendre avis de notre ménagère.
Çà, dit-il, en entrant sous son toit de fougère,
Faisons, Fanchon, grand feu, grand'chère ;
Nous sommes riches à jamais,
Et nous n'avons qu'à faire des souhaits.

Là-dessus tout au long le fait il lui raconte.
A ce récit, l'épouse, vive & prompte,
Forma dans son esprit mille vastes projets:
Mais, considérant l'importance
De s'y conduire avec prudence,
Blaise, mon cher ami, dit-elle à son époux,
Ne gâtons rien par notre impatience;
Examinons bien entre nous
Ce qu'il faut faire en pareille occurrence:
Remettons à demain notre premier souhait,
Et consultons notre chevet.
Je l'entends bien ainsi, dit le bon homme Blaise;
Mais va tirer du vin derrière ces fagots.
A son retour, il but; & goûtant à son aise,
Près d'un grand feu, la douceur du repos,
Il dit, en s'appuyant sur le dos de sa chaise:
Pendant que nous avons une si bonne braise,
Qu'une aune de boudin viendroit bien à propos!
A peine acheva-t-il de prononcer ces mots,
Que sa femme apperçut, grandement étonnée,
Un boudin fort long, qui, partant
D'un des coins de la cheminée,
S'approchoit d'elle en serpentant.
Elle fit un cri dans l'instant;
Mais, jugeant que cette aventure
Avoit pour cause le souhait
Que, par bêtise toute pure,
Son homme imprudent avoit fait,
Il n'est point de pouille & d'injure
Que, de dépit & de courroux,
Elle ne dit au pauvre époux.
Quand on peut, disoit-elle, obtenir un empire,
De l'or, des perles, des rubis,
Des diamans, de beaux habits,

Eſt-ce alors du boudin qu'il faut que l'on déſire ?
Eh bien, j'ai tort, dit-il ; j'ai mal placé mon choix ;
J'ai commis une faute énorme ;
Je ferai mieux une autre fois.
Bon, bon, dit-elle, attendez-moi ſous l'orme :
Pour faire un tel ſouhait, il faut être bien bœuf !
L'époux, plus d'une fois emporté de colère,
Penſa faire tout bas le ſouhait d'être veuf ;
Et peut-être, entre nous, ne pouvoit-il mieux faire.
Les hommes, diſoit-il, pour ſouffrir ſont bien nés !
Peſte ſoit du boudin, & du boudin encore ;
Plût à Dieu, maudite pécore,
Qu'il te pendit au bout du nez.
La prière auſſitôt du ciel fut écoutée ;
Au nez de l'épouſe irritée
L'aune de boudin s'attacha.
Ce prodige imprévu grandement le fâcha.
Fanchon étoit jolie ; elle avoit bonne grâce ;
Et, pour dire ſans fard la vérité du fait,
Cet ornement en cette place
Ne faiſoit pas un bon effet ;
Si ce n'eſt qu'en pendant ſur le bas du viſage,
Il l'empêchoit de parler aiſément ;
Pour un époux merveilleux avantage,
Et ſi grand, qu'il penſa, dans cet heureux moment,
Ne ſouhaiter rien davantage !
Je pourrois bien, diſoit-il à part ſoi,
Après un malheur ſi funeſte,
Avec le ſouhait qui me reſte,
Tout d'un plein ſaut me faire roi.
Rien n'égale, il eſt vrai ; la grandeur ſouveraine ;
Mais encore faut-il ſonger
Comment ſeroit faite la reine,
Et dans quelle douleur ce ſeroit la plonger,

De l'aller placer sur un trône
Avec un nez plus long qu'une aune.
Il faut l'écouter sur cela;
Et qu'elle-même elle soit la maîtresse
De devenir une grande princesse,
En conservant l'horrible nez qu'elle a;
Ou de demeurer Bucheronne
Avec un nez comme un autre personne,
Et tel qu'elle l'avoit avant ce malheur-là.
La chose bien examinée,
Quoiqu'elle sût d'un sceptre & la force, & l'effet,
Et que, quand on est couronnée,
On a toujours le nez bien fait;
Comme au désir de plaire il n'est rien qui ne cède,
Elle aima mieux garder son bavolet,
Que d'être reine & d'être laide.
Ainsi le Bucheron ne changea point d'état,
Ne devint point grand potentat,
D'écus ne remplit point sa bourse;
Trop heureux d'employer son souhait qui restoit,
Foible bonheur, pauvre ressource,
A remettre sa femme en l'état qu'elle étoit.

BIEN est donc vrai qu'aux hommes misérables,
Aveugles, imprudens, inquiets, variables,
Pas n'appartient de faire des souhaits;
Et que peu d'entre eux sont capables
De bien user des dons que le ciel leur a faits.

NOUVEAUX CONTES

DES FÉES,

Par Madame la Comteſſe de MURAT.

LE PARFAIT AMOUR,

CONTE.

DANS un de ces agréables pays qui ſont dépendans de l'empire des fées, régnoit la redoutable Danamo ; elle étoit ſavante dans ſon art, cruelle dans ſes actions & glorieuſe de l'honneur d'être deſcendue de la célèbre Calipſo, dont les charmes eurent la gloire & le pouvoir, en arrêtant le fameux Ulyſſe, de triompher de la prudence des vainqueurs de Troyes.

Elle étoit grande, avoit l'air farouche, & ſa fierté s'étoit ſoumiſe avec beaucoup de peine aux dures loix de l'hymen ; l'amour n'avoit jamais pu parvenir juſques à ſon cœur, mais le deſſein d'unir un royaume floriſſant à celui dont elle étoit reine, & un autre

qu'elle avoit usurpé, lui avoit fait épouser un vieux roi de ses voisins.

Il mourut peu d'années après son mariage, & il en demeura à la fée une fille, qui fut nommée Azire; elle étoit d'une laideur extraordinaire, mais elle ne paroissoit point telle aux yeux de Danamo, elle la trouvoit charmante, peut-être à cause qu'elle lui ressembloit parfaitement. Elle devoit être reine de trois royaumes, cette circonstance adoucit bien des défauts; elle fut demandée par tous les princes les plus puissans des contrées voisines.

Cet empressement, joint à l'aveugle amitié de Danamo, acheva de rendre sa vanité insupportable; elle étoit désirée avec ardeur, donc elle étoit digne de l'être.

C'étoit ainsi que la fée & la princesse raisonnoient entr'elles & jouissoient du plaisir de se tromper. Cependant Danamo ne songeoit qu'à rendre le bonheur de la princesse aussi parfait qu'elle l'en trouvoit digne; elle élevoit dans son palais un jeune prince, fils de son frère.

Il s'appelloit Parcin Parcinet, il avoit l'air noble, la taille fine, une grande quantité de cheveux blonds admirables; l'amour pouvoit être jaloux de son pouvoir, car ce dieu n'a

jamais eu de flèches aux pointes dorées, ſi ſûres de triompher des cœurs ſans réſiſtance, que l'étoient les beaux yeux de Parcin Parcinet. Il faiſoit bien tout ce qu'il vouloit faire, il danſoit parfaitement, il chantoit de même, & il gagnoit tous les prix des tournois, dès qu'il prenoit la peine de les diſputer.

Ce jeune prince faiſoit les délices de la cour, & Danamo qui avoit ſes deſſeins, ne s'étoit point oppoſée aux reſpects & à l'admiration que l'on avoit pour lui.

Le roi, père de Parcin Parcinet, étoit frère de la fée; elle lui déclara la guerre, ſans même en chercher de raiſons. Ce roi combattit vaillamment à la tête de ſes troupes; mais que peut une armée contre le pouvoir d'une fée auſſi ſavante que Danamo? Elle ne laiſſa balancer la victoire qu'autant qu'il falloit pour que ſon malheureux frère périt en cette occaſion. Dès qu'il fut mort, d'un coup de baguette elle diſſipa ſes ennemis, & ſe rendit maîtreſſe du royaume.

Parcin Parcinet étoit encore au berceau, on l'apporta à Danamo: on auroit entrepris en vain de le cacher à une fée, il avoit déjà ces grâces ſéduiſantes qui gagnent les cœurs. Danamo le careſſa, & peu de jours après

elle l'emmena avec elle dans son royaume.

Ce prince avoit dix-huit ans, quand la fée voulant enfin exécuter ses desseins, formés depuis tant d'années, résolut d'unir Parcin Parcinet à la princesse sa fille. Elle ne douta pas un moment de la joie infinie qu'auroit ce jeune prince, né ambitieux, destiné par ses malheurs à vivre sujet, de devenir en un jour souverain de trois empires; elle envoya quérir la princesse, & lui découvrit enfin le choix qu'elle avoit fait pour elle.

La princesse écouta ce discours avec une émotion qui fit juger à la fée que cette résolution, en faveur de Parcin Parcinet, déplaisoit à sa fille. Je vois bien, lui dit-elle, en remarquant que son trouble augmentoit encore, que tu voulois porter ton ambition plus loin, & joindre à ton empire celui d'un de ces rois qui t'ont tant de fois demandée. Mais de quels rois Parcin Parcinet ne peut-il pas être vainqueur? Son courage est au-dessus de tous; les sujets d'un prince si parfait pourroient bien un jour en sa faveur devenir rebelles. En te donnant à lui, je t'assure la possession de son royaume. Pour sa personne il est inutile d'en parler, tu sais que les plus fières beautés n'ont pu résister à ses charmes.

La princeſſe ſe jetant tout-d'un-coup aux pieds de la fée, interrompit ſon diſcours, & lui avoua ue ſon cœur n'avoit pu réſiſter à ce jeune vainqueur, fameux par tant de conquêtes; mais, ajouta-t-elle en rougiſſant, j'ai donné mille marques de ma tendreſſe à l'inſenſible Parcin Parcinet, il les a reçues avec une froideur qui me déſeſpère. C'eſt qu'il n'oſoit élever ſes penſées juſques à toi, reprit l'orgueilleuſe fée, il a ſans doute craint de me déplaire, & je lui ſais bon gré de ſon reſpect.

Cette opinion flatteuſe étoit trop convenable à l'inclination & à la vanité de la princeſſe, pour ne s'en pas laiſſer perſuader. Enfin, la fée envoya querir Parcin Parcinet; il vint la trouver dans un cabinet magnifique où elle l'attendoit avec la princeſſe ſa fille. Appelle tout ton courage à ton ſecours, lui dit-elle, dès qu'il parut; ce n'eſt pas pour ſoutenir des malheurs, mais c'eſt pour ne pas ſuccomber ſous ta bonne fortune: tu vas régner, Parcin Parcinet, & pour comble de bonheur, tu vas régner en épouſant ma fille. Moi, madame, s'écria le jeune prince, avec un étonnement où il étoit aiſé de remarquer que la joie n'avoit point de part, moi je vais épouſer la princeſſe, continua-t-il, en recu-

lant quelques pas ? Hé ! quel dieu vient ſe mêler de ma deſtinée ? que n'en laiſſe-t-il le ſoin au ſeul à qui je demandois du ſecours ?

Ces paroles furent prononcées par le prince avec un emportement où ſon cœur prenoit trop de part, pour pouvoir être d'abord arrêté par ſa raiſon. La fée crut que le bonheur ineſpéré de Parcin Parcinet le mettoit hors de lui-même, mais la princeſſe l'aimoit, & l'amour rend quelquefois les amans plus pénétrans que l'eſprit même. De quel dieu, Parcin Parcinet, lui dit-elle avec émotion, implorez-vous ſi tendrement le ſecours ? Je connois trop bien que je n'ai point de part aux vœux que vous lui faites. Le jeune prince qui avoit eu le temps de ſe remettre de ſon premier étonnement, & qui avoit compris l'imprudence qu'il venoit de faire, appela ſon eſprit au ſecours de ſon cœur. Il répondit plus galamment à la princeſſe qu'elle n'avoit eſpéré ; & remercia la fée avec un air de grandeur, qui marquoit aſſez qu'il étoit non-ſeulement digne des empires qui lui étoient offerts, mais de celui de tout le monde.

Danamo & ſon orgueilleuſe fille furent ſatisfaites de ſes diſcours, elles réglèrent toutes choſes avant que de ſortir du cabinet,

& la fée ne différa le jour des noces de quelque temps, que pour donner le loisir à toute sa cour de se préparer à cette grande fête. En sortant du cabinet de la reine, la nouvelle du mariage de Parcin Parcinet avec Azire fut répandue en un moment dans tout le palais; on vint en foule s'en réjouir avec le prince. Quelque peu aimable que fût la princesse, c'étoit une belle fortune que celle où elle alloit le faire monter.

Parcin Parcinet recevoit tous ces honneurs avec un air froid qui surprenoit d'autant plus ses nouveux sujets, qu'il paroissoit mêlé d'un chagrin & d'une inquiétude extrême : il fallut recevoir, le reste de la journée, les empressemens de toute la cour, & tenir les témoignages d'amour que lui donnoit sans cesse Azire.

Quelle situation pour un jeune prince, occupé d'une vive douleur ! La nuit lui parut avoir retardé son retour mille fois plus longtemps qu'à l'ordinaire.

L'impatient Parcin Parcinet la pressoit par ses souhaits; elle vint enfin, il sortit avec précipitation de ce lieu où il avoit tant souffert, il rentra dans son appartement, & après avoir écarté tout le monde, il ouvrit une porte qui donnoit dans les jardins du palais,

il les traverſa, ſuivi ſeulement d'un jeune eſclave.

Une belle rivière, mais de peu d'étendue, paſſoit au bout de ces jardins, & ſéparoit du magnifique palais de la fée, un petit château flanqué de quatre tours, & entouré d'un foſſé aſſez profond que rempliſſoit cette même rivière : c'étoit dans ce lieu fatal que voloient ſans ceſſe les vœux & les déſirs de Parcin Parcinet.

Quelle merveille y étoit renfermée ! Danamo y faiſoit garder ſoigneuſement ce tréſor : c'étoit une jeune princeſſe, fille de ſa ſœur. Elle l'avoit confiée en mourant aux ſoins de la fée ; ſa beauté, digne de l'admiration de tout le monde, parut trop dangereuſe à Danamo, pour laiſſer voir Azire auprès d'elle. Quelquefois on permettoit à la charmante Irolite (c'eſt ainſi qu'elle ſe nommoit) de venir au palais voir la fée & la princeſſe ſa fille, mais jamais on ne l'avoit laiſſée paroître en public ; ſes charmes naiſſans étoient inconnus, mais non pas ignorés de tout le monde.

Ils avoient paru chez la princeſſe Azire aux yeux de Parcin Parcinet, & il l'adora dès qu'il l'eut vue. La proximité du ſang ne donnoit aucun privilège à ce jeune prince

auprès d'Iriolite : depuis que la jeune princesse n'étoit plus un enfant, l'impitoyable Danamo ne permettoit à personne de la voir.

Cependant Parcin Parcinet brûloit d'un feu aussi ardent que le devoient allumer les charmes d'Irolite : elle avoit quatorze ans, sa beauté étoit parfaite, ses cheveux étoient d'une couleur charmante, sans être tout-à-fait noirs ni blonds ; son teint avoit tout-à-fait la fraîcheur du printemps, sa bouche étoit belle, ses dents admirables, son sourire gracieux ; elle avoit de grands yeux bruns, vifs & touchans, & ses regards paroissoient dire mille choses que son jeune cœur ignoroit.

On l'avoit élevée dans une grande solitude : quelque près du palais de la fée que fût le château où elle demeuroit, elle n'y voyoit pas plus de monde qu'elle auroit fait au milieu des déserts. Danamo faisoit suivre exactement cet ordre ; la belle Iriolite passoit sa vie avec les femmes destinées à être auprès d'elle. Leur nombre étoit petit, mais quelque peu de fortune qu'on dût attendre dans une cour si solitaire & si bornée, la renommée qui ne redoutoit point Danamo, publioit tant de merveilles de cette jeune princesse, que les personnes les plus élevées de la cour

s'offroient à s'aller renfermer avec la jeune Irolite. Sa préſence ne démentoit point ce que la renommée en faiſoit attendre, on trouvoit toujours en elle à admirer.

Une gouvernante d'un eſprit & d'une ſageſſe extrême, autrefois attachée à la princeſſe mère d'Irolite, étoit demeurée auprès d'elle, & gémiſſoit ſouvent des rigueurs de Danamo pour la charmante Irolite; elle s'appeloit Mana. Le déſir de rendre à la princeſſe la liberté dont elle devoit jouir, & le rang où elle devoit être, lui avoient fait ſouffrir l'amour de Parcin Parcinet. Il y avoit alors trois ans qu'il s'étoit un ſoir introduit dans le château en habit d'eſclave: il trouva Irolite dans le jardin, il lui parla de ſa tendreſſe, elle n'étoit alors qu'un enfant admirable; elle aimoit Parcin Parcinet comme s'il eût été ſon frère, & ne pouvoit encore comprendre que l'on aimât autrement. Mana, qui ne s'éloignoit guères d'Irolite, ſurprit le jeune prince dans le jardin, il lui apprit ſon amour pour la princeſſe, & le deſſein qu'il avoit formé de perdre la vie ou de lui rendre un jour la liberté, & d'aller enſuite chercher, en ſe montrant au peuple de ſon royaume, un moyen glorieux de ſe venger de Danamo, & de placer Irolite ſur le trône,

Le mérite naiſſant de Parcin Parcinet pouvoit rendre croyables les projets les plus difficiles, & c'étoit le ſeul ſecours qui s'offroit pour délivrer Irolite. Mana lui permit de venir quelquefois dans le château quand la nuit ſeroit arrivée ; il ne voyoit Irolite qu'en ſa préſence, mais il lui parloit de ſon amour, & tâchoit ſans ceſſe par ſes tendres diſcours & par ſes ſoins conſtans, de lui inſpirer une ardeur auſſi vive que la ſienne. Parcin Parcinet depuis trois ans n'étoit occupé que de ſa tendreſſe ; preſque toutes les nuits il alloit au château de ſa princeſſe, & tous les jours il ne faiſoit que penſer à elle. Nous l'avons laiſſé traverſant les jardins de Danamo, ſuivi d'un eſclave, & pénétré de la douleur où le réduiſoient les réſolutions de la fée. Il arriva au bord de la rivière : une petite barque dorée, attachée ſur le rivage, dans laquelle Azire ſe promenoit quelquefois ſur l'eau, ſervit à paſſer l'amoureux prince. L'eſclave ramoit, & dès que Parcin Parcinet avoit monté une échelle de ſoie qu'on lui jetoit d'une petite terraſſe qui régnoit ſur toute la face du château, le fidelle eſclave ramenoit la barque où elle devoit être, & ne la rapprochoit du château, qu'à un ſignal que lui faiſoit Parcin Parcinet : c'étoit de faire voir pendant quelques

momens un flambeau allumé sur la terrasse. Ce soir le prince fit son chemin ordinaire, on lui jeta l'échelle de soie, & il entra sans obstacle jusques à la chambre de la jeune Irolite, il la trouva couchée sur un lit de repos toute en larmes. Qu'elle lui parut belle dans cet état douloureux ! ses charmes n'avoient jamais paru si touchans au jeune prince.

Qu'avez-vous, ma princesse, lui dit-il, en se jetant à genoux devant le lit sur lequel elle étoit couchée ? qui peut faire couler ces précieuses larmes ? hélas, continua-t-il en soupirant, aurai-je encore ici de nouveaux malheurs à apprendre ! Les larmes & les soupirs de ces jeunes amans se confondirent ensemble, & il fallut qu'ils en laissassent passer le cours avant que de se pouvoir dire la cause de cette vive douleur. Enfin ce jeune prince pria Irolite de lui apprendre quelle nouvelle rigueur la fée avoit encore exercée contr'elle. Elle veut vous faire épouser Azire, lui répondit la belle Irolite en rougissant : laquelle de ces cruautés pouvoit jamais m'être si douloureuse ? Ah ! ma chère princesse, s'écria le prince, vous craignez que j'épouse Azire ! mon sort est mille fois plus doux que je ne l'avois pensé. Pouvez-vous vous louer de la destinée, reprit languissamment la jeune

Irolite, quand elle s'apprête à nous séparer ? Je ne saurois exprimer les peines que cette frayeur me fait sentir ? Ah ! Parcin Parcinet, vous aviez raison, on aime autrement un amant qu'un frère. L'amoureux prince pensa remercier la fortune de ses malheurs ; jamais le jeune cœur d'Irolite ne lui avoit paru connoître l'amour, & enfin il ne pouvoit plus douter du bonheur d'avoir inspiré ses tendres sentimens à sa princesse. Cette félicité, qu'il n'attendoit pas, releva toutes ses espérances. Non, s'écria-t-il avec transport, je ne désespère plus de vaincre nos malheurs, puisque je suis assuré de votre tendresse ; fuyons, ma princesse, fuyons les fureurs de Danamo & de son odieuse fille : allons confier à un séjour moins funeste, l'ardent amour qui peut seul nous rendre heureux. Quoi ! je partirois avec vous, reprit avec étonnement la jeune princesse, & que diroit de ma fuite tout ce royaume ? Oubliez ces vaines considérations, belle Irolite, interrompit l'impatient Parcin Parcinet, tout nous presse de quitter ces lieux, allons..... Mais où irez-vous, reprit la prudente Mana, qui avoit toujours été présente, & qui moins préoccupée que ces jeunes amans, prévoyoit toutes les difficultés de leur fuite ? J'ai des desseins dont je

vais vous rendre compte, lui dit Parcin Parcinet ; mais comment avez-vous ſitôt appris ici les nouvelles de la cour de la fée ? Un de mes parens, reprit Mana, m'a écrit dès que ce bruit a été répandu dans le palais, & j'ai cru en devoir avertir la princeſſe. Que j'ai ſouffert depuis ce moment, reprit l'aimable Irolite ! Non, Parcin Parcinet, je ne pourrois pas vivre ſans vous. Le jeune prince, tranſporté d'amour & charmé de ces paroles, porta ſur la belle main d'Irolite un baiſer ardent & tendre, qui eut toutes les grâces d'une faveur précieuſe, & d'une première faveur. Le jour qui commença à paroître, avertit trop tôt Parcin Parcinet, qu'il étoit temps de ſe retirer ; il aſſura la princeſſe qu'il reviendroit la nuit ſuivante pour lui faire part de ſes deſſeins ; il retrouva la barque & ſon fidelle eſclave, & ſe retira dans ſon appartement. Il étoit tranſporté du plaiſir d'être aimé de la belle Irolite, & agité par les difficultés qu'il prévoyoit bien qui ſe rencontreroient à ſa fuite : le ſommeil ne put calmer cette inquiétude, ni lui faire oublier un moment ſon bonheur.

A peine le matin étoit-on entré dans ſon appartement, qu'un nain lui préſenta une écharpe magnifique de la part de la princeſſe

Azire, qui par un billet plus tendre que Parcin Parcinet n'eût désiré, le prioit instamment de porter dès ce jour-là cette écharpe. Il fit une réponse qui l'embarrassa fort, mais il falloit délivrer Irolite; & à quelle contrainte ne se seroit-il pas exposé pour lui rendre sa liberté? Il venoit de renvoyer le nain d'Azire, quand un géant vint lui présenter de la part de Danamo, un sabre d'une beauté extraordinaire; la poignée étoit d'une seule pierre plus brillante qu'un diamant, & qui jetoit une lumière si éclatante, qu'elle éclairoit pendant la nuit; sur ce sabre étoient gravées ces paroles:

Pour la main d'un vainqueur.

Ce présent plut à Parcin Parcinet, il alla en remercier la fée, & parut chez elle paré de ce sabre merveilleux, qu'elle lui venoit d'envoyer, & de la belle écharpe d'Azire. La tendresse qu'Irolite avoit pour lui, suspendoit toutes ces inquiétudes; elle avoit répandu dans son cœur cette joie si douce & si parfaite que fait sentir l'amour heureux: cet air content paroissoit dans toutes ses actions, Azire l'attribuoit à ses charmes, & la fée à l'ambition satisfaite de Parcin Parcinet. La journée se passa en plaisirs qui ne diminuèrent rien de la longueur insupportable dont Parcin Parcinet la trouva.

Sur le soir on se promena dans les jardins du palais, & sur cette même rivière que le prince connoissoit si bien ; son cœur sentit une vive émotion en entrant dans la petite barque. Quelle différence, des plaisirs où elle avoit accoutumé de le conduire, à l'ennui mortel qu'il sentoit alors ! Parcin Parcinet ne put s'empêcher de regarder plusieurs fois la demeure de la charmante Irolite ; elle ne parut point sur la terrasse du château, car il y avoit un ordre exprès de ne la pas laisser sortir de sa chambre, quand la fée ou Azire se promenoient sur l'eau. Cette princesse, qui étoit attentive à toutes les actions du prince, remarqua que ses regards étoient souvent tournés vers le château. Que regardez-vous, prince, lui dit-elle ? au milieu des honneurs qui vous environnent, la prison d'Irolite est-elle digne de votre attention ? Oui, madame, reprit Parcin Parcinet assez imprudemment, je suis sensible aux souffrances de ceux qui ne se sont point attiré leur malheur. Vous êtes trop pitoyable, reprit dédaigneusement Azire, mais pour vous tirer de peine, ajouta-t-elle en baissant sa voix, je vous dirai qu'Irolite ne sera pas long-temps prisonnière. Et que deviendra-t-elle, reprit brusquement le jeune prince ? La reine lui fera épouser dans

quinze jours le prince Ormond, répliqua Azire : il eſt, comme vous le ſavez, du même ſang que nous ; & ſuivant les intentions de la reine, le lendemain de ſon mariage il emmènera Irolite dans une de ſes forteresſes, d'où elle ne reviendra jamais à la cour. Quoi ! reprit le prince avec une émotion extraordinaire, la reine donneroit cette belle princeſſe à un prince ſi effroyable, & dont les mauvaiſes qualités ſurpaſſent encore la laideur : quelle cruauté ! Ce dernier mot lui échappa malgré lui, mais il ne put trahir plus long-temps ſon courage & ſon cœur. Il me ſemble que ce n'étoit pas à vous, Parcin Parcinet, lui répondit fièrement Azire, à vous plaindre des cruautés de Danamo ? Cette converſation auroit ſans doute été pouſſée trop loin pour un jeune prince qui devoit feindre, quand, par bonheur pour Parcin Parcinet, des filles de la ſuite d'Azire ſe rapprochèrent d'elle ; & un moment après la fée ayant paru au bord de l'eau, Azire la voulut aller rejoindre. En ſortant de la barque, Parcin Parcinet feignit de ſe trouver mal, pour avoir du moins la liberté d'aller ſe plaindre ſans témoins de ſes nouvelles infortunes.

La fée, & ſurtout, Azire, lui témoignèrent une grande inquiétude de ſon mal ; il

se retira chez lui. Ce fut là qu'il accusa mille fois le destin des malheurs qui menaçoient la charmante Irolite, qu'il s'abandonna à toute sa douleur & à toute sa tendresse, & que commençant enfin de remédier à des maux si douloureux pour un amant fidelle, il écrivit avec les expressions les plus touchantes que son amour lui pût dicter, à une de ses tantes qui étoit fée comme Danamo, mais qui avoit autant de joie à soulager les malheureux, que Danamo prenoit de plaisir à en faire; on la nommoit Favorable. Il lui expliqua donc la situation cruelle où l'amour & la fortune l'avoient réduit; & n'osant s'éloigner lui-même de la cour de Danamo, sans trahir les desseins qu'il avoit formés, il envoya son fidelle esclave à Favorable.

Quand tout le monde fut retiré, il sortit à son ordinaire de son appartement, traversa seul les jardins, & entrant dans la petite barque, prit lui-même une rame, sans savoir encore s'il pourroit bien s'en servir; mais que n'apprend point l'amour! il enseigne des choses bien plus difficiles: il fit ramer Parcin Parcinet avec autant d'adresse & de diligence que le plus expert en ce métier; il entra dans le château d'Irolite, & fut bien surpris de ne trouver que la sage Mana, son-

dant en pleurs dans la chambre de la princesse. Qu'avez-vous, Mana, lui dit le prince avec empressement, & en quel lieu est ma chère Irolite ? Hélas, Seigneur, lui dit Mana, elle n'est plus ici, une troupe des gardes de la reine, & quelques femmes à qui apparemment elle se confie, l'ont emmenée de ce château il y a trois ou quatre heures. Parcin Parcinet n'entendit point la fin de ces tristes paroles, il s'étoit évanoui dès qu'il avoit appris le départ de la princesse. Mana le fit revenir avec des peines infinies ; il ne sortit de cet état languissant, que pour passer tout-d'un-coup à la fureur : il tira un petit poignard qu'il portoit à sa ceinture, & s'en seroit percé le cœur, si la sage Mana ne lui eût dit en lui retenant le bras le mieux qu'il lui fut possible, & se jetant à ses genoux : Quoi, Seigneur, vous voulez abandonner Irolite ? Vivez pour la délivrer des fureurs de Danamo. Hélas ! sans vous, où trouveroit-elle du secours contre les cruautés de la fée ? Ces paroles suspendirent un moment le désespoir du malheureux prince. Hélas ! reprit-il en versant des larmes que tout son courage ne put retenir, en quel lieu est ma princesse ? Oui, Mana, je vivrai pour avoir au moins la triste satisfaction de mourir pour elle, &

d'expirer en la vengeant de ſes ennemis. Après ces mots, Mana le conjura de ſortir de ce funeſte ſéjour, pour éviter de nouveaux malheurs. Allez, prince, lui dit-elle; que ſavons-nous ſi la fée n'a point ici quelqu'un prêt à lui rendre compte de ce qui s'y paſſe ménagez donc une vie ſi chère à la princeſſe que vous adorez; je vous ferai ſavoir tout ce que je pourrai apprendre d'elle. Le prince partit après cette promeſſe, & ſe retira chez lui, avec toute la douleur que peut inſpirer un amour bien malheureux & bien tendre. Il paſſa la nuit ſur un ſiège, ſur lequel il s'étoit jeté en entrant; le jour l'y ſurprit, & il y avoit déjà quelques heures qu'il étoit commencé, quand il entendit quelque bruit à la porte de ſa chambre; il y courut avec cette impatience ſi preſſante que l'on reſſent quand on attend des nouvelles où le cœur s'intéreſſe vivement: il trouva que ſes gens lui amenoient un homme qui vouloit lui parler ſans aucun retardement; il le reconnut pour un des parens de Mana, il remit une lettre entre les mains de Parcin Parcinet, il entra dans ſon cabinet pour cacher l'émotion que lui donnoit cette lettre, il l'ouvrit avec précipitation, ayant reconnu l'écriture de Mana, & il y trouva ces paroles:

MANA,

MANA,

Au plus grand prince du monde.

Raſſurez-vous, Seigneur, notre princeſſe eſt en ſûreté, ſi ce mot peut être permis, tant qu'elle ſera ſoumiſe au pouvoir de ſon ennemie; elle m'a demandée à Danamo, qui m'a permis de retourner auprès d'elle, on la garde dans le palais. Hier au ſoir la reine la fit venir dans ſon cabinet, lui ordonna de regarder le prince Ormond comme devant être ſon époux dans peu de jours, & lui préſenta ce prince ſi indigne d'être votre rival. La princeſſe étoit ſi affligée, qu'elle ne répondit à la reine que par des larmes : elles n'ont point encore tari. C'eſt à vous, Seigneur, à trouver, s'il eſt poſſible, du ſecours contre des maux ſi preſſans.

Au bas de la lettre étoient ces mots écrits d'une main tremblante, & qui paroiſſoient effacés en quelques endroits :

Que je vous plains, mon cher prince! vos maux me ſont encore plus douloureux que les miens; j'épargne à votre tendreſſe le récit de ce que j'ai ſouffert depuis hier : pourquoi faut-il que je trouble le repos de votre vie! Hélas! ſans moi, peut-être ſeriez-vous heureux.

Quel mouvement de joie & de douleur ne ſentit point le cœur du jeune prince ! quels baiſers ne donna-t-il point à cette précieuſe marque de l'amour de la divine Irolite ! Il étoit ſi hors de lui-même, qu'il eut toutes les peines du monde à faire une réponſe qui eût quelque ſuite ; il remercia la ſage Mana, il inſtruiſit la princeſſe du ſecours qu'il attendoit de la fée Favorable : & que ne lui dit-il pas ſur ſa douleur & ſur ſon amour ! Il porta enfin ſa lettre au parent de Mana, & lui donna une attache de pierreries d'une beauté & d'un prix ineſtimables, pour commencer à le récompenſer du plaiſir qu'il venoit de lui faire. A peine le parent de Mana étoit ſorti, que la reine & la princeſſe Azire envoyèrent ſavoir comment le prince avoit paſſé la nuit. Il leur fut aiſé de juger, par ſon viſage, qu'il n'étoit pas en bonne ſanté ; on le preſſa de ſe mettre au lit, & comme il comprit qu'il y ſeroit moins contraint que s'il alloit chez la fée, il y conſentit.

L'après-dîner la reine le fut voir & lui parla du mariage d'Irolite & du prince Ormond, comme d'une choſe qu'elle avoit réſolue. Parcin Parcinet qui avoit enfin pris la réſolution de ſe contraindre pour ne pas rendre inutiles ſes deſſeins, parut approuver les intentions de la fée, & la pria ſeulement

d'attendre que sa santé fût rétablie, parce qu'il vouloit être des fêtes de ce grand mariage. La fée & Azire, qui étoient au désespoir de son mal, lui promirent tout ce qu'il vouloit, & du moins Parcin Parcinet retarda quelques jours la triste noce d'Irolite. La conversation qu'il avoit eue en se promenant sur l'eau avec Azire, avoit avancé le malheur de la belle princesse qu'il aimoit si tendrement. Azire avoit rendu compte à la reine des discours de Parcin Parcinet, & de sa pitié pour Irolite. La reine, qui ne retardoit jamais l'exécution de ses volontés, envoya dès le même soir querir Irolite, & résolut avec Azire d'achever le mariage de cette princesse, & de presser son départ avant que Parcin Parcinet eût une autorité plus établie; cependant au bout de dix jours le fidelle esclave du prince arriva. Quelle joie pour lui de trouver dans la lettre que Favorable lui écrivoit, des marques de sa compassion & de son amitié pour lui & pour Irolite! Elle lui envoyoit une petite bague mêlée de quatre métaux différens, d'or, d'argent, d'airain & de fer. Cette bague pouvoit le garantir quatre fois des persécutions de la cruelle Danamo; & Favorable assuroit le prince que la mauvaise fée ne commanderoit qu'on le poursuivît, que le nombre de fois

que la bague avoit le pouvoir de le ſauver. Ces bonnes nouvelles rendirent la ſanté au jeune prince, & il envoya chercher en diligence le parent de Mana. Il lui donna une lettre qui inſtruiſoit Irolite de l'heureux ſuccès dont ils pouvoient ſe flatter. Il n'y avoit point de temps à perdre ; la reine vouloit achever le mariage d'Irolite dans trois jours. Ce même ſoir il y eut un bal chez Azire : Irolite y devoit être. Parcin Parcinet ne put ſe réſoudre à y paroître en négligé ; il mit un habit magnifique, & il parut mille fois plus brillant que le jour. Il n'oſa d'abord parler à la divine Irolite : mais que ne ſe diſoient-ils pas, quand leurs yeux oſoient quelquefois ſe rencontrer ? Irolite avoit le plus bel habit du monde ; la fée lui avoit donné des pierreries merveilleuſes ; & n'ayant plus que quatre jours à l'avoir dans ſon palais, elle avoit réſolu de la traiter pendant ce peu de temps comme elle le devoit être. Sa beauté, qui n'avoit pas accoutumé d'être accompagnée de tant d'ornemens, parut merveilleuſe à tout le monde, & encore plus à l'amoureux Parcin Parcinet : il jugea même, par quelques mouvemens de joie qu'il vit briller dans ſes beaux yeux, qu'elle avoit reçu ſa lettre. Le prince Ormond parloit ſouvent à Irolite, mais il

paroiſſoit de ſi mauvaiſe mine ſous l'or & les pierreries dont il étoit accablé, que ce n'étoit pas un rival digne de la jalouſie du jeune prince. Le bal étoit près de finir, quand Parcin Parcinet, emporté par ſon amour, ſouhaita avec une ardeur extrême la liberté de pouvoir parler quelque moment à ſa princeſſe. Reine cruelle, & toi odieuſe Azire, dit-il en lui-même, m'ôterez-vous encore long-temps le charmant plaiſir de dire mille fois à la belle Irolite que je l'adore? que ne ſortez-vous de ces lieux, témoins jaloux de mon bonheur, l'amour ne triomphe qu'en votre abſence. A peine Parcin Parcinet eut formé ce ſouhait, que la fée ſe trouvant un peu mal, appela Azire, & paſſa avec elle dans une chambre prochaine où Ormond les ſuivit; Parcin Parcinet avoit à ſon doigt la bague que la fée Favorable lui avoit envoyée; elle pouvoit le délivrer quatre fois des perſécutions de Danamo. Il auroit dû garder ce ſecours aſſuré pour des occaſions plus preſſantes; mais un violent amour peut-il s'accorder avec la prudence! Le jeune prince ſe douta bien, par le départ de la fée & d'Azire, que la bague commençoit à ſervir ſon amour; il vola près de la belle Irolite, il lui parla de ſa tendreſſe avec des expreſſions

plus vives qu'éloquentes ; il voyoit bien qu'il avoit peut-être employé légèrement le charme de Favorable ; mais pouvoit-il se repentir d'une imprudence qui le faisoit parvenir au doux plaisir de parler à sa chère Irolite ? Ils résolurent ensemble pour le lendemain, le lieu & l'heure où ils devoient enfin s'affranchir de leur pénible esclavage. La fée & Azire revinrent au bout de quelque temps. Parcin Parcinet s'éloigna avec regret d'Irolite ; il regarda la bague fatale, & s'apperçut que le fer s'étoit confondu avec les autres métaux, & ne paroissoit plus du tout, ainsi il vit trop bien qu'il n'avoit plus alors que trois souhaits à faire. Il se résolut de les employer plus utilement que le premier pour sa princesse ; mais il ne fit confidence de son départ qu'à son fidelle esclave, & passa le reste de cette nuit à disposer toutes les choses nécessaires pour sa fuite. Le lendemain il parut tranquille chez la reine, & même d'une humeur plus vive qu'à son ordinaire ; il fit des plaisanteries au prince Ormond sur son mariage, & agit enfin d'une manière capable de calmer tous les soupçons, si l'on en avoit eu quelques-uns sur son amour. A deux heures après minuit, il se rendit dans le parc de la fée ; il y trouva son fidelle esclave, qui, pour exécuter les ordres

de son maître, avoit amené en ce lieu quatre de ses chevaux. Le prince attendit peu; l'aimable Irolite parut marchant d'un pas chancelant & appuyée sur Mana : cette jeune princesse faisoit cette démarche avec peine, il avoit fallu toutes les cruautés de Danamo, & toutes les mauvaises qualités d'Ormond pour l'y résoudre, l'amour seul n'auroit peut-être pas suffi. On étoit alors en été, la nuit étoit belle, & la lune qui éclairoit dans le ciel, avec les étoiles brillantes, faisoient une clarté plus aimable que celle du jour. Le prince s'avança avec empressement, ils n'étoient pas en lieu de faire de longs discours; Parcin Parcinet baisa tendrement la main d'Irolite, & l'aida à monter à cheval, heureusement elle y étoit à merveilles, & c'étoit un des plaisirs qui l'avoient amusée pendant sa prison. Elle montoit quelquefois à cheval, avec ses filles dans un petit bois peu distant de son château, dont la fée lui avoit permis la promenade. Parcin Parcinet, après avoir encore parlé quelques momens à la princesse, fut lui-même prendre son cheval; les deux autres servirent à Mana & au fidelle esclave. Alors le jeune prince tirant le sabre brillant qu'il tenoit de la fée, jura à la belle Irolite de l'adorer toute sa vie, & de mourir s'il étoit

néceſſaire, pour la défendre de ſes ennemis. Après ces mots, ils partirent, & il ſembloit que les zéphirs fuſſent d'intelligence avec eux, ou qu'ils priſſent Irolite pour Flore, car ils l'accompagnèrent.

Cependant le jour découvrit à Danamo une nouvelle ſi peu attendue; les dames qui étoient auprès d'Irolite s'étonnoient de ce qu'elle dormoit bien plus tard qu'à l'ordinaire; mais ſuivant l'ordre que la ſage Mana leur avoit donné le ſoir, elles n'oſoient entrer chez la princeſſe ſans qu'elle les vînt avertir. Mana couchoit dans la chambre d'Irolite, & elles étoient ſorties par une petite porte qui donnoit dans une cour du palais, peu fréquentée; cette porte étoit dans le cabinet d'Irolite, elle étoit fermée; mais avec un peu de peine, en deux ou trois ſoirées elles avoient trouvé le moyen de l'ouvrir. Enfin, la reine envoya chez Irolite, pour lui ordonner de ſe rendre chez elle; tout obéiſſoit aux ordres de la fée: on frappe à la porte de la chambre de la princeſſe, on ne répondit point. Le prince Ormond arriva; il venoit pour conduire Irolite chez la reine, & fut très-étonné de voir qu'on frappoit vainement; il fit enfoncer la porte, on entra, & voyant la petite porte du cabinet forcée, on ne douta plus que la princeſſe n'eût fui du

palais. L'on porta cette nouvelle à la reine, elle frémit de colère en l'apprenant. Elle ordonna que l'on cherchât par-tout Irolite; mais ce fut inutilement qu'on voulut s'instruire de sa fuite, personne n'en avoit été informé. Le prince Ormond partit lui-même pour aller chercher Irolite; on envoya les gardes de la fée en toute diligence sur les chemins qu'on jugea qu'elle devoit avoir pris. Cependant Azire s'apperçut que, dans ce trouble général, Parcin Parcinet n'avoit point paru; elle envoya chez lui avec empressement, & enfin la jalousie ouvrant les yeux d'Azire, lui fit penser que ce prince avoit enlevé Irolite, quoiqu'elle ne l'eût pas encore soupçonné d'en être amoureux. La fée ne le pouvoit croire, mais elle alla consulter ses livres, & trouva que le soupçon d'Azire étoit une vérité. Cependant cette princesse ayant appris que Parcin Parcinet n'étoit point dans son appartement, ni dans tout le palais, envoya dans le château où Irolite avoit demeuré si long-temps, pour voir si l'on n'y trouveroit rien qui pût justifier ou condamner le prince. La sage Mana avoit eu soin de n'y rien laisser qui pût manquer l'intelligence d'Irolite avec Parcin Parcinet, mais on trouva près du siège sur lequel ce jeune prince avoit resté long-

temps évanoui, l'écharpe qu'Azire lui avoit donnée ; elle s'étoit détachée pendant son évanouissement, & ce prince & Mana, occupés de leur douleur, ne s'en étoient apperçus ni l'un ni l'autre. Que ne sentit point l'orgueilleuse Azire, à la vue de cette écharpe ? son amour & sa gloire la faisoient souffrir également, elle s'affligea avec excès, elle fit mettre dans les prisons de la fée tous ceux qui avoient été au service d'Irolite, & à celui du prince. L'ingratitude que la reine croyoit que Parcin Parcinet avoit pour elle, poussa à l'extrémité sa fureur naturelle, & elle auroit donné volontiers un de ses royaumes, pour pouvoir se venger de ces deux amans. Cependant ils étoient poursuivis de tous côtés. Ormond & sa troupe trouvoient par-tout des chevaux frais par l'ordre de la fée ; ceux de Parcin Parcinet étoient las, & ne répondoient plus par leur ardeur à l'impatience de leur maître. En sortant d'une forêt, Ormond le joignit : le premier mouvement du jeune prince fut d'aller combattre cet indigne rival ; il couroit déjà au-devant de lui, & portoit la main sur son sabre, quand Irolite lui cria : Prince ! ne cherchez point un danger inutile, obéissez aux ordres de Favorable ! Ces paroles arrêtèrent la colère de Parcin Parcinet, & pour

obéir à ſa princeſſe & à la fée, il ſouhaita que la belle Irolite fût en sûreté contre les perſécutions de la cruelle reine. A peine ce ſouhait fut-il formé, que la terre s'ouvrit entre lui & Ormond : il ſe préſenta à ſes yeux un petit homme aſſez mal fait, vêtu d'un habit magnifique, qui lui fit ſigne de le ſuivre. La pente étoit douce de ſon côté, il deſcendit de cheval avec la belle Irolite ; Mana & le fidelle eſclave les ſuivirent, & la terre ſe referma. Ormond, ſurpris d'un événement ſi extraordinaire, courut en diligence pour en rendre compte à Danamo. Cependant nos jeunes amans ſuivirent le petit homme par une route fort obſcure, au bout de laquelle ils trouvèrent un vaſte palais, qui n'étoit éclairé que par une grande quantité de flambeaux & de lampes. On les fit deſcendre de cheval, ils entrèrent dans une ſalle d'une grandeur prodigieuſe ; elle étoit ſoutenue par des colonnes de terre luiſante, couverte d'ornemens d'or ; les murs étoient de même matière ; un petit homme tout couvert de pierreries, étoit aſſis au fond de la ſalle, ſur un trône d'or, entouré d'un grand nombre des gens faits comme celui qui avoit conduit le prince juſqu'en ce lieu. Dès qu'il parut avec la charmante Irolite, ce petit homme ſe leva de ſon

trône, & lui dit : Venez, prince, la grande fée Favorable, qui eſt dès long-temps de mes amies, ma prié de vous ſauver des cruautés de Danamo. Je ſuis le roi des Gnomes, ſoyez le bien venu dans mon palais avec la belle princeſſe qui vous accompagne. Parcin Parcinet le remercia du ſecours qu'il venoit de lui donner. Ce roi & tous ſes ſujets furent enchantés de la beauté d'Irolite, ils la prirent pour un aſtre qui venoit éclairer leur ſéjour : on ſervit un magnifique repas à Parcin Parcinet & à la princeſſe. Le roi des Gnomes en fit les honneurs : une muſique fort harmonieuſe, mais un peu barbare, fit le divertiſſement de la ſoirée ; on y chanta les charmes d'Irolite, & ces vers furent répétés pluſieurs fois :

Quel aſtre deſcend ſous la terre !
Pour embellir ce ſéjour ténébreux ;
Ne regardons point trop cette vive lumière
Qui ſéduit & charme les yeux ;
L'aſtre brillant qui nous éclaire,
Pour les cœurs eſt bien dangereux.

Après la muſique, on conduiſit le prince & la princeſſe chacun dans une chambre magnifique : Mana & le fidelle eſclave les ſervirent. Le lendemain on leur fit voir le palais du roi ; il diſpoſe de tous les tréſors que la terre ren-

ferme ; on ne pouvoit rien ajouter à ces richeſſes : c'étoit un amas confus de belles choſes, mais l'art y manquoit par-tout. Le prince & la princeſſe demeurèrent huit jours dans ce lieu ſouterrain : Favorable l'avoit ainſi ordonné au roi des Gnomes. Pendant ce temps on donna tous les jours à la princeſſe & à ſon amant, des fêtes peu galantes, mais magnifiques ; la veille de leur départ le roi, pour immortaliſer la mémoire de leur ſéjour dans ſon empire, fit élever leurs ſtatues aux deux côtés de ſon trône ; elles étoient d'or, & les piedeſtaux de marbre blanc : ces paroles étoient écrites avec des lettres formées de diamans ſur le piedeſtal de la ſtatue du prince :

NOUS NE DÉSIRONS PLUS LA VUE DU SOLEIL ;
NOUS AVONS VU CE PRINCE,
IL EST PLUS BEAU ET PLUS BRILLANT QUE LUI.

Et ſur le piedeſtal de la ſtatue de la princeſſe, étoient ces mots écrits de la même manière :

A LA GLOIRE IMMORTELLE,
DE LA DÉESSE DE LA BEAUTÉ,
ELLE EST DESCENDUE ICI BAS,
SOUS LES TRAITS ET LE NOM D'IROLITE.

Le neuvième jour on donna au prince les plus beaux chevaux du monde ; leurs har-

nois étoient d'or, tout couverts de diamans : il sortit de la sombre demeure des Gnomes avec sa petite troupe, après avoir témoigné sa reconnoissance au roi. Il se retrouva dans la même campagne où Ormond l'avoit attaqué, il regarda sa bague, & ne trouva plus que l'argent & l'airain qui paroissoient. Il poursuivit son chemin avec la charmante Irolite, & ils se hâtoient d'arriver à la demeure de Favorable, où enfin ils devoient être en sûreté, quand tout d'un coup en sortant d'un vallon, ils rencontrèrent une troupe des gardes de Danamo, qui continuoient à les chercher. Ils s'apprêtoient à fondre sur eux, quand le prince fit promptement son souhait, & tout aussitôt il parut un grand espace couvert d'eau entre la troupe de Parcin Parcinet & celle de la fée. Une belle nymphe à demi nue parut au milieu de l'eau, dans un petit bateau de roseaux entrelacés. Elle s'approcha du rivage, pria le prince & sa belle maîtresse d'entrer dans le bateau ; Mana & l'esclave les y suivirent, leurs chevaux restèrent dans la campagne, & le petit bateau s'enfonçant tout d'un coup dans l'eau, fit croire aux gardes de la fée qu'ils étoient péris en voulant se sauver de leurs mains. Cependant ils se trouvèrent dans un palais

dont les murs n'étoient que grandes nappes d'eau, qui, tombant ſans ceſſe également, formoient des ſalles, des chambres, des cabinets, & entouroient les jardins, où mille jets d'eau, de figure biſarre, formoient le deſſein des parterres. Il n'y avoit que les nayades, dans l'empire deſquelles ils étoient, qui puſſent habiter ce palais, auſſi beau qu'il étoit ſingulier. Pour donner donc une demeure plus ſolide au prince & à la belle Irolite, la nayade qui les conduiſoit les mena dans des grottes de coquillages où brilloit le corail, les perles & toutes les autres richeſſes de la mer. Les lits étoient de mouſſe, cent dauphins gardoient la grotte d'Irolite, & vingt baleines celle de Parcin Parcinet. Les nayades admirèrent à leur retour la beauté d'Irolite, & plus d'un triton fut jaloux des regards & des ſoins qu'attiroit le jeune prince. On leur ſervit, dès qu'ils furent dans la grotte de la princeſſe, une colation ſuperbe de toutes ſortes de fruits glacés : douze Sireines vinrent charmer par leurs chants doux & gracieux, les inquiétudes du jeune prince & de la belle Irolite ; elles finirent leurs concerts par ces paroles :

En quelques lieux où l'amour nous amène
Ce dieu fait nous y rendre heureux ;
Parfaits amans, charmés de votre chaîne,
Jusques au fond des eaux faites briller vos feux :
En quelque lieu où l'amour nous amène,
Ce dieu fait nous y rendre heureux.

Le soir il y eut un festin où l'on ne servit que des poissons, mais d'une grandeur extraordinaire & d'un goût exquis ; après le repas les nayades dansèrent un ballet avec des habits d'écailles de poissons de différentes couleurs, qui faisoient le plus bel effet du monde ; les cors des tritons, & d'autres instrumens inconnus aux mortels, composoient la symphonie, elle étoit bizarre, mais nouvelle & très-agréable. Parcin Parcinet & la belle Irolite furent quatre jours dans cet empire, Favorable l'avoit ainsi ordonné. Le cinquième jour les nayades vinrent en foule conduire le prince & la princesse : les deux amans étoient dans un petit bateau, fait d'une seule coquille, & les nayades à moitié hors de l'eau les accompagnèrent jusques au bord d'une rivière, où Parcin Parcinet retrouva ses chevaux, & se mit à marcher avec d'autant plus de diligence qu'il s'apperçut en regardant sa bague, que l'argent en étoit disparu ; il n'y restoit plus que l'airain, mais aussi étoient-ils fort près de

la demeure tant désirée de Favorable. Ils marchèrent encore trois jours, mais au quatrième, le soleil qui venoit de se lever, fit briller de loin à leurs yeux des armes, & quand ceux qui les portoient furent un peu approchés, ils les reconnurent pour le prince Ormond & sa troupe. Danamo les avoit renvoyés pour les poursuivre, avec ordre de ne les point quitter s'ils les trouvoient, & de ne pas s'éloigner du lieu où il leur arriveroit peut-être encore quelque chose d'extraordinaire, & surtout de tâcher d'engager Parcin Parcinet au combat. Danamo avoit bien jugé, après le récit d'Ormond, qu'une fée protégeoit le prince & la princesse, mais elle étoit si savante, qu'elle ne désespéroit pas de la vaincre par des charmes plus forts que les siens. Ormond, ravi de revoir le prince & Irolite qu'ils cherchoient avec tant de peine & de soins, courut l'épée à la main à Parcin Parcinet, pour tâcher de le combattre suivant les ordres qu'il avoit reçus de Danamo. Le jeune prince tira aussi son sabre d'un air si fier, qu'Ormond se repentit plus d'une fois de son entreprise. Mais Parcin Parcinet qui apperçut Irolite toute en larmes, attendri par cette vue, forma son quatrième souhait, & tout aussitôt un grand feu qui s'éleva presque jusques aux nues,

ſépara Parcin Parcinet de ſon ennemi. Ce feu fit reculer Ormond & ſa troupe. Le jeune prince & Irolite, toujours ſuivis du fidelle eſclave & de la ſage Mana, ſe trouvèrent dans un palais dont la vue cauſa d'abord beaucoup de frayeur à la jeune Irolite. Il étoit tout de feu, mais elle fut bientôt raſſurée quand elle s'apperçut qu'elle ne ſentoit point une chaleur plus ardente que celle du ſoleil, & que ce feu avoit ſeulement le brillant & la flamme de celui qu'elle craignoit, ſans avoir toutes les autres qualités qui le rendent inſupportable. Un grand nombre de jeunes & belles perſonnes vêtues d'habits où paroiſſoient ondoyer des flammes, vinrent recevoir la princeſſe & ſon amant. Une d'entr'elles, qu'ils jugèrent être la reine de ce lieu-là par les reſpects qui lui étoient rendus, leur dit: Venez, charmante princeſſe, & vous beau Parcin Parcinet, vous êtes dans le royaume des Salamandres, j'en ſuis la reine, & c'eſt avec plaiſir que je me ſuis chargée de vous cacher ſept jours dans mon palais, ſuivant les ordres de Favorable; je voudrois ſeulement que votre ſéjour ici fût d'une plus longue durée. Après ces mots on les fit entrer dans un grand appartement tout de feu, comme le reſte du palais, & qui brilloit d'une

clarté plus vive que celle du soleil. Il y eut le soir chez la reine un grand souper délicat & bien entendu. Après le repas on passa sur une terrasse, pour voir un feu d'artifice d'une beauté merveilleuse & d'un dessin très-singulier, qui étoit préparé dans une grande cour du palais des Salamandres. Douze amours étoient sur autant de colonnes de marbre de différente couleur : six d'entr'eux paroissoient prêts à tirer des flèches & les six autres soutenoient un grand cartouche, où ces paroles étoient écrites en caractère de feu :

LA BELLE IROLITE EN TOUS LIEUX
A LA VICTOIRE POUR PARTAGE.
QUELQUES ARDENS QUE SOIENT NOS FEUX,
CELUI QUI BRILLE DANS SES YEUX
BRULE MIEUX ET PLAIT DAVANTAGE.

La jeune Irolite rougit de sa propre gloire ; & Parcin Parcinet étoit ravi qu'on la trouvât aussi belle qu'elle le paroissoit à ses yeux. Cependant les amours tirèrent des flèches de feu, qui, se croisant en l'air, formèrent en mille endroits le chiffre & le beau nom d'Irolite, & l'élevèrent jusques au ciel. Les sept jours qu'elle demeura dans ce palais se passèrent en plaisirs. Parcin Parcinet remarqua que tous les Salamandres avoient de l'esprit &

une vivacité charmante, & qu'ils étoient tous galans & amoureux : la reine même ne leur parut pas exempte de cette passion, pour un jeune Salamandre d'une beauté merveilleuse. Le huitième jour ils sortirent à regret d'un séjour si conforme à leur tendresse. Ils se trouvèrent dans une belle campagne ; Parcin Parcinet regarda sa bague, & trouva que sur ces quatre métaux mêlés ensemble, ces mots étoient gravés :

VOUS AVEZ SOUHAITÉ TROP TÔT.

Ces paroles affligèrent le prince & la jeune princesse, mais ils étoient si près de la demeure de Favorable, qu'ils espéroient y pouvoir arriver ce même jour. Cette pensée suspendit leur douleur, ils marchèrent en invoquant la fortune & l'amour, mais ce sont souvent des guides infidelles. Parcin Parcinet étoit enfin près d'entrer sur les terres de Favorable, mais Ormond, suivant les ordres de la fée, ne s'étoit point éloigné du lieu où le feu les avoit séparés, il s'étoit campé derrière un bois, & des sentinelles qui faisoient une garde perpétuelle, le vinrent avertir que le prince & la princesse venoient de reparoître dans la plaine. Il fit monter ses gens à cheval, & joignit sur le soir le malheureux prince & la divine Irolite.

Parcin Parcinet ne s'effraya point du grand nombre de ceux qui l'attaquèrent tous à la fois. Il fut à eux avec une valeur qui les épouvanta. J'accomplis mes promeſſes, belle Irolite, dit-il en tirant ſon ſabre, je vais mourir pour vous, ou vous délivrer de vos ennemis. Après ces mots, il frappa le premier qui ſe préſenta devant lui, & l'abattit à ſes pieds; mais, ô douleur non attendue! ce ſabre merveilleux qu'il tenoit de la fée ſe rompit en mille éclats. C'étoit là ce que Danamo attendoit du combat du jeune prince: quand elle donnoit des armes, elle les charmoit d'une manière particulière, dès que l'on s'en ſervoit contr'elle; le premier coup que l'on portoit les faiſoit briſer en mille pièces. Parcin Parcinet déſarmé ne put réſiſter long-temps, le nombre l'accabla: on le prit, on le chargea de chaînes, & la jeune Irolite eut le même deſtin. Ah! fée Favorable, s'écria triſtement le prince, abandonnez-moi à toutes les rigueurs de Danamo, mais ſauvez la belle Irolite. Vous avez déſobéi à la fée, lui répondit un jeune homme d'une beauté ſurprenante qui parut en l'air, il faut que vous en portiez la peine: ſi vous n'aviez pas prodigué le ſecours de Favorable, aujourd'hui nous vous aurions ſauvé pour toujours des cruau-

tés de Danamo : tout l'empire des Sylphes eſt affligé de n'avoir pas eu la gloire de rendre heureux un prince ſi charmant, & une ſi belle princeſſe. Après ces paroles il diſparut, & Parcin Parcinet gémit alors de ſon imprudence ; il paroiſſoit inſenſible à ſes propres malheurs : mais qu'il reſſentoit vivement ceux d'Irolite ! le regret d'y avoir contribué l'auroit fait mourir de douleur, ſi le deſtin n'eût réſolu de lui faire encore ſouffrir de plus cruelles peines. La jeune Irolite témoignoit un courage digne de l'illuſtre ſang dont elle étoit deſcendue, & l'impitoyable Ormond, loin de s'attendrir à un ſpectacle ſi touchant, tâchoit encore de redoubler les malheurs qu'il leur cauſoit. Il les faiſoit conduire ſéparément, & leur ôtoit par ce moyen la triſte douceur de ſe plaindre d'un mal ſans remède. Après un voyage ſi cruel, ils arrivèrent à la mauvaiſe fée ; elle ſentit une maligne joie en voyant ce prince & cette jeune princeſſe dans un état ſi digne de faire naître la pitié dans toute autre ame que la ſienne. Azire en reſſentit pour Parcin Parcinet, mais elle n'oſa le témoigner devant la fée. Je vais donc, dit cette cruelle reine en s'adreſſant au jeune prince, avoir le plaiſir de me venger de ton ingratitude ! Va, au lieu de monter ſur le

trône que ma bonté t'avoit destiné, dans la prison de la mer, où je ferai finir ta malheureuse vie par des supplices affreux. J'aime mieux la prison la plus cruelle, reprit ce prince en la regardant fièrement, que les faveurs d'une reine aussi injuste que toi. Ces paroles irritèrent encore la fée, elle s'attendoit à le voir humilié à ses pieds. Elle le fit conduire à la prison qu'elle lui avoit destinée; Irolite pleura en le voyant partir, Azire ne put retenir ses soupirs, & toute la cour gémit en secret d'un ordre si impitoyable. Pour la belle Irolite, la reine la fit remener dans ce château où elle avoit demeuré si long-temps, la fit garder avec soin & traiter avec toute l'inhumanité dont elle étoit capable.

La prison où fut conduit le prince, étoit une tour affreuse au milieu de la mer, bâtie dans une petite isle déserte; il y fut enfermé chargé de fers, & l'on eut pour lui toutes les duretés imaginables. Quel séjour pour un prince digne de règner sur tout l'univers! Le souvenir d'Irolite étoit sa seule occupation; il n'appeloit Favorable qu'au secours de sa chère princesse, & il souhaitoit, mille fois le jour, de mourir pour expier seul la faute qu'il avoit faite. Son fidelle esclave avoit été enfermé dans la même prison, mais il n'avoit

pas la satisfaction de servir son illustre maître ; & Parcin Parcinet n'avoit auprès de lui que des soldats farouches, dévoués à la fée, qui pourtant en lui obéissant, respectoient malgré eux-mêmes le malheureux Parcin Parcinet. Sa jeunesse, sa beauté, & surtout son courage, les touchoit d'une admiration qui leur faisoit regarder ce prince comme un homme fort au-dessus des autres. La sage Mana étoit traitée dans le château d'Irolite, comme l'esclave du prince dans la prison de la mer. Les femmes de Danamo approchoient seules de la princesse, & par les ordres de la fée, l'accabloient à tout moment d'une nouvelle douleur par le récit des souffrances de Parcin Parcinet. Les maux de ce prince faisoient oublier à Irolite le souvenir des siens, & tout renouveloit ses larmes dans un lieu où elle avoit tant vu de fois ce prince charmant lui jurer une fidélité éternelle. Hélas ! disoit-elle en elle-même, que n'avez-vous été moins constant, mon cher prince ; votre infidélité m'auroit coûté la vie ; mais qu'importe, vous vivriez heureux. Après trois mois de souffrances, Danamo, qui avoit passé ce temps à faire un charme d'une force extraordinaire, envoya un matin à la belle Irolite deux lampes, l'une d'or & l'autre de cristal.

Danamo

Danamo lui fit ordonner de ne laiſſer jamais éteindre l'une des deux lampes ; mais elle lui fit dire qu'elle pourroit les allumer à ſon choix. Irolite répondit avec ſa douceur naturelle qu'elle obéiroit, ſans chercher même à comprendre ce que ſignifioit le commandement de la fée. Elle porta ſoigneuſement les deux lampes dans un cabinet ; celle d'or étoit allumée, elle ne l'éteignit point de tout ce jour-là, & le lendemain elle alluma l'autre : elle continua ainſi à obéir à la fée. Il y avoit quinze jours qu'elle gardoit les lampes, quand ſa ſanté commença à devenir languiſſante ; elle ne douta pas un moment que ſa douleur n'en fût la cauſe, & on lui apprit, pour redoubler ſes maux, que Parcin Parcinet étoit fort malade. Quelle nouvelle pour Irolite ! ſa vive douleur & ſon accablement attendrirent toutes les femmes qui étoient auprès d'elle. Un ſoir qu'elles s'étoient toutes endormies, une d'entr'elles s'approcha doucement de la princeſſe, & la voyant allumer la lampe de cryſtal : que faites-vous, grande princeſſe, lui dit-elle ? éteignez cette fatale lumière, vos jours y ſont attachés, ſauvez une ſi belle vie des cruautés de Danamo. Hélas ! reprit la triſte Irolite d'un air languiſſant, elle a rendu ma vie ſi malheureuſe, que c'eſt une eſpèce de faveur à la fée, que

de me donner le moyen de la finir ; mais, continua-t-elle un moment après avec une émotion qui ramena de belles couleurs sur son visage, quelle vie menace la lampe d'or dont je prends le même soin d'entretenir la lumière ? Les jours de Parcin Parcinet, reprit la confidente de Danamo ; car elle parloit par son ordre à la princesse. La mauvaise fée la vouloit tourmenter, en lui faisant apprendre que sa destinée étoit cruelle. A cette nouvelle, la douleur d'avoir pris soin elle-même de terminer les jours de Parcin Parcinet, la fit demeurer long-temps sans connoissance ; elle revint, & reprenant ses sens elle reprit aussi son désespoir. Fée odieuse, disoit-elle quand elle avoit la force de parler ; fée barbare ! quoi, ma mort ne suffisoit pas à ta fureur ; tu voulois encore, cruelle, faire périr par mes mains un prince qui m'est si cher, & qui est si digne de l'amour le plus parfait & le plus tendre ? mais la mort mille fois plus douce que toi, va bientôt me délivrer de tous les maux que ta rage t'a fait inventer contre une passion si violente & si fidelle. La jeune princesse pleuroit sans cesse sur la lampe fatale où étoient attachés les jours de Parcin Parcinet, & n'allumoit plus que la sienne : elle la regardoit brûler avec joie, comme un sacrifice qu'elle faisoit à son

amour & à son amant: Cependant ce malheureux prince étoit tourmenté par des supplices où tout son courage ne pouvoit résister : la fée lui avoit fait dire par un des soldats qui le gardoient dans sa prison, & qui feignit d'être sensible aux douleurs de cet illustre prince, qu'Irolite avoit consenti à épouser le prince Ormond, peu de jours après qu'il eut été conduit dans l'affreuse prison où il gémissoit encore ; que cette princesse avoit paru contente après son mariage, qu'elle s'étoit trouvée à toutes les fêtes que l'on avoit faites pour le célébrer, & qu'enfin elle étoit partie avec son époux : c'étoit-là le seul malheur où le prince ne s'attendoit pas, & c'étoit aussi le seul qui pût être plus fort que sa constance. Quoi! ma chère Irolite, vous m'êtes infidelle, disoit ce triste prince, & vous êtes à Ormond! Vous n'avez pas seulement plaint mes malheurs? vous n'avez songé qu'à finir ceux que vous causoit ma tendresse? vivez heureuse, ingrate Irolite ; je vous adore toute inconstante que vous êtes, & je veux mourir pour mon amour, puisque vous n'avez pas voulu que j'eusse la gloire de mourir pour ma princesse. Tandis que l'infortuné Parcin Parcinet s'affligeoit ainsi, & que la tendre Irolite donnoit sa vie pour prolonger celle de son

amant, Danamo fut touchée du déſeſpoir d'Azire : elle mouroit de douleur des maux de Parcin Parcinet ; enfin la cruelle fée qui vit bien que pour ſauver la vie de ſa fille il falloit pardonner à ce prince, lui permit de l'aller voir, & de lui promettre tous les biens qu'il avoit eſpéré, pourvu qu'il la voulût épouſer, & la fée réſolut de faire mourir Irolite, dès que le prince auroit accepté ces propoſitions. L'eſpérance de revoir Parcin Parcinet, rendit la vie à la triſte Azire ; & la reine lui permit d'envoyer au château d'Irolite, reprendre la lampe d'or, qu'elle vouloit garder, pour être plus aſſurée qu'on ne l'allumeroit pas. Cet ordre parut plus cruel que tous les autres à l'affligée Irolite. Que d'inquiétudes pour la vie de Parcin Parcinet ! Soyez moins en peine de la fortune de ce prince, lui dirent les femmes qui étoient auprès d'elle ; il va épouſer la princeſſe Azire, & c'eſt elle qui, ſoigneuſe de ſa vie, vient d'envoyer chercher la lampe où ſes jours ſont attachés. Le tourment de la jalouſie manquoit aux malheurs de l'infortunée Irolite ; après ces mots, elle la ſentit naître dans ſon cœur : cependant Azire fut voir le prince, & lui offrit ſon hymen & ſes royaumes ; puis feignant d'ignorer qu'il avoit appris qu'Irolite avoit

épouſé Ormond, elle le voulut convaincre par cet exemple, qu'il avoit pouſſé la conſtance trop loin. Parcin Parcinet, à qui rien n'étoit précieux ſans la charmante Irolite, préféra ſa priſon & ſes malheurs à la liberté & aux empires : Azire fut déſeſpérée de ces refus, & ſa douleur la rendoit auſſi malheureuſe que lui.

Pendant ce temps-là la fée Favorable, qui juſqu'alors avoit fait gloire de l'inſenſibilité de ſon cœur, ne put réſiſter aux charmes d'un jeune prince, qui brilloit alors dans ſa cour ; il prit de l'amour pour elle ; Favorable ne pouvoit ſe réſoudre à lui laiſſer entendre que la fierté de ſon ame s'étoit laiſſée vaincre à ſes ſoins ; enfin elle céda au déſir de ne lui laiſſer plus ignorer ſon triomphe. Le plaiſir de parler à ce qu'on aime, lui parut alors un plaiſir ſi charmant & ſi digne d'être ſouhaité, qu'approuvant la faute qu'elle avoit tant blâmée, elle vint en diligence au ſecours de Parcin Parcinet & de la belle Irolite.

Un peu plus tard, il n'eût plus été temps de les pouvoir ſecourir ; la lampe fatale d'Irolite devoit finir dans ſix jours, & la douleur du malheureux Parcin Parcinet étoit prête à terminer ſa vie. Favorable arriva dans le palais de Danamo : ſa puiſſance étoit bien au-

dessus de la sienne, elle se fit obéir malgré la colère de la méchante fée ; le prince fut retiré de sa prison, il n'en sortit qu'après avoir été assuré par Favorable, que la belle Irolite pouvoit encore être à lui. Il parut, malgré sa pâleur, plus beau que le jour qu'il venoit de revoir ; il fut avec la fée Favorable au château de sa princesse ; la lampe ne jetoit plus qu'une foible lueur, & la mourante Irolite ne voulut consentir à la laisser éteindre, qu'après avoir été assurée de la fidélité de son heureux amant. Il n'est point d'expression assez vive & assez tendre, pour exprimer la joie parfaite qu'ils sentirent à se revoir ; Favorable leur fit reprendre en un moment tous leurs charmes, les doua d'une longue vie & d'un honheur constant, mais pour leur tendresse, elle ne trouva rien à y ajouter. Danamo, furieuse de voir son autorité renversée, se tua de sa propre main. Le sort d'Azire & celui d'Ormond, furent remis par le prince entre les mains d'Irolite ; elle ne s'en voulut venger qu'en les unissant ensemble pour toujours ; & Parcin Parcinet, aussi généreux que fidelle, ne voulut reprendre que le royaume de son père, & laissa régner Azire dans ceux de Danamo. La noce du prince & de la divine Irolite se fit avec une magnificence infinie ; &

après avoir témoigné leur reconnoissance à Favorable, & comblé de bienfaits l'esclave & la sage Mana, ils partirent pour leur royaume, où le prince & l'aimable Irolite jouirent du rare bonheur de brûler toujours d'un amour aussi tendre & aussi constant dans une fortune tranquille, que pendant leurs malheurs il avoit été ardent & fidelle.

ANGUILLETTE,

CONTE.

QUELQUE grandeur où le destin élève ceux qu'il favorise, il n'est point de félicité exempte de véritables chagrins; on ne peut connoître les fées, & ignorer que, quelques savantes qu'elles puissent être, elles n'ont pu trouver le secret de se garantir du malheur de changer de figure quelques jours de chaque mois, en prenant celle d'un animal terrestre, céleste, ou de ceux qui vivent dans les eaux.

Pendant ces jours si dangereux, où elles se trouvent en proie à la cruauté des hom-

mes, elles ont souvent peine à se sauver des périls où cette dure nécessité les expose.

Une d'entr'elles, qui se transformoit en anguille, fut malheureusement prise par des pêcheurs; on la porta aussitôt dans un petit quarré d'eau, au milieu d'une belle prairie où l'on mettoit les poissons réservés pour la table du roi de ce pays-là.

Anguillette, c'étoit le nom de la fée, trouva dans ce nouveau séjour, un grand nombre de beaux poissons destinés, comme elle, à ne vivre plus que quelques heures; elle avoit entendu les pêcheurs qui se disoient les uns aux autres, que ce soir même le roi devoit donner un grand festin, pour lequel ces grands poissons avoient été choisis avec soin.

Quelle nouvelle pour la malheureuse fée! elle accusa mille fois le destin: elle soupira douloureusement; mais après s'être cachée quelque temps au fond de l'eau pour déplorer en particulier son infortune, le désir de sortir d'un si pressant danger, la fit regarder de tous côtés; pour voir si elle ne pourroit point se sauver de ce réservoir, & regagner la rivière, qui étoit à une assez petite distance de ce lieu-là; mais la fée regarda inutilement, le quarré d'eau étoit trop profond pour espérer d'en pouvoir sortir sans secours, & sa douleur

augmenta encore en voyant arriver les pêcheurs qui l'avoient prise.

Ils commencèrent à jeter leurs filets, & Anguillette, en les évitant avec adresse, ne reculoit son trépas que de quelques momens.

La plus jeune des filles du roi se promenoit alors dans la prairie; elle s'approcha du quarré d'eau pour s'amuser à voir pêcher.

Le soleil, qui se couchoit alors, faisoit briller ses rayons dans les ondes; la peau d'Anguillette, qui étoit fort luisante, paroissoit, au soleil, dorée en quelques endroits, & mêlée de diverses couleurs.

La jeune princesse la remarqua, & la trouvant fort belle, commanda aux pêcheurs de la prendre & de lui la donner; on obéit, la malheureuse fée fut bientôt remise entre les mains qui alloient décider de sa vie.

Quand la princesse eut regardé quelques momens Anguillette, touchée de compassion, elle courut jusques au bord de la rivière, & la remit dans l'eau.

Ce service inespéré toucha le cœur de la fée d'une vive reconnoissance.

Elle reparut sur la rivière, & dit à la princesse: je vous dois la vie, généreuse Plousine, c'étoit son nom; mais c'est un grand bonheur pour vous; n'ayez point peur, continua-t-elle,

en voyant la jeune princesse prête à s'enfuir, je suis une fée ; je vous ferai connoître la vérité de mes paroles par un nombre infini de bienfaits.

Comme on étoit accoutumé en ces temps-là à voir des fées, Plousine se rassura, & prêta beaucoup d'attention aux agréables promesses d'Anguillette. Elle commençoit même à lui répondre quelque chose, quand la fée l'interrompant, lui dit : attendez après avoir reçu mes bienfaits à m'assurer de votre reconnoissance, allez, jeune princesse, & revenez demain matin au lieu où vous êtes : voyez quel souhait vous voudrez faire, & aussitôt je l'accomplirai.

Choisissez d'une beauté parfaite & touchante, de l'esprit le plus grand & le plus aimable, ou des richesses infinies.

Après ces mots, Anguillette se cacha au fond de l'eau, & laissa Plousine très-satisfaite de son aventure.

Elle résolut de ne faire confidence à personne de ce qui venoit de lui arriver ; car, disoit-elle en elle-même, si Anguillette me trompoit, mes sœurs croiroient que c'est une fable que j'ai inventée.

Après cette petite réflexion, elle alla rejoindre sa suite, qui n'étoit composée que

d'un petit nombre de femmes ; elle les trouva qui la cherchoient.

La nuit qui ſuivit cette journée, la jeune Plouſine ne fut occupée que du choix qu'elle devoit faire : celui de la beauté emportoit preſque la balance ; mais comme elle avoit aſſez d'eſprit pour ſouhaiter d'en avoir davantage, elle réſolut de demander cette grâce à la fée.

Elle ſe leva en même temps que le jour ; elle courut dans la prairie, pour, diſoit-elle, cueillir des fleurs, & en faire une guirlande qu'elle vouloit préſenter à la reine ſa mère à on lever.

Ses femmes ſe diſpersèrent dans la prairie pour choiſir les fleurs les plus belles & les plus vives ; elle étoit toute émaillée.

Cependant la jeune princeſſe courut au bord de la rivière, & trouva à l'endroit où elle avoit vu la fée, une colonne de marbre blanc parfaitement belle : un moment après, la colonne s'ouvrit & la fée en ſortit, & ſe fit voir à la princeſſe : ce n'étoit plus un poiſſon ; c'étoit une grande femme, belle, d'un air majeſtueux, & dont la coiffure & l'habit étoient couverts de pierreries. Je ſuis Anguillette, dit-elle à la jeune princeſſe, qui la regardoit avec une grande attention ; je viens accomplir ma pro-

meſſe : vous avez fait choix de l'eſprit, vous en aurez dès ce moment même, & vous en aurez aſſez pour mériter l'envie de tous ceux qui juſques à ce jour ont pu ſe flatter d'en avoir.

La jeune Plouſine, après ces paroles, ſe ſentit très-différente de ce qu'elle étoit un inſtant auparavant ; elle remercia la fée avec une éloquence que juſqu'alors elle n'avoit jamais connue.

La fée ſourit de l'étonnement que marquoit la princeſſe, de trouver tant de facilité à s'énoncer.

Je vous ſais ſi bon gré, continua la gracieuſe Anguillette, du choix que vous avez fait préférablement à la beauté qui flatte tant une perſonne de votre âge, que pour vous en récompenſer, je vous donnerai la beauté que vous avez aujourd'hui ſi ſagement négligée.

Revenez demain à la même heure ; je vous donne juſqu'à ce temps-là pour choiſir comment vous déſirerez d'être belle.

La fée diſparut & laiſſa la jeune Plouſine plus touchée de ſon bonheur qu'elle ne l'avoit encore été. Le choix de l'eſprit étoit un effet de ſa raiſon ; mais la promeſſe de la beauté flattoit ſon cœur ; & ce qui touche le cœur, eſt toujours le plus ſenſible.

La jeune princeſſe, en quittant le bord de l'eau, alla prendre les fleurs que lui préſentèrent ſes femmes; elle en fit une guirlande très-agréable, & la porta à la reine; mais quel fut l'étonnement de cette princeſſe, celui du roi & de toute la cour, d'entendre parler la jeune Plouſine avec une grâce qui enlevoit les cœurs.

Les princeſſes ſes ſœurs tâchoient inutilement de lui trouver moins d'eſprit que les autres, elles étoient contraintes de s'étonner, & d'admirer toujours.

La nuit vint; la princeſſe occupée de l'eſpérance d'être belle, au lieu de ſe coucher, paſſa dans un cabinet rempli de portraits, où ſous la figure de déeſſes étoient peintes pluſieurs reines & princeſſes de ſa maiſon: tous ces portraits étoient beaux; elle eſpéra qu'ils l'aideroient à choiſir une beauté digne d'être demandée à la fée.

Une Junon s'offrit d'abord à ſes regards; elle étoit blonde, & avoit l'air tel qu'il doit être pour repréſenter la reine des dieux; Pallas & Vénus étoient auprès d'elle: ce tableau repréſentoit le jugement de Pâris.

La noble fierté de Pallas plut fort à la jeune princeſſe, mais la beauté de Vénus penſa fixer ſon choix; cependant elle paſſa au tableau ſui-

vant : on y voyoit Pomone à demi-couchée ſur un lit de gazon, ſous des arbres chargés des plus beaux fruits du monde ; elle paroiſſoit ſi charmante, que la princeſſe, qui depuis ce matin-là ſavoit tout, ne s'étonna point qu'un dieu eût pris diverſes figures pour tâcher de lui plaire.

Diane paroiſſoit enſuite telle que les poëtes la repréſentent, le carquois ſur le dos & l'arc à la main ; elle pourſuivoit un cerf, ſuivie d'une grande troupe de nymphes.

Flore ſe faiſoit remarquer un peu plus loin ; elle paroiſſoit ſe promener dans un parterre dont les fleurs, quoiqu'admirables, brilloient pourtant beaucoup moins que ſon teint ; on voyoit enſuite les Grâces, elles paroiſſoient belles & touchantes, ce tableau achevoit le tour du cabinet.

Mais la princeſſe fut frappée de celui qui ornoit le deſſus de la cheminée ; c'étoit la déeſſe de la jeuneſſe : un air divin étoit répandu ſur toute ſa perſonne, ſes cheveux étoient du plus beau blond du monde ; elle avoit le tour du viſage d'une forme agréable, la bouche charmante, la taille & la gorge parfaitement belle, & ſes yeux paroiſſoient bien plus redoutables pour troubler la raiſon, que le nectar dont elle paroiſſoit s'amuſer à remplir une coupe.

Je veux, s'écria la jeune princesse, après avoir admiré cet aimable portrait, je veux être belle comme Hébé, & l'être long-temps, s'il est possible.

Après ce souhait, elle retourna dans sa chambre, où le jour qu'elle attendoit lui parut trop lent à seconder son impatience.

Il vint enfin, & elle retourna au bord de la rivière: la fée tint sa parole; elle parut, & jeta un peu d'eau sur le visage de Plousine, qui devint aussi belle qu'elle l'avoit désiré.

Quelques dieux marins avoient accompagné la fée; leur applaudissement fut le premier effet des charmes de la fortunée Plousine; elle se regarda dans l'eau, & ne put se reconnoître, son silence & son étonnement furent alors les seules marques de sa reconnoissance. J'ai rempli tous vos souhaits, lui dit la généreuse fée, vous devez être contente; mais je ne la serois pas encore, si je ne surpassois tous vos désirs par mes bienfaits.

Je vous donne avec l'esprit & la beauté, tous les trésors dont je dispose; ils ne peuvent s'épuiser; souhaitez seulement, quand vous le voudrez, des richesses infinies, vous les obtiendrez dans le même moment pour vous & pour tous ceux que vous en croirez dignes.

La fée disparut, & la jeune Plousine, alors aussi belle qu'Hébé, retourna au palais: tout ce qui la rencontroit en étoit charmé; on annonça son arrivée chez le roi qui l'admira lui-même, & ce fut à sa voix & à son esprit, qu'on reconnut l'aimable princesse; elle apprit au roi qu'une fée lui avoit fait tous ces dons si précieux, & on ne la nomma plus qu'Hébé, parce qu'elle ressembloit parfaitement au portrait de cette déesse.

Quels nouveaux sujets de haine contr'elle pour ses sœurs! son esprit leur avoit encore moins donné de jalousie que sa beauté.

Tous les princes qui avoient été touchés de leurs attraits, ne balancèrent point à devenir infidelles; on abandonna de même toutes les autres beautés de cette cour; les larmes & les reproches n'arrêtèrent point ces amans volages, & ce procédé, qui parut alors si surprenant, a depuis, dit-on, passé en coutume.

Tout brûloit auprès d'Hébé, & son cœur demeuroit insensible.

Malgré la haine de ses sœurs, elle ne négligea rien de ce qui pouvoit leur plaire; elle souhaita tant de trésors à l'aînée; car souhaiter & donner, étoit pour elle la même chose, que le plus grand roi de ce pays-là demanda

cette princeſſe en mariage & l'épouſa avec des magnificences incroyables.

Le roi, père d'Hébé, voulut mettre une armée en campagne; les ſouhaits de la belle princeſſe firent réuſſir toutes ſes entrepriſes, & ſon royaume fut rempli de richeſſes immenſes, qui le rendirent le plus redoutable de tous les rois.

Cependant la divine Hébé s'ennuyant du tumulte de la cour, voulut aller paſſer quelques mois dans une agréable maiſon qui étoit peu diſtante de la ville capitale; elle en avoit banni la magnificence, mais tout y étoit galant & d'une ſimplicité charmante; la nature ſeule avoit ſoin d'en embellir les promenades, où l'art n'y avoit point été employé.

Un bois, dont les routes avoient quelque choſe de ſauvage, entrecoupé de ruiſſeaux & de petits torrens qui faiſoient des caſcades naturelles, environnoit cette belle retraite.

La jeune Hébé ſe promenoit ſouvent dans ce bois ſolitaire. Un jour qu'elle ſentoit redoubler dans ſon cœur un ennui & une langueur qui ne la quittoient plus guères, elle voulut en chercher la cauſe; elle s'aſſit ſur un gazon au bord d'un ruiſſeau, dont le bruit entretenoit ſa rêverie.

Quel chagrin, diſoit-elle en elle-même,

vient troubler l'excès de ma félicité ? quelle princesse dans tout l'univers jouit d'un bonheur aussi parfait que le mien ? J'ai par les bontés de la fée tout ce que j'ai souhaité ; je puis combler de biens tout ce qui m'environne ; tout ce que je vois m'adore, & mon cœur ne connoît que des sentimens tranquilles : non, je ne saurois imaginer d'où vient l'insupportable ennui qui s'oppose depuis quelque temps au bonheur de ma vie.

Cette réflexion occupoit incessamment la jeune princesse ; enfin elle se résolut d'aller au bord de la rivière d'Anguillette, pour tâcher de la voir.

La fée accoutumée à flatter ses souhaits, parut sur l'eau : c'étoit un de ces jours où elle étoit métamorphosée en poisson.

Je vous revois toujours avec plaisir, jeune princesse, dit-elle à Hébé ; je sais que vous venez de passer quelque temps dans une demeure assez solitaire, & vous me paroissez dans une langueur qui ne convient point à votre fortune. Qu'avez-vous, Hébé ? faites-moi cette confidence ? Je n'ai rien, reprit la jeune princesse d'un air embarrassé ; vous m'avez comblée de trop de biens pour qu'il puisse manquer quelque chose à un bonheur dont vous avez fait votre ouvrage.

Vous voulez me tromper, reprit la fée je le connois facilement, vous n'êtes plus contente; mais que pouvez-vous encore désirer? méritez mes bontés par un aveu sincère, ajouta la gracieuse fée, & je vous promets d'accomplir encore vos souhaits. Je ne sais ce que je désire, répondit la charmante Hébé; je sens pourtant, continua-t-elle en baissant ses beaux yeux, qu'il me manque quelque chose, & que ce qui me manque est absolument nécessaire à mon bonheur.

Ah! s'écria la fée! c'est de l'amour que vous désirez; cette passion peut seule faire penser aussi bizarrement que vous faites.

Dangereuse disposition! continua la prudente fée; vous voulez de l'amour, vous en aurez; les cœurs ne sont que trop naturellement disposés à en prendre; mais je vous avertis que vous m'invoquerez en vain, pour faire cesser cette passion fatale que vous croyez un bonheur si doux; mon pouvoir ne s'étend pas jusques-là.

Il n'importe, reprit promptement la jeune princesse en souriant, & en rougissant tout ensemble: Eh! que ferai-je de tous les biens que vous m'avez donnés, si je n'en faisois à mon tour la félicité d'un autre? La fée soupira à ce discours, & se cacha au fond des eaux.

Hébé reprit le chemin de ſa ſolitude, avec une eſpérance qui commençoit déjà de calmer ſon ennui ; les menaces de la fée l'inquiétoient, mais ces ſages réflexions étoient bientôt chaſſées par d'autres plus dangereuſes ; mais beaucoup plus aimables.

En arrivant, elle trouva un courier de la part du roi, qui lui mandoit de revenir ce même jour, pour être le lendemain d'une fête qu'il avoit fait préparer.

Quelques heures après l'avoir reçue, elle partit pour retourner à la cour : le roi & la reine la reçurent avec plaiſir, & lui apprirent, qu'un prince étranger qui voyageoit, étant arrivé depuis quelques jours, ils avoient voulu lui faire une fête, pour qu'il pût dire dans les autres pays combien de magnificences brilloient dans leur royaume.

La jeune Hébé, par un preſſentiment qu'elle ne connoiſſoit pas, demanda d'abord à la princeſſe ſa ſœur, ſi l'étranger étoit aimable ? Rien de pareil ne s'eſt encore offert à nos yeux, répondit la princeſſe. Dépeignez-le moi, reprit Hébé avec émotion. Il eſt tel qu'on peint les héros, reprit Ilerie ; ſa taille eſt belle, ſon air eſt grand, ſes yeux ſont pleins d'un feu dont plus d'une inſenſible de cette cour a déjà reconnu le pouvoir ; il a la

plus belle tête du monde, ſes cheveux ſont plus approchans du noir que du blond, & il n'a qu'à ſe montrer pour être aſſuré d'attirer l'attention de tous ceux qui le voient.

Vous en faites un portrait bien avantageux, reprit la jeune Hébé ; n'eſt-il point un peu flatté ? Non, ma ſœur, répondit la princeſſe Ilerie avec un ſoupir qu'elle ne put retenir : eh ! vous ne le trouverez peut-être que trop digne de plaire.

Le ſoir le prince parut chez la reine, & ſe fit préſenter à la belle Hébé, qu'il n'avoit pas encore vue. Jamais deux cœurs ne furent ſi promptement, ni ſi vivement touchés ; & jamais ils n'eurent tant de raiſon de l'être.

La converſation ne fut que de choſes indifférentes : mais elle fut brillante & agréable ; elle étoit ſoutenue par cette vivacité qu'inſpire d'abord le déſire de plaire.

La reine ſe retira, & la belle Hébé, dès qu'elle eut fait quelque moment d'attention ſur ſes ſentimens, reconnut qu'elle avoit perdu cette tranquillité dont elle ne connoiſſoit pas encore le prix. Anguillette, s'écria-t-elle dès qu'elle fut ſeule, ah ! quel objet avez-vous permis qui ſe vînt offrir à mes regards ; vos ſages conſeils ſont détruits par ſa préſence ; que ne me donniez-vous la force de

résister à des charmes si touchans ? mais peut-être que leur pouvoir passe encore celui d'une fée. Hébé dormit peu cette nuit, elle se leva d'assez bonne heure, & le soin de se parer pour la fête du soir, l'amusa toute la journée, avec une attention qu'elle n'avoit pas encore connue ; car elle vouloit plaire pour la première fois. Le jeune étranger, occupé du même désir, ne négligea rien pour paroître aimable aux yeux de la charmante Hébé : la princesse Ilerie n'oublia rien aussi de tout ce qui pouvoit plaire ; elle avoit mille beautés, & quand on la voyoit sans Hébé, on la trouvoit la plus belle personne du monde : mais Hébé effaçoit tout.

Il y eut le soir un bal magnifique chez la reine, un festin merveilleux le suivit ; le jeune étranger en auroit remarqué la prodigieuse magnificence, s'il eût pu regarder autre chose que la belle Hébé.

Après le repas, une illumination brillante & singulière fit paroître dans les jardins du palais un nouveau jour. C'étoit en été ; on descendit pour jouir du plaisir de la promenade : l'aimable étranger donna la main à la reine, mais cet honneur ne le dédommagea point du chagrin d'être éloigné quelque moment de sa princesse : les arbres étoient

couverts de feſtons de fleurs, & les lampes qui formoient l'illumination étoient diſpoſées de manière que partout elles repréſentoient des arcs, des flèches, & les autres armes de l'amour, & en quelques autres lieux elles formoient des lignes d'écriture.

On entra dans un petit bois éclairé comme le reſte des jardins, & la reine s'aſſit au bord d'une agréable fontaine, autour de laquelle on avoit placé des ſièges de gazon, ornés de guirlandes d'œillets & de roſes. Tandis que la reine cauſoit avec le roi & une groſſe troupe de courtiſans qui les environnoient, les princeſſes s'amusèrent à regarder quelques caractères qui formoient les petites lampes de l'illumination : l'aimable étranger étoit dans ce moment près de la belle Hébé ; elle tourna ſes regards ſur un endroit où étoient repréſentées des flèches, elle lut tout haut ces paroles qui étoient écrites au-deſſous :

IL EN EST D'INVINCIBLES.

Ce ſont celles qui partent des yeux de la divine Hébé, dit promptement l'inconnu en la regardant tendrement : la princeſſe l'entendit & en fut embarraſſée ; mais ſon embarras parut au prince un heureux préſage pour ſon amour, car il n'y remarqua point de colère.

La fête se termina par mille nouveaux plaisirs. Les charmes de l'inconnu avoient touché trop vivement le cœur d'Ilerie, pour qu'elle pût être long-temps sans s'appercevoir qu'il aimoit une autre qu'elle. Avant l'arrivée d'Hébé à la cour, ce prince lui avoit rendu quelques soins, mais depuis il n'avoit été occupé que de sa tendresse.

Cependant ce jeune inconnu tâchoit par son amour de toucher le cœur de la belle princesse; il étoit amoureux, aimable; son destin la forçoit d'aimer, & la fée l'abandonnoit au penchant de son cœur : que d'excuses pour se rendre! elle ne put combattre plus long-temps contre elle-même.

Le charmant inconnu lui avoit appris qu'il étoit fils de roi, & qu'il s'appeloit Atimir; ce nom étoit connu de la princesse, ce prince avoit fait des merveilles dans une guerre entre les deux royaumes; & comme ils avoient toujours été ennemis, il n'avoit pas voulu paroître à la cour du roi, père d'Hébé, sous son nom véritable.

La jeune princesse, après une conversation où son cœur acheva de prendre ce poison si doux & si dangereux dont lui avoit parlé la fée, permit à Atimir de découvrir au roi son rang & son amour. Le jeune prince

prince fut transporté de joie, il courut à l'appartement du roi, il lui parla avec toute l'ardeur que lui inspiroit sa tendresse.

Le roi le conduisit chez la reine ; ce mariage devant établir une constante paix dans ce royaume, la belle Hébé fut promise à son heureux amant ; dès qu'il auroit reçu un consentement du roi son père. Cette nouvelle se répandit, & la princesse Ilerie en sentit une douleur égale à sa jalousie : elle pleura, elle gémit, mais il fallut se contraindre & cacher d'inutiles regrets.

La belle Hébé & Atimir se voyoient alors sans cesse, leur tendresse s'augmentoit tous les jours, & dans ce temps heureux la jeune princesse ne pouvoit pas comprendre pourquoi les fées n'emploient pas toutes leurs sciences pour faire sentir de l'amour aux mortels, quand elles veulent faire leur félicité.

Un ambassadeur du roi, père d'Atimir, arriva alors à la cour ; on l'attendoit avec une extrême impatience ; il apporta le consentement qu'on demandoit, & l'on prépara tout pour ce grand mariage ; ainsi Atimir n'eut plus alors aucun sujet de crainte ; état dangereux pour un amant que l'on veut conserver toujours fidelle.

Dès que le prince fut assuré de son bon-

heur, il lui devint moins ſenſible. Un jour qu'il cherchoit à rejoindre la belle Hébé dans les jardins du palais, il entendit des voix de femmes dans un cabinet de chevrefeuil ; il s'entendit nommer, & cela lui donna la curioſité d'en apprendre davantage ; il s'approcha doucement du cabinet, & reconnut facilement la voix de la princeſſe Ilerie : je mourrai avant ce jour fatal, ma chère Cléonice, diſoit-elle à une perſonne qui étoit aſſiſe auprès d'elle. Les dieux ne permettront pas que je voie unir l'ingrat que j'aime à la trop heureuſe Hébé : mes tourmens ſont trop douloureux pour me laiſſer encore long-temps la vie. Mais, madame, lui répondit cette fille qui étoit avec elle, le prince Atimir n'eſt point infidelle, il ne vous avoit point offert ſes vœux, c'eſt le deſtin ſeul qui cauſe vos infortunes, & entre tant de princes qui vous adorent, vous en trouveriez peut-être de plus aimables que lui, ſi une prévention funeſte n'occupoit point votre cœur.

D'auſſi aimables que lui ! reprit Ilerie, en eſt-il dans tout l'univers ! Puiſſante fée, ajouta-t-elle avec un ſoupir, de tous les biens dont vous avez comblé la fortunée Hébé, je ne ſuis plus jalouſe que du tendre amour qu'Atimir a pris pour elle.

Le discours de la princesse fut interrompu par ses larmes. Hé ! qu'elle eût été heureuse, si elle eût su combien elles avoient touché le cœur d'Atimir !

Elle se leva pour sortir du cabinet, & le prince se cacha derrière quelques arbres pour n'être point remarqué ; les pleurs & la passion d'Ilerie l'avoient attendri, mais il crut que c'étoit des mouvemens de pitié en faveur d'une belle princesse, qu'il rendoit malheureuse malgré lui. Il fut retrouver Hébé, & ses charmes suspendirent alors tout autre souvenir dans son cœur.

En traversant les jardins pour remener cette princesse au palais, il rencontra quelque chose sous ses pieds ; il le ramassa, il vit que c'étoit des tablettes magnifiques. Il n'étoit pas loin du cabinet où il avoit entendu la conversation d'Ilerie : il craignoit, en montrant les tablettes, de donner quelque connoissance à Hébé de cette aventure. Il les cacha, & la princesse ne les remarqua point ; elle étoit occupée dans ce moment à faire r'attacher quelque chose à sa coiffure.

Ce soir Ilerie ne parut point chez la reine ; on dit qu'elle s'étoit trouvée mal en revenant de la promenade. Atimir comprit bien qu'elle avoit voulu cacher le désordre où il l'avoit

vue dans le cabinet ; cette penſée redoubla ſa pitié pour elle.

Dès qu'il fut à ſon appartement, il ouvrit les tablettes qu'il avoit trouvées ; ſur le premier feuillet, il vit un chiffre formé de double A, couronné de mirthe, & ſoutenu par de petits amours, dont l'un paroiſſoit eſſuyer ſes larmes avec ſon bandeau, & l'autre briſoit ſes flèches.

La vue de ce chiffre donna de l'émotion au jeune prince ; il ſavoit qu'Ilerie deſſinoit parfaitement, il tourna promptement le feuillet pour s'éclaircir davantage, & ſur le revers il trouva ces paroles :

Le redoutable amour m'a fait voir vos attraits,
De mon paiſible cœur ils ont troublé la paix,
Ah ! quelle injuſtice eſt la vôtre ?
Sur moi, cruel, vous eſſayez les traits
Dont vous vouliez bleſſer une autre.

L'écriture qu'il reconnut, ne lui prouva que trop bien que les tablettes étoient à la princeſſe Ilerie ; il fut touché de ces ſentimens ſi tendres, qui, bien loin d'être ſoutenus par ſon amour & par ſes ſoins, ne l'étoient pas par l'eſpérance ; ces vers le firent ſouvenir qu'avant l'arrivée d'Hébé à la cour, il avoit trouvé Ilerie aimable ; il commença

à se regarder comme infidelle à cette princesse, & il le devenoit trop véritablement pour la charmante Hébé.

Il combattit pourtant ses premiers mouvemens, mais son cœur étoit accoutumé à être volage, & rarement peut-on se corriger d'une si dangereuse habitude.

Il jeta les tablettes d'Ilerie sur une table, résolu de ne les plus regarder, mais il les reprit un moment après malgré lui-même, & il y trouva mille choses qui achevèrent de rendre Ilerie triomphante de la divine Hébé.

Mille sentimens confus occupèrent toute la nuit le cœur du prince; le matin il fut chez le roi, qui lui apprit le jour qu'il avoit choisi pour son mariage avec Hébé. Atimir répondit avec un embarras que le roi prit pour une marque de son amour; (que l'on connoît peu le cœur des hommes!) c'étoit un effet de son infidélité.

Le roi voulut aller chez la reine, le prince fut obligé de le suivre; il y avoit peu demeuré, quand la princesse Ilerie parut avec une langueur qui la fit paroître plus aimable aux yeux du volage Atimir, qui en savoit la cause: il s'approcha d'elle, il lui parla long-temps, il lui fit entendre qu'il n'ignoroit

plus les ſentimens qu'elle avoit pour lui. Il s'expliqua avec tendreſſe ; c'étoit trop de félicité pour Ilerie ; hé ! quel moyen de recevoir ſans trouble un bonheur, ſi ſenſible & ſi peu attendu !

La charmante Hébé entra alors chez la reine ; ſa vue fit rougir la princeſſe Ilerie & le léger Atimir. Qu'elle eſt belle ! dit Ilerie, en regardant le prince avec une émotion qu'elle ne put cacher. Fuyez-la, ſeigneur, ou achevez de m'ôter la vie. Le prince ne put lui répondre : Hébé s'étant approchée d'eux avec une grâce & des charmes qui faiſoient mille reproches à l'ingrat Atimir, il ne les put ſoutenir long-temps, il quitta la princeſſe à qui il dit, qu'il alloit dépêcher un courier au roi ſon père : elle étoit ſi prévenue pour Atimir, qu'elle ne s'apperçut point de quelques regards qui lui échappèrent en faveur d'Ilerie.

Pendant qu'elle triomphoit en ſecret ; la belle Hébé apprit du roi & de la reine, que dans trois jours elle devoit être l'épouſe d'Atimir. Qu'il étoit alors indigne des ſentimens que cette nouvelle fit naître dans le cœur de l'aimable Hébé !

Le prince, quoiqu'occupé de ſon ardeur infidelle, paſſa une partie du jour auprès

d'Hébé ; Ilerie en fut témoin, & penſa mourir mille fois de jalouſie ; ſon amour avoit encore redoublé dès qu'elle avoit ſenti de l'eſpérance.

En rentrant chez lui le ſoir, le prince reçut un billet par un homme inconnu ; il l'ouvrit avec précipitation, & il y trouva ces paroles :

Je cède à une paſſion mille fois plus forte que ma raiſon, puiſqu'il n'eſt plus temps de vous cacher des ſentimens que le haſard vous a découverts ; venez, prince, venez apprendre à quelle réſolution me détermine le tendre amour que vous m'avez donné. Quel bonheur pour moi, s'il ne me coûtoit que la vie !

Celui qui apportoit ce billet au prince, lui dit qu'il étoit deſtiné à le conduire où la princeſſe Ilerie l'attendoit. Atimir ne balança pas un moment à le ſuivre ; & après divers détours, on le fit entrer dans un petit pavillon qui étoit au bout d'une allée fort couverte. Le pavillon étoit aſſez éclairé ; il y trouva Ilerie ſeule avec une de ſes femmes : les autres ſe promenoient dans le jardin. Quand elle étoit retirée dans ce cabinet, elles n'y entroient que par ſon ordre.

Ilerie étoit aſſiſe ſur une pile de carreaux cramoiſi en broderie d'or ; ſon habit étoit galant

& magnifique ; c'étoit un tissu jaune & argent ; ses cheveux, qui étoient noirs & parfaitement beaux, étoient relevés par des rubans de la même couleur que l'habit, & des attaches de diamans jaunes. A sa vue, Atimir ne put se persuader qu'il fût honteux de devenir infidelle ; il se mit à genoux auprès d'elle ; & Ilerie le regardant avec une tendresse qui marquoit assez les mouvemens de son cœur : Prince, lui dit-elle, ce n'est point pour vous persuader de rompre votre hymenée que je vous ai fait venir ici ; je sais trop bien qu'il est résolu ; & quelques paroles, dont vous avez voulu flatter mon malheur & ma tendresse, ne me permettent pas de croire que vous vouliez abandonner Hébé pour moi : mais, continua-t-elle avec des larmes qui achevèrent de séduire le cœur d'Atimir, je ne veux plus d'une vie que vous avez rendue si douloureuse ; je la sacrifierai sans regret à mon amour ; & ce poison, ajouta-t-elle, en montrant une petite boîte d'or qu'elle tenoit dans sa main, me garantira de l'affreux supplice de vous voir l'époux d'Hébé.

Non, belle Ilerie, s'écria le volage prince, je ne serai point son époux ; je quitterai tout pour vous plaire ; je vous aime mille fois plus que je n'aimois Hébé ; & malgré mon devoir

& ma foi, ſi ſolemnellement promiſe, je ſuis prêt à vous conduire en des lieux où rien ne contraindra notre amour. Ah! prince, dit Ilerie en ſoupirant, je me fierai donc à un infidelle? Il ne le ſera jamais pour vous, reprit Atimir; & le roi votre père, qui me donnoit Hébé, ne me refuſera pas l'aimable Ilerie, quand elle ſera en mon pouvoir. Allons donc, Atimir, dit la princeſſe après quelques momens de ſilence; allons où mon deſtin & le vôtre nous entraînent: quelque douleur qu'il m'en puiſſe coûter, rien ne peut balancer dans mon cœur le doux plaiſir d'être aimée de ce que j'aime.

Après ces mots, ils prirent enſemble quelques meſures pour leur départ; il n'y avoit point de temps à perdre; il fut réſolu pour la nuit ſuivante: ils ſe ſéparèrent avec peine; & malgré les ſermens d'Atimir, Ilerie redoutoit encore les charmes d'Hébé: le reſte de la nuit & le jour ſuivant, elle fut toujours occupée de cette crainte.

Cependant le prince donna en peu de temps tous les ordres néceſſaires pour rendre ſon départ ſecret; & le lendemain, dès que tout le monde fut retiré dans le palais, le prince fut trouver Ilerie dans le pavillon du jardin où elle l'attendoit ſeule avec Cléonice; ils

partirent, & firent une diligence incroyable pour ſortir de ce royaume. Le matin, cette nouvelle fut déclarée par une lettre qu'Ilerie écrivoit à la reine, & une qu'Atimir écrivoit au roi : elles étoient touchantes, & il étoit aiſé de voir que l'amour les avoit dictées. Le roi & la reine furent dans une colère extrême ; mais rien ne peut exprimer les vives douleurs de la malheureuſe & charmante Hébé. Quel déſeſpoir ! que de larmes ! que de vœux à la fée Anguillette pour terminer des maux auſſi cruels qu'elle les lui avoit autrefois prédit ; mais la fée tint ſa parole. En vain Hébé retourna au bord de la rivière, Anguillette ne parut point ; elle s'abandonna à tout ce que le déſeſpoir a de plus affreux. Les princes, que la bonne fortune de l'ingrat Atimir avoit écartés, ſentirent alors renaître leurs eſpérances ; mais leurs ſoins & leur amour parurent à la fidelle Hébé de nouveaux ſupplices.

Le roi déſiroit paſſionnément qu'elle ſe choiſît un époux, & pluſieurs fois il l'en avoit fort preſſée ; mais ce devoir paroiſſoit trop cruel à ſa tendreſſe. Elle ſe réſolut à fuir du royaume de ſon père ; mais avant ſon départ, elle retourna encore chercher Anguillette.

La fée ne put cette fois réſiſter aux larmes de la belle Hébé; elle parut: à ſa vue, la princeſſe renouvela ſes pleurs, & n'eut pas la force de lui parler. Vous connoiſſez enfin, lui dit la fée, quelle eſt cette félicité funeſte que je voulois vous refuſer toujours; mais, Hébé, Atimir vous a trop bien punie de n'avoir pas ſuivi mes conſeils; allez, fuyez ces lieux où tout vous rappelle le ſouvenir de votre tendreſſe; vous trouverez un vaiſſeau ſur la mer qui vous conduira au ſeul lieu du monde où vous pouvez guérir de ce malheureux amour qui vous déſeſpère; mais ſongez, ajouta Anguillette en hauſſant la voix, quand votre cœur ſera redevenu tranquille, à ne chercher jamais la préſence fatale d'Atimir, il vous en coûteroit la vie. Hébé ſouhaita plus d'une fois de revoir encore ce prince, de quelque prix que l'amour lui dût faire payer ce plaiſir; mais un reſte de raiſon & les ſoins de ſa gloire, la firent réſoudre à accepter les propoſitions de la fée. Elle la remercia de ce dernier bienfait, & partit le lendemain pour aller au bord de la mer, ſuivie de celle de ſes femmes à qui elle ſe confioit le plus.

Elle trouva le vaiſſeau d'Anguillette; il étoit tout doré, les mâts étoient de marqueterie

d'un deſſin merveilleux, les voiles d'un tiſſu argent & couleur de roſe, & partout on voyoit écrit ce mot, LIBERTÉ. Les matelots étoient vêtus d'habits de même couleur que les voiles; tout paroiſſoit reſpirer en ce lieu les douceurs de la liberté.

La princeſſe entra dans une chambre magnifique; les meubles en étoient admirables, & les peintures parfaitement belles: elle ne s'affligea pas moins dans ce nouveau ſéjour, que dans la cour du roi ſon père: on tâchoit en vain de l'amuſer par mille plaiſirs; elle n'étoit pas encore en état d'y faire attention.

Un jour qu'elle s'amuſoit à regarder les peintures de ſa chambre en un endroit qui repréſentoit un payſage, elle remarqua une jeune bergère, qui, d'un air riant, coupoit des filets pour rendre la liberté à un grand nombre d'oiſeaux qui étoient pris; & quelques-uns de ces petits animaux, déjà échappés, ſembloient voler vers le ciel avec une rapidité merveilleuſe. Toutes les autres peintures repréſentoient des ſujets ſemblables; rien n'y parloit de l'amour, & tout y vantoit les charmes de la liberté. Quoi! s'écria triſtement la princeſſe, mon cœur ſera-t-il toujours inſenſible pour un bonheur ſi doux, & pour qui ma raiſon fait tant de vœux inutiles?

La malheureuſe Hébé paſſoit ainſi ſa vie, occupée de ſa tendreſſe & du déſir de l'oublier.

Il y avoit un mois que le vaiſſeau voguoit ſans s'arrêter, quand un matin, que la princeſſe étoit ſur le tillac, elle apperçut de loin une terre qui lui parut très-belle; les arbres étoient d'une hauteur & d'une beauté ſurprenantes, & quand on fut aſſez près, elle remarqua qu'ils étoient tout couverts d'oiſeaux, dont le plumage étoit de couleur vive & brillante; ils faiſoient des concerts charmans, leurs chants étoient doux, & il ſembloit qu'ils craigniſſent de faire trop de bruit.

On aborda à ce beau rivage; la princeſſe y deſcendit avec ſes femmes, & dès qu'elle eut reſpiré l'air de cette iſle, par un pouvoir inconnu, elle ſentit ſon cœur tranquille, & ſe laiſſa ſurprendre par un ſommeil agréable, qui ferma pour quelque temps ſes beaux yeux.

Cet agréable pays, qu'elle ne connoiſſoit pas, étoit L'ISLE PAISIBLE. La fée Anguillette, proche parente des princes qui régnoient dans ce pays, y avoit attaché, depuis deux mille ans, l'heureux don de guérir les paſſions malheureuſes: l'on aſſure même que ce don y dure encore; mais la difficulté eſt de pouvoir aborder dans cette iſle.

Le prince qui régnoit alors deſcendoit en droite ligne de la célèbre princeſſe Carpillon, & de ſon charmant époux, dont une fée moderne, plus ſavante & plus polie que celles de l'antiquité, nous a ſi galamment conté les merveilles.

Pendant que la belle Hébé jouiſſoit d'un repos dont il y avoit ſix mois qu'elle n'avoit goûté les douceurs, le prince de l'Iſle paiſible ſe promenoit dans ce bois, qui bordoit le rivage de la mer; il étoit dans ſon char, traîné par quatre jeunes éléphans blancs, & entouré d'une partie de ſa cour.

La princeſſe endormie frappa ſes regards; ſa beauté le ſurprit. Il deſcendit de ſon char avec une précipitation & une vivacité qu'il n'avoit jamais ſentie. Il prit à cette vue tout l'amour que les charmes d'Hébé étoient dignes d'inſpirer. Le bruit la réveilla; & en ouvrant ſes beaux yeux, elle découvrit mille nouvelles beautés au jeune prince. Il étoit de même âge qu'Hébé, il avoit alors dix-neuf ans: ſa beauté étoit parfaite; mille grâces étoient répandues ſur ſa perſonne: ſa taille étoit au-deſſus du commun des hommes; & ſes cheveux, qui deſcendoient par groſſes boucles juſques ſur ſa ceinture, étoient de la même couleur que ceux d'Hébé: ſon

habit étoit de plumes de mille différentes couleurs ; il avoit par-dessus une espèce de manteau traînante toute de plumes de cigne, attachée sur les épaules avec les plus belles pierreries du monde : sa ceinture étoit de diamans, où pendoit, par des chaînes d'or, un petit sabre tout couvert de rubis : une espèce de casque, fait avec des plumes comme le reste de l'habillement, couvroit sa belle tête ; & d'un côté du casque étoient attachées, avec un diamant d'une grosseur prodigieuse, des plumes de héron qui lui donnoient beaucoup de grâce.

Ce prince fut le premier objet qui se présenta à la jeune princesse à son réveil ; il lui parut digne de ses regards, & pour la première fois de sa vie, elle regarda un autre qu'Atimir avec quelque attention.

Tout m'assure, dit le prince de l'Isle paisible à la princesse, que vous ne pouvez être que la divine Hébé : hé ! quelle autre pourroit avoir tant de charmes ? Qui peut, Seigneur, lui répondit la jeune princesse, (en se levant & en rougissant tout ensemble) vous avoir sitôt appris que j'étois descendue dans cette isle ? Une puissante fée, reprit le jeune roi, qui, voulant me rendre le plus heureux prince du monde, & ce pays

le plus fortuné, m'avoit promis de vous y conduire, & m'avoit même permis encore de plus glorieuſes eſpérances; mais je ſens bien, ajouta-t-il en ſoupirant, que mon deſtin va dépendre beaucoup plus de vos bontés que des ſiennes. Après ces paroles, auxquelles elle répondit avec beaucoup d'eſprit, le prince la pria de monter dans ſon char, pour être conduite au palais, & par reſpect, il ne voulut pas y prendre place: mais comme elle avoit compris par ſes diſcours & par ſa ſuite, qu'il étoit roi de cette iſle, elle l'obligea de s'aſſeoir auprès d'elle.

Jamais rien de ſi beau n'avoit paru enſemble dans un même char; toute la cour du prince, à cette vue, ne put s'empêcher de leur donner mille applaudiſſemens. Pendant le chemin le jeune prince entretint Hébé avec beaucoup d'eſprit & de tendreſſe, & la princeſſe ſatisfaite de retrouver ſon cœur tranquille, avoit repris toute ſa vivacité.

L'on arriva au palais; il étoit peu éloigné du bord de la mer: de longues & belles avenues, entourées de canaux d'eau vive, y conduiſoient; il étoit tout bâti d'ivoire & couvert d'agate.

Les gardes du prince étoient rangés en haies dans toutes les cours: dans la pre-

mière, ils étoient vêtus de plumes jaunes; ils avoient des carquois, des arcs & des flèches d'argent: dans la seconde cour, ils étoient tous vêtus de plumes de couleur de feu, avec des sabres garnis d'or, ornés de turquoises. On passa dans la troisième cour, où les gardes étoient vêtus de plumes blanches; ils tenoient dans leurs mains des demi-piques peintes & dorées, ornées de guirlandes de fleurs. Il n'y avoit jamais de guerre en ce pays-là; ainsi on ne portoit pas des armes bien redoutables.

Le prince, en descendant de son char, conduisit l'aimable Hébé dans un appartement magnifique. La cour étoit nombreuse; les dames y étoient belles, les hommes galans & bien faits, & quoique tous les habitans du pays ne fussent vêtus qu'avec des plumes; l'art d'en arranger les nuances les rendoient très-agréables.

Ce soir-là, le prince de l'Isle paisible donna un superbe festin à la belle Hébé, qui fut suivi d'un concert de flûtes-douces, de luts, de tuorbes & de clavecins; ils n'aimoient pas dans ce pays-là les instrumens dont le bruit est éclatant: la symphonie fut très-gracieuse; quand elle eut duré quelque temps, une très-belle voix chanta ces paroles:

Je jure à vos attraits une ardeur immortelle ;
Quel bonheur peut être plus doux
Que celui de porter une chaîne si belle ?
J'aimerai tendrement, mon cœur sera fidelle,
Et le prix dépendra de vous.

Le prince regarda Hébé, pendant qu'on chantoit d'un air assez tendre, pour la persuader qu'il pensoit tout ce que ces vers venoient de lui dire.

Quand la musique fut finie, comme il étoit tard, le prince de l'Isle paisible conduisit la princesse dans l'appartement qu'il lui avoit destiné : c'étoit le plus beau de tous ceux de ce palais ; elle y trouva un grand nombre de dames, que le prince avoit nommées pour avoir l'honneur d'être auprès d'elle.

Le prince quitta la belle Hébé, le plus amoureux de tous les hommes. On mit la princesse dans son lit ; les dames se retirèrent, & il ne resta dans sa chambre que celles qu'elle avoit amenées avec elle. Qui le pourroit croire ? leur dit-elle dès qu'elle fut en liberté ; mon cœur est paisible ! quel dieu a calmé mes tourmens ? Je n'aime plus Atimir ; je puis penser sans mourir de douleur, qu'il est peut-être l'époux d'Ilerie, n'est-ce point un songe que tout ce que je vois ? Non, reprenoit-elle un moment après, mes

ſonges mêmes n'avoient pas accoutumé d'être ſi tranquilles.

Enſuite elle rendit mille grâces à Anguillette, & s'endormit.

Le lendemain à ſon réveil, comme elle ouvroit un rideau de ſon lit, la fée ſe fit voir à elle avec un air gracieux, qu'elle ne lui avoit point remarqué ſur ſon viſage, depuis le jour fatal où elle lui avoit demandé de l'amour. Enfin, je vous ai heureuſement conduite ici, lui dit l'aimable fée; votre cœur eſt libre, ainſi il va devenir content. Je vous ai guérie d'une paſſion cruelle; mais, Hébé, puis-je compter que ces affreux tourmens où vous avez été expoſée, vous feront fuir pour toujours les lieux ou vous pourriez revoir l'ingrat Atimir?

Que ne promit point à la fée la jeune princeſſe! que de ſermens contre l'amour & contre ſon amant infidelle! Souvenez-vous au moins de vos promeſſes, reprit Anguillette d'un air qui imprimoit du reſpect; vous périrez avec Atimir, ſi vous cherchez jamais à le revoir: mais tout doit vous ôter ici ce déſir funeſte à votre vie.

Je ne veux plus vous cacher ce que j'ai réſolu en votre faveur; le prince de l'Iſle paiſible eſt mon parent, je protège ſa per-

ſonne & ſon empire; il eſt jeune, il eſt aimable, & nul prince au monde n'eſt ſi digne d'être votre époux : régnez donc, belle Hébé, dans ſon cœur & dans ſon royaume; le roi votre père y conſent : j'étois hier dans ſon palais, je lui appris, & à la reine votre mère, l'état préſent de votre fortune, & ils m'en remirent abſolument le ſoin.

La princeſſe eut bien envie de demander à la fée, ce que depuis ſon départ on avoit appris d'Ilerie & Atimir ; mais elle n'oſa, après tant de bienfaits, haſarder de lui déplaire. Elle employa, pour la remercier, tout l'eſprit qu'elle lui avoit donné.

On entra alors dans la chambre de la princeſſe : la fée diſparut. Dès qu'Hébé fut levée, douze enfans, parfaitement beaux, vêtus en amours, lui apportèrent de la part du prince douze corbeilles de cryſtal, remplies des plus belles & des plus agréables fleurs du monde. Ces fleurs couvroient des garnitures de pierreries de toutes couleurs, d'une beauté merveilleuſe : dans la première corbeille, qui lui fut préſentée, elle trouva ce billet.

A LA DIVINE HÉBÉ.

Hier, je vous jurai cent fois que je vous aime :
De ces ſermens formés par ma tendreſſe extrême,

Je ne perdrai jamais l'aimable ſouvenir;
Amour me les dicta lui-même,
Et vos charmes les font tenir.

Après ce que la fée avoit ordonné à la princeſſe, elle comprit bien qu'elle devoit recevoir les ſoins de ſon nouvel amant, comme ceux d'un prince qui dans peu ſeroit ſon époux.

Elle reçut gracieuſement les petits amours; & à peine les eut-elle congédiés, que vingt-quatre nains, biſarrement, mais magnifiquement vêtus, parurent chargés de nouveaux préſens. C'étoit des habits tout de plumes; mais les couleurs, le travail & les pierreries en étoient ſi beaux, que la princeſſe avoua qu'elle n'avoit jamais rien vu de ſi galant.

Elle en choiſit un couleur de roſe, pour mettre ce jour-là. Sa coiffure fut ornée d'un bouquet de plumes de la même couleur. Elle parut ſi charmante avec ce nouvel ornement, que le prince de l'Iſle paiſible, qui vint la voir dès qu'elle fut habillée, ſentit encore redoubler la paſſion qu'il avoit pour elle. Toute la cour s'empreſſa à venir admirer la princeſſe. Sur le ſoir, le prince propoſa à la belle Hébé de deſcendre dans les jardins du palais, qui étoient admirables. Le prince, pendant la promenade, apprit à Hebé que la fée

lui avoit fait eſpérer, depuis quatre ans, ſon arrivée dans l'Isle paiſible ; mais quelque temps après, ajouta le prince, comme je lui demandois avec empreſſement l'effet de ſes promeſſes, elle me parut triſte, & me dit : La princeſſe Hébé eſt deſtinée par ſon père à un autre que toi ; mais ſi ma ſcience ne me trompe, elle ne ſera pas à ce prince qui eſt choiſi pour être ſon époux. Je t'en apprendrai des nouvelles.

Quelques mois après, la fée revint dans cette isle : le deſtin te favoriſe, me dit-elle ; le prince qui devoit être l'époux d'Hébé ne le ſera pas, & dans peu tu verras dans ces lieux la plus belle princeſſe du monde.

Il eſt vrai, reprit Hébé en rougiſſant, que je devois épouſer le fils d'un roi, voiſin des états du roi mon père ; mais après divers événemens, l'amour qu'il avoit pour la princeſſe ma ſœur, le fit réſoudre à l'enlever du royaume de mon père.

Le prince de l'Isle paiſible dit mille choſes tendres à la belle Hébé ſur ſon heureux deſtin, qui, d'accord avec la fée, l'avoit amenée dans ſon isle. Elle l'écouta avec d'autant plus de plaiſir, que ce diſcours interrompoit le récit de ſes aventures ; elle craignoit de ne pouvoir parler de ſon amant infidelle,

ſans laiſſer remarquer quelle avoit été ſa tendreſſe pour lui.

Le prince de l'Isle paiſible conduiſit Hébé dans une grotte extrêmement ornée, & embellie de jets-d'eau merveilleux. Le fond de la grotte étoit obſcur ; il y avoit un grand nombre de niches remplies de ſtatues, qui repréſentoient des nymphes & des bergers ; mais on les diſtinguoit peu. Dès que la princeſſe eut été quelques momens dans la grotte, elle entendit un bruit agréable d'inſtrumens. Une illumination fort brillante, qui parut tout-d'un-coup, fit voir à la princeſſe qu'une partie des ſtatues formoient ce concert ; & les autres vinrent danſer devant elle un ballet très-galant & très-bien étendu.

Il fut mêlé de chanſons tendres & agréables.

On avoit ainſi fait placer tous les acteurs de ce divertiſſement au fond de la grotte pour ſurprendre plus agréablement la princeſſe.

Après le ballet, des ſauvages vinrent ſervir une ſuperbe collation, ſous un berceau de jaſmins & de fleurs d'oranges.

La fête venoit de finir, quand tout-d'un-coup la fée Anguillette parut en l'air, ſur un char attelé de quatre ſinges. Elle deſcendit, & annonça au prince de l'Isle paiſible un bonheur charmant, en lui apprenant qu'elle

vouloit qu'il devint l'époux d'Hébé, & que cette belle princeſſe lui avoit promis d'y conſentir.

Le prince, tranſporté de joie, douta d'abord à qui il devoit ſes premiers remerciemens, d'Hébé ou d'Anguillette : & quoique la joie ne faſſe pas dire des choſes auſſi touchantes que la douleur, il s'en acquitta pourtant avec beaucoup d'eſprit & de grâce.

La fée voulut bien ne plus quitter le prince & la princeſſe, juſques au jour deſtiné pour leur mariage. Ce devoit être dans trois jours : elle fit des préſens ſuperbes à la belle Hébé, & au prince de l'Isle paiſible ; & enfin, le jour qu'elle avoit marqué, ils ſe rendirent, ſuivis de toute la cour, & d'un nombre infini des habitans de cette isle, dans le temple de l'hymen.

Il n'étoit formé que de branches d'oliviers & de palmes entrelacées enſemble, & qui, par le pouvoir de la fée, ne ſe flétriſſoient jamais.

L'hymen y étoit repréſenté par une ſtatue de marbre blanc, couronnée de roſes ; il étoit élevé ſur un autel, orné ſeulement de fleurs, & appuyé ſur un petit amour d'une beauté charmante, qui, avec un air riant, lui préſentoit une couronne de myrthe.

Anguillette,

Anguillette, qui avoit bâti ce temple, voulut que tout y fût ſimple, pour marquer que l'amour ſeul pourroit rendre l'hymen heureux. La difficulté n'eſt que de les unir enſemble : comme c'eſt un miracle digne d'une fée, elle les avoit joints pour toujours dans l'Iſle paiſible ; & contre la coutume des autres royaumes, on y pouvoit être époux, amoureux & conſtant.

Dans ce temple de l'hymen, la belle Hébé, conduite par Anguillette, donna ſa foi au prince de l'Iſle paiſible, & reçut la ſienne avec plaiſir. Elle n'avoit pas pour lui ce penchant involontaire qu'elle avoit ſenti pour Atimir ; mais ſon cœur, pour lors exempt de paſſion, recevoit cet époux par l'ordre de la fée, comme un prince digne d'elle par ſa perſonne, & encore plus par ſon amour.

Cet hymen fut célébré par mille fêtes galantes, & Hébé ſe trouva heureuſe avec un prince qui l'adoroit.

Cependant le roi, père d'Hébé, avoit reçu des ambaſſadeurs de la part d'Atimir : il lui demandoit la permiſſion d'épouſer Ilerie. Le roi, père d'Atimir, étoit mort, il étoit maître abſolu dans ſon royaume : on lui accorda avec joie cette princeſſe qu'il avoit enlevée.

Après ce mariage, la reine Ilerie demanda au roi ſon père & à la reine ſa mère, par de nouveaux ambaſſadeurs, la permiſſion de venir elle-même à leur cour, les prier de lui pardonner une faute que l'amour lui avoit fait faire, & que le mérite d'Atimir devoit excuſer.

Le roi le lui permit, & Atimir y vint avec elle ; mille plaiſirs marquèrent le jour de leur arrivée. Peu après, la belle Hébé & ſon charmant époux envoyèrent auſſi des ambaſſadeurs au roi & à la reine, pour leur faire part de la nouvelle de leur mariage : Anguillette les avoit déjà prévenus ; mais ils n'en furent pas reçus avec moins de plaiſir & de magnificence.

Atimir étoit chez le roi, quand ils s'y préſentèrent pour la première fois : l'aimable idée d'Hébé ne pouvoit jamais s'effacer abſolument d'un cœur où elle avoit régné avec tant d'empire : Atimir ſoupira malgré lui au récit du bonheur du prince de l'Isle paiſible ; il accuſa même Hébé d'être inconſtante, ſans penſer combien il lui avoit donné de raiſons de la devenir.

Les ambaſſadeurs du prince de l'Isle paiſible s'en retournèrent, comblés d'honneurs & de préſens : ils apprirent à leur princeſſe

combien le roi & la reine avoient témoigné de joie de leur heureux mariage.

Mais, ô récit trop sincère ! ils dirent à Hébé que la princesse Ilerie & Azimir étoient à la cour. Ces noms si dangereux pour son repos, lui redonnèrent de l'inquiétude : elle étoit heureuse ; mais les mortels peuvent-ils conserver un bonheur constant ?

Elle ne put résister à l'impatience qu'elle sentit de retourner à la cour du roi son père : ce n'étoit, disoit-elle, que pour le revoir & la reine sa mère. Elle le croyoit même : & combien de fois, quand on aime, se trompe-t-on sur ses propres sentimens !

Malgré les menaces de la fée, pour l'obliger à fuir les lieux où elle pourroit revoir Atimir, elle proposa ce voyage au prince de l'Isle paisible. D'abord il la refusa : Anguillette lui avoit défendu de laisser sortir Hébé de son royaume.

Elle continua de le prier : il l'adoroit, il ignoroit la passion qu'elle avoit eue pour Atimir. Peut-on refuser quelque chose à ce qu'on aime ?

Il crut plaire à la belle Hébé par son aveugle complaisance : il donna ses ordres pour son départ : & jamais on n'a vu tant de magnificence que celle qui parut dans son équipage & sur ses vaisseaux.

La ſage Anguillette indignée du peu de reſpect qu'Hébé & le prince de l'Isle paiſible avoient pour ſes ordres, les abandonna à leur deſtinée, & ne parut point leur donner de ſes ſages conſeils, dont ils avoient ſi peu profité.

Le prince & la princeſſe s'embarquèrent; & après une navigation fort heureuſe, ils arrivèrent à la cour du roi, père d'Hébé.

La joie de revoir cette belle princeſſe, fut très-ſenſible au roi & à la reine; ils furent charmés du prince de l'Isle paiſible. On célébra leur arrivée par mille fêtes dans tout le royaume; mais Ilerie frémit en apprenant le retour d'Hébé: il fut arrêté qu'elles ſe reverroient, & que l'on ne feroit nulle mention de tout ce qui s'étoit paſſé.

Atimir demanda à revoir Hébé: il parut même à Ilerie qu'il le déſiroit avec un peu trop d'empreſſement.

La princeſſe Hébé rougit quand il entra dans ſa chambre, & ils furent l'un & l'autre dans un embarras dont tout leur eſprit ne les put tirer.

Le roi qui étoit préſent, le remarqua: il ſe mêla dans leur converſation; & pour rendre cette viſite plus courte, il propoſa à la princeſſe de deſcendre dans les jardins du palais.

Atimir n'osa donner la main à Hébé ; il la salua respectueusement, & se retira.

Mais quelles idées & quels sentimens n'emporta-t-il pas dans son cœur ! Toute cette passion, si vive & si tendre, qu'il avoit sentie pour Hébé, se ralluma dans un moment : il hait Ilerie, il se hait lui-même ; jamais infidélité ne fut suivie de tant de repentir, ni de tant de douleur.

Le soir il fut chez la reine ; la princesse Hébé y étoit ; il n'eut d'attention que pour elle : il chercha avec beaucoup de soin à lui parler ; elle l'évita toujours, mais ses regards lui en firent trop entendre pour son repos : il continua quelque temps à lui faire remarquer, par toutes ses actions, que ses yeux avoient repris sur lui leur premier empire.

Le cœur d'Hébé en fut allarmé ; Atimir lui paroissoit toujours trop aimable : elle se résolut de le fuir avec autant de soin qu'il en prenoit de la chercher. Elle ne lui parloit jamais que chez la reine, & ce n'étoit même que quand elle ne s'en pouvoit absolument dispenser : elle se résolut aussi de conseiller au prince de l'Isle paisible de retourner bientôt dans son royaume. Mais que de difficultés, quand il faut quitter ce que l'on aime !

Un soir qu'elle étoit occupée de cette pen-

ſée, elle s'enferma dans ſon cabinet, pour y rêver avec plus de liberté. Elle trouva un billet qu'on avoit mis dans ſa poche, ſans qu'elle s'en fût apperçue ; elle l'ouvrit, & l'écriture d'Atimir qu'elle reconnut, lui fit ſentir un trouble qui ne ſe peut exprimer : elle crut ne le devoir pas lire, mais ſon cœur l'emporta ſur ſa raiſon ; elle le lut, & y trouva ces paroles :

Vous n'êtes plus ſenſible à mon ardent amour,
Vous n'avez plus pour moi que de l'indifférence ;
Belle Hébé, votre cœur eſt léger à ſon tour ;
Il imita ſi bien ma fatale inconſtance,
Hélas ! qu'il ne ſauroit imiter mon retour.

Cet heureux temps n'eſt plus, où, de mon tendre amour,
Vous daigniez partager les plaiſirs & les peines :
Nous fûmes, il eſt vrai, volages tour-à-tour ;
Mais je reviens à vous chargé des mêmes chaînes :
Hélas ! ne ſauriez-vous imiter mon retour ?

Ah cruel ! s'écria la princeſſe, que vous ai-je fait, pour chercher à rallumer dans mon ame une tendreſſe qui m'a tant coûté de douleurs ? Les larmes d'Hébé interrompirent ſon diſcours.

Cependant Ilerie languiſſoit d'une jalouſie qui n'étoit que trop bien fondée. Atimir,

emporté par ſa paſſion, ne pouvoit plus ſe contraindre : le prince de l'Isle paiſible commença à s'appercevoir de ſon amour pour Hébé ; mais il voulut examiner davantage la conduite d'Atimir, avant que d'en parler à la princeſſe ; il l'adoroit conſtamment, & il craignoit, par ſes diſcours, de la faire appercevoir lui-même de la paſſion de ce prince.

Quelques jours après qu'Hébé eut reçu ce billet, il y eut des courſes de chevaux ; les princes & toute la belle jeuneſſe de la cour devoient rompre des lances à l'honneur des dames.

Le roi & la reine honorèrent ce divertiſſement de leur préſence : la belle Hébé & la princeſſe Ilerie devoient elles-mêmes donner le prix ; l'un étoit une épée, dont la garde & le fourreau étoient couverts de pierreries d'une beauté extraordinaire ; & l'autre un bracelet de diamans brillans très-parfaits.

Tous les chevaliers nommés pour les courſes parurent d'une magnificence merveilleuſe, & montés ſur les plus beaux chevaux du monde : ils portoient tous les couleurs de leurs maîtreſſes, & ſur leurs écus des deviſes galantes, convenables aux ſentimens de leur cœur.

Le prince de l'Isle paisible parut superbement vêtu, & montant un cheval isabelle à crins noirs d'une beauté incomparable : dans tout son équipage brilloit la couleur de rose ; c'étoit celle qu'aimoit Hébé. On voyoit sur un casque fort léger, qui couvroit sa tête, flotter un bouquet de plumes de cette même couleur. Il attira les applaudissemens de tous les spectateurs, & il paroissoit si beau sous ces armes brillantes, qu'Hébé se fit mille reproches secrets des sentimens que son malheur lui inspiroit pour un autre. La suite du prince de l'Isle paisible étoit nombreuse ; elle étoit vêtue à la mode de son pays ; tout y paroissoit galant & magnifique : un écuyer portoit son écu ; on s'empressa d'en voir la devise.

C'étoit un cœur percé d'une flèche : un petit amour en lançoit un grand nombre, pour essayer d'y faire de nouvelles blessures ; mais elles paroissoient toutes, hors la première, avoir été tirées inutilement ; ces mots étoient écrits au-dessous :

JE N'EN CRAINS POINT D'AUTRES.

Les couleurs & la devise du prince de l'Isle paisible, firent facilement remarquer que c'étoit comme chevalier de la belle Hébé, qu'il avoit voulu entrer dans la lice.

On étoit occupé de ſa magnificence, quand Atimir parut : il montoit un cheval tout noir, qui paroiſſoit ardent & ſuperbe. La couleur que portoit ce jour-là ce prince, étoit la feuille morte : il n'y avoit mêlé ni or, ni argent, ni pierreries ; il avoit ſur ſon caſque un bouquet de plumes couleur de roſe ; & quoiqu'il eût affecté une grande négligence dans ſa parure, il étoit de ſi bonne mine, il montoit ſon cheval avec tant de grâce, & il avoit l'air ſi fier, qu'on ceſſa, dès qu'il fut entré, de regarder autre choſe. Sur ſon écu, qu'il portoit lui-même, paroiſſoit un amour qui fouloit des chaînes ſous ſes pieds, & qui s'en attachoit d'autres fort peſantes. Autour étoient ces paroles :

SEULES DIGNES DE MOI.

La troupe d'Atimir étoit vêtue de feuille-morte & argent, & l'on y avoit prodigué les pierreries : elle étoit compoſée des principaux de ſa cour ; & quelque bien faits qu'ils fuſſent, il étoit aiſé de juger, à l'air d'Atimir, qu'il étoit né pour leur commander.

On ne ſauroit exprimer les divers mouvemens que produiſit la vue d'Atimir dans le cœur d'Hébé & dans celui d'Ilerie ; & la cruelle jalouſie que ſentit le prince de l'Isle

paisible, quand il vit flotter sur le casque d'Atimir, des plumes de la même couleur que les siennes. La lecture de sa devise acheva de lui inspirer une fureur, dont il ne suspendit alors les effets, que pour choisir mieux le temps de la faire sentir à son rival.

Le roi & la reine remarquèrent facilement l'audace & l'imprudence d'Atimir : ils en eurent une extrême colère ; mais il n'étoit pas temps de la témoigner.

On commença les courses au bruit de mille trompettes, qui retentissoient dans les airs : elles furent fort belles ; tous ces jeunes chevaliers y firent paroître leur adresse. Le prince de l'Isle paisible, quoiqu'occupé d'une sérieuse jalousie, y signala la sienne, & demeura vainqueur.

Atimir, qui savoit que le premier prix des courses devoit être donné par Ilerie, ne se présenta point pour disputer la victoire au prince de l'Isle paisible. Les juges du camp le déclarèrent vainqueur ; & au bruit des acclamations & des louanges de tous les spectateurs, il s'avança de la meilleure grâce du monde au lieu où étoit le roi & les princesses, pour recevoir le bracelet de diamans. La princesse Ilerie le lui présenta ; il le reçut respectueusement ; puis ayant salué le roi, la

reine & les princeſſes, il retourna ſe remettre ſur les rangs.

La triſte Ilerie avoit trop bien remarqué le mépris que le léger Atimir avoit fait d'un prix qui devoit être donné de ſa main ; elle en ſoupira douloureuſement ; & la belle Hébé en ſentit une ſecrète joie, dont toute ſa raiſon ne put défendre ſon cœur.

On recommença de nouvelles courſes : elles eurent un même ſuccès que les premières. Le prince de l'Iſle paiſible, animé par la vue d'Hébé, y fit des merveilles, & fut vainqueur pour la ſeconde fois ; mais Atimir, ennuyé d'être ſpectateur de la gloire de ſon rival, & flatté de la penſée de recevoir un prix de la main d'Hébé, alla ſe préſenter au bout de la lice.

Ces rivaux ſe regardèrent fièrement ; & cette courſe entre deux ſi grands princes, fut célébrée par le trouble nouveau qu'elle inſpira aux princeſſes. Les princes coururent, l'un contre l'autre avec un égal avantage ; ils brisèrent leurs lances ſans en être ébranlés. Les applaudiſſemens redoublèrent ; & les princes, ſans donner le temps à leurs chevaux de reprendre haleine, retournèrent au bout de la carrière. Ils reprirent de nouvelles lances, & coururent avec le même bonheur

& la même adresse que la première fois. Le roi, qui craignoit de voir décider par la fortune un vainqueur entre ces deux rivaux, pour ne pas faire un illustre mécontent, envoya promptement dire de sa part aux princes, qu'ils devoient se contenter de la gloire qu'ils avoient acquise, & les prier de terminer les courses de cette journée par la dernière qu'ils venoient de faire.

Celui que le roi leur envoyoit s'étant approché d'eux, ils écoutèrent sa commission avec assez d'impatience; surtout Atimir, qui, prenant le premier la parole : Allez dire au roi, lui dit-il, que je serois indigne de l'honneur qu'il me fait de prendre part à ma gloire, si je pouvois souffrir un vainqueur. Voyons, reprit le prince de l'Isle paisible, en poussant son cheval avec ardeur, qui mérite le mieux l'estime du roi & les faveurs de la fortune.

Celui que le roi avoit envoyé n'étoit pas encore retourné auprès de lui, que les deux rivaux, animés par des sentimens plus forts que le désir de remporter le prix de la course, avoient déjà fourni leur carrière. La fortune favorisa l'audacieux Atimir, il fut vainqueur.

Le cheval du prince de l'Isle paisible, las de tant de belles courses qu'il avoit faites,

se renversa & fit tomber son maître sur le sable. Quelle joie pour Atimir ! & quelle rage pour le malheureux prince de l'Isle paisible ! Il se releva promptement, & s'approchant de son rival avant qu'on fût arrivé à eux : Tu m'as vaincu dans des jeux, Atimir, lui dit-il d'un air qui marquoit assez sa colère ; mais c'est avec l'épée que je veux décider tous nos différends. J'y consens, reprit le fier Atimir ; je t'attendrai demain au lever du soleil dans le bois qui termine les jardins du palais. Les juges du camp les joignirent comme ils finissoient ces paroles ; & ils dissimulèrent mutuellement leur colère, de peur que le roi ne s'opposât à leur dessein.

Le prince de l'Isle paisible remonta à cheval, & le poussa à toute bride, pour s'éloigner du lieu fatal où Atimir venoit de le vaincre. Cependant ce prince alla recevoir le prix de la course de la main d'Hébé, qui le présenta avec un embarras qui marquoit assez les divers mouvemens de son ame ; & Atimir fit, en le recevant, toutes les extravagances d'un homme fort amoureux.

Le roi & la reine, qui avoient les yeux attachés sur lui, le remarquèrent ; & mal-contens de la fin de cette journée, retournèrent au palais. Atimir occupé de sa passion, sortit

de la lice, ſans vouloir être accompagné d'aucun des ſiens; & Ilerie outrée de douleur & de jalouſie, retourna à ſon appartement.

Quels étoient alors les ſentimens d'Hébé! il faut partir, diſoit-elle en elle-même : quel autre remède pourroit-on trouver aux maux que je prévois?

Cependant le roi & la reine réſolurent de prier Atimir de ſe retirer dans ſon royaume, pour éviter les nouveaux troubles que leur pouvoit cauſer ſon amour : ils réſolurent auſſi de faire la même propoſition au prince de l'Isle paiſible, pour ne point marquer de préférence entre ces deux princes. Mais, ô prudence trop tardive! tandis qu'on déliberoit du départ des deux princes, ils ſe diſpoſoient au combat.

Cependant Hébé, en revenant des courſes, demanda d'abord où étoit le prince de l'Isle paiſible? On lui dit qu'il étoit dans le jardin du palais, qu'il avoit voulu y demeurer ſeul, & qu'il paroiſſoit fort triſte. La belle Hébé crut qu'il étoit de ſon devoir d'aller le conſoler de la petite diſgrace qui lui étoit arrivée : ainſi, ſans s'arrêter dans ſon appartement, elle deſcendit dans les jardins, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes femmes.

Elle commençoit à chercher le prince de

l'Isle paisible, quand en entrant dans une allée couverte, elle apperçut l'amoureux Atimir, qui, transporté de sa passion, & n'écoutant plus que ce qu'elle lui inspiroit, se jeta à genoux à quelques pas de la princesse; & tirant l'épée qu'il avoit reçue ce jour-là de sa main: ou écoutez-moi, belle Hébé, lui dit-il, ou laissez-moi mourir à vos pieds.

Les femmes d'Hébé effrayées de l'action du prince, se jetèrent sur lui pour tâcher de lui ôter son épée qu'il tournoit déjà contre lui-même avec beaucoup de fureur. Hébé, la malheureuse Hébé, vouloit fuir; mais que de raisons pour s'arrêter près de ce qu'on aime!

Le désir de calmer le bruit que pouvoit faire cette aventure; le dessein de prier Atimir de chercher à se guérir d'une passion qui leur étoit si funeste; la pitié que fait naître un objet si touchant, tout enfin arrêta la princesse.

Elle s'approcha du prince. La présence d'Hébé suspendit sa fureur; il laissa tomber son épée aux pieds de la princesse. Jamais tant de trouble, tant d'amour & tant de douleur n'ont paru dans une conversation d'un quart-d'heure.

Il n'est point de termes assez tendres pour

exprimer ce que ſentirent alors ces malheureux amans. Hébé, inquiète de ſe voir avec Atimir & ſi près du prince de l'Isle paiſible, fit un grand effort ſur elle-même, pour quitter Atimir; & elle le quitta, en lui ordonnant de ne la revoir de ſa vie. Quel ordre pour Atimir! ſans le ſouvenir du combat qu'il devoit faire contre le prince de l'Isle-paiſible, il auroit cent fois tourné ſon épée contre lui-même; mais il vouloit périr en ſe vengeant de ſon rival.

Cependant la belle Hébé ſe retira dans ſon appartement, pour éviter plus ſûrement la préſence d'Atimir. Impitoyable fée! s'écria-t-elle, tu ne m'avois prédit que la mort ſi je revoyois ce malheureux prince; & les maux que je ſens, ſont bien plus cruels que la perte de la vie. Hébé envoya chercher le prince de l'Isle paiſible dans les jardins & dans tout le palais, & on ne le trouva point; elle en eut une extrême inquiétude. On le chercha toute la nuit, mais inutilement; car il s'étoit caché dans une petite maiſon ruſtique au milieu d'un bois, pour être plus ſûr que perſonne ne l'empêcheroit de ſe trouver au lieu deſtiné pour le combat. Il s'y rendit au lever du ſoleil, & Atimir y arriva peu de momens après. Ces deux rivaux, im-

patiens de ſe venger & de remporter la victoire, tirèrent leurs épées. C'étoit pour la première fois que le prince de l'Isle paiſible ſe ſervoit de la ſienne : car il n'y avoit jamais de guerre dans ſon isle.

Il n'en parut pas moins un ennemi redoutable à Atimir ; il avoit peu d'expérience, mais beaucoup de valeur & beaucoup d'amour : il combattit en homme qui mépriſoit ſa vie ; & Atimir ſoutint dignement dans ce combat la haute réputation qu'il avoit acquiſe.

Ces princes étoient animés de trop de différentes paſſions, pour que la fin de leur combat ne leur fût pas funeſte. Après avoir conſervé long-temps un égal avantage, ils ſe portèrent deux coups ſi furieux, que l'un & l'autre tombèrent ſur l'herbe, qui fut bientôt toute rouge de leur ſang.

Le prince de l'Isle paiſible s'évanouit par la perte du ſien ; & Atimir mortellement bleſſé, prononça le nom d'Hébé, en expirant pour elle.

Une partie de ceux qui cherchoient le prince de l'Isle paiſible, arrivèrent en ce lieu, & furent ſaiſis de frayeur à la vue de ce cruel ſpectacle.

La princeſſe Hébé, entraînée par ſon in-

quiétude, venoit de descendre dans les jardins; elle courut où elle entendit les cris de ses gens, qui prononçoient confusément les noms des deux princes, & trouva ces objets si funestes & si touchans. Elle crut que le prince de l'Isle paisible étoit mort, comme Atimir; & en ce moment, ils ne paroissoient point différens l'un de l'autre. Après avoir jeté quelques regards sur ces malheureux princes:

Précieuses vies, qui venez d'être sacrifiées pour moi! s'écria douloureusement Hébé, je vais vous venger par la perte de la mienne.

Après ces mots, elle se jeta sur l'épée fatale qu'Atimir avoit reçue d'elle, & elle s'en perça le sein, avant que ses gens, étonnés de cette cruelle aventure, se fussent mis en devoir de l'en empêcher.

Elle expira, & la fée Anguillette, touchée de tant de malheurs, où elle avoit opposé autant d'obstacles que sa science lui avoit permis, parut au lieu où venoient de se terminer ces belles vies. La fée accusa le destin, & ne put s'empêcher de verser des larmes: alors songeant à secourir le prince de l'Isle paisible, qu'elle savoit bien qui n'étoit pas mort; elle le guérit de sa blessure, & le fit transporter en un moment dans son isle,

où par le don merveilleux qu'elle y avoit attaché, ce prince se consola de la perte qu'il venoit de faire, & oublia la passion qu'il avoit eue pour Hébé.

Le roi & la reine, qui n'eurent pas un semblable secours, se livrèrent tout entiers à leur douleur, & le temps seul put les consoler. Pour Ilerie, rien ne put exprimer son désespoir : elle fut toujours fidelle à sa douleur, & au souvenir de l'ingrat Atimir.

Cependant Anguillette ayant fait transporter le prince de l'Isle paisible dans son royaume, toucha avec sa baguette les restes infortunés de l'aimable Atimir & de la belle Hébé. Dans l'instant même ils se changèrent en deux arbres, d'une beauté parfaite. La fée les nomma CHARMES, pour conserver à jamais la mémoire de ceux qu'on avoit vu briller dans ces malheureux amans.

JEUNE ET BELLE,

CONTE.

Il y eut autrefois une savante fée, qui voulut résister à l'amour ; mais ce petit dieu étoit encore plus savant qu'elle : il la rendit sensible sans même employer tout son pouvoir. Un beau chevalier arriva dans la cour de la fée, en cherchant des aventures. Il étoit aimable, fils de roi, & fameux par mille belles actions. Sa valeur étoit connue de la fée ; la renommée en avoit porté le bruit jusques dans son royaume.

La personne de ce jeune prince répondoit si bien à sa haute réputation, que la fée, touchée de tant de charmes, reçut en peu de temps les vœux que le beau chevalier lui offrit. La fée étoit belle ; il en étoit véritablement amoureux. Elle l'épousa, & le rendit par son hymen le plus riche & le plus puissant roi de l'univers : ils furent long-temps heureux, après s'être unis pour toujours.

La fée vieillit, & le roi son époux, quoiqu'il eût vieilli comme elle, cessa de l'aimer dès qu'elle ne fut plus belle. Il s'attacha

à de jeunes beautés de ſa cour ; la fée en ſentit une jalouſie qui devint funeſte à pluſieurs de ſes rivales.

Elle n'avoit eu qu'une fille de ſon mariage avec le beau chevalier : c'étoit l'objet de toute ſa tendreſſe ; & elle étoit digne de l'attachement qu'elle avoit pour elle.

Les fées, ſes parentes, l'avoient douée à ſa naiſſance de l'eſprit le plus charmant, de la beauté la plus aimable, des grâces encore plus touchantes que la beauté. Elle danſoit au-deſſus de tout ce qu'on a jamais vu, & ſa voix enlevoit tous les cœurs.

Sa taille étoit parfaitement belle, ſans être des plus grandes ; ſon air étoit noble, ſes cheveux du plus beau noir du monde, ſa bouche petite & gracieuſe, ſes dents d'une blancheur ſurprenante, ſes beaux yeux étoient noirs, vifs & touchans ; & jamais des regards ſi perçans & ſi tendres, n'ont fait naître l'amour dans les cœurs.

La fée l'avoit nommée JEUNE & BELLE. Elle ne lui avoit point encore fait de dons ; elle avoit ſuſpendu cette faveur, pour juger mieux dans la ſuite par quelle eſpèce de bonheur elle pourroit aſſurer celui d'une fille qui lui étoit ſi chère.

Les infidélités du roi affligeoient ſans ceſſe

la fée ; le malheur de n'être plus aimée lui fit imaginer que le plus doux des biens étoit d'être toujours aimable. Ce fut, après mille réflexions, la félicité dont elle doua Jeune & Belle. Elle avoit alors seize ans : la fée employa toute sa science pour la faire demeurer toujours telle qu'elle étoit alors.

Que pouvoit-elle donner de plus précieux à Jeune & Belle, que le bonheur de ne jamais cesser d'être semblable à elle-même ?

La fée perdit le roi son époux, & quoiqu'il fût dès long-temps infidelle, sa mort lui fit sentir une si véritable douleur, qu'elle résolut d'abandonner son empire & de se retirer dans un château qu'elle avoit fait bâtir en un pays très-désert ; il étoit entouré d'une forêt si vaste, que la fée seule en pouvoit démêler les chemins.

Cette résolution affligea Jeune & Belle ; elle ne vouloit point quitter la fée : mais elle lui ordonna absolument de demeurer : & avant que de se retirer dans son désert, rappelant dans le plus beau palais du monde les plaisirs & les jeux qu'elle en avoit depuis long-temps exilés, elle en composa la cour de Jeune & Belle, qui, dans cette agréable compagnie, se consola quelque temps après de l'absence de la fée. Tous

les princes & les rois qui ſe croyoient dignes de plaire (& l'on ſe flattoit beaucoup moins alors qu'en ce temps-ci,) vinrent en foule à la cour de Jeune & Belle, eſſayer, par leurs ſoins & par leurs amours, de rendre ſenſible une ſi aimable princeſſe.

Jamais rien n'a égalé la magnificence & les agrémens du palais de Jeune & Belle : tous les jours y étoient marqués par des fêtes nouvelles, tout le monde y étoit heureux, excepté ſes amans qui l'adoroient ſans eſpérance : aucun n'étoit regardé favorablement ; mais ils la voyoient ſans ceſſe ; & ſes regards les plus indifférens étoient dignes de les arrêter pour toujours.

Un jour Jeune & Belle, ſatisfaite de ſa félicité & de la douceur de ſon règne, ſe promenoit dans un bois charmant, ſuivie ſeulement de quelques-unes de ſes nymphes, pour mieux goûter le plaiſir de la ſolitude : une douce rêverie l'entretenoit : que pouvoit-elle penſer qui ne lui fût agréable ? Elle ſortit du bois inſenſiblement, & tourna ſes pas vers une prairie délicieuſe, émaillée de mille fleurs.

Ses beaux yeux étoient occupés par cent objets différens & agréables, quand elle apperçut un troupeau qui paiſſoit dans la

prairie au bord d'un petit ruiſſeau, qui, roulant ſur des cailloux, formoit par ſes eaux un doux murmure. Il étoit ombragé d'une touffe d'arbres. Un jeune berger, couché ſur l'herbe, dormoit tranquillement au bord du ruiſſeau; ſa houlette étoit appuyée contre un arbre, & un joli chien qui paroiſſoit plutôt favori de ſon maître que gardien du troupeau, étoit couché près du berger.

Jeune & Belle s'approcha du ruiſſeau, & jeta ſes regards ſur le berger : quelle vue! L'amour lui-même dormant entre les bras de Pſiché, ne brilloit pas de plus de charmes.

La jeune fée s'arrêta, & ne put ſe défendre de quelques mouvemens d'admiration, qui furent bientôt ſuivis de ſentimens plus tendres. Le beau berger paroiſſoit avoir dix-huit ans; il étoit d'une taille avantageuſe; ſes cheveux bruns, naturellement friſés par groſſes boucles, accompagnoient parfaitement le plus aimable viſage du monde.

Ses yeux, que le ſommeil tenoit alors fermés, cachoient à la fée de nouveaux feux, dont l'amour vouloit ſe ſervir encore pour redoubler ſa tendreſſe pour le berger.

Jeune & Belle ſentit une émotion inconnue à ſon cœur; & il ne lui fut plus poſſible de s'éloigner de ce lieu.

Les

Les fées ont les mêmes privilèges que les déesses : elles aiment un berger quand il est aimable, comme s'il étoit le plus grand roi de l'univers; car tout est au-dessous d'elles.

Jeune & Belle trouva trop de plaisir dans ses sentimens, pour chercher à les combattre. Elle aima tendrement, & ne songea plus dès ce moment qu'au bonheur d'être aimée; elle n'osa réveiller le beau berger, de peur de laisser remarquer son trouble; & se faisant un plaisir de lui découvrir son amour d'une manière galante & agréable, elle se rendit invisible, pour jouir de l'étonnement qu'elle lui alloit causer.

Aussi-tôt une musique charmante se fit entendre. Quelle symphonie ! Elle alloit au cœur: ces sons gracieux réveillèrent ALIDOR, c'étoit le nom du beau berger; il crut quelques momens que c'étoit un songe agréable. Mais quelle fut sa surprise, quand en se levant de dessus le gazon où il étoit couché, il se trouva vêtu d'un habit galant & magnifique. Il étoit jaune, gris-de-lin & argent; sa panetière étoit toute brodée des chiffres de Jeune & Belle, & attachée avec une écharpe de fleurs; sa houlette étoit d'un travail merveilleux, ornée de pierres pré-

cieuſes de différentes couleurs, qui formoient des deviſes galantes; ſon chapeau étoit de jonquilles & de hyacintes bleues, entrelacées avec beaucoup d'art.

Content & ſurpris de ſa nouvelle parure, il ſe mira dans le ruiſſeau prochain. Jeune & Belle craignit cent fois pour lui, dans ce moment, la deſtinée du beau Narciſſe.

La ſurpriſe d'Alidor augmenta encore, en voyant ſes moutons chargés d'une ſoie plus blanche que la neige, au lieu de leur toiſon ordinaire, & couverts de mille nœuds de rubans de différentes couleurs.

Sa brebis la plus chérie étoit auſſi plus parée que les autres. Elle vint à lui en bondiſſant ſur l'herbe, paroiſſant fière de ſon ajuſtement.

Le joli chien du berger avoit un collier d'or, où de petites émeraudes entrelacées formoient ces quatre vers:

Lorſque l'on veut brûler d'une ardeur immortelle,
Qu'un tendre cœur eſt alarmé!
Etre charmant ſuffit pour être aimé;
Mais pour le rendre heureux, il faut être fidelle.

Le beau berger jugea par ces vers que c'étoit à l'amour qu'il devoit ſon agréable aventure. Le ſoleil étoit couché alors. Alidor

occupé d'une aimable rêverie, reprit le chemin de ſa cabane ; il n'y remarqua nul changement au-dehors : mais à peine y fut-il entré, qu'une odeur délicieuſe lui annonça quelque choſe de nouveau. Il trouva ſa petite cabane tapiſſée d'un tiſſu de jaſmin & de fleurs d'orange : les rideaux de ſon lit étoient de la même eſpèce, relevés par des guirlandes d'œillets & de roſes ; une fraîcheur agréable entretenoit ces fleurs dans toute leur beauté.

Le parquet étoit de porcelaine, ſur lequel on voyoit repréſentées toutes les hiſtoires des déeſſes qui avoient aimé des bergers. Alidor le remarqua ; il avoit beaucoup d'eſprit ; les bergers de cette contrée n'étoient pas des bergers ordinaires.

Quelques-uns d'entr'eux deſcendoient ou de rois, ou de grands princes, & Alidor tiroit ſon origine d'un ſouverain qui avoit long-temps régné ſur ces peuples, avant qu'ils fuſſent ſous la domination des fées.

Juſques alors le beau berger avoit été inſenſible ; mais il commença de ſentir, ſans avoir encore d'objet déterminé, que ſon jeune cœur brûloit de ſe rendre. Il mouroit d'impatience de connoître la déeſſe ou la

fée qui lui donnoit des marques de tendreſſe ſi galantes & ſi gracieuſes.

Alidor ſe promenoit avec une douce inquiétude, qu'il n'avoit jamais ſentie : la nuit vint ; il parut une agréable illumination, qui fit un nouveau jour dans la cabane. La rêverie d'Alidor fut interrompue par un repas délicat & magnifique, qui fut ſervi devant lui. Quoi ! dit le berger en ſouriant, toujours de nouveaux plaiſirs, & perſonne pour les partager avec moi ! Son joli chien voulut l'agacer ; mais Alidor étoit trop occupé pour répondre à ſes careſſes. Le berger ſe mit à table : un petit amour lui préſenta à boire dans une coupe faite d'un ſeul diamant ; il ſoupa aſſez bien pour le héros d'une aventure. Il voulut faire des queſtions au petit amour ; mais au lieu de lui répondre, cet enfant tiroit des flèches ; & dès qu'elles atteignoient le berger, elles ſe changeoient en eau d'une odeur merveilleuſe. Alidor comprit bien par ce badinage, que le petit amour n'avoit pas ordre de lui expliquer ce myſtère. La table diſparut dès qu'Alidor ceſſa de manger, & le petit amour s'envola.

Une ſymphonie charmante ſe fit entendre : elle faiſoit naître mille tendres ſentimens dans le cœur du beau berger ; ſon impatience

d'apprendre à qui il devoit tant de plaisirs, redoubloit sans cesse ; & ce fut avec beaucoup de joie qu'il entendit chanter ces paroles :

Sous quelle forme, amour, lanceras-tu tes traits
A ce jeune berger que j'aime ?
Satisfait de mon cœur, de ma tendresse extrême,
Le sera-t-il aussi de mes foibles attraits ?
Il ne sauroit douter de mon ardeur sincère ;
Mais ce n'est pas assez pour plaire :
Puissant amour, prends soin d'augmenter ma beauté,
Je n'en prendrai que trop de ma fidélité !

Paroissez donc objet charmant, s'écria le berger ; achevez par votre présence de combler ma félicité ; je vous crois trop aimable pour pouvoir jamais cesser d'être fidelle à vos charmes.

On ne répondit rien à ses paroles : la symphonie finit peu après ; & un profond silence régna alors dans la cabane, & invita le berger aux douceurs du sommeil.

Il se jeta sur son lit, & s'endormit avec quelque peine, agité par son impatience, & par son naissant amour.

Le chant des oiseaux le réveilla au point du jour ; il sortit de sa cabane, & conduisit son joli troupeau dans le même lieu où le jour précédent avoit commencé sa bonne

fortune. A peine s'étoit-il assis au bord du ruisseau, qu'un pavillon fort brillant d'étoffe couleur de feu vert & or, se trouva attaché aux branches des arbres, pour garantir Alidor de l'ardeur du soleil. De jeunes bergers & de belles bergères des environs, arrivèrent en ce lieu. Ils cherchoient Alidor; son pavillon, son troupeau & sa parure les jetèrent dans un grand étonnement.

Ils s'avancèrent en diligence, & lui demandèrent avec beaucoup d'empressement, la cause de tant de merveilles? Alidor sourit de leur surprise, & leur apprit tout ce qui lui étoit arrivé. Plus d'un berger en sentit de la jalousie, & plus d'une bergère en rougit de dépit. Il y en avoit peu dans cette contrée qui n'eussent formé des desseins sur le cœur du beau berger; & une déesse ou une fée leur paroissoit une trop dangereuse rivale.

Jeune & Belle, qui ne perdoit guères son berger de vue, souffrit impatiemment la conversation des bergères: il y en avoit de charmantes parmi elles; & une bergère fort aimable peut être une rivale redoutable à une déesse même.

L'indifférence qu'Alidor marqua pour elles rassura la jeune fée. Les bergères quittèrent

Alidor avec peine, & conduisirent leur troupeau plus avant dans la prairie.

Peu de momens après qu'il n'y eut plus qu'une troupe de bergers avec Alidor, il parut un festin délicieux servi sur une table de marbre blanc. Des sièges de verdure s'élevèrent autour; & Alidor fit part de ce repas aux bergers de ses amis qui l'étoient venus joindre. En s'asséyant à table, ils se trouvèrent tous vêtus d'habits galans, mais moins magnifiques que celui d'Alidor, qui parut alors tout brillant de pierreries.

Une musique champêtre mais gracieuse, fit retentir les échos d'alentour. Et l'on entendit chanter ces paroles:

Admirez d'Alidor le suprême bonheur;
C'est par lui que l'amour m'a fait sentir ses armes.
Bergers, qui connoissez ses charmes,
Respectez le choix de mon cœur.

L'étonnement des bergers redoubloit à tous momens. Une troupe de jeunes bergères arrivèrent au bord du ruisseau; le bruit de la symphonie les attiroit bien moins en ce lieu, que le désir de voir Alidor. On commença sous les arbres un petit bal champêtre très-agréable.

La jeune fée, qui étoit invisible, mais tou-

jours préſente, prit en un moment avec ſix de ſes nymphes, les plus jolis habits de bergères qu'on eût jamais vus. Elles n'étoient parées que de guirlandes de fleurs; leurs houlettes en étoient ornées; & Jeune & Belle, coiffée ſimplement avec des jonquilles, qui faiſoient un effet charmant dans ſes beaux cheveux noirs, parut la plus merveilleuſe perſonne du monde.

L'arrivée de ces belles bergères ſurprit toute l'aſſemblée. Toutes les beautés de ce lieu en ſentirent du dépit. Il n'y eut pas un berger qui ne cherchât avec empreſſement à leur faire les honneurs de la fête.

Jeune & Belle, inconnue parmi eux pour une fée, n'en reçut pas moins d'honneurs, & ne s'attira pas moins de vœux. C'eſt la beauté qui fait recevoir les hommages les plus ſincères. Jeune & Belle fut flattée des effets de la ſienne, où ſa dignité n'avoit point de part.

Pour Alidor, dès qu'elle parut dans l'aſſemblée, oubliant que l'amour qu'une déeſſe ou une fée avoit pour lui, l'obligeoit à quelque attention pour ne lui pas déplaire; il vola près de Jeune & Belle, & s'en étant approché de la meilleure grâce du monde: venez, belle bergère, lui dit-il, venez prendre une

place plus digne de vous. Une ſi merveilleuſe perſonne eſt trop au-deſſus de toutes les autres beautés, pour demeurer confondue parmi elles. Il lui préſenta la main ; & Jeune & Belle, charmée des ſentimens que ſa vue commençoit d'inſpirer à ſon berger, ſe laiſſa conduire. Alidor la mena ſous ce pavillon brillant, qui s'étoit trouvé le matin attaché aux arbres, dès qu'il étoit arrivé dans ce lieu. Une troupe de jeunes bergers apporta par les ordres d'Alidor, des faiſceaux de fleurs & de verdure, & en élevèrent une eſpèce de petit trône où Jeune & Belle ſe plaça. Le beau berger ſe mit à ſes pieds. Ses nymphes s'aſſirent auprès d'elle, & le reſte de l'aſſemblée forma un grand cercle, où chacun ſe rangea ſuivant ſon inclination.

Ce lieu, orné de tant de beautés, faiſoit le plus agréable ſpectacle du monde. Le bruit de l'eau ſe mêloit à la ſymphonie, & il ſembloit que tous les oiſeaux des environs ſe fuſſent aſſemblés dans ce lieu pour prendre part à la fête. Un nombre infini de bergers ſe détachoient par troupes, pour venir faire leur cour à Jeune & Belle. Un d'entr'eux, nommé IPHIS, s'approchant de la jeune fée : Quelque belle que ſoit la place que vous a fait prendre Alidor, dit-il à Jeune & Belle,

elle eſt peut-être très-dangereuſe à occuper. Je le crois, lui dit la fée avec un ſourire capable d'enlever tous les cœurs : les bergères de ce hameau auront ſans doute quelque peine à me pardonner la préférence qu'Alidor ſemble m'avoir donnée ſur tant de beautés que la méritoient mieux que moi. Non, lui dit Iphis, nos bergères ſe rendront plus de juſtice ; mais une déeſſe aime Alidor. Iphis conta alors à Jeune & Belle toute l'aventure du beau berger. Quand il eut achevé ſon récit, la jeune fée ſe tournant vers Alidor, d'un air gracieux : je ne veux point, lui dit-elle, d'une auſſi redoutable ennemie que la déeſſe dont vous êtes aimé. Apparemment elle ne m'avoit pas deſtiné la place que j'occupe ; mais je la lui rendrai. Elle ſe leva en achevant ces paroles : demeurez, lui dit Alidor en la regardant tendrement, & en l'arrêtant ; demeurez, belle bergère, il n'eſt point de déeſſe dont je ne ſacrifie la tendreſſe au plaiſir de vous adorer, & celle dont vous a parlé Iphis n'eſt pas fort ſavante, du moins en amour, puiſqu'elle a permis que je vous aie vue. Jeune & Belle ne put répondre à Alidor ; on la vint prendre dans ce moment pour danſer, & jamais on ne s'en eſt acquitté avec tant de grâce. Elle prit le beau

berger, qui ſe ſurpaſſa lui-même. Jamais les plus magnifiques fêtes de la cour de Jeune & Belle ne lui avoient fait tant de plaiſir que cette aſſemblée champêtre. L'amour embellit tous les lieux où l'on peut voir ce que l'on aime.

Alidor ſentoit augmenter à tous momens ſon amour, & faiſoit mille ſermens de ſacrifier toutes les déeſſes & toutes les fées de l'univers, au tendre amour que lui inſpiroit ſa bergère. Jeune & Belle étoit charmée des ſentimens du beau berger; mais elle voulut éprouver quelques momens ſa tendreſſe. Iphis étoit aimable; & ſi Alidor n'eût pas été préſent, on l'auroit ſans doute admiré. La jeune fée lui parla deux ou trois fois d'un air aſſez gracieux, & danſa pluſieurs fois avec lui.

Alidor en ſentit une jalouſie auſſi vive que ſon amour. Jeune & Belle le remarqua, & s'en croyant plus sûre du cœur de ſon berger, elle ceſſa de lui faire de la peine; elle ne parla plus à Iphis le reſte de la journée, & Alidor eut ſes regards les plus favorables. Hé quels regards! ils portoient l'amour dans les cœurs les plus inſenſibles.

Le jour finit, cette belle troupe ſe ſépara à regret; mille ſoupirs ſuivirent Jeune & Belle:

elle défendit à tous les bergers de l'accompagner ; mais elle promit en peu de mots à Alidor, que le lendemain il la reverroit dans la prairie. Elle quitta ensuite la belle troupe & ses nymphes la suivirent. Les bergers les laissèrent partir ; ils espéroient qu'en les suivant d'un peu loin, ils pourroient apprendre, sans en être apperçus, quel étoit le hameau de ces divines personnes ; mais dès que Jeune & Belle eut gagné un petit bois qui la déroboit aux yeux des bergers, elle disparut avec ses nymphes : elles s'amusèrent quelque temps à regarder les bergers chercher inutilement la route qu'elles avoient prise. Jeune & Belle remarqua avec plaisir qu'Alidor paroissoit un des plus empressés.

Iphis se désespéroit d'avoir tardé un peu trop à les suivre, & beaucoup d'autres bergers, dont les nymphes avoient fait la conquête, passèrent une partie de la nuit à les chercher dans le bois & aux environs.

Quelques auteurs ont assuré que les nymphes, autorisées par l'exemple de la jeune fée, trouvèrent quelques-uns de ces bergers plus aimables que tous les rois qu'elles avoient vus jusques alors.

Jeune & Belle retourna dans son palais ; & bien qu'une fée, toujours occupée de mille

ſoins différens, pût s'abſenter ſans conſéquence, elle trouva tous ſes amans bien inquiets de ne l'avoir point vue de toute la journée; mais pas un n'oſa lui en faire des reproches. Il falloit être amans ſoumis & reſpectueux près de Jeune & Belle, ou recevoir d'elle un ordre de ſe retirer de ſa cour. Ils n'oſoient même lui parler de leur tendreſſe; ce n'étoit que par leurs ſoins, leur reſpect & leur conſtance, qu'ils eſpéroient enfin de la toucher.

Jeune & Belle parut peu occupée de tout ce qui ſe préſenta à ſes yeux: elle ſoupa peu, elle rêva ſouvent; & les princes ſes amans, attentifs à toutes ſes actions, crurent l'avoir entendue ſoupirer pluſieurs fois. Elle congédia toute la cour de fort bonne heure, & ſe retira dans ſon appartement.

Quand on doit revoir ce qu'on aime, tout ce qui ſe préſente en attendant ce moment agréable, paroît bien froid & bien ennuyeux.

La jeune fée, avec les nymphes qui l'avoient ſuivie tout le jour cachées dans un nuage, furent en un inſtant à la cabane du beau berger. Il y étoit retourné fort triſte de n'avoir pu trouver le chemin qu'avoit pris ſa divine bergère. Tout étoit auſſi charmant dans ſa cabane, que quand il l'avoit quittée; mais en

rêvant, ayant baiſſé les yeux ſur le parquet de ſa petite chambre, il s'apperçut qu'il étoit changé ; au lieu des hiſtoires de déeſſes qui avoient eu de l'amour pour des bergers, il vit en la place les exemples terribles des amans infortunés, qui ne s'étoient pas rendus dignes de la tendreſſe de ces divinités.

Vous avez raiſon, s'écria le beau berger en regardant ces petites peintures ; vous avez raiſon, déeſſe ; je mérite votre courroux : mais pourquoi avez-vous permis qu'une bergère trop aimable vînt s'offrir à mes regards ? Hé ! quelle divinité peut défendre un cœur contre ſes charmes ?

Jeune & Belle étoit déjà dans la cabane quand Alidor prononça ces paroles ; elle en ſentit toute la douceur, & ſa tendreſſe en redoubla encore.

Il parut, comme le jour précédent, un repas magnifique ; mais Alidor n'en fit pas un ſi bon uſage que la veille ; il étoit amoureux, & même un peu jaloux : car il ſe ſouvenoit toujours que ſa bergère avoit parlé avec quelque attention à Iphis.

Cependant la promeſſe qu'elle lui avoit faite, qu'il la reverroit le lendemain dans la plaine, adouciſſoit un peu ſes chagrins.

Le petit amour le ſervit pendant le repas ;

mais Alidor, occupé de ſa nouvelle inquiétude, ne lui dit pas un ſeul mot. La table diſparut ; & le jeune enfant s'approchant d'Alidor, lui préſenta deux boites de portraits magnifiques, puis il s'envola.

Le beau berger ouvrit avec précipitation une des boites, elle renfermoit le portrait d'une jeune perſonne d'une beauté ſi parfaite, que l'imagination peut à peine la repréſenter : au-deſſous de ce merveilleux portrait, ces paroles étoient écrites en lettres d'or.

TON BONHEUR EST ATTACHÉ A SA TENDRESSE.

Il faut avoir vu ma bergère, dit Alidor, en regardant ce beau portrait, pour n'être pas enchanté d'une ſi charmante perſonne : il referma la boite, & la mit négligemment ſur une table.

Il ouvrit l'autre boite que le petit amour lui avoit donnée ; mais quel fut ſon étonnement quand il y vit le portrait de ſa bergère, brillant de tous ces charmes qui avoient fait une ſi vive impreſſion ſur ſon cœur !

Elle étoit peinte telle qu'il l'avoit vue cette même journée, coiffée avec des fleurs ; & le peu que l'on voyoit de ſon habit, paroiſſoit celui d'une bergère. Le beau berger étoit ſi tranſporté de ſon amour, qu'il fut long-

temps ſans s'appercevoir que ces paroles étoient écrites au-deſſous du portrait.

OUBLIE SES APPAS, OU TON AMOUR TE SERA FUNESTE.

Hé! ſans ma bergère, s'écria Alidor, eſt-il quelque félicité? Ce tranſport charma Jeune & Belle. Le beau portrait que mépriſoit Alidor, n'étoit qu'un portrait d'imagination. La jeune fée avoit voulu voir ſi ſon berger la préféreroit à une ſi belle perſonne, qui lui paroiſſoit une déeſſe ou une fée. Satisfaite de l'amour d'Alidor, elle retourna à ſon palais, après avoir aſſemblé ſes nymphes par un ſignal dont elles étoient convenues.

C'étoit de faire briller en l'air quelques éclairs; & c'eſt de-là que ſont venus ceux qui ne ſont point ſuivis du tonnerre.

Les nymphes revinrent: elles avoient voulu voir auſſi ce que faiſoient leurs amans: quelques-unes furent aſſez contentes: elles les trouvèrent occupés d'elles, & en parlant avec empreſſement. Mais d'autres furent moins ſatisfaites des effets de leur beauté: elles trouvèrent leurs bergers profondément endormis. On paroît quelquefois fort amoureux dans la journée, mais pas aſſez pour veiller la nuit.

La jeune fée se coucha en arrivant en son palais, charmée de l'amour de son berger. Elle n'étoit agitée que de la douce impatience de le revoir.

Pour Alidor, il dormit peu; & sans s'inquiéter des menaces qu'on lui avoit fait lire au-dessous des deux petits portraits, il ne songea qu'à retourner dans la prairie : il espéroit d'y voir sa bergère dans la journée; il ne croyoit pas pouvoir y arriver trop tôt.

Il conduisit son aimable troupeau au lieu fortuné où il avoit vu Jeune & Belle; son joli chien eut soin de le garder : le beau berger ne pouvoit songer qu'à sa bergère.

Jeune & Belle fut occupée malgré elle, cette journée, à recevoir des ambassadeurs de plusieurs rois des contrées voisines. Jamais audiences ne furent si courtes; cependant une partie du jour se passa à ces ennuyeuses cérémonies. La jeune fée souffroit autant que son berger, à qui une vive impatience faisoit sentir mille tourmens.

Le soleil étoit couché : Alidor crut enfin ne point voir ce jour là sa divine bergère; quelle douleur pour lui !

Il se plaignit, il soupira mille fois; il fit ces vers sur son absence, & avec le fer

de ſa houlette il les grava ſur un jeune ormeau :

Vous dont Vénus ne peut regarder ſans envie
La brillante beauté par les grâces ſuivie ;
O vous ! pour qui l'amour prodigua tant d'attraits,
Que ce Dieu, qui vous fit ſi charmante & ſi belle,
Eſt plus sûr de bleſſer par vous que par ſes traits !
Bergère, que pour moi votre abſence eſt cruelle !
Deſtiné loin de vous à paſſer tout un jour,
A ma triſteſſe au moins je veux être fidelle ;
Elle a rapport à mon amour.

Il achevoit de graver ces vers, quand Jeune & Belle parut de loin, dans la plaine, avec ſes nymphes, toujours vêtues en bergères. Alidor les reconnut d'une diſtance très-éloignée ; il courut, il vola vers Jeune & Belle, qui le reçut avec un ſourire charmant, digne de faire la félicité des dieux mêmes.

Il lui parla de ſon amour avec une ardeur capable de perſuader un cœur moins touché que celui de la jeune fée. Elle voulut voir ce qu'il avoit gravé ſur l'arbre ; & elle fut charmée de l'eſprit, & de la tendreſſe de ſon berger. Il lui conta tout ce qui lui étoit arrivé le ſoir précédent, & lui offrit mille fois de la ſuivre au bout du monde, pour fuir l'amour qu'une déeſſe, ou une fée, avoit

malheureuſement pris pour lui. J'y perdrois trop, ſi vous fuyez cette fée, reprit gracieuſement Jeune & Belle : il n'eſt plus temps de vous cacher mes ſentimens, puiſque je ſuis contente des vôtres. C'eſt moi, Alidor, continua la charmante fée ; c'eſt moi, qui vous ai donné des marques d'une tendreſſe qui fera à jamais, ſi vous m'êtes fidelle, votre bonheur & le mien.

Le beau berger, tranſporté d'amour & de joie, ſe jeta à ſes pieds : ſon ſilence en fit plus entendre à la jeune fée, que n'auroient fait les diſcours les mieux ſuivis. Jeune & Belle le fit lever, & il ſe trouva vêtu d'un habit ſuperbe ; puis la fée touchant la terre avec ſa houlette, il parut un char magnifique, tiré par douze chevaux blancs, d'une beauté ſurprenante : ils étoient attelés quatre de front. Jeune & Belle monta dans le char ; elle fit aſſeoir le beau berger auprès d'elle. Les nymphes y trouvèrent auſſi leurs places, & dès qu'elles y furent, les beaux chevaux, qui n'avoient pas beſoin de conducteur pour ſuivre les intentions de Jeune & Belle, les menèrent avec beaucoup de diligence dans un château qu'aimoit la jeune fée. Elle l'avoit embelli de tout ce que ſon art lui fourniſſoit de merveilleux ; il s'appe-

loit le château des fleurs ; c'étoit le plus aimable lieu du monde.

La jeune fée & ſon heureux amant, arrivèrent, avec les nymphes, dans une grande cour, dont les murs n'étoient que des paliſſades très-épaiſſes de jaſmins & de citronniers ; elles n'étoient qu'à hauteur d'appui. On voyoit au-deſſous couler une belle rivière, qui entouroit cette cour : par-delà, un petit bois charmant ; & de l'autre côté, des prairies à perte de vue, où cette même rivière faiſoit mille & mille tours, comme ſi elle avoit eu regret de quitter une ſi belle demeure.

Le château étoit plus admirable par ſon architecture, que par ſa grandeur ; il y avoit douze appartemens, qui avoient chacun leur beauté différente. Ils étoient très-vaſtes ; mais ce n'étoit pas aſſez pour loger Jeune & Belle & toute ſa cour, qui étoit la plus nombreuſe & la plus magnifique de l'univers.

La jeune fée ne ſe retiroit dans ce château, que dans une eſpèce de ſolitude. Elle n'y étoit ordinairement ſuivie que de celles de ſes nymphes qu'elle aimoit le plus, & des officiers de ſa maiſon.

Jeune & Belle, conduiſit ſon berger dans l'appartement des myrtes. Tous les meubles

y étoient composés de myrtes toujours fleuris, entrelacés avec un art qui faisoit paroître le pouvoir & le bon goût de la jeune fée jusques dans les choses les plus simples. Tous les appartemens de ce château étoient ainsi meublés seulement de fleurs; on y respiroit toujours un air doux & pur.

Jeune & Belle, par sa puissance, en avoit banni pour jamais les rigueurs de l'hiver; & si elle permettoit quelquefois aux ardeurs de l'été de se faire sentir dans un lieu si agréable, c'étoit pour jouir avec plus de plaisir de la beauté des bains qui y étoient délicieux.

Cet appartement étoit de porphyre blanc & bleu, d'un travail merveilleux; les cuves, faites de diverses formes singulières & agréables. Celle où Jeune & Belle se baignoit, étoit d'une seule topaze, élevé sur une estrade de porcelaine. Quatre colonnes d'amatistes d'une beauté parfaite soutenoient un dais d'une étoffe magnifique jaune & argent, en broderie de perles. Alidor, occupé du bonheur de voir la charmante fée, & de la voir sensible pour lui, ne remarqua presque pas toutes ces merveilles.

Une conversation aimable & tendre enchanta long-temps ces amans fortunés dans

l'appartement des myrtes. Un ſoupé magnifique fut ſervi dans le ſallon des jonquilles: une fête galante le ſuivit : les nymphes y repréſentèrent, en muſique, les amours de Diane & d'Endymion.

Jeune & Belle oublia de retourner à ſon palais, & paſſa le reſte de la nuit dans l'appartement des narciſſes.

Alidor, tranſporté d'amour, fut long-temps ſans pouvoir goûter les douceurs du ſommeil dans l'appartement des myrtes, où les nymphes l'avoient conduit après la fête.

Jeune & Belle, qui ne voulut point ſe ſervir de ſon pouvoir pour calmer un trouble agréable, ne s'endormit auſſi qu'au point du jour.

Alidor, impatient de revoir la charmante fée, attendit quelque temps ce bienheureux moment dans le ſallon des jonquilles. Il n'avoit rien négligé dans ſa parure de tout ce qui peut ajouter des grâces aux beautés naturelles. Jeune & Belle parut mille fois plus charmante que Vénus. Elle paſſa une partie de la journée avec Alidor & les nymphes, dans le jardin du château, dont les beautés étoient au-deſſus de la deſcription la plus merveilleuſe.

Il y eut une petite fête champêtre &

agréable, dans un bois délicieux, où Alidor, pendant quelques momens favorables, eut le doux plaisir de parler de son ardent amour à Jeune & Belle.

Elle voulut, ce soir même, retourner à son palais; elle promit à Alidor de revenir le lendemain. Jamais absence de quelques heures n'a été célébrée par tant de regrets. Le beau berger souhaitoit passionnément suivre la jeune fée; mais elle lui ordonna de demeurer dans le château des fleurs. Elle vouloit cacher sa tendresse aux yeux de toute sa cour. Nul n'entroit dans ce château sans son ordre; & elle ne craignoit point que les nymphes découvrissent son secret. Ceux d'une fée sont toujours en sûreté; on ne les divulgue jamais, la punition suivroit de trop près la faute.

Jeune & Belle demanda à Alidor son joli chien, qui l'avoit toujours suivi, pour l'emmener avec elle. Tout ce qui plaît à ce qu'on aime nous est cher.

Après le départ de la jeune fée, le berger, pour entretenir son inquiétude, bien plus que pour la dissiper, s'enfonça dans le bois pour rêver à son adorable fée.

Dans un petit pré émaillé de fleurs, & arrosé d'une agréable fontaine qui se trou-

voit vers le milieu du bois, il apperçut ſon troupeau bondiſſant ſur l'herbe: il étoit gardé par ſix jeunes eſclaves de bonne mine, vêtus d'habits or & bleu, avec des colliers & des chaînes d'or. Sa brebis la plus chérie reconnut ſon maître, & vint à lui; Alidor la careſſa, & fut vivement touché des ſoins de Jeune & Belle, pour tout ce qui avoit rapport à lui.

Les jeunes eſclaves firent voir à Alidor leur cabane: elle étoit aſſez près de là, au bout d'une belle allée fort couverte. Cette petite demeure étoit bâtie de bois de cèdre: les chiffres de Jeune & Belle & ceux d'Alidor, mêlés enſemble, y paroiſſoient partout formés avec des bois précieux. Cette inſcription étoit écrite en lettres d'or ſur une grande turquoiſe:

Dans ces beaux lieux que l'on voie à jamais
Le troupeau du berger dont mon ame eſt charmée.
De ce Berger je ſuis aimée;
Le ſort des dieux a moins d'attraits.

Le beau berger retourna au château des fleurs, charmé des bontés de la jeune fée: il ne voulut aucune fête ce ſoir-là. Quand on eſt abſent de ce que l'on aime, peut-on déſirer des plaiſirs?

Jeune

Jeune & Belle revint le lendemain, comme elle l'avoit promis à ſon heureux amant. Que de joie de ſe revoir ! Tout le pouvoir de la jeune fée ne lui avoit jamais fait ſentir une ſi douce félicité.

Elle paſſoit preſque tous les jours au château des fleurs, & ne ſe montroit plus que rarement à la cour. En vain les princes ſes amans en ſentoient une douleur mortelle ; tout étoit ſacrifié à l'heureux Alidor.

Mais un bonheur ſi doux peut-il durer long-temps ſans trouble ? Une autre fée que Jeune & Belle, avoit vu le beau berger : elle ſentit auſſi ſon cœur touché de ſes charmes.

Un ſoir que Jeune & Belle étoit allée donner à ſa cour quelques heures de ſa préſence, Alidor, occupé de ſon amour, rêvoit profondément dans le ſallon des jonquilles, quand il entendit un peu de bruit à une des fenêtres ; & regardant de ce côté-là, il apperçut une lueur fort brillante, & un moment après, il vit ſur une table auprès de laquelle il étoit aſſis, une petite perſonne haute d'une coudée, fort vieille, avec des cheveux plus blancs que la neige, un collet monté, & un vertugadin à l'antique.

Je ſuis la fée MORDICANTE, dit-elle au

beau berger, & je viens t'annoncer un bonheur bien plus grand que celui d'être aimé de Jeune & Belle. Quel pourroit être ce bonheur, lui dit Alidor avec un air dédaigneux ? Les dieux n'en ont point de plus parfait pour eux-mêmes ! C'eſt celui de me plaire, répartit fièrement la vieille fée : je t'aime, & mon pouvoir eſt fort au-deſſus de celui de Jeune & Belle, & preſque égal à celui des dieux. Quitte pour moi cette jeune fée : je te vengerai de tes ennemis, & de tous ceux à qui tu voudras nuire.

Tes faveurs me ſont inutiles, reprit le beau berger en ſouriant : je n'ai point d'ennemis ; je ne veux nuire à perſonne ; je ſuis trop ſatisfait de ma deſtinée ; & ſi la charmante fée que j'adore n'étoit qu'une bergère, j'aurois été auſſi heureux auprès d'elle dans une cabane, que je le ſuis dans le plus beau palais de l'univers.

Après ces mots, la mauvaiſe fée ſe fit tout d'un coup auſſi grande & auſſi groſſe qu'elle avoit d'abord paru petite, & diſparut en faiſant un bruit épouvantable.

Le lendemain, Jeune & Belle revint au château des fleurs : Alidor lui conta ſon aventure ; ils connoiſſoient l'un & l'autre la fée Mordicante ; elle étoit fort vieille, avoit

toujours été laide & très-ſenſible à l'amour.

Jeune & Belle & ſon heureux amant firent mille plaiſanteries de ſa paſſion, & ne s'inquiétèrent pas un moment des effets de ſa vengeance.

Peut-on être amant fortuné, & ſonger aux malheurs de l'avenir ?

Huit jours après, Jeune & Belle & le beau berger étant entrés dans un joli bateau tout doré pour ſe promener ſur cette belle rivière qui faiſoit le tour du château des fleurs, ils furent ſuivis de toute leur petite cour dans les plus jolis bateaux du monde. Celui de Jeune & Belle étoit couvert d'un dais d'une étoffe légère bleu & argent : les rameurs étoient vêtus de même. D'autres petits bateaux, remplis de muſiciens excellens, accompagnoient ces amans heureux, & formoient une ſymphonie agréable. Alidor, plus amoureux que jamais, ne regardoit que Jeune & Belle, dont la beauté paroiſſoit ce jour-là plus charmante que l'on ne la peut repréſenter.

Ils continuoient leur promenade, quand ils virent douze ſyrènes ſortir de l'eau ; un moment après, douze tritons parurent, & ſe rangèrent avec les ſyrènes autour du petit bateau de Jeune & Belle. Les tritons firent

des ſymphonies extraordinaires avec leurs cornets, & les ſyrènes chantèrent des airs gracieux qui amusèrent quelque temps la jeune fée & le beau berger. Jeune & Belle, qui étoit accoutumée aux merveilles, crut que c'étoit un divertiſſement qui lui avoit été préparé par ceux qui étoient chargés de contribuer à ſes plaiſirs, en inventant des fêtes nouvelles ; mais tout-d'un-coup ces perfides tritons & les ſyrènes, ayant poſé leurs mains ſur le bateau de la jeune fée, le coulèrent à fond.

Le ſeul péril que craignit Alidor, fut celui que couroit la jeune fée : il voulut nager vers elle ; mais les tritons l'emportèrent malgré lui, & Jeune & Belle, enlevée en même temps par les ſyrènes, fut remiſe dans ſon palais.

Une fée n'ayant pas de pouvoir ſur une autre : la jalouſe Mordicante borna ſa vengeance à faire ſentir à Jeune & Belle ce que l'abſence a de plus cruel & de plus douloureux. Cependant Alidor fut conduit par les tritons dans un château terrible, gardé par des dragons aîlés. C'étoit-là que Mordicante avoit réſolu de ſe faire aimer du beau berger, ou de ſe venger de ſes mépris. On mit Alidor dans une chambre fort obſcure. Mor-

dicante, toute brillante des plus belles pierreries du monde, vint le trouver, & lui voulut parler de sa tendresse. Le berger, désespéré d'être séparé de Jeune & Belle, traita la mauvaise fée avec tout le mépris qu'elle méritoit.

Quelle rage pour Mordicante! Mais son amour étoit encore trop violent pour vouloir perdre celui qui l'avoit fait naître. Elle se résolut, après plusieurs jours qu'Alidor fut retenu dans une affreuse prison, de vaincre ce fidelle berger par de nouveaux artifices. Elle le transporta tout-d'un-coup dans un palais magnifique: il fut servi avec une pompe qui ne cédoit en rien à celle qu'il avoit vue dans le château des fleurs. On tâchoit de dissiper sa douleur par mille fêtes agréables; & les plus belles nymphes de l'univers, qui formoient sa cour, sembloit briguer entr'elles l'honneur de lui plaire. On ne parloit plus à Alidor de l'amour de la mauvaise fée; mais le fidelle berger languissoit au milieu des plaisirs, & n'étoit pas moins désespéré de l'absence de Jeune & Belle parmi les fêtes les plus galantes, qu'il l'avoit été dans l'horreur de sa cruelle prison.

Cependant Mordicante espéroit que l'absence de Jeune & Belle, les plaisirs continuels

dont on tâchoit d'amuſer Alidor, & la vûe de tant de charmantes perſonnes, porteroit enfin le cœur du berger à devenir infidelle ; & elle ne faiſoit paroître tant de belles nymphes à ſes yeux, que pour prendre elle-même la figure de celle dont il paroîtroit le plus touché. Elle étoit déguiſée parmi ſes nymphes ; quelquefois elle paroiſſoit la plus charmante brune du monde, & quelquefois la plus belle blonde de l'univers.

L'amour, qui peut tout ſur les cœurs, avoit ſuſpendu ſa cruauté naturelle ; mais le déſeſpoir de ne pouvoir ébranler la fidélité d'Alidor, ralluma ſi bien ſa fureur, qu'elle réſolut de faire périr ce charmant berger, & de le rendre la victime de l'amour conſtant qu'il conſervoit pour Jeune & Belle.

Un jour qu'elle l'obſervoit ſans être vûe dans une belle galerie dont les fenêtres donnoient ſur la mer : Alidor, appuyé ſur une baluſtrade, rêva long-temps ſans prononcer une ſeule parole ; mais enfin ſoupirant douloureuſement, il fit des plaintes ſi tendres & ſi touchantes, & qui marquoient ſi vivement la paſſion qu'il ſentoit pour la jeune fée, que Mordicante, tranſportée de rage, ſe laiſſa voir à Alidor ſous ſa figure naturelle, & après l'avoir accablé de reproches, le fit re-

mener dans la prison, & lui annonça que dans trois jours il seroit sacrifié à sa haine, & que les plus cruels supplices vengeroient son amour mépriſé.

Alidor ne regretta point la perte de sa vie; elle lui étoit insupportable éloigné de Jeune & Belle, & satisfait de n'avoir rien à craindre pour elle de la colère de Mordicante, parce que le pouvoir de la jeune fée étoit égal au sien, il attendit constamment la mort qui lui venoit d'être annoncée.

Cependant Jeune & Belle, aussi fidelle que son berger, gémissoit de la douleur de sa perte. Les syrènes qui l'avoient remise dans son palais, avoient disparu dans le moment même; & la jeune fée ne douta pas que ce ne fût la cruelle Mordicante qui lui enlevoit Alidor. L'excès de sa douleur apprit en même temps à toute sa cour, & sa tendresse pour le beau berger, & la perte qu'elle avoit faite.

Que de rois furent jaloux des malheurs mêmes où la mauvaise fée précipitoit Alidor! quelle rage pour ces princes amoureux, d'apprendre qu'ils avoient un rival aimé, & de voir Jeune & Belle ne s'occuper plus qu'à répandre des larmes pour ce mortel fortuné! Cependant la perte d'Alidor reveilla leur espérance. Ils savoient enfin que Jeune & Belle

ſavoit auſſi bien aimer, qu'elle ſavoit plaire ; ils redoublèrent leurs empreſſemens, chacun d'eux flatté de la douce eſpérance de remplir un jour la place de cet amant heureux. Mais Jeune & Belle, toujours également affligée de l'abſence d'Alidor, & fatiguée de l'amour de ſes rivaux, abandonna ſa cour, & ſe retira au château des fleurs.

La vue de ces lieux charmans, où tout rappeloit dans ſon cœur le ſouvenir du beau berger, augmentoit encore ſa langueur & ſa tendreſſe. Un jour qu'elle ſe promenoit dans ſes beaux jardins : Hélas, dit-elle, en regardant les divers ornemens dont ils étoient embellis, vous faiſiez autrefois mes plaiſirs ; mais je ſuis trop occupée de ma douleur, pour penſer encore à vous donner des beautés nouvelles.

Comme elle achevoit ces paroles, elle entendit un zéphyre agréable, qui, agitant les fleurs de ce beau parterre, les arrangea en un inſtant de diverſes manières. D'abord elles repréſentèrent les chiffres de Jeune & Belle, puis d'autres chiffres qu'elle ne connoiſſoit pas ; & un moment après, elles formèrent diſtinctement des lettres, & Jeune & Belle, ſurpriſe de cette nouveauté, lut ces vers écrits d'une façon ſi ſingulière :

Pour embellir ces lieux, ordonnez à Zéphyre,
Les fleurs naissent quand il soupire;
Pour Flore chaque jour il prodigue ses soins.
Plus glorieux cent fois d'être sous votre empire,
Pour vous, quand vous voudrez, il n'en fera pas moins.

Jeune & Belle lisoit ces vers, quand elle vit paroître en l'air ce dieu qui venoit de lui déclarer son amour. Il étoit dans un petit char de roses, attelé de cent zéphirs blancs, attachés dix à dix avec des cordons de perles. Le char s'approcha de la terre, & Zéphyre descendit près de la jeune fée. Il lui parla avec toute la grâce d'un dieu fort aimable & fort galant; mais la jeune fée, sans être flattée d'une conquête si brillante, lui répondit en amante fidelle. Zéphyre ne s'étonna point des rigueurs de Jeune & Belle; il se flatta de l'attendrir par ses soins; il lui fit assidûment sa cour, & n'oublia rien pour lui plaire.

Il ne manquoit plus rien à la gloire d'Alidor; il avoit un dieu pour rival, & il étoit préféré par Jeune & Belle.

Cependant cet heureux mortel étoit prêt à périr par la fureur de Mordicante. Il y avoit près d'un an que la jeune fée & le beau berger étoient séparés, quand Zéphyre, qui n'espéroit plus pouvoir vaincre la constance de

Jeune & Belle, & touché des larmes qu'il lui voyoit répandre ſans ceſſe pour la perte d'Alidor ; lui dit un jour qu'il la trouva encore plus triſte qu'à l'ordinaire : Puiſqu'il ne m'eſt plus permis, charmante fée, de me flatter du bonheur de vous plaire, je veux du moins contribuer à votre félicité. Que faut-il faire, continua-t-il, pour vous rendre heureuſe ? Il faut, pour mon bonheur, lui répondit Jeune & Belle avec un regard charmant, qui penſa réveiller tout l'amour de Zéphyre ; il faut me rendre Alidor. Je ne puis rien contre le pouvoir d'une autre fée : mais vous, Zéphyre, vous êtes un dieu, & vous pourriez tout contre cette cruelle rivale. Je vais tâcher, lui répartit Zéphyre, de vaincre aſſez bien les tendres ſentimens que vous m'avez inſpirés, pour vous pouvoir rendre enfin un ſervice agréable. Après ces mots il s'envola, & laiſſa Jeune & Belle flattée d'une douce eſpérance.

Zéphyre ne la trompa point ; il n'aimoit pas long-temps ſans être aſſuré de plaire ; & la jeune fée lui avoit paru trop conſtante, pour pouvoir eſpérer de lui faire oublier Alidor.

Zéphyre vola vers l'horrible priſon, où ce beau berger n'attendoit plus que la perte de

la vie. Un vent impétueux, formé par ſix aquillons, qui avoient accompagné Zéphyre, ouvrit tout-d'un-coup les portes de la priſon; & le beau berger, enfermé dans un nuage fort brillant, fut conduit au château des fleurs. Zéphyre, après avoir vu Alidor, s'étonna moins de la fidélité de Jeune & Belle; il ne voulut point ſe montrer au beau berger qu'il ne l'eût rendu à la charmante fée.

Qui pourroit exprimer la joie parfaite qu'Alidor & Jeune & Belle ſentirent à ſe revoir? Qu'ils ſe retrouvèrent aimables, & qu'ils s'aimèrent tendrement! que de grâces furent rendues par ces amans heureux, au dieu qui venoit d'aſſurer leur félicité! Il les quitta peu après pour retourner auprès de Flore.

Jeune & Belle voulut que toute ſa cour prît part à ſon bonheur: on le célébra par mille jeux dans toute l'étendue de ſon empire, malgré la douleur des princes ſes amans, qui furent ſpectateurs du triomphe du beau berger.

Cependant, pour n'avoir plus rien à craindre de la colère de Mordicante contre Alidor, Jeune & Belle lui apprit l'art de féerie, & lui fit préſent du don de Jeuneſſe. Après avoir aſſuré un bien ſi doux à ſon

heureux amant, ſongeant au ſoin de ſa gloire, elle lui donna le château des fleurs, & le fit reconnoître ſouverain de ce beau pays, où ſes aïeux avoient autrefois régné. Alidor fut le plus grand roi de l'univers, dans les mêmes lieux où il avoit été le plus charmant berger du monde : il combla de biens tous ceux qui avoient été de ſes amis; & conſervant à jamais tous ſes charmes, comme Jeune & Belle, on aſſure qu'ils s'aimèrent toujours, parce qu'ils furent toujours aimables, & l'hymen ne ſe mêla point de finir une paſſion qui faiſoit la félicité de leur vie.

LE PALAIS DE LA VENGEANCE,

CONTE.

Il fut autrefois un roi & une reine d'Islande, qui, après vingt ans de mariage eurent une fille, dont la naissance leur donna d'autant plus de joie, qu'ils désespéroient depuis long-temps d'avoir des enfans qui succédassent un jour à leur royaume. La jeune princesse fut nommée Imis; ses charmes naissans promirent, dès son enfance, toutes les merveilles que l'on vit briller en elle dans un âge un peu plus avancé. Rien n'auroit été digne d'elle dans tout l'univers, si l'Amour, qui crut de son honneur de pouvoir assujétir un jour à son empire une si merveilleuse personne, n'eût pris soin de faire naître dans cette même cour un prince aussi charmant que la princesse Imis étoit aimable. Il s'appelloit Philax, & il étoit fils d'un frère du roi d'Islande; il avoit deux ans de plus que la princesse, & ils furent élevés ensemble avec toutes les libertés que donne

l'enfance & la proximité du ſang. Les premiers mouvemens de leurs cœurs furent donnés à l'admiration & à la tendreſſe. Ils ne pouvoient rien voir de ſi beau qu'eux-mêmes, auſſi ne trouvoient-ils rien ailleurs qui pût les détourner d'une paſſion qu'ils ſentoient l'un & l'autre, même ſans ſavoir encore comment on la devoit nommer. Le roi & la reine voyoient naître cet amour avec plaiſir; ils aimoient le jeune Philax; il étoit prince de leur ſang, & jamais un enfant n'avoit donné de ſi belles eſpérances. Tout ſembloit d'accord avec l'amour, pour rendre un jour Philax le plus heureux de tous les hommes. La princeſſe avoit environ douze ans, quand la reine, qui l'aimoit avec une tendreſſe infinie, voulut conſulter ſur ſa deſtinée, une fée dont la ſcience prodigieuſe faiſoit alors grand bruit. Elle partit pour l'aller trouver. Elle mena avec elle Imis, qui, dans la douleur de quitter Philax, s'étonna mille & mille fois que l'on pût ſonger à l'avenir quand le préſent étoit agréable. Philax demeura auprès du roi, & tous les plaiſirs de la cour ne le conſolèrent point de l'abſence de la princeſſe.

La reine arriva au château de la fée; elle y fut magnifiquement reçue; mais la

fée ne s'y trouva pas. Elle habitoit d'ordinaire sur le sommet d'une montagne à quelque distance de son château, où elle demeuroit seule, occupée de ce profond savoir, qui la rendoit si célèbre par tout le monde. Dès qu'elle fut l'arrivée de la reine, elle revint : la reine lui présenta la princesse, lui apprit son nom, l'heure de sa naissance, que la fée savoit aussi-bien qu'elle, quoiqu'elle n'y eût point été ; (mais la fée de la montagne savoit tout). Elle promit à la reine de lui rendre réponse dans deux jours, & puis elle retourna sur le sommet de sa montagne. Au commencement du troisième jour, elle revint, fit descendre la reine dans un jardin, & lui donna des tablettes de feuilles de palmier bien fermées ; mais elle lui ordonna de ne les ouvrir qu'en présence du roi. La reine, pour satisfaire du moins en quelque façon sa curiosité, lui fit diverses questions sur la fortune de sa fille : Grande reine, lui dit la fée de la montagne, je ne vous saurois dire précisément de quelle espèce de malheur la princesse est menacée ; je vois seulement que l'amour aura beaucoup de part dans les événemens de sa vie, & que jamais beauté n'a fait naître de si violentes passions que celles que

doit inſpirer Imis. Il ne falloit point être fée pour promettre des amans à cette princeſſe; ſes yeux ſembloient déjà exiger de tous les cœurs l'amour que la fée aſſuroit que l'on auroit pour elle. Cependant Imis, beaucoup moins inquiète de ſa deſtinée que de l'abſence de Philax, s'amuſoit à cueillir des fleurs; mais occupée de ſa tendreſſe & de l'impatience de partir, elle oublia le bouquet qu'elle avoit commencé de faire, & jeta, en rêvant, les fleurs qu'elle avoit d'abord amaſſées avec plaiſir. Elle alla rejoindre la reine, qui diſoit adieu à la fée de la montagne. La fée embraſſa Imis, & la regardant avec l'admiration qu'elle méritoit: Puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible (dit-elle après quelque moment d'un ſilence qui avoit quelque choſe de myſtérieux), puiſqu'il ne m'eſt pas poſſible, belle princeſſe, de changer en ta faveur l'ordre des deſtinées, du moins, je tâcherai de te faire éviter les malheurs qu'elles te préparent. Après ces mots, elle cueillit elle-même une touffe de muguet, & s'adreſſant à la jeune Imis: Portez toujours ces fleurs que je vous donne, lui dit-elle; elles ne ſe flétriront jamais; & tant que vous les aurez ſur vous, elles vous garantiront de tous les maux dont le deſtin vous

menace. Elle attacha enſuite le bouquet ſur la coiffure d'Imis, & les fleurs obéiſſant aux intentions de la fée, dès qu'elles furent ſur la tête de la princeſſe, s'ajuſtèrent d'elles-mêmes, & formèrent une eſpèce d'aigrette, dont la blancheur ſembloit ne ſervir qu'à faire voir que rien ne pouvoit effacer celle du teint de la belle Imis. La reine partit après avoir encore remercié mille fois la fée, & revint en Iſlande, où toute la cour attendoit avec impatience le retour de la princeſſe. Jamais la joie ne parut plus brillante & plus aimable que dans les yeux d'Imis & de ſon amant. On n'expliqua qu'au roi le myſtère de l'aigrette de muguet; elle faiſoit un effet ſi agréable ſur les beaux cheveux bruns de la princeſſe, que tout le monde la prit pour un ſimple ornement qu'elle avoit choiſi elle-même dans les jardins de la fée. La princeſſe parla beaucoup plus à Philax des chagrins qu'elle avoit ſentis en ne le voyant pas, que des malheurs que lui promettoient les deſtinées. Philax en fut pourtant alarmé; mais la joie de ſe trouver étoit préſente, les malheurs encore incertains; ils les oublièrent, & s'abandonnèrent au doux plaiſir de ſe revoir. Cependant la reine rendit compte au roi de ſon voyage,

& lui donna les tablettes de la fée. Le roi les ouvrit, & y trouva ces paroles écrites en lettres d'or.

Le deſtin pour Imis ſous un eſpoir flatteur,
Cache une peine rigoureuſe ;
Elle deviendra malheureuſe
Par le long cours de ſon bonheur.

Le roi & la reine furent fort affligés de cet oracle, & cherchèrent vainement à le pouvoir expliquer. Ils n'en dirent rien à la princeſſe, pour ne lui pas donner une inutile douleur. Un jour que Philax étoit allé à la chaſſe, ce qui lui arrivoit aſſez ſouvent, Imis ſe promenoit ſeule dans un labyrinthe de myrtes ; elle étoit fort triſte, parce qu'elle trouvoit que Philax tardoit trop à revenir, & elle ſe reprochoit une impatience qu'il ne partageoit pas avec elle. Elle étoit occupée de ſa rêverie, quand elle entendit une voix qui lui dit : pourquoi vous affligez-vous, belle princeſſe ? ſi Philax n'eſt pas aſſez ſenſible au bonheur d'être aimé de vous, je viens vous offrir un cœur mille fois plus reconnoiſſant, un cœur vivement touché de vos charmes, & une fortune aſſez brillante, pour devoir être déſirée par toute autre que par vous, dont tout le

monde doit reconnoître l'empire. La princeſſe fut très-ſurpriſe d'entendre cette voix ; elle croyoit être ſeule dans le labyrinthe ; & comme elle n'avoit point parlé, elle s'étonnoit encore plus que cette voix eût répondu à ſa penſée. Elle regarda autour d'elle, & elle vit paroître en l'air un petit homme monté ſur un hanneton. N'ayez point peur ; belle Imis, lui dit-il, vous n'avez point d'amant plus ſoumis que moi ; & quoique ce ſoit aujourd'hui la première fois que je parois devant vous, il y a long-temps que je vous aime, & que je vous vois tous les jours. Que vous m'étonnez, lui dit la princeſſe ! Quoi ! vous me voyez tous les jours, & vous ſavez ce que je penſe ? Si cela eſt, vous avez dû voir qu'il eſt inutile d'avoir de l'amour pour moi. Philax, à qui j'ai donné mon cœur, eſt trop aimable, pour pouvoir ceſſer d'en être le maître ; & quoique je ne ſois pas contente de lui, je ne l'ai jamais tant aimé. Mais, dites-moi qui vous êtes, & où vous m'avez vue ? Je ſuis Pagan l'Enchanteur, lui dit-il, & mon pouvoir s'étend ſur tout le monde, hors ſur vous. Je vous vis dans les jardins de la fée de la montagne. J'étois caché dans une des tulipes que vous cueillîtes ; je pris d'abord pour un heureux préſage le

hasard qui vous avoit fait choisir la fleur où j'étois. Je me flattai que vous m'emporteriez avec vous; mais vous étiez trop occupée du plaisir de penser à Philax; vous jetâtes les fleurs après les avoir cueillies, & vous me laissâtes dans le jardin, le plus amoureux de tous les hommes. Depuis ce moment, j'ai senti que rien ne pouvoit me rendre heureux que l'espérance d'être aimé de vous. Pensez à moi, belle Imis, s'il vous est possible; & permettez-moi de vous faire souvenir quelquefois de mon amour. Après ces mots il disparut, & la princesse retourna au Palais, où la vue de Philax qu'elle retrouva, dissipa la peur qu'elle avoit eue. Elle avoit tant d'empressement de l'entendre se justifier du long temps qu'il avoit passé à la chasse, qu'elle pensa oublier de lui conter son aventure. Mais, enfin, elle lui apprit ce qui lui venoit d'arriver dans le labyrinthe des myrtes. Le jeune Prince, malgré son courage, craignit un rival aîlé, contre lequel il ne pourroit disputer sa princesse qu'aux dépens de sa vie. Mais l'aigrette de muguet le rassuroit contre les enchantemens, & la tendresse qu'Imis avoit pour lui, ne lui permettoit pas de craindre son changement. Le lendemain de l'aventure du labyrinthe, la princesse, en s'éveillant,

vit voler, dans sa chambre, douze petites nymphes, assises sur des mouches à miel, qui portoient dans leurs mains de petites corbeilles d'or. Elles s'approchèrent du lit d'Imis, la saluèrent, & puis allèrent mettre les corbeilles sur une table de marbre blanc, qui parut au milieu de la chambre. Dès qu'elles furent posées, elles devinrent d'une grandeur ordinaire. Les nymphes, après avoir quitté leurs corbeilles, saluèrent encore Imis; & une d'entr'elles, s'approchant de son lit plus près que les autres, laissa tomber dessus quelque chose, puis elles s'envolèrent. La princesse, malgré l'étonnement que lui donnoit un spectacle si nouveau, prit ce que la nymphe avoit laissé tomber auprès d'elle; c'étoit une émeraude d'une beauté merveilleuse. Elle s'ouvrit dès que la princesse y toucha; elle trouva qu'elle renfermoit une feuille de rose, sur laquelle elle lut ces vers :

Que l'univers apprenne, avec étonnement,
Du pouvoir de vos yeux les effets incroyables;
Vous me rendez, en vous aimant,
Les tourmens mêmes désirables.

La princesse ne pouvoit revenir de sa surprise; enfin elle appela les dames qui la servoient; elles furent aussi étonnées qu'Imis à

la vue de la table & des corbeilles. Le roi, la reine, & Philax accoururent au bruit de cette aventure; la princeſſe ne ſupprima dans ſon récit que la lettre de ſon amant; c'étoit au ſeul Philax qu'elle croyoit en devoir rendre compte. Les corbeilles furent examinées avec ſoin, & elles ſe trouvèrent toutes remplies de pierreries d'une beauté extraordinaire, & d'un ſi grand prix, qu'elles redoublèrent encore l'étonnement des ſpectateurs. La princeſſe n'y voulut point toucher; & ayant trouvé un moment où perſonne ne l'écoutoit, elle s'approcha de Philax, & lui donna l'émeraude & la feuille de roſe. Il lut la lettre de ſon rival avec beaucoup de peine. Imis, pour le conſoler, déchira devant lui la feuille de roſe. Mais que ce ſacrifice leur coûta cher! Il ſe paſſa quelques jours ſans que la princeſſe entendit parler de Pagan; elle crut que ſes mépris pour lui auroient éteint ſon amour, & Philax ſe flatta de la même eſpérance. Ce prince retourna à la chaſſe, comme il avoit accoutumé. Il s'arrêta ſeul au bord d'une fontaine pour ſe rafraîchir. Il avoit ſur lui l'émeraude que la princeſſe lui avoit donnée, & ſe ſouvenant de ce ſacrifice avec plaiſir, il la tira de ſa poche pour la regarder; mais à peine l'eut-il tenue

un moment, qu'elle lui échappa des mains, & dès qu'elle eut touché la terre, elle ſe changea en un chariot. Deux monſtres aîlés ſortirent de la fontaine, & s'y attelèrent eux-mêmes. Philax les regardoit ſans peur : car il étoit incapable d'en avoir ; mais il ne put s'empêcher de ſentir quelque émotion, quand il ſe vit tranſporter dans le chariot d'émeraude, par une force invincible ; & auſſi-tôt élevé en l'air où les monſtres aîlés firent voler le chariot, avec une facilité & une rapidité prodigieuſe. Cependant la nuit arriva, & les chaſſeurs, après avoir cherché Philax par tout le bois inutilement, revinrent au palais, où ils crurent qu'il pourroit être retourné. Ils ne l'y trouvèrent pas, & perſonne ne l'avoit vu depuis qu'il étoit allé avec eux à la chaſſe. Le roi ordonna que l'on retournât chercher le prince. Toute la cour prit part à ſon inquiétude ; l'on retourna dans le bois, on courut aux environs, on n'en revint qu'au point du jour, & ſans avoir appris aucunes nouvelles du prince. Imis avoit paſſé la nuit à ſe déſeſpérer de l'abſence de ſon amant, dont elle ne pouvoit comprendre la cauſe. Elle étoit alors ſur une terraſſe du palais, pour voir revenir ceux qui étoient allé chercher Philax, &

elle se flattoit de le voir arriver avec eux; mais rien ne peut exprimer l'excès de la douleur dont elle fut saisie, quand elle ne vit point arriver Philax, & qu'on lui dit, qu'il avoit été impossible d'apprendre ce qu'il étoit devenu. Elle s'évanouit, on l'emporta, & une de ses femmes qui s'empressoit de la mettre au lit, détacha de dessus la tête de la princesse, l'aigrette de muguet qui la garantissoit des enchantemens. Dès qu'elle fut ôtée, un nuage obscurcit la chambre, & Imis disparut. Le roi & la reine furent au désespoir de cette perte, & ne purent jamais s'en consoler. La princesse en revenant de son évanouissement, se trouva dans une chambre de corail de diverses couleurs, parquetée de nacre de perles, environnée de nymphes qui la servoient avec un profond respect. Elles étoient belles, & vêtues d'habits magnifiques & galans. D'abord Imis demanda où elle étoit. Vous êtes dans un lieu où l'on vous adore, lui dit une des nymphes: ne craignez rien, belle princesse, vous y trouverez tout ce que vous pouvez désirer. Philax est donc ici? (dit alors la princesse, avec un mouvement de joie qui parut dans ses yeux,) je ne souhaite que le bonheur de le revoir. C'est vous souvenir trop

trop long-temps d'un ingrat, (dit alors Pagan, en se faisant voir à la princesse) & puisque ce prince vous a quitté, il n'est plus digne de l'amour que vous avez pour lui. Joignez le dépit & les soins de votre gloire à la passion que j'ai pour vous; régnez à jamais dans ces lieux, belle princesse, vous y trouverez des richesses immenses, & tous les plaisirs imaginables seront attachés à vos pas. Imis ne répondit au discours de Pagan que par des larmes. Il la quitta, de peur d'aigrir sa douleur. Les nymphes restèrent auprès d'elle, & essayèrent par leurs soins de la consoler. On lui servit un repas magnifique, elle refusa de manger; mais enfin le lendemain, le désir de voir encore Philax la fit résoudre à vivre; elle mangea, & les nymphes pour dissiper sa douleur, la menèrent en divers endroits du palais; il étoit tout bâti de coquillages luisans, mêlés avec des pierres précieuses de différentes couleurs; ce qui faisoit le plus bel effet du monde: tous les meubles en étoient d'or, & d'un travail si merveilleux, qu'on voyoit bien qu'il ne pouvoit venir que de la main des fées. Les nymphes, après avoir fait voir à Imis le palais, la conduisirent dans des jardins dont la beauté ne peut être représentée. Elle

y trouva un char fort brillant, attelé de ſix cerfs, qu'un nain conduiſoit. On la pria d'entrer dans le char; Imis obéit, les nymphes s'y aſſirent à ſes pieds; on les mena ſur le bord de la mer, où une nymphe apprit à la princeſſe que Pagan régnoit dans cette Iſle, dont il avoit fait par la force de ſon art, le plus beau lieu de l'univers. Un bruit d'inſtrumens interrompit le diſcours de la nymphe; toute la mer parut couverte de petites barques de corail, couleur de feu, remplies de tout ce qui pouvoit compoſer une fête maritime fort galante. Au milieu des petites barques, il y en avoit une beaucoup plus grande que les autres, ſur laquelle les chiffres d'Imis paroiſſoient partout formés avec des perles; elle étoit traînée par deux dauphins. Elle s'approcha du rivage: la princeſſe y entra avec les nymphes. Dès qu'elle y fut, une ſuperbe colation parut devant elle; & elle entendit un concert merveilleux qui ſe faiſoit dans les barques qui entouroient la ſienne. On n'y chanta que ſes louanges; mais Imis ne fit attention à rien. Elle remonta dans ſon char, & retourna à ſon palais accablée de triſteſſe. Le ſoir, Pagan ſe préſenta encore devant elle. Il la trouva plus inſenſible à ſon amour qu'elle ne lui avoit encore paru; mais

il ne se rebuta point, & se flatta sur la foi de sa constance. Il ignoroit encore qu'en amour, les plus constans ne sont pas toujours les plus heureux; il donnoit chaque jour des fêtes à la princesse, des divertissemens dignes d'attirer l'admiration de tout le monde, excepté de celle pour qui on les inventoit: Imis n'étoit touchée que de l'absence de son amant. Cependant ce malheureux prince avoit été conduit par les monstres aîlés dans une forêt, dont Pagan étoit le maître. Elle s'appeloit la forêt triste. Dès que Philax y fut arrivé, le chariot d'émeraude & les monstres disparurent. Le prince surpris de cette aventure, appela tout son courage à son secours, & c'étoit le seul secours sur lequel il pouvoit compter dans ce lieu-là. Il parcourut d'abord quelques routes de la forêt; elle étoit affreuse, & le soleil n'en pénétroit jamais l'obscurité. Il n'y trouva personne, pas même des animaux d'aucune espèce; il sembloit que les animaux même eussent de l'horreur pour un si triste séjour. Philax y vécut des fruits sauvages qu'il y trouva. Il passoit les jours dans une douleur mortelle; l'absence de la princesse le mettoit au désespoir; & quelquefois avec son épée qui lui étoit demeurée, il s'amusoit à graver le nom d'Imis sur des arbres

y trouva un char fort brillant, & se flatta sur la foi
cerfs, qu'un nain conduisoit encore mieux
trer dans le char ; Imi
s'y assirent à ses pie
bord de la mer, o
princesse que Pa
dont il avoit fa
plus beau lie
trumens in
phe ; tou
barque
de te
mar
bo
ut se plaindre de ses infortunes, lui fit attendre le jour avec impatience, pour chercher ceux qu'il avoit entendus. Il marcha vers l'endroit de la forêt, d'où il crut que pouvoient venir les voix. Il marcha toute la journée inutilement ; mais enfin, sur le soir, il trouva dans un lieu où les arbres s'éclaircissoient, les débris d'un château qui paroissoit avoir été fort spacieux & fort superbe. Il entra dans une cour, dont les murs qui étoient de marbre vert, paroissoient encore assez entiers : il n'y trouva que des arbres d'une hauteur prodigieuse, plantés sans ordre en divers endroits de la cour. Il s'avança plus loin vers un lieu où il vit quelque chose

d'élevé ſur un piedeſtal de marbre noir; c'étoient des armes confuſément amaſſées les unes ſur les autres, des caſques, des boucliers, des épées à l'antique, qui formoient une eſpèce de trophée mal arrangée. Il regarda s'il n'y auroit point quelque inſcription, qui pût l'inſtruire du nom de ceux à qui avoient appartenu autrefois ces armes. Il en trouva une gravée ſur le piedeſtal, dont le temps avoit à demi-effacé les caractères, & ce fut avec beaucoup de peine qu'il y lut ces paroles.

A L'IMMORTELLE MÉMOIRE DE LA GLOIRE DE LA FÉE CÉORÉ.

C'EST ICI

Que dans une même journée
Elle triompha de l'amour
Et punit ſes amans infidelles.

Cette inſcription n'inſtruiſoit point Philax de tout ce qu'il vouloit ſavoir; auſſi auroit-il continué de marcher dans la forêt, ſi la nuit ne fût arrivée. Il s'aſſit au pied d'un cyprès, & à peine y eut-il été un moment, qu'il entendit les mêmes voix qu'il avoit ouïes la nuit précédente. Il en fut moins ſurpris, que de s'appercevoir que c'étoient ces arbres

mêmes qui ſe plaignoient, comme des hommes auroient pu faire. Le prince ſe leva, mit l'épée à la main, & frappa ſur le cyprès qui étoit le plus près de lui ; il alloit redoubler ſes coups quand l'arbre lui cria : Arrête, arrête, n'outrage pas un prince malheureux, & qui n'eſt plus en état de ſe défendre. Philax s'arrêta, & s'accoutumant à cette ſurprenante aventure, demanda au cyprès par quelles merveilles il étoit homme & arbre tout enſemble ? Je veux bien te l'apprendre, lui dit le cyprès, & puiſque depuis deux mille ans voici la première occaſion que me donne le deſtin de me plaindre de mes malheurs, je ne veux pas la perdre. Tous ces arbres, que tu vois ici, furent des princes conſidérables dans leur ſiècle, par le rang qu'ils tenoient dans le monde, & par leur valeur. La fée Céoré régnoit dans cette contrée : elle étoit belle ; mais ſon ſavoir la rendoit encore plus renommée que ſa beauté. Auſſi uſa-t-elle d'autres charmes pour nous aſſujettir à ſes loix. Elle étoit devenue amoureuſe du jeune Orizée, prince digne d'une meilleure fortune par ſes admirables qualités. (C'eſt premièrement, ajouta le cyprès, ce chêne que tu vois à côté de moi.) Philax regarda le chêne, & lui entendit pouſſer un grand ſoupir que lui arracha ſans doute

le ſouvenir de ſon infortune. La fée, pour attirer ce prince à ſa cour, continua le cyprès, fit publier un tournoi; nous courûmes tous à cette petite occaſion d'acquérir de la gloire; Orizée fut du nombre des princes qui diſputèrent le prix. (C'étoit des armées fées, qui rendoient invulnérables.) Je fus malheureuſement vainqueur. Céoré, irritée de ce que le deſtin ne s'étoit pas déclaré d'accord avec ſes inclinations, réſolut de ſe venger ſur nous de ce crime de la fortune; elle enchanta des glaces de miroirs, dont une galerie de ſon château étoit toute remplie. Ceux qui la voyoient repréſentée ſeulement une fois dans ces glaces fatales, ne pouvoient ſe défendre de ſentir pour elle une violente paſſion. Ce fut dans ce lieu qu'elle nous reçut le lendemain du tournoi; nous la vîmes tous dans ces glaces, & nous la trouvâmes ſi belle, que ceux d'entre nous, qui juſqu'alors avoient été indifférens, ceſsèrent de l'être en un moment, & ceux qui avoient aimé, devinrent auſſi facilement infidelles. Nous ne pensâmes plus à quitter la cour de la fée, nous ne ſongions qu'à lui plaire. En vain les affaires de nos états nous rappeloient dans nos royaumes: tout nous paroiſſoit indigne de nous, hors l'eſpérance d'être aimés de Céoré. Orizée fut

le ſeul qu'elle favoriſa, & la paſſion des autres princes ne ſervoit à la fée, qu'à faire des ſacrifices à cet amant, qui lui étoit ſi cher, & qu'à répandre dans tout le monde le bruit de ſa beauté. L'amour ſembla pendant quelque temps avoir adouci l'humeur cruelle de Céoré; mais après quatre ou cinq années, elle reprit ſa première férocité; elle ſe vengea de légers déplaiſirs ſur des rois ſes voiſins, par des meurtres épouvantables; & abuſant du pouvoir que ſes enchantemens lui donnoient ſur nous, elle nous rendoit les miniſtres de ſes cruautés. Orizée tâchoit en vain d'arrêter ſes injuſtices: elle l'aimoit; mais elle ne lui obéiſſoit point. Un jour que je revenois de combattre & de vaincre pour ſes intérêts un géant qu'elle m'avoit envoyé défier au combat, je lui fis apporter les armes du vaincu. Elle étoit ſeule dans la galerie des miroirs. Je mis les armes du géant à ſes pieds, & lui parlai de mon amour avec une ardeur incroyable, qui ſans doute s'augmentoit par la force des enchantemens du lieu où j'étois. Mais bien loin de me témoigner quelque reconnoiſſance pour le ſuccès de mon combat, & pour l'amour que j'avois pour elle, Céoré me traita avec des mépris inſupportables; & ſe retirant dans un cabinet, elle me laiſſa ſeul

dans la galerie, dans un déſeſpoir & une fureur qui ne ſe peuvent exprimer. J'y demeurai long-temps ſans ſavoir quelle réſolution je voulois prendre ; car les enchantemens de la fée ne nous permettoient pas de vouloir combattre Orizée. Soigneuſe de la vie de ſon amant, la cruelle Céoré nous rendoit jaloux & nous ôtoit ce déſir, ſi naturel aux hommes, de ſe venger d'un rival heureux. Enfin, après avoir marché quelque temps dans la galerie, me ſouvenant que c'étoit dans ce lieu que j'avois commencé d'être amoureux de la fée ; c'eſt ici, m'écriai-je, que j'ai pris le funeſte amour qui me déſeſpère ; & vous, glaces funeſtes, qui m'avez tant de fois repréſenté l'injuſte Céoré avec cette beauté qui ſéduit mon cœur & ma raiſon, je vous punirai du crime de l'avoir offerte à mes regards avec trop de charmes. A ces mots, prenant la maſſue du géant, que j'avois fait apporter pour préſenter à la fée, j'en donnai quelques coups dans les glaces. A peine furent-elles caſſées, que je me ſentis plus de haine pour Céoré que je n'avois eu d'amour pour elle. Les princes, mes rivaux, ſentirent dans ce même inſtant rompre leurs fers, & Orizée lui-même fut honteux de l'amour que la fée avoit pour lui. Céoré eſſaya en vain d'arrêter

ſon amant par ſes larmes ; il fut inſenſible à ſa douleur, & malgré ſes cris, nous partions tous enſemble pour fuir ce funeſte ſéjour, quand en paſſant dans la cour où nous ſommes, le ciel parut tout en feu, un tonnerre épouvantable ſe fit entendre, & il nous fut impoſſible de changer de place. La fée parut en l'air, montée ſur un grand ſerpent, & s'adreſſant à nous, avec un ſon de voix qui marquoit ſa fureur : princes inconſtans, nous dit-elle, je vais punir, par une peine qui ne finira jamais, le crime que vous avez commis en rompant mes chaînes, qu'il vous étoit trop glorieux de porter ; & toi, ingrat Orizée, je triomphe enfin de l'amour que tu m'avois donné. Contente de cette victoire, je vais te faire éprouver les mêmes malheurs qu'à tes rivaux, & *j'ordonne*, ajouta-t-elle, *en mémoire de cette aventure, que quand l'uſage des miroirs ſera connu dans tout l'univers, la perte de ces glaces fatales ſoit toujours un aſſuré préſage de l'infidélité d'un amant.* La fée ſe perdit en l'air, après avoir proconeé ces paroles. Nous fûmes changés en arbres, & la cruelle Céoré nous laiſſa ſans doute la raiſon pour nous faire ſouffrir davantage. Les temps ont détruit ce ſuperbe château, qui fut le témoin de nos diſgrâces ; & tu es le ſeul

qui soit venu dans cette affreuse forêt, depuis deux mille ans que nous y sommes. Philax alloit répondre aux discours du cyprès, quand il fut tout-d'un-coup transporté dans un jardin fort agréable ; il y trouva une belle nymphe, qui s'approchant de lui d'un air gracieux : si vous voulez, Philax, lui dit-elle, je vous ferai voir la princesse Imis dans trois jours. Le prince, transporté de joie à une proposition si peu attendue, se jeta à ses pieds pour lui témoigner sa reconnoissance. Dans ce même instant Pagan étoit en l'air, caché dans un nuage avec la princesse Imis, il lui avoit dit mille fois que Philax étoit infidelle; elle avoit toujours réfusé de le croire, sur la parole d'un amant jaloux : il la conduisoit en ce lieu pour la convaincre, disoit-il, de la légèreté d'un prince qu'elle lui préféroit si injustement. La princesse vit Philax d'un air content, aux pieds de la nymphe ; elle fut au désespoir de ne pouvoir plus se tromper sur la chose du monde qu'elle craignoit le plus. Pagan ne l'avoit pas mise à une distance de la terre, où il lui fût possible d'entendre ce que Philax & la nymphe se disoient ; c'étoit par ses ordres qu'elle s'étoit présentée à ce prince. Pagan ramena Imis dans son isle, où, après l'avoir convaincue de l'infidélité de Phi-

lax, il trouva qu'il avoit seulement redoublé la douleur de cette belle princesse, & qu'elle n'en étoit pas plus sensible pour lui. Désespéré de voir que cette infidélité prétendue, dont il avoit espéré un plus doux succès, lui devenoit inutile, il résolut de se venger de la constance de ces deux amans : il n'étoit pas cruel, comme la fée Céoré son aïeule ; aussi imagina-t-il une autre vengeance que celle dont elle avoit puni ses malheureux amans : il ne voulut pas faire périr ni la princesse qu'il avoit si tendrement aimée, ni même Philax qu'il avoit assez fait souffrir ; & bornant sa vengeance à détruire une passion qui avoit été si contraire à la sienne, il éleva dans son isle un palais de cristal, prit soin d'y mettre tout ce qui peut être agréable à la vie, hors le moyen d'en pouvoir sortir ; il y renferma des nymphes & des nains pour servir Imis & son amant, & quand tout fut disposé pour les y recevoir, il les y transporta l'une & l'autre : ils se crurent d'abord au comble du bonheur, & rendirent mille grâces à la douce colère de Pagan. Cependant il ne voulut pas sitôt les voir ensemble, il comprit que de jour en jour ce spectacle deviendroit moins cruel pour lui ; il s'éloigna du palais de cristal, après avoir d'un coup de baguette gravé cette inscription :

Les tourmens, les ennuis, les malheurs de l'abſence,
D'Imis & de Philax troublèrent les beaux jours.
Sans pouvoir vaincre leur conſtance,
Pagan fut offenſé de leur perſévérance.
Et pour détruire enfin de ſi tendres amours,
Il les a dans ces lieux, témoin de ſa vengeance,
Condamnés à ſe voir toujours.

On dit qu'au bout de quelques années, Pagan fut auſſi vengé qu'il avoit déſiré de l'être; & que la belle Imis & Philax, accompliſſant la prédiction de la fée de la montagne, ſouhaitèrent avec autant d'ardeur de retrouver l'aigrette de muguet, pour détruire des enchantemens agréables, qu'ils l'avoient conſervée autrefois avec ſoin, pour ſe garantir des malheurs qui leur avoient été prédits.

Avant ce temps fatal, les amans trop heureux
Brûloient toujours des mêmes feux,
Rien ne troubloit le cours de leur bonheur extrême;
Pagan leur fit trouver le ſecret malheureux,
De s'ennuyer du bonheur même.

LE PRINCE DES FEUILLES,

CONTE.

DANS une de ces parties du monde, vulgairement appelée le pays des fées, où les Poëtes ont seuls le droit de donner des noms, régnoit autrefois un roi si renommé par ses belles qualités, qu'il attiroit l'estime & l'admiration de tous les princes de son temps. Il avoit perdu depuis plusieurs années la reine sa femme, dont il n'avoit point eu de fils; mais il n'en avoit plus désiré, depuis qu'il en avoit eu une fille d'une beauté si merveilleuse, qu'il lui donna dès le moment de sa naissance, toute sa tendresse & tout son attachement. Elle fut nommée Ravissante, par une fée proche parente de la reine, qui prédit que l'esprit & les charmes de la jeune princesse surpasseroient tout ce qu'on avoit vu jusqu'alors, & même l'espérance qu'ils devoient donner, quelque belle qu'elle dût être : mais elle ajouta à cette agréable prédiction, que

le bonheur de la princesse seroit parfait, pourvu que son cœur fût toujours fidelle aux premières impressions qu'il recevroit de l'amour, avec cette circonstance, qui peut s'assurer d'un destin heureux. Le roi, qui ne souhaitoit que le bonheur de Raviſſante, désiroit passionnément qu'il eût été attaché à toute autre fatalité : mais on ne fait pas à son gré ses destinées. Il pria mille fois la fée de donner à la jeune Raviſſante le don de la constance, comme il lui avoit vu donner à d'autres le don de l'esprit & de la beauté. Mais la fée qui étoit assez savante pour ne le point tromper sur les différens effets de son savoir, apprit sincèrement au roi, que le pouvoir des fées ne peut s'étendre sur les qualités du cœur ; mais elle lui promit qu'elle appliqueroit tous ses soins à imprimer à la jeune princesse les sentimens où son bonheur se trouvoit attaché. Sur la foi de cette promesse, le roi lui confia Raviſſante dès qu'elle eut atteint l'âge de cinq ans, aimant mieux se priver du plaisir de la voir, que de hasarder, par ce plaisir, de devenir contraire à sa fortune. La fée emmena la petite princesse, que la joie & la nouveauté d'aller par les airs dans un petit char fort brillant, consola en peu de momens d'avoir quitté la cour du

roi ſon père. Le quatrième jour d'après ſon départ, le char volant s'arrêta au milieu de la mer, ſur un rocher d'une grandeur prodigieuſe; il étoit d'une pierre unie & luiſante, dont la couleur imitoit parfaitement celle du ciel. La fée remarqua avec plaiſir, que la jeune Raviſſante trouvoit cette couleur fort belle, & elle en tira un heureux préſage pour l'avenir, parce que c'eſt celle qui ſignifie la fidélité. Peu de momens après être arrivée, la fée toucha le rocher avec une baguette d'or qu'elle tenoit dans ſa main; le rocher s'ouvrit auſſitôt, & Raviſſante ſe trouva avec la fée dans le plus beau palais du monde; les murs en étoient de même matière que le rocher, & la même couleur ſe trouvoit dans toutes les peintures, & dans tous les ameublemens; mais elle y étoit ſi ingénieuſement mêlée avec de l'or & des pierres précieuſes, que bien loin d'ennuyer, elle plaiſoit également pour tout. La jeune Raviſſante demeura dans cet agréable palais, avec de belles filles que la fée y avoit tranſportées de divers pays, pour ſervir & pour amuſer la princeſſe; elle y paſſa ſon enfance dans tous les plaiſirs qui pouvoient convenir à ſon âge. Quand elle eut atteint celui de quatorze ans, la fée conſulta encore les aſtres, pour ſavoir bien pré-

ciſément où le cœur de Raviſſante devoit être touché d'une paſſion qui plaît encore plus qu'elle n'eſt redoutable, quelque redoutable qu'elle ſoit; & elle vit diſtinctement dans les étoiles, que ce temps fatal s'approchoit où les deſtinées de la jeune princeſſe devoient s'accomplir. La fée avoit un neveu qui lui étoit infiniment cher, il étoit de même âge que Raviſſante, né le même jour & à la même heure; elle avoit trouvé, en conſultant auſſi les aſtres pour lui, qu'ils lui promettoient le même ſort qu'à la princeſſe, c'eſt-à-dire, un bonheur parfait, pourvu qu'il eût une fidélité que rien ne pût vaincre. Il étoit pourtant plus aiſé de l'aſſurer de ſa conſtance, que de ſon bonheur. Pour le rendre amoureux & fidelle, elle n'avoit qu'à lui faire voir Raviſſante; rien ne pouvoit échapper à ſes yeux, & la fée eſpéra que les ſoins de ce jeune prince pourroient un jour toucher ſon cœur: il étoit fils d'un roi, frère de la fée; il étoit aimable; & la jeune princeſſe non-ſeulement n'avoit point encore eu d'amant, elle n'avoit pas même vu d'homme depuis qu'elle étoit dans ce rocher. La fée ſe flatta que la nouveauté du plaiſir d'être tendrement aimée, l'engageroit peut-être à aimer à ſon tour. Elle tranſporta donc le prince, qui

ſe nommoit Ariſton, dans ce même rocher, qui ſervoit de palais & de priſon à la belle Raviſſante; il la trouva qu'elle s'amuſoit à faire des guirlandes de fleurs, avec de jeunes filles de ſa cour, dans une forêt de hyacinthes bleues, où elles ſe promenoient alors: car la fée en donnant au rocher le don de produire des plantes & des arbres, avoit renfermé ce pouvoir dans la couleur du rocher même. Il y avoit déjà quelque temps qu'elle avoit appris à la princeſſe que le prince Ariſton devoit venir dans cette Iſle, & elle avoit ajouté en faveur de ce prince, tout ce qu'elle avoit cru capable de le faire déſirer; mais elle ſe trompa cette fois, & elle ne reconnut point, à l'arrivée d'Ariſton, dans les beaux yeux de la princeſſe, ce trouble & cette ſurpriſe qui préſage d'ordinaire une tendre paſſion. Pour le prince, ſes ſentimens furent d'accord avec les eſpérances de la fée; il devint paſſionnément amoureux dès qu'il eut vu Raviſſante, & il n'étoit pas poſſible de la voir ſans l'adorer; jamais les grâces & la beauté n'avoient été ſi parfaitement unies qu'elles le paroiſſoient dans toute la perſonne de cette aimable princeſſe. Elle avoit le teint d'une beauté merveilleuſe, & ſes cheveux bruns en reboubloient encore la blancheur: ſa bouche avoit des agrémens

infinis, ſes dents étoient d'une blancheur plus aimable que celle des perles; ſes yeux, les plus beaux du monde, étoient bleus-bruns, & ils paroiſſoient ſi brillans & ſi touchans tout enſemble, qu'il n'étoit pas poſſible de ſoutenir leur éclat & leur vivacité, ſans livrer pour toujours ſon cœur au pouvoir fatal que l'amour avoit attaché à leurs regards. Sa taille n'étoit pas des plus grandes, mais elle étoit parfaitement belle, toutes ſes actions avoient une grâce particulière; tout ce qu'elle faiſoit, tout ce qu'elle diſoit plaiſoit également, & ſouvent un ſouris, un ſeul mot ſuffiſoit pour prouver qu'elle avoit autant de charmes dans ſon eſprit que dans ſa perſonne. Telle & mille fois encore plus aimable que je ne viens de la peindre, il eût été bien difficile qu'Ariſton n'en fût devenu éperdûment amoureux; mais la princeſſe reçut ſes ſoins ſans attention, & n'en parut point touchée; la fée le remarqua, & en eut une douleur qui n'étoit ſurpaſſée que par celle qu'en reſſentit le prince. Elle avoit remarqué dans les aſtres, que celui qui étoit deſtiné à poſſéder Raviſſante, devoit étendre ſon pouvoir par toute la terre, & même juſques ſur les mers. Ainſi elle ſouhaitoit autant par ambition que ſon neveu pût toucher le cœur de la princeſſe,

qu'Ariſton le déſiroit par ſon amour. Elle crut cependant que ſi ce prince étoit auſſi ſavant qu'elle dans ſon art, peut-être trouveroit-il quelque ſecret pour ſe rendre plus aimable aux yeux de Raviſſante; mais la fée qui n'avoit jamais aimé, ignoroit que le ſecret de plaire ne ſe trouve pas toujours, quel que ſoit l'empreſſement & l'ardeur avec laquelle on le cherche. Elle apprit donc en peu de temps au prince Ariſton, toutes ces ſciences qui ne ſont connues que par les fées; il n'eut de plaiſir à les apprendre, & il ne ſongea à les employer que par rapport à ſa tendreſſe. Il commença de s'en ſervir, pour donner tous les jours de nouvelles fêtes à la princeſſe: elle en admiroit les prodiges, elle daignoit même quelquefois louer ce qui lui paroiſſoit de plus galant dans ce que le prince faiſoit pour elle; mais après tout, elle recevoit ſes ſoins & ſes vœux comme des hommages juſtement dûs à ſa beauté, & donc elle le croyoit payer aſſez dignement par la bonté qu'elle avoit de les recevoir ſans colère. Ariſton ſe déſeſpéroit du peu de ſuccès de ſa paſſion; mais peu après il fut contraint d'avouer, par de nouvelles infortunes, que ce temps où il ſe plaignoit ſi juſtement & dans lequel il reſſentoit ſi vivement le malheur de ſon

amour, avoit pourtant été le plus heureux de sa vie. Un an après son arrivée dans l'isle, il fit célébrer par des jeux ce jour si remarquable pour lui, où pour la première fois il avoit vu Ravissante. Le soir il lui donna une fête dans la forêt des Hyacinthes; il y eut une musique merveilleuse, que l'on entendoit également dans tous les endroits de la forêt, sans voir d'où pouvoient venir des sons si agréables. Tout ce qui fut chanté par ces musiciens invisibles, exprimoit tendrement l'amour d'Ariston pour la princesse; ils finirent leur admirable concert par ces paroles qui furent répétées plusieurs fois:

Ni la raison, ni mon sort rigoureux
N'ont pu finir ma cruelle souffrance;
Sans le secours de la douce espérance,
Je sens mon cœur brûler des mêmes feux.
L'amour eût ignoré l'excès de sa puissance,
Si je n'avois senti le pouvoir de vos yeux.

Après la musique, il parut tout d'un coup une superbe colation sous un pavillon de gaze d'argent, relevé élégamment avec des cordons de perles; il étoit ouvert du côté qui regardoit la mer, qui bornoit la forêt dans cet endroit-là; & il étoit éclairé par un grand nombre de lustres de diamans brillans, qui jetoient une lumière peu différente

de celle du Soleil. Ce fut à cette clarté que les nymphes de la cour de Raviſſante lui firent remarquer une inſcription qui étoit à l'entrée du pavillon, écrite en lettres d'or, ſur un rubis d'une grandeur prodigieuſe, & qui étoit ſoutenue par douze petits amours qui s'envolèrent dès que la princeſſe eut oui lire cette inſcription, qui contenoit ces vers:

En quelque lieux de l'univers
Où vos beaux yeux faſſent porter des fers,
Vous ne ſauriez trouver un cœur auſſi fidelle
Que celui qui pour vous brûle dans ces déſerts;
Mais pour vous aſſurer une gloire immortelle,
Et voir le monde entier aux pieds de vos autels,
Princeſſe, nous allons publier aux mortels
Combien vous êtes belle.

La fête continuoit, & le prince Ariſton avoit du moins le plaiſir d'occuper le loiſir de la princeſſe, s'il ne pouvoit occuper ſon cœur. Mais il fut privé de ce plaiſir par un ſpectacle ſurprenant qui parut de loin ſur la mer, & qui attira la curioſité & l'attention de Raviſſante & de toute ſa cour; ce que l'on voyoit s'approcha, & l'on diſtingua que c'étoit un berceau formé de myrthes & de lauriers mêlés enſemble, fermé de tous côtés, & qu'un nombre infini de poiſſons aîlés pouſſoient avec beaucoup de rapidité. Ce ſpectacle fut d'autant plus nouveau pour Raviſ-

ſante, qu'elle n'avoit jamais rien vu de la couleur de ce berceau. La fée ayant prévu que cette couleur devoit cauſer quelque malheur au prince ſon neveu, l'avoit abſolument bannie de ſon Iſle. La princeſſe déſiroit avec une impatience, qui parut un mauvais préſage à Ariſton pour ſon amour, que ce qu'elle voyoit s'approchât davantage. Elle n'eut pas long-temps à le ſouhaiter, car les poiſſons aîlés pouſsèrent le berceau en peu de momens juſqu'au pied du rocher où ils s'arrêtèrent, & redoublèrent l'attention de la jeune princeſſe, & de toute ſa cour.

Le berceau s'ouvrit, & il ſortit un jeune homme d'un beauté merveilleuſe, qui paroiſſoit avoir ſeize ou dix-ſept ans. Il n'étoit habillé que de quelques branches de myrthes, entrelacées avec une écharpe de roſes de différentes couleurs. Ce bel inconnu éprouva un étonnement pareil à celui qu'il cauſoit. La beauté de Raviſſante ne lui laiſſa pas la liberté de s'amuſer à regarder le reſte du ſpectacle, dont l'éclat l'avoit attiré d'aſſez loin juſques à ce rocher; il s'approcha de la princeſſe avec une grâce qu'elle n'avoit jamais vue qu'en elle-même. Je ſuis ſi ſurpris, lui dit-il, de ce que je trouve ſur ces bords, que j'ai perdu même la liberté de pouvoir exprimer

mon étonnement. Eſt-il poſſible, continua-t-il, qu'une déeſſe comme vous n'ait pas des temples par tout l'univers ? Par quels charmes, par quels prodiges êtes-vous encore inconnue aux mortels ? Je ne ſuis point une déeſſe, dit Raviſſante en rougiſſant ; je ſuis une princeſſe infortunée, éloignée des états du roi mon père pour éviter je ne ſais quel malheur que l'on aſſure qui m'a été prédit dès l'inſtant de ma naiſſance. Vous me paroiſſez bien plus redoutable, reprit le bel inconnu, que ces aſtres qui pourroient avoir attaché quelque fatale influence ſur vos beaux jours ; & de quel malheur ne doit pas triompher une beauté ſi parfaite ! Je ſens qu'elle peut tout vaincre, ajouta-t-il en ſoupirant, puiſqu'elle a vaincu en un moment un cœur que je m'étois flatté de conſerver toujours inſenſible ; mais, madame, continua-t-il ſans lui donner le temps de répondre, il faut malgré moi que je m'éloigne de ces lieux charmans où je vous vois, & où je viens de perdre mon repos ; j'y reviendrai bientôt ſi l'amour m'eſt favorable. Après ces mots il rentra dans le berceau, & en peu de temps on le perdit de vue.

Cependant le prince Ariſton demeura ſi interdit & ſi affligé de cette aventure, qu'il n'eut

n'eût pas d'abord la force de parler ; il lui arrivoit un rival par un événement auſſi ſurprenant qu'imprévu ; ce rival ne lui avoit paru que trop aimable, & il lui ſembloit qu'il avoit remarqué dans les beaux yeux de la princeſſe, pendant que l'inconnu lui parloit, une langueur qu'il y avoit toujours déſirée, & que juſqu'alors il n'y avoit jamais vue. Tranſporté d'un déſeſpoir qu'il n'oſoit faire éclater, il ramena Raviſſante au palais, où elle paſſa une partie de la nuit occupée de ſon agréable aventure, dont elle ſe fit redire autant de fois les circonſtances par les nymphes de ſa cour, que ſi elle n'y eût pas été préſente elle-même. Pour le prince Ariſton, il alla conſulter le ſavoir de la fée, pour chercher à oppoſer quelque ſecret à la violente douleur dont il étoit tourmenté ; mais elle n'en avoit point contre la jalouſie, & l'on dit même que depuis on n'en a pas encore trouvé. Le prince & la fée redoublèrent alors leurs enchantemens, pour défendre l'entrée du rocher à cet inconnu ſi redoutable, qu'ils prenoient pour un enchanteur. Ils entourèrent l'isle de monſtres affreux, qui occupèrent un grand eſpace ſur la mer, & qui, animés de leur propre fureur, & de la force des charmes, ſembloient aſſurer Ariſton & la fée, qu'il ſeroit impoſſible de leur ôter

cette belle princeſſe, qu'ils vouloient garder avec tant de ſoin. Raviſſante ſentit plus vivement le pouvoir des charmes du bel inconnu, par la douleur que lui fit éprouver les obſtacles que l'on avoit mis à ſon retour dans l'iſle: elle réſolut du moins de s'en venger ſur le prince Ariſton. Elle commença de le haïr, & ce n'étoit que trop bien aſſurer ſa vengeance. Ariſton ne pouvoit ſe conſoler d'avoir attiré la haine de Raviſſante, par une paſſion qui lui paroiſſoit devoir produire un effet tout contraire. La princeſſe ſe plaignoit en ſecret de l'oubli de l'inconnu; il lui ſembloit que l'amour devoit déjà lui avoir fait tenir la promeſſe qu'il lui avoit faite de revenir, & quelquefois auſſi elle ceſſoit de déſirer ſon retour par le ſouvenir des périls par leſquels la fée & Ariſton avoient défendu l'approche de l'iſle. Un jour qu'elle étoit occupée de ces diverſes réflexions, & qu'elle ſe promenoit ſeule ſur le bord de la mer, car Ariſton n'oſoit plus la ſuivre comme il faiſoit auparavant, & la princeſſe refuſoit même de voir les fêtes dont on avoit accoutumé de la divertir, elle arrivoit dans ce même endroit, que l'aventure de l'inconnu lui rendoit ſi reconnoiſſable, quand elle vit ſur la mer un arbre d'une beauté extraordinaire qui voguoit vers le rocher. Cette

couleur, qui étoit celle du berceau de myrthe de l'inconnu, lui donna d'abord de la joie : l'arbre s'approcha du rocher, & les monſtres voulurent lui défendre le paſſage, mais un petit vent agita les feuilles de l'arbre, & en ayant diſperſé quelques-unes contre les monſtres, ils cédèrent à des armes ſi légères & ſi peu dangereuſes. Ils ſe rangèrent même en cercle avec une eſpèce de reſpect autour de l'arbre qui approcha du rocher ſans rencontrer d'autres obſtacles, & s'ouvrit. L'inconnu parut dedans, aſſis ſur un petit trône de verdure ; il ſe leva avec précipitation à la vue de Raviſſante, & lui parla avec tant d'eſprit & tant d'amour, qu'après qu'elle lui eut appris en peu de mots quelle étoit ſa fortune, elle ne lui put cacher qu'elle étoit touchée de ſon retour, & même de ſa tendreſſe ; mais, lui dit-elle, eſt-il juſte que vous ſachiez les ſentimens que vous m'inſpirez, avant que je ſache ſeulement le nom de celui qui les a fait naître ? Je n'ai point eu le deſſein de vous cacher ma naiſſance, répondit le charmant inconnu ; mais auprès de vous on ne peut parler que de vous-même ; cependant, puiſque vous le voulez, je vais vous obéir, en vous apprenant que je m'appelle le Prince des Feuilles ; je ſuis fils du Printemps & d'une

nymphe de la mer, parente d'Emphitrite : c'eſt ce qui me fait étendre mon pouvoir juſques ſur les eaux ; mon empire eſt dans tous les lieux de la terre qui reconnoiſſent le Printemps ; mais j'habite preſque toujours dans une isle fortunée où ne règne jamais que l'aimable ſaiſon que mon père a accoutumé de donner. L'air y eſt toujours pur, les champs y ſont toujours fleuris, le ſoleil ne lui fait point ſentir ſes ardeurs, il ne l'approche que pour l'éclairer ; la nuit en eſt bannie, & c'eſt ce qui la fait appeler l'Isle du Jour. Elle eſt habitée par un peuple auſſi galant que le climat eſt agréable ; c'eſt en ces lieux où je vous offre un empire doux & tranquille, & où vous régnerez encore plus ſouverainement ſur mon cœur que ſur tout le reſte ; mais il faudroit, belle princeſſe, continua-t-il, conſentir à vous laiſſer enlever de ce rocher, où l'on vous retient dans un véritable eſclavage : quelques honneurs que l'on vous y rende pour le déguiſer. Raviſſante ne put ſe réſoudre à ſuivre le Prince des Feuilles dans ſon empire, malgré la crainte qu'elle avoit du pouvoir de la fée, & les conſeils de ſon amour ; elle ſe flattoit que ſa conſtance à refuſer les vœux d'Ariſton, le réſoudroit peut-être à ceſſer de l'aimer, & que la fée la

rendroit au roi ſon père, dont le Prince des Feuilles pourroit l'obtenir. Mais je voudrois du moins, lui dit-elle, pouvoir vous mander ce qui ce paſſera dans cette isle, & je ne ſais comment ce que je veux pourra devenir poſſible ; car tout m'eſt ſuſpect ici. Je vais donc, dit le Prince des Feuilles, vous laiſſer des ſujets d'un prince de mes amis, qui demeureront toujours auprès de vous, & par qui vous pourrez me donner ſouvent de vos nouvelles ; ſouvenez-vous ſeulement, belle princeſſe, de l'impatience avec laquelle je les attends. Après ces mots, il s'approcha de l'arbre qui l'avoit apporté, & en ayant touché quelques feuilles, il en ſortit deux papillons, l'un couleur de feu & blanc, & l'autre jaune & gris de lin, les plus jolis du monde. Raviſſante les regardoit, quand le Prince des Feuilles lui dit en ſouriant ; je vois bien que vous êtes ſurpriſe de la figure des confidens que je vous donne ; mais les papillons ne ſont pas ſeulement ce qu'ils vous paroiſſent : c'eſt un myſtère que vous apprendront ceux que je vous laiſſe, quand vous leur permettrez de vous entretenir. Après ces paroles, Raviſſante remarqua de loin quelques-unes des nymphes qui venoient la chercher dans ſa ſolitude ; elle pria le Prince des Feuilles de

ſe rembarquer, il lui obéit, malgré la peine infinie qu'il avoit à la quitter ; mais il ne put partir aſſez tôt pour n'être point vu ; on avertit la fée & Ariſton de ſon retour dans l'isle, & dès ce moment même, pour ôter à la belle Raviſſante les moyens & même l'eſpérance de le revoir, ils élevèrent ſur le haut du rocher une tour de la même pierre ; & pour être abſolument en ſûreté, comme l'aventure des monſtres vivans les avoient ſurpris, ils rendirent la tour & le rocher invifibles pour tous ceux qui la viendroient chercher, ne voulant plus ſe fier à des enchantemens ordinaires. Raviſſante ſe déſeſpéroit d'une priſon ſi cruelle & ſi difficile à rompre : le prince Ariſton ne lui avoit point caché qu'il l'avoit rendue invifible ; il avoit même tâché de lui faire paſſer ce ſoin pour une marque aſſurée de ſa tendreſſe ; mais Raviſſante doubloit tous les jours ſa haine & ſon mépris pour lui, & il n'oſoit plus paroître devant elle. Cependant les papillons ne l'avoient point quittée, & elle les regardoit ſouvent avec plaiſir, parce qu'ils venoient du Prince des Feuilles. Un jour qu'elle étoit encore plus triſte qu'à l'ordinaire, rêvant ſur une terraſſe qui étoit au plus haut de la tour, le papillon couleur de feu vola ſur un des vaſes remplis

de fleurs, qui ornoient la baluſtrade. Pourquoi, dit-il, tout-d'un-coup à la princeſſe, ne m'envoyez-vous pas avertir le Prince des Feuilles, il viendroit infailliblement à votre ſecours ? Raviſſante fut d'abord ſi étonnée d'entendre parler le papillon, quoique ſon amant l'eût préparée à cette nouveauté, qu'elle fut quelques momens ſans rien lui dire; cependant le nom du Prince des Feuilles lui aidant à diſſiper ſon étonnement : j'ai été ſi ſurpriſe, dit-elle au papillon, de vous entendre parler comme nous, que j'ai été quelque temps ſans pouvoir vous répondre ; je vois bien que vous pouvez aller avertir de mon malheur le Prince des Feuilles ; mais que fera-t-il ? s'en affliger inutilement. Il ne pourra me trouver dans un lieu que la cruauté de mes ennemis a pris ſoin de rendre inviſible. Il l'eſt moins que vous ne penſez, répondit le papillon jaune, en volant auprès de la princeſſe pour ſe mettre dans la converſation ; j'ai obſervé tantôt votre priſon, j'ai volé, & j'ai même nagé à l'entour ; elle diſparoît quand on eſt ſur les eaux, mais elle ceſſe d'être inviſible, dès que l'on eſt élevé dans les airs. Sans doute que la fée n'a pas cru ce chemin aſſez facile pour devoir ſonger à la défendre contre celui de la mer; c'eſt un avis

que j'allois vous donner, continua le papillon, quand mon frère a rompu le silence que nous avons gardé jusques ici. Une si agréable nouvelle ayant rendu quelque espérance à la princesse ; est-il possible, lui dit-elle, qu'Ariston ait négligé quelque précaution pour satisfaire sa cruauté & son amour ? Sans doute, son pouvoir & celui de la fée, qui peut tout sur la mer & sur la terre, ne s'étend pas jusques dans les airs. C'étoit précisément la raison qui avoit empêché le prince & la fée de rendre la tour & le rocher invisibles du côté du ciel ; mais, ajouta Ravissante, après quelques momens de réflexion, le Prince des Feuilles pourra-t-il quelque chose dans les airs ? Non, madame, reprit le papillon couleur de feu, il n'y peut rien, & votre prison sera invisible pour lui, quoiqu'il soit un demi-dieu, comme elle le seroit pour un homme ; mais.... Ce prince sera donc aussi malheureux que moi, interrompit la triste Ravissante en versant des larmes qui augmentèrent sa beauté, & qui attendrirent extrêmement les deux papillons, & je sens que je serai encore plus infortunée par les malheurs du Prince des Feuilles que par les miens. Que dois-je donc faire, continua-t-elle en soupirant me faire partir tout-à-l'heure, répartit brusquement le

papillon couleur de feu ; j'irai avertir le Prince des Feuilles de vos infortunes, & il viendra vous ſecourir, quoique ſon pouvoir ne s'étende pas dans les airs ; il a un prince de ſes amis qui y peut tout, & dont il peut diſpoſer comme de lui-même ; c'eſt de quoi mon frère, qui demeure auprès de vous, pourra vous informer pendant mon voyage : adieu, belle princeſſe, continua le papillon, en s'envolant par-deſſus la baluſtrade, ceſſez de vous inquiéter, & comptez ſur ma diligence ; je vais voler avec autant de rapidité que vous ſouhaitez. Après ces paroles, le papillon ſe perdit dans les airs, & la princeſſe ſentit alors cette joie ſi vive & ſi charmante, que donne l'eſpoir de voir bientôt ce que l'on aime. Elle retourna dans ſa chambre, & le papillon jaune la ſuivit ; elle ſentit une extrême impatience de ſavoir de quel prince ſon amant devoit eſpérer un ſecours ſi néceſſaire à leur bonheur ; pour ne plus l'ignorer, elle pria le papillon jaune de lui apprendre tout ce qui pouvoit contribuer à augmenter & à flatter ſon eſpérance ; elle le fit mettre ſur une petite corbeille de fleurs, qu'elle apporta ſur une table auprès d'elle, & le papillon, qui ſe faiſoit un honneur de lui plaire, commença ainſi ſon récit.

Auprès de l'Iſle du Jour, où règne le Prince des Feuilles, il y en a une autre plus petite, mais auſſi agréable; la terre y eſt toujours couverte de fleurs, & l'on aſſure que c'eſt une grâce que Flore a faite à notre terre, pour immortaliſer la mémoire des jours heureux où elle y venoit trouver Zéphyr; car l'on tient que c'étoit dans notre iſle qu'ils ſe voyoient, quand leur amour étoit encore ſecrete & nouveau: elle s'appelle l'Iſle des Papillons; les habitans n'en ſont pas de la figure que vous me voyez; ce ſont de petits hommes aîlés, fort jolis, fort galans, très-amoureux, & ſi volages, qu'à peine aiment-ils un jour la même choſe. Pendant que le ſiècle d'or régnoit encore ſur la terre, l'Amour qui ſe flattoit alors que tous les cœurs ſeroient toujours tendres & fidelles, craignoit que par la facilité que nous avions de voler par tout le monde, nous n'allaſſions apprendre aux mortels l'agréable ſcience de changer en aimant, que ce dieu appeloit une erreur capable de détruire pour jamais le bonheur de ſon empire; pour nous interdire tout commerce avec le reſte de l'univers, il vint dans notre iſle, il en toucha la terre avec une de ſes flèches, & s'élevant enſuite ſur un nuage brillant qui l'avoit apporté: Si vous voulez,

dit-il, aux habitans de l'isle, aller encore comme des dieux par les airs, je viens d'assurer ma vengeance; vous ne pourrez plus, par votre commerce dangereux, troubler la félicité de mon empire: après ces mots, il disparut. Les menaces de l'Amour n'ôtèrent point aux papillons le désir de changer, ni même celui de voler dans les airs, pour avoir du moins le plaisir de quitter quelquefois la terre; quelques-uns d'entr'eux s'élevèrent en l'air, & trouvèrent qu'ils y avoient la même facilité qu'avant le temps où l'Amour le leur étoit venu défendre; mais dès qu'ils furent sortis des limites de notre isle, ils furent changés en de petits animaux, tels que vous me voyez, tous de différente couleur; l'Amour vengeur ayant voulu marquer par cette diversité, combien ils étoient portés à l'inconstance. Surpris de leur métamorphose, ils revinrent dans notre isle, & dès qu'ils en eurent touché la terre, ils reprirent leur première forme. Depuis ce temps fatal, cette vengeance de l'Amour a toujours continué parmi nous; quand nous quittons notre terre, il ne nous reste plus rien des hommes, que l'esprit & la liberté de parler comme eux; mais nous ne nous en sommes jamais servi hors de notre isle, pour ne pas rendre cette

vengeance célèbre, en la publiant nous-mêmes dans tout l'univers, & pour ne pas épouvanter ceux qui, comme nous, ont du penchant à l'inconſtance; mais nous avons le plaiſir de voir, en voyageant par le monde, que le deſtin nous a vengé de l'Amour, ſans que nous nous en ſoyons mêlés; l'inconſtance règne avec autant de pouvoir que lui, dans toute l'étendue de ſon empire. Quelques ſiècles après que ce changement fut arrivé dans l'empire des papillons, le ſoleil, qui ſemble prendre plaiſir à y faire naître des fleurs, s'applaudit ſi bien de ſon propre ouvrage, qu'il y devint amoureux d'une roſe, qui étoit d'une beauté extraordinaire: il en fut tendrement aimé, & elle lui ſacrifia tous les ſoins que les Zéphyrs prenoient pour elle. Au bout de quelque temps, la roſe devint d'une forme un peu différente des autres; le ſoleil en fit naître auſſitôt de ſemblables à elle, pour qu'elle fût plus facilement confondue dans cette quantité de fleurs, qui parurent alors une nouvelle plante; c'eſt ce que l'on a appelé depuis, la roſe à cent feuilles: enfin, du ſoleil & de cette fleur naquit un demi-dieu, que le ſoleil deſtina à régner toujours dans notre iſle. Juſques-là, nous n'avions point eu de ſouverain; mais le fils d'un

dieu, qui favoriſoit ſi conſtamment notre terre, fut reçu pour roi, avec une joie extrême; on l'appela le Prince des Papillons. C'eſt ce prince, belle princeſſe, qui pourra vous ſecourir par le chemin des airs, & que l'aventure que je vais vous apprendre a rendu pour toujours ſi parfaitement ami du Prince des Feuilles.

Dans un pays éloigné de celui des papillons, il règne une fée qui fait ſa demeure dans une caverne fort obſcure; on la nomme la fée de la Grotte; elle eſt d'une grandeur extraordinaire; ſon viſage eſt mêlé de vert, d'aurore & de bleu. Sa figure la rend preſque auſſi redoutable que ſon pouvoir; & elle eſt ſi redoutée des mortels, qu'il n'en eſt point d'aſſez téméraire pour oſer approcher du pays qu'elle habite. Un jour le Prince des Papillons voyageant, pour ſe divertir, aux environs de ſon empire, apperçut la fée, & ſurpris de cette rencontre, il la ſuivit longtemps pour voir ce que deviendroit un monſtre ſi épouvantable. Elle ne remarqua point qu'elle étoit obſervée; car le prince, quoique fils du ſoleil, n'a pu obtenir du deſtin la liberté de voyager ſous une autre forme que celle que nous prenons tous en ſortant de notre royaume, parce qu'il étoit né dans

notre isle depuis le temps où l'Amour nous avoit fait sentir sa vengeance. Cependant il n'étoit point inconstant comme le sont tous ses sujets; & l'Amour, pour lui faire du moins une petite grâce, avoit permis que quand il changeroit de figure, il ne seroit que d'une couleur, & que cette couleur seroit celle qui signifie la fidélité. Sous cette forme, il suivit la fée tant qu'il voulut; il la vit entrer dans sa sombre demeure. Pressé d'un mouvement de curiosité, il y vola après elle; mais quel spectacle l'attendoit au fond de cette caverne! Il y vit une jeune personne, plus belle & plus brillante que le jour, qui étoit couchée sur un lit de gazon, & qui paroissoit d'une tristesse extrême. De temps en temps elle essuyoit des larmes qui tomboient de ses beaux yeux; son abattement & la langueur où elle étoit, ne servoient qu'à la faire paroître plus aimable. Le Prince des Papillons demeura si touché de cette vue, qu'il pensa mille fois oublier la figure qu'il avoit alors, pour se souvenir seulement qu'il étoit éperdument amoureux, & qu'il brûloit de le dire. Il fut retiré d'une si douce rêverie, par la voix effrayante de la fée qui parloit à cette personne avec une dureté épouvantable: il en ressentit de la douleur & de

la colère, & il étoit au déſeſpoir de n'oſer exprimer ni l'un ni l'autre. La fée, qui par une inquiétude naturelle ne pouvoit demeurer long-temps dans un même lieu, ſortit bientôt de ſa caverne; alors le prince s'approcha de la jeune perſonne dont il étoit ſi charmé, il vola autour d'elle, & voulant jouir de la ſeule liberté que ſa figure lui permettoit, il ſe repoſa ſur ſes cheveux, qui étoient du plus beau blond du monde, & enſuite ſur ſon viſage. Il mouroit d'envie de lui dire combien il étoit touché de ſa beauté & de ſa douleur; mais quel moyen de lui faire croire qu'il étoit fils du ſoleil, ſans pouvoir paroître devant elle ſous ſa propre forme? & comment lui apprendre la vengeance de l'Amour & l'inconſtance ſi naturelle aux habitans de ſon iſle, en voulant lui perſuader qu'il ne ceſſeroit jamais de l'aimer? Il demeura pluſieurs jours dans la caverne, ou dans la forêt dont elle étoit environnée; il ne pouvoit ſe réſoudre à quitter cette beauté qu'il adoroit, & quoiqu'il n'osât lui parler, il la voyoit, & c'étoit aſſez pour lui faire préférer cet affreux ſéjour aux agréables lieux où il avoit le plaiſir de régner, & celui d'être le plus beau prince du monde.

Pendant ce temps où il ne quittoit point

cette jeune perſonne, il vit toujours la fée la traiter avec une inhumanité incroyable, & il apprit par leurs diſcours, que cette belle infortunée étoit la princeſſe des Linottes; que la fée qui étoit de ſes parentes, l'avoit enlevée dès ſa plus tendre jeuneſſe, pour uſurper plus facilement ſon royaume, qui étoit une petite iſle ſituée aſſez près de celle des Papillons; ce prince y avoit été bien des fois, & il y avoit entendu dire que la princeſſe y avoit été enlevée, & qu'on n'avoit jamais pu ſavoir ce qu'elle étoit devenue. Ce pays s'appelle l'Iſle des Linottes, à cauſe de la grande quantité qui s'y trouve de l'eſpèce de petits oiſeaux qui portent ce nom. Le Prince des Papillons plaignit le malheur de cette aimable princeſſe; & pour ſonger enfin à la délivrer, s'il étoit poſſible, il réſolut de s'en éloigner. Il vola dans l'Iſle du Jour, ſans ſe repoſer un moment; il y trouva le Prince des Feuilles, avec qui il étoit lié dès long-temps d'une amitié fort tendre, & qui venoit paſſer une partie de l'année dans l'iſle des Papillons. Il conta ſon aventure à ce prince, & après avoir examiné tous les moyens dont ils ſe pourroient ſervir pour remettre cette jeune princeſſe en liberté, le Prince des Feuilles réſolut d'aller lui-même

dans la forêt de la fée, pour apprendre à la Princeſſe des Linottes le violent amour que le prince des Papillons avoit pour elle, & les raiſons qui empêcheroient toujours ce malheureux prince de paroître devant elle, ſous ſa véritable figure, ſi elle ne conſentoit à ſe laiſſer enlever dans l'iſle des Papillons. Mais le Prince des Feuilles paroiſſoit un confident trop redoutable à ſon ami, qui craignit avec raiſon que la princeſſe ne fût plus touchée des charmes d'un prince ſi parfait, que du récit de l'amour d'un autre prince dont elle n'avoit jamais entendu parler ; il ſe plaignit de la cruauté de ſon deſtin, il chercha quelqu'autre moyen de déclarer ſon amour à la princeſſe : mais ce fut inutilement. Tout autre qu'un demi-dieu ne pouvoit approcher de la demeure de la fée, ſans reſſentir ſur le champ les funeſtes effets de ſa vengeance. Il s'embarqua donc avec le Prince des Feuilles, agité d'une jalouſe crainte ; il lui ſembloit que ce prince ne pourroit conſerver un ſeul moment, à la vue de cette belle princeſſe, l'inſenſibilité dont il avoit toujours fait gloire.

L'Amour touché de l'état funeſte où il l'avoit réduit, voulut, du moins, le raſſurer contre cette juſte crainte, & triompher en

même temps de l'insensible cœur du Prince des Feuilles.

C'étoit par vous, belle princesse, continua le papillon, que ce dieu en attendoit la victoire, & vous seule étiez digne de l'obtenir. Ce fut ce même jour de l'embarquement des deux princes, qu'ils virent de loin, sur un rocher, une illumination si brillante, que le Prince des Feuilles poussé par sa destinée, plutôt que par sa curiosité, ordonna aux poissons aîlés qui conduisoient le berceau de myrthe dans lequel il étoit, de s'approcher du lieu d'où partoit une si vive lumière. Vous savez le reste de cette aventure, le Prince des Feuilles vous trouva dans la forêt des Hyacinthes, & laissa à vos pieds une liberté qui lui étoit si chère, & que jusqu'à cet instant il avoit toujours conservée. Pressé par l'impatience du Prince des Papillons, qui n'avoit souffert qu'à regret qu'il s'arrêtât sur ce rivage, il s'arracha, avec une peine infinie, d'un lieu où son cœur & ses désirs auroient voulu l'arrêter pour toujours : ils continuèrent leur voyage, & le Prince des Papillons fut si satisfait de voir le Prince des Feuilles véritablement amoureux, & si éloigné de devenir son rival, qu'il ne douta point que ce ne fût un présage assez heureux pour devoir se pro-

mettre un bonheur parfait dans tout le reſte de ſon entrepriſe.

Ils arrivèrent dans la forêt de la fée de la Grotte, ils entrèrent dans ſa triſte demeure, & l'Amour, qui avoit réſolu de les favoriſer, leur fit trouver la belle princeſſe des Linottes ſeule & endormie. Il n'y avoit point de temps à perdre, le Prince des Feuilles l'emporta dans le berceau de verdure, où le Prince des Papillons le ſuivit. La fée revint dans ce moment, elle fit des cris horribles à la vue de cet enlèvement, elle crut pouvoir l'empêcher par ſon art, & ſe venger de celui qui venoit d'emmener la Princeſſe des Linottes. Mais ſes enchantemens furent inutiles contre le Prince des Feuilles, qui s'éloigna en peu de temps de ce triſte rivage. Cependant la jeune princeſſe ſe réveilla, & elle fut également ſurpriſe du lieu où elle ſe trouvoit, & de la préſence du Prince des Feuilles; mais ce fut un étonnement agréable, qui augmenta par les diſcours de ce prince, qui lui apprit les effets de ſa beauté, qu'elle étoit délivrée de la tyrannie de la fée, & qu'elle pouvoit dorénavant régner dans ſon empire, & dans un royaume encore plus beau que le ſien. Le Prince des Papillons lui parla de ſon amour avec tant de vivacité & de tendreſſe, que la

princeſſe ſentit une curioſité infinie de le voir ſous ſa véritable figure, dont elle a avoué depuis qu'elle ſe fit, dès ce moment, la plus belle idée du monde. Ils continuèrent de voguer, & en peu de jours ils arrivèrent dans l'iſle des Papillons, dont le prince ſe hâta de toucher la terre pour paroître enfin aux yeux de la princeſſe tel qu'il étoit. Sa vue ne dément point l'aimable idée qu'elle s'en étoit faite; il fut aſſez heureux pour plaire, & il l'en aima encore plus tendrement. La Princeſſe des Linottes envoya dans ſon iſle apprendre à ſes ſujets quelle avoit été ſon aventure; ils vinrent la trouver en foule, & ce fut en leur préſence qu'elle accepta le cœur & l'empire de l'heureux Prince des Papillons. Cependant le Prince des Feuilles l'avoit quitté dès le moment qu'il l'eut conduite dans ſon iſle pour retourner auprès de vous, belle princeſſe, où ſon impatience & ſon ardent amour le preſſoient ſans ceſſe de ſe rendre.

Raviſſante écoutoit le papillon avec une attention extrême, quand elle vit entrer dans ſa chambre le Prince Ariſton avec une fureur ſur le viſage dont elle craignoit les effets. Le deſtin me menace, s'écria-t-il en entrant, & puiſqu'il me promet un grand malheur, c'eſt ſans doute celui de vous perdre; il n'en eſt

plus d'autre où mon cœur puiſſe ſe trouver aſſez ſenſible pour mériter de m'être prédit. Voyez, madame, continua-t-il en s'adreſſant à Raviſſante, voyez de quelle couleur deviennent les murs de cette tour; c'eſt un ſigne aſſuré pour moi d'une prochaine infortune. Comme les malheurs d'Ariſton étoient un bonheur pour Raviſſante, elle regarda ce que le prince lui faiſoit remarquer, & elle s'apperçut qu'effectivement cette pierre bleue perdoit ſa première couleur, & qu'elle commençoit à devenir verte; elle en eut de la joie, parce qu'elle ne douta pas que ce ne fût un préſage aſſuré de l'arrivée du Prince des Feuilles. Cette joie, que le malheureux Ariſton remarqua dans ſes yeux, redoubla ſon déſeſpoir. Que ne dit-il point à Raviſſante! & devenu ſincère par l'excès de ſa douleur, il lui apprit qu'il l'aimoit aſſez pour ne point ceſſer de l'adorer, quoiqu'il fût aſſuré d'être malheureux toute ſa vie. Je ne ſaurois douter de mon infortune, dit-il à la princeſſe; les deſtins m'ont promis, comme à vous, que je ſerois toujours miſérable ſi je n'étois toujours fidelle à la première impreſſion que l'amour feroit dans mon cœur; & quel moyen d'accomplir cet ordre cruel? quand on vous voit, après avoir déjà été ſenſible, on ou-

blie tout, jusques aux soins de son bonheur, pour ne penser qu'à vous aimer, & pour ne chercher qu'à vous plaire. Une jeune princesse de la cour du roi mon père m'avoit paru digne de mes vœux; je croyois ne songer qu'à retourner auprès d'elle, quand j'aurois passé ici quelque temps; mais un moment de votre vue renversa tous mes projets, ma raison & mon cœur furent également d'accord dans mon changement, & je ne crus rien d'impossible au tendre amour que vous m'aviez inspiré : je me flattai même qu'il pourroit changer les destinées; mais vos rigueurs, toujours constantes, m'ont appris que je m'étois trompé, & qu'il ne me reste plus d'autre espérance que celle de mourir bientôt pour vous. Le prince Ariston finissoit ces paroles, qui le faisoient paroître à Ravissante digne au moins de quelque pitié, quand ils virent en l'air un trône de feuillages, soutenu par un nombre infini de papillons : un d'entr'eux, qui étoit tout bleu, & que cette couleur fit reconnoître à Ravissante pour le fils du Soleil, vola auprès d'elle, & lui dit: Venez, belle princesse, c'est aujourd'hui que vous allez reprendre votre liberté, & rendre heureux le plus aimable prince du monde. Les papillons posèrent le trône jusqu'auprès de

Raviſſante; elle s'y aſſit, & ils l'enlevèrent. Ariſton, déſeſpéré d'avoir perdu la princeſſe, ne conſulta plus que l'excès de ſa douleur, & ſe précipita dans la mer; la fée abandonna auſſitôt ce rocher, que cette mort venoit de lui rendre ſi funeſte, & pour marquer ſa fureur, elle le briſa avec la tour par un coup de tonnerre en un nombre infini de morceaux, qui furent tranſportés par les flots & par les vents en divers endroits de la mer. C'eſt de cette eſpèce de pierre que l'on a fait depuis des bagues que l'on a nommées turquoiſes; celles qui ſont encore appelées de vieille roche, ſont faites des reſtes de ce rocher diſperſé, & les autres ſont ſeulement des pierres qui leur reſſemblent. Le ſouvenir du malheur prédit au prince Ariſton par le changement de couleur qui arriva aux murs de la tour, a paſſé juſqu'à nous. On dit encore que ces bagues deviennent vertes, quand il doit arriver quelque malheur à ceux qui les portent; & l'on aſſure même que c'eſt d'ordinaire les malheurs qui regardent l'amour qu'elles ont accoutumé de prédire. Pendant que la fée exprimoit ſa douleur, par la deſtruction de ſon isle, le Prince des Papillons, ſatisfait d'avoir rendu au Prince des Feuilles un ſervice ſemblable à celui qu'il avoit reçu

de lui, conduisit, en volant, la belle Ravissante jusques dans un vaisseau de joncs, orné de guirlandes de fleurs, où le Prince des Feuilles l'attendoit avec toute l'impatience qu'un violent amour peut causer. L'on ne sauroit exprimer le plaisir qu'il ressentit en voyant arriver la princesse ; jamais la joie & l'amour ne parurent plus vivement que dans le cœur & dans les discours de ce prince ; il fit voguer en diligence vers l'Isle du Jour. Le Prince des Papillons s'envola pour rejoindre plutôt l'aimable princesse des Linottes. Ravissante envoya deux papillons au roi son père, pour lui apprendre quelle avoit été sa fortune ; le bon roi en loua les destinées, & se rendit en peu de temps dans l'Isle du Jour, où le Prince des Feuilles & Ravissante régnèrent avec toute la félicité imaginable, & furent toujours heureux, parce qu'ils ne cessèrent jamais d'être amoureux & fidelles.

Qu'on doit porter d'envie au sort de Ravissante !
Par une ardeur vive & constante,
L'amour lui prodigua ses trésors précieux ;
Pour en pouvoir jouir comme elle,
Hélas ! que l'on seroit heureux,
S'il suffisoit d'être fidelle !

LE

LE BONHEUR DES MOINEAUX,

CONTE.

Que c'eſt un deſtin rigoureux
De n'avoir point de biens durables !
Tous les plaiſirs ſont courts, autant qu'ils ſont aimables.
De deux amans amour combloit les vœux,
Ils goûtoient les douceurs d'un ſi charmant myſtère :
Dans leur jeuneſſe, ils étoient amoureux :
Ils faiſoient tous leurs ſoins de chercher à ſe plaire,
Hé ! que faut-il de plus pour être heureux ?
On voyoit à l'envi croître de ſi beaux feux ;
Mais, hélas ! par malheur pour eux ;
La jeune Iris avoit encor ſa mère,
Qui pour mieux l'arracher à l'objet de ſes vœux,
Lui fit d'un prompt départ une loi néceſſaire.
Tout ce que peut l'amour au déſeſpoir,
Dans ces tendres amans vivement ſe fit voir.
Iris partit ; mais comment peut-on faire
Pour ſoutenir de tels malheurs ?
Elle alloit chaque jour dans un bois ſolitaire,
Entretenir les preſſantes douleurs
Que l'on reſſent en perdant ce qu'on aime :
Il n'eſt point de tourment, qui coûte tant de pleurs.
Un jour après avoir redit ſa peine extrême
Aux arbres, aux ruiſſeaux, aux échos d'alentour,
Elle vit deux Moineaux, cent fois plus heureux qu'elle,
Qui ſuivoient librement les tranſports de l'amour :

Hélas ! petits oiseaux, dit-elle,
Fuyez, fuyez un si cruel séjour,
On troubleroit bientôt vos ardeurs mutuelles,
Si par malheur ma mère en étoit le témoin.
Vous êtes amoureux, passionnés, fidelles;
Hélas ! elle enverroit un de vous deux bien loin.

L'HEUREUSE PEINE,

CONTE.

IL fut autrefois un grand roi, qui devint éperdûment amoureux d'une belle princesse de sa cour. Dès qu'il l'aima, il lui parla de sa tendresse; les rois ont d'autres privilèges que les vulgaires amans. La princesse ne s'offensa point d'un amour qui pouvoit la placer sur le trône; mais elle parut toujours aussi sage au roi, qu'il la trouvoit charmante. Il l'épousa, la noce se fit avec une magnificence incroyable, & ce qui l'est encore bien davantage, c'est qu'il fut époux sans cesser d'être amant. Le bonheur d'un si doux hyménée ne fut troublé que par la tristesse de n'avoir point d'enfans pour succéder à leur bonheur & à leur royaume. Le roi, pour pouvoir du moins

jouir de la douceur de l'eſpérance, ſe réſolut d'aller conſulter une fée, qu'il croyoit fort de ſes amies; elle s'appelloit Formidable, mais elle ne l'avoit pas toujours été pour le roi; on dit même que l'on trouvoit encore dans de vieux recueils de ce pays-là, des vaudevilles qui diſoient beaucoup de ſes nouvelles: tant les poëtes ont été téméraires de tout temps! car la fée étoit fort reſpectée, & paroiſſoit ſi farouche, qu'il n'étoit preſque pas poſſible de s'imaginer qu'elle eût reſſenti le pouvoir de l'amour; mais où ſont les cœurs qui lui échappent? Le roi qui avoit toujours été galant, & qui avoit beaucoup d'eſprit, n'ignoroit pas que les apparences ſont ſouvent trompeuſes. Il trouva Formidable dans un bois où il étoit allé à la chaſſe; elle parut à ſes yeux ſous une figure ſi gracieuſe, & avec un air ſi charmant, que le roi ne douta pas un moment qu'elle ne voulût plaire: rarement on fait briller tant de charmes ſans intention. Le roi l'aima; la fée trouva plus de plaiſir à être aimée, qu'à inſpirer toujours de la terreur. Cette tendreſſe dura quelques années, mais un jour qu'elle comptoit ſur le cœur de ſon amant comme ſur un bien qui ne pouvoit ceſſer d'être à elle, elle ſe laiſſa voir au roi ſous ſa véritable figure. Elle n'étoit plus jeune; elle n'avoit

guères de beauté ; elle se repentit, par le trouble qu'elle remarqua sur le visage du roi, d'avoir eu trop de confiance en elle-même, & elle reconnut peu après que les sentimens du cœur, quelques tendres qu'ils puissent être, ne peuvent toucher, & ne sauroient rendre l'amour heureux, s'ils ne sont soutenus par une figure aimable. Le roi fut honteux de n'avoir été amoureux que d'une belle idée : il cessa d'aimer la fée, & conserva seulement pour elle des égards & de la déférence. Formidable, par une gloire qui lui étoit naturelle, feignit si bien d'être contente de l'amitié du roi, qu'elle le persuada qu'elle étoit la meilleure de ses amies ; elle fut même à sa noce, comme les autres fées du pays qui en furent priées, pour ne pas donner à penser, par un refus éclatant, qu'elle eût lieu d'être fâchée de ce mariage.

Le roi comptant donc sur l'amitié de son ancienne maîtresse, l'alla trouver dans sa demeure : c'étoit un palais de marbre, couleur de feu, au milieu d'une vaste forêt. L'on y arrivoit par une avenue d'une longueur prodigieuse ; elle étoit bordée des deux côtés par cent lions, couleur de feu. Formidable n'aimoit que cette couleur, & elle avoit fait fée ainsi tous les animaux qui naissoient dans

ſa forêt. Au bout de l'avenue on trouvoit une grande place carrée, où une troupe de mores, vêtus de couleur de feu & or, magnifiquement armés, faiſoient une garde perpétuelle. Le roi traverſa ſeul la forêt, il en ſavoit les chemins à merveille, il traverſa même l'avenue des lions ſans danger: car il leur jeta en entrant des renoncules, que la fée lui avoit données autrefois pour traverſer ce paſſage, ſans craindre ces redoutables lions. Dès que le roi leur eut jeté ces belles fleurs, ils devinrent doux & paiſibles. Il ſe trouva enfin à la garde des mores; ils tournèrent d'abord leurs flèches contre lui; mais le roi leur jetant des fleurs de grenades, qu'il tenoit auſſi de la fée comme les renoncules, les mores tirèrent en l'air leurs flèches, & ſe rangèrent en haie pour le laiſſer paſſer. Il entra dans le palais de Formidable, elle étoit dans un ſallon, aſſiſe ſur un trône de rubis, au milieu de douze moreſſes vêtues de gaze, couleur de feu & or; ſon habit étoit pareil aux leurs, & ſi couvert de pierreries, qu'elle brilloit comme le ſoleil; mais elle n'en étoit pas plus belle. Le roi regarda & écouta quelques momens avant que d'entrer dans le ſallon; il y avoit auprès de la fée quantité de livres ſur une table de marbre rouge; il vit qu'elle en prenoit un,

& continuoit d'inſtruire les moreſſes de ces ſecrets, qui rendent les fées ſi redoutables; mais Formidable ne leur apprenoit que ceux qui ſont contraires au repos & au bonheur des hommes : elle ſe gardoit bien de leur enſeigner ceux qui peuvent contribuer à leur félicité. Le roi en ſentit de la haine pour la fée; & entrant dans le ſallon, interrompit cette fatale leçon, & ſurprit Formidable par ſon arrivée ; mais ſe remettant dans le moment même, elle renvoya ces moreſſes ; regardant enſuite le roi avec un air de fierté & de colère : Que venez-vous chercher ici, lui dit-elle, prince inconſtant ? Pourquoi, par votre odieuſe préſence, venez-vous troubler encore le repos dont je tâche de jouir ici ? Le roi fut tout ſurpris d'un diſcours qu'il n'attendoit pas, & la fée ouvrant un de ces livres : Je vois bien ce que vous voulez, continua-t-elle ; oui, vous aurez une fille de cette princeſſe que vous m'avez préférée ſi injuſtement, mais ne croyez pas être toujours heureux ; il eſt temps que je me venge. La fille que vous devez avoir ſera autant haïe de tout le monde, que je vous ai autrefois aimé. Le roi fit tout ce qu'il lui fut poſſible pour adoucir la colère de la fée ; mais ce fut inutilement, la haine avoit ſuccédé à l'amour ;

& c'étoit l'amour ſeul qui pouvoit attendrir la fée ; car la pitié & la généroſité étoient des ſentimens qu'elle ne connoiſſoit point. Elle ordonna fièrement au roi de ſortir de ſon palais ; & ouvrant une volière, il en ſortit un perroquet couleur de feu. Suivez cet oiſeau, dit-elle au roi, & rendez grâces à ma bonté, qui ne vous livre pas à la fureur de mes lions & de mes gardes. L'oiſeau vola, le roi le ſuivit ; & par un chemin qui lui étoit inconnu, & beaucoup plus court que celui qu'il connoiſſoit, il fut conduit dans ſon royaume. La reine qui le trouva à ſon retour d'une triſteſſe extrême, lui en demanda le ſujet avec tant d'inſtance, que le roi lui apprit la cruelle prédiction de la fée, ſans toutefois lui apprendre tout ce qui s'étoit paſſé autrefois entr'eux, pour ne pas attirer de nouveaux malheurs ſur la belle reine. Cette jeune princeſſe ſavoit qu'une fée ne peut pas empêcher abſolument ce qu'une de ſes pareilles a prédit, mais qu'elle peut adoucir les peines qui ont été ordonnées. J'irai, dit la reine, trouver Lumineuſe, ſouveraine de l'empire heureux ; c'eſt une fée célèbre, qui ſe plaît à protéger les malheureux : elle eſt ma parente ; elle m'a toujours favoriſée, & elle m'avoit même prédit la fortune où l'amour

me devoit faire parvenir. Le roi approuva fort le voyage de la reine, & il en eſpéra beaucoup ; ſon équipage étant prêt, elle fut chercher Lumineuſe ; elle portoit ce nom, parce que ſa beauté étoit ſi brillante, qu'à peine en pouvoit-on ſoutenir l'éclat, & la grandeur de ſon ame répondoit parfaitement à ſa beauté. La reine arriva dans une vaſte campagne, & apperçut de fort loin une grande tour ; mais quoiqu'on la vît de loin, il y avoit bien des détours pour y arriver : elle étoit de marbre blanc, elle n'avoit point de porte ; les fenêtres, faites en arcades, étoient de cryſtal ; une belle rivière, dont les ondes paroiſſoient d'argent, battoit le pied de la tour ; elle tournoit neuf fois à l'entour. La reine avec toute ſa cour arriva au bord de l'eau qui commençoit là le premier cercle qu'elle faiſoit autour de la demeure de la fée. La reine la paſſa ſur un pont de pavots blancs, que le pouvoir de Lumineuſe avoit rendu auſſi sûr & auſſi durable, que s'il eût été bâti d'airain. Quoiqu'il ne fût que de fleurs, il ne laiſſoit pas d'être redoutable ; il avoit le pouvoir d'endormir pour ſept ans ceux qui le paſſoient contre la volonté de la fée. La reine apperçut au-delà du pont ſix jeunes hommes, magnifiquement vêtus, en-

dormis sur des lits de gazon, sous des pavillons des feuillages : c'étoient des princes amoureux de la fée ; & comme elle ne vouloit point entendre parler de l'amour, elle ne leur avoit pas permis de passer plus loin. La reine, après avoir passé le pont, se trouva dans le premier espace que la rivière laissoit libre ; il étoit occupé par un labyrinthe charmant, tout de jasmins & de lauriers-roses ; il n'y en avoit que des blancs ; car c'étoit la couleur qu'aimoit Lumineuse. Après avoir admiré cette belle promenade, & en avoir démêlé facilement les détours, qui n'étoient embarrassans que pour ceux que l'aimable Lumineuse ne vouloit pas qui pussent entrer dans son agréable demeure ; la reine repassa la rivière sur un pont d'anemones blanches ; elle faisoit en cet endroit son second tour, & l'espace qu'elle laissoit libre avant que de faire son troisième cercle, étoit occupé par une forêt d'acacias toujours fleuris ; les routes en étoient charmantes & si sombres, que le soleil ne pouvoit y pénétrer : on y voyoit de tendres colombes, dont les plumes pouvoient faire honte à la neige ; tous les arbres étoient couverts d'un nombre infini de serains blancs qui faisoient des concerts agréables. Lumineuse, d'un

coup de baguette, leur avoit appris les plus beaux & les plus aimables chants du monde.

On sortoit de cette belle forêt par un pont de tubéreuses, & l'on entroit dans une belle campagne toute couverte d'arbres chargés de si beaux fruits & si délicieux, que le moindre arbre de ce lieu-là faisoit honte aux fameux jardins des Hespérides. Cependant la reine trouvoit tous les soirs les plus belles tentes du monde, & de magnifiques repas se trouvoient servis dès qu'elle arrivoit, sans que l'on vît aucun de ces officiers si diligens & si habiles. La fée, qui avoit appris dans ses livres l'arrivée de la reine, prenoit soin de son voyage, elle ne vouloit pas même qu'elle pût être fatiguée un moment.

La reine, pour sortir de cette merveilleuse campagne, passa la rivière sur un pont d'œillets blancs, & entra dans le parc de la fée. Il étoit aussi beau que tout le reste. La fée y venoit chasser quelquefois ; il étoit rempli d'un nombre infini de cerfs & de biches blanches, & d'autres animaux de la même couleur ; une meute de levrons blancs étoit dispersée dans ce parc & couchée sur l'herbe avec des biches & des lapins blancs, & d'autres animaux qui d'ordinaire sont sauvages ; mais ils ne l'étoient point en ce lieu-là ; l'art

de la fée les avoit apprivoisés, & quand les chiens chassoient quelque bête pour amuser Lumineuse, il sembloit qu'ils eussent compris que ce n'étoit qu'un jeu ; car ils faisoient tout ce qu'ils devoient faire, excepté qu'ils ne faisoient jamais de mal.

En ce lieu, la rivière faisoit son cinquième cercle autour de la demeure de la fée. La reine, pour sortir du parc, la passa sur un pont de petits jasmins, & se trouva dans un hameau charmant. Toutes les petites cabanes y étoient bâties d'albâtres ; les habitans de cet aimable lieu étoient sujets de la fée, ils gardoient ses troupeaux ; leurs habits étoient de gaze d'argent, ils étoient couronnés de guirlandes de fleurs, & leurs houlettes étoient toutes brillantes de pierreries. Tous les moutons étoient d'une blancheur surprenante : toutes les bergères étoient jeunes & belles, & Lumineuse aimoit trop la couleur blanche, pour avoir oublié de leur faire un teint si beau, qu'il sembloit que le soleil même aidât à le rendre plus éclatant. Tous les bergers étoient aimables, & le défaut qu'on pouvoit trouver dans cet agréable pays, c'est qu'il n'y avoit pas une seule beauté brune. Les bergères furent recevoir la reine, & lui présentèrent des vases de porcelaine, rem-

plis des plus belles fleurs du monde. La reine & toute sa cour étoient charmées d'un voyage si galant; & cette princesse en tiroit un heureux présage pour ce qu'elle désiroit de la fée.

Comme elle se mettoit en chemin pour sortir du hameau, une jeune bergère s'avançant vers la reine, lui apporta une petite levrette sur un carreau de velours blanc, brodé d'argent & de perles; à peine distinguoit-on la levrette sur son carreau, tant leur couleur étoit semblable. La fée Lumineuse, souveraine de l'empire heureux, dit la jeune bergère à la reine, m'a ordonné de vous présenter Blanc Blanc de sa part, c'est le nom de la petite levrette; elle a l'honneur d'être aimée de Lumineuse; son art en a fait une merveille, & elle lui a commandé de vous conduire jusqu'à la tour; vous n'aurez, grande princesse, qu'à la laisser aller & la suivre.

La reine reçut la petite levrette avec plaisir, charmée du soin que la fée prenoit d'elle. Elle caressa Blanc Blanc, qui, après lui avoir rendu ses caresses avec beaucoup d'esprit & de grâce, sauta légèrement à terre, & se mit à marcher devant la reine, qui la suivit avec toute sa cour. Ils arrivèrent au

bord de la rivière, qui faisoit là son sixième tour ; ils furent fort étonnés de n'y point trouver de pont pour la passer. La fée ne vouloit pas que ses bergers allassent la troubler dans sa retraite ; il n'y avoit jamais de pont dans ce lieu-là, que quand elle y vouloit passer, ou y recevoir ses amis. La reine rêvoit profondement à cette aventure, quand elle entendit Blanc Blanc qui aboya trois fois : aussitôt un zéphyr agita les arbres qui étoient au-delà de la rivière, & fit tomber dans l'eau une si grande quantité de fleurs d'oranges, qu'il s'en forma un pont, & la reine passa la rivière dessus. Elle remercia Blanc Blanc par des caresses, & elle se trouva dans une avenue de myrthes & d'orangers délicieux, & après l'avoir traversée sans s'ennuyer, quoiqu'elle fût d'une longeur extrême, elle retrouva le bord de la rivière qui faisoit son septième tour dans cet endroit-là : elle n'y vit point de pont, mais l'aventure du matin la rassuroit. Blanc Blanc frappa la terre trois fois avec sa petite patte, & dans le moment même il parut un pont d'hyacinthes blanches. La reine le passa, & elle entra dans une prairie toute émaillée de fleurs. Ses belles tentes s'y trouvèrent dressées ; elle s'y reposa, puis elle continua son chemin,

& elle trouva encore le bord de l'eau. Il n'y avoit point de paſſage ; Blanc Blanc s'avança, but dans cette belle rivière, & auſſitôt il parut un pont de roſes blanches, qui ſervit à la reine pour entrer dans le jardin de la fée. Il étoit ſi rempli de fleurs merveilleuſes, de jets-d'eaux extraordinaires & de ſtatues d'une beauté ſurprenante, qu'il n'eſt pas poſſible d'en faire une exacte deſcription. Si la reine n'avoit pas ſenti une impatience extrême de prévenir les maux dont la cruelle Formidable l'avoit ménacée, elle auroit reſté plus longtemps dans ce beau lieu. Toute ſa cour en ſortit à regret ; mais il fallut ſuivre Blanc Blanc qui conduiſit la reine où la rivière faiſoit ſon dernier cercle autour de la demeure de Lumineuſe. La reine vit enfin de près la tour de la fée ; il n'y avoit que la rivière entre deux ; elle la regarda avec plaiſir, comme étant le ſujet de ſon voyage ; elle lut cette inſcription qui étoit écrite ſur la tour en lettres d'or :

C'eſt ici le charmant ſéjour
De la félicité parfaite ;
Lumineuſe a bâti cette belle retraite,
Elle y reçoit les ris, elle en bannit l'amour,
Et pour lui cependant elle ſemble être faite.

Cette inſcription avoit été faite à ſa gloire

par les fées les plus renommées de son temps : elles avoient voulu laisser à la postérité ce témoignage de leur amitié & de leur estime. Pendant que la reine s'amusoit ainsi au bord de l'eau, Blanc Blanc passa ce petit trajet à la nage, & faisant le plongeon, rapporta une coquille de nacre de perle, qu'elle laissa retomber dans la rivière. A ce bruit six belles nymphes vêtues d'habits brillans, ouvrirent une grande fenêtre de cryſtal, il en sortit un degré de perles, qui s'approcha peu-à-peu de la reine. Blanc Blanc monta promptement jusqu'à la fenêtre de la fée, & entra dans la tour : la reine prit le même chemin ; mais à mesure qu'elle montoit ce joli degré, les marches qu'elle avoit passées disparoissoient, & l'empêchèrent ainsi d'être suivie. Elle entra dans la belle tour de Lumineuse, & la fenêtre fut refermée.

Toute la suite de la reine fut au désespoir de ne la voir plus, & de ne pouvoir la suivre, car elle étoit extrêmement aimée : leurs cris se firent entendre jusqu'au lieu où Lumineuse entretenoit la reine, & pour rassurer ces malheureux, la fée envoya une de ses nymphes pour les conduire au hameau, où ils devoient attendre le retour de la reine. Le degré de perles reparut, & leur rendit l'espérance ; la

nymphe descendit, & la reine parut à sa fenêtre pour leur ordonner de la suivre & de lui obéir. Cette princesse demeura avec la fée, qui la reçut avec une magnificence prodigieuse, avec un air divin qui gagnoit les cœurs. La reine y demeura trois jours, qui ne suffirent pas pour voir toutes les merveilles de la tour de Lumineuse; il auroit fallu des siècles entiers pour admirer tout, & les beautés de la fée. Le quatrième jour Lumineuse, après avoir donné à la reine des présens aussi galans que magnifiques: Belle princesse, lui dit-elle, je suis fâchée de ne pouvoir réparer le malheur dont Formidable vous a menacée; mais c'est la faute du destin: il nous permet de répandre des biens sur ceux que nous favorisons; mais il nous défend de garantir & de finir les maux ordonnés par une autre fée. Ainsi, pour vous consoler du malheur que l'on vous prépare, je vous promets, avant qu'il soit un an, une fille si belle, que tous ceux qui la verront en feront charmés, & je prendrai soin, ajouta la fée, de faire naître un prince digne d'elle. Une prédiction si favorable fit oublier pour quelque temps à la reine la haine de Formidable & le malheur qu'elle attendoit. Lumineuse ne dit point à la reine ce qui rendoit Formidable son ennemie.

Les fées mêmes qui ne s'accordent pas enſemble, conſervent exactement entr'elles les ſecrets qui peuvent les rendre mépriſables aux mortels; & l'on aſſure que ce ſont les ſeules femmes qui ont eu l'eſprit de ne point dire de mal les unes des autres. Après des remerciemens infinis de la part de la reine, Lumineuſe ordonna à douze de ſes nymphes de ſe charger de préſens, & de reconduire la reine juſqu'au hameau, & elle la conduiſit elle-même juſqu'au degré de perles qui parut dès que l'on eut ouvert la fenêtre. Quand la reine & les nymphes furent au bas du degré, elles virent un char d'argent attelé de ſix biches blanches; leurs harnois étoient tous couverts de diamans; un jeune enfant, beau comme le jour, conduiſoit le char, & les nymphes le ſuivoient montées ſur des chevaux blancs qui pouvoient diſputer de beauté avec ceux du Soleil. Dans ce galant équipage, la reine arriva au hameau; elle y trouva toute ſa cour, qui fut ravie de la revoir; les nymphes prirent congé de la reine, & lui préſentèrent ces douze beaux chevaux fées pour ne ſe laſſer jamais, & elles dirent à la reine que Lumineuſe la prioit de les donner de ſa part au roi. La reine, comblée des bontés de la fée, retourna dans ſon royaume. Le roi la

vint recevoir jusques sur la frontière, & fut si charmé de son retour & de l'agréable nouvelle qu'elle lui annonçoit de la part de Lumineuse, qu'il ordonna des réjouissances publiques, dont le bruit qui parvint jusqu'à Formidable, redoubla encore sa haine & sa colère pour le roi. Peu de temps après le retour de la reine, elle devint grosse, & elle ne douta point que ce ne fût de cette belle princesse qui devoit charmer tous les cœurs; car Lumineuse lui avoit promis sa naissance avant la fin de l'année, & Formidable n'avoit point prescrit le temps où sa vengeance devoit s'accomplir; mais elle n'avoit pas dessein de la retarder. La reine accoucha de deux princesses, & ne douta pas un moment laquelle lui avoit été promise par Lumineuse, par l'empressement qu'elle se sentit d'embrasser celle qui avoit vu le jour la première.

Elle la trouva digne des promesses de la fée; rien au monde n'étoit si beau; le roi & tous ceux qui étoient présens, s'empressoient d'admirer la petite princesse, & l'on oubloit absolument l'autre, quand la reine, qui jugea par cette négligence générale que les prédictions de Formidable s'accomplissoient aussi, ordonna plusieurs fois qu'on en eût le même soin que de l'aînée.

Les femmes lui obéirent avec une répugnance qu'elles ne pouvoient vaincre, & que le roi & la reine n'osoient presque blâmer, parce qu'ils la sentoient eux-mêmes. Lumineuse arriva en diligence sur un nuage, & nomma la belle princesse, Aimée, pour lui donner un nom convenable au destin qu'elle lui avoit promis. Le roi rendit à Lumineuse tous les respects qu'elle méritoit; elle promit à la reine qu'elle protégeroit toujours Aimée; elle ne lui fit point alors de don, car elle lui avoit déjà tout donné. Pour l'autre princesse, en vain le roi lui donna le nom d'une de ses provinces: on s'accoutuma insensiblement à l'appeler Naimée par une opposition bien cruelle pour elle. Quand les deux princesses eurent atteint l'âge de douze ans, Formidable voulut qu'on les éloignât de la cour, pour diminuer, disoit-elle, la haine & l'amour qui se partageoient entr'elles. Lumineuse laissoit ordonner Formidable; elle étoit sûre que rien ne pouvoit empêcher la belle Aimée de régner dans le royaume de son père, & dans tous les cœurs; elle l'avoit fait naître avec tant de charmes, qu'il ne falloit que la voir pour n'en pas douter. Le roi, pour tâcher d'appaiser la haine que Formidable répandoit sur sa maison, résolut de lui obéir. Il envoya

donc les deux princeſſes avec une jeune & aimable cour, dans un château merveilleux qu'il avoit à l'extrêmité de ſon royaume : il s'appeloit le château des Portraits ; c'étoit un lieu digne de la ſavante fée qui l'avoit bâti il y avoit quatre mille ans. Les jardins & toutes les promenades des environs étoient admirables ; mais ce qu'il y avoit de plus beau, étoit une galerie à perte de vue, où l'on voyoit les portraits de tous les princes & de toutes les princeſſes du ſang royal de ce royaume & ceux des pays voiſins : dès qu'ils avoient quinze ans, leurs portraits s'y trouvoient peints, avec un art qui ne pouvoit être que foiblement imité par tout autre que par une fée. Ce don devoit durer juſques au temps qu'il entreroit dans ce château la plus belle princeſſe du monde.

Cette galerie ſéparoit deux appartemens vaſtes & magnifiques ; les deux princeſſes les occupèrent : elles eurent les mêmes maîtres, la même éducation ; on n'apprenoit rien à la charmante Aimée que l'on n'enſeignât à ſa ſœur ; mais Formidable venoit lui faire des leçons qui gâtoient toutes les autres, & Lumineuſe venoit de ſon côté, par ſes converſations, rendre Aimée digne de l'admiration de tout l'univers. Il y avoit trois ans que les

princeſſes étoient dans ce château, éloignées de la cour : elles entendirent un jour un bruit inconnu, qui fut ſuivi d'une muſique charmante ; elles regardoient de tous côtés pour voir d'où partoient ce bruit & ce concert agréable, quand elles apperçurent trois portraits qui remplirent trois places qui, un moment auparavant, étoient vides ; il y en avoit un qui étoit couronné de fleurs par deux Amours ; l'un regardoit ce beau portrait avec toute l'attention qu'il méritoit, & ſembloit avoir oublié le ſoin d'en tirer une fléche qu'il avoit toute prête à partir ſur ſon arc. L'autre tenoit une petite banderolle ſur laquelle étoient ces vers :

Aimée eut en naiſſant, de la ſage nature,
Les ſolides beautés qui ne meurent jamais ;
Les Grâces prirent ſoin d'embellir ſes attraits,
Et Vénus, pour toujours, lui donna ſa ceinture.

Ils n'étoient pas néceſſaires pour faire connoître le portrait de la belle Aimée ; on y remarquoit tous ſes traits, & cette grâce charmante qui attiroit les cœurs : elle avoit le teint d'une blancheur ſurprenante, les plus belles couleurs du monde, le viſage rond, les cheveux d'un blond admirable, les yeux bleus, mais qui brilloient d'un feu ſi vif, que

tous ceux qui avoient le plaisir de les voir jugeoient qu'il étoit inutile que Lumineuse eût fait présent à Aimée d'un don qu'elle avoit en elle-même ; sa bouche étoit charmante, ses dents étoient aussi blanches que son teint, & Vénus sembloit lui avoir donné le pouvoir de sourire comme elle. Ce fut ce divin portrait qui occupa un des bouts de la galerie. Le second fut celui de Naimée ; elle étoit blonde, elle ne manquoit pas de beauté ; mais ce portrait étoit comme elle-même, il ne plaisoit point : ces mots étoient écrits au-dessous en lettres d'or.

Naimée, avec ses traits qui forment la beauté,
Dans tous les cœurs ne peut trouver de place ;
Apprends à la postérité,
Que la beauté n'est rien sans l'esprit & les grâces.

Ces deux portraits occupoient toute l'attention des deux princesses & de toute leur jeune cour, quand Aimée, qui n'étoit point vaine de ses propres charmes, & laissant au reste du monde le soin de les admirer, jeta les yeux sur le troisième portrait qui avoit paru en même temps que le sien ; elle y trouva de quoi attirer ses regards : c'étoit celui d'un jeune prince, plus beau mille fois que l'Amour ; il avoit plus l'air d'un dieu que d'un homme ;

ſes cheveux étoient noirs, & tomboient par groſſes boucles ſur ſes épaules; & ſes yeux promettoient autant d'eſprit qu'on voyoit de charmes dans ſa perſonne. Ces paroles étoient écrites au-deſſous du portrait : *C'eſt le Prince de l'Iſle Galante.*

Sa beauté ſurprit tout le monde; mais elle toucha plus vivement la belle Aimée; ſon jeune cœur en ſentit une émotion inconnue; & Naimée même, à la vue de ce beau portrait, ne fut pas exempte d'une paſſion dont perſonne ne pouvoit être touché pour elle. Cette aventure ne ſurprit perſonne; car on étoit accoutumé à voir ces merveilles en ce lieu-là. Le roi & la reine vinrent au château voir les princeſſes; ils firent faire un grand nombre de copies de leurs portraits; ils en envoyèrent dans tous les royaumes voiſins. Cependant Aimée, dès qu'elle étoit ſeule, entraînée par un mouvement involontaire, alloit dans la galerie des portraits; celui du prince de l'Iſle Galante occupoit toute ſon attention, & attiroit tous ſes regards; il paroiſſoit digne de l'un & de l'autre.

Naimée, qui n'avoit rien de commun avec ſa ſœur que le même empreſſement pour le portrait du prince, paſſoit preſque tous ſes jours dans la galerie. Cette paſſion naiſſante

augmenta si bien la haine de Naimée pour la belle princesse, que ne pouvant trouver le secret de lui nuire, elle prioit sans cesse Formidable de la venger des charmes de sa sœur. La cruelle fée ne refusoit jamais les occasions de faire du mal. Suivant donc son inclination & les prières de Naimée, elle fut trouver l'aimable princesse, qui se promenoit au bord d'une rivière qui passoit au pied du château des Portraits : Va, lui dit Formidable, en la touchant d'une baguette d'ébène, qu'elle tenoit dans sa main ; va, suis toujours le bord de cette rivière jusqu'au jour où tu trouveras une personne qui te haïsse autant que moi ; & jusqu'à ce moment, tu ne séjourneras en nul lieu du monde. La princesse, à cet ordre terrible, se mit à pleurer. Quelles larmes ! il n'y avoit dans tout l'univers que le cœur de Formidable incapable d'en être attendri. Lumineuse accourut au secours de la belle & malheureuse Aimée : Console-toi, lui dit-elle, ce voyage où Formidable vient de te condamner, finira par une aventure agréable ; & jusqu'à ce jour, tu ne trouveras que des plaisirs. Aimée, après ces mots favorables, partit avec le seul regret de ne plus voir le beau portrait du prince de l'Isle Galante ; mais elle n'osa en témoigner sa douleur

douleur à la fée. Elle se mit donc en chemin, & tout sembloit être sensible à ses charmes; le Zéphyr régnoit seul dans les lieux où elle passoit; elle trouvoit partout des nymphes prêtes à la servir avec un respect extrême; les prairies se couvroient de fleurs à son abord; & quand le soleil étoit trop ardent, les bois redoubloient leur ombrage. Pendant que la belle princesse fait un voyage si charmant, Lumineuse ne borne pas sa vengeance à rendre le dessein de Formidable inutile; elle fut trouver Naimée, & la frappant d'une baguette d'yvoire: Va, lui dit-elle, pars à ton tour sur le bord de la rivière, tu ne te reposeras jamais que tu n'aies trouvé une personne qui t'aime autant que tu mérites peu de l'être. Naimée partit, & ne fut point regrettée.

Formidable même, à qui tout paroissoit à son gré, pourvu qu'on fît souffrir quelque peine, ne songea plus à Naimée, & ne daigna pas la protéger plus long-temps. Les deux princesses continuèrent ainsi leur voyage. Naimée, avec toutes les fatigues imaginables, les plus belles fleurs se changeoient en épines sur son passage; & la belle princesse, avec tous les plaisirs que Lumineuse lui avoit fait espérer; elle en trouva même de plus sensibles que ceux qui lui avoient été promis.

Sur la fin d'un beau jour, à l'heure que le soleil va se reposer entre les bras de Thétis, Aimée s'assit au bord de la rivière : aussitôt un nombre infini de fleurs naissant autour d'elle, formèrent une espèce de lit de repos, dont elle eût admiré plus long-temps l'agrément, si elle n'eût apperçu un autre objet sur la rivière, qui l'empêcha de penser pour lors à toute autre chose ; c'étoit une petite barque d'amétiste, elle étoit ornée de mille banderolles de la même couleur, chargée de chiffres & de devises galantes. Douze jeunes hommes, vêtus d'habits légers, gris-de-lin & argent, couronnés de guirlandes d'immortelles, ramèrent avec tant de diligence, que la barque fut en peu de temps assez près du rivage, pour laisser remarquer à la belle Aimée toute cette différente beauté. Ce fut avec un étonnement & une surprise agréable, qu'elle apperçut partout son nom & ses chiffres. Un moment après, la princesse reconnut son portrait sur un petit autel de topaze, élevé au milieu de la barque ; au-dessous du portrait elle lut ces paroles :

Si ce n'est l'Amour, qu'est-ce donc ?

Après avoir donné ses premiers mouvemens à l'admiration, elle craignit de voir descendre

de la barque ces étrangers, qui lui avoient d'abord paru si galans. Tout me parle de l'amour d'un inconnu, disoit Aimée en elle-même, & je sens que le prince de l'Isle Galante est seul digne de m'inspirer les sentimens dont je vois trop qu'un autre est sans doute touché pour moi. Portrait fatal! ajouta-t-elle, pourquoi le destin t'a-t-il offert à mes yeux dans un temps où loin de pouvoir me défendre, j'ignorois même encore si l'on pouvoit aimer quelque chose plus tendrement que les fleurs?

Cette réflexion fut suivie de quelques soupirs, & elle eût demeuré plus long-temps dans sa douce rêverie, si un bruit agréable de divers instrumens ne l'en eût tirée. Elle regarda vers la barque, d'où partoient ces aimables sons. Un homme, dont elle ne put voir le visage, vêtu d'un habit magnifique de la même couleur qui brilloit dans tout son équipage, lui parut n'avoir d'attention qu'à regarder son portrait, tandis que six belles nymphes formèrent un concert charmant, & accompagnèrent ces paroles, qui furent chantées par celui qui avoit toujours regardé le beau portrait de la princesse. L'air étoit de Duboulai:

Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime,
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

Les Grâces, pour la ſuivre, abandonnent les cieux,
Et quittent ſans regret la reine de Cythère;
Le plaiſir de la voir, la douceur de lui plaire,
Vaut mieux que le ſéjour & le plaiſir des dieux.
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

D'un ſeul de ſes regards, un cœur eſt enflammé;
Tout lui cède, tout rend les armes,
Et juſqu'aux temps heureux où brillèrent ſes charmes,
On devroit n'avoir point aimé.
Aimée a plus d'attraits que n'en a l'Amour même.
Pour flatter ma tendreſſe extrême,
Nymphes, redites tour-à-tour,
Que tout parle de mon amour,
Et des charmes de ce que j'aime.

La douceur de ce concert arrêta la belle Aimée ſur le bord de la rivière. Quand il fut fini, l'inconnu tourna la tête de ſon côté, & lui laiſſa remarquer, avec autant de trouble que de plaiſir, les aimables traits du prince de l'Iſle Galante. Quelle ſurpriſe! quelle joie

de voir ce prince charmant, & d'apprendre qu'il n'étoit occupé que d'elle ! Il faudroit ſavoir aimer auſſi parfaitement qu'au temps des fées, pour comprendre tout ce que ſentit alors la jeune princeſſe.

Le prince de l'Iſle Galante éprouva la même ſurpriſe ; il ſe hâta de deſcendre ſur le rivage fortuné, qui offroit à ſes yeux la divine Aimée. Elle n'eut pas la force de fuir un prince ſi parfait, elle accuſa mille fois le deſtin de ſa foibleſſe : en ſemblable occaſion on ne manque guères de s'en prendre à lui : il eſt impoſſible d'exprimer ce que ces jeunes amans ſe dirent, & ſouvent même ils s'entendirent ſans ſe parler. Lumineuſe qui avoit conduit en ce lieu & la jolie barque & les pas d'Aimée, parut tout-d'un-coup pour raſſurer la timide princeſſe, qui avoit enfin pris le parti de quitter un prince ſi charmant & ſi dangereux ; elle leur apprit qu'ils étoient deſtinés à s'aimer & à s'unir pour toujours : mais, ajouta la fée, avant ce temps heureux, il faut achever le voyage ordonné par Formidable.

On ne peut déſobéir aux fées ; la belle Aimée, & le prince étoient ſi ſatisfaits du plaiſir d'être enſemble, que tout ce qui ne les ſéparoit point, leur paroiſſoit trop doux. Ils continuèrent donc leur chemin, tantôt dans

la jolie barque, tantôt en traverſant une belle & vaſte ſolitude, que la rivière arroſoit de ſes eaux. Ce fut dans ce ſéjour tranquille, que le prince de l'Iſle Galante acheva de perdre le repos de ſon cœur. Il apprit à la belle princeſſe tout ce qu'il avoit ſenti pour elle, depuis le jour heureux où ſon divin portrait avoit été porté à la cour, & qu'un jour ſe promenant au bord de l'eau & rêvant à ſon amour, Lumineuſe lui apparut, & lui montrant la barque d'amétiſte, lui ordonna de s'embarquer, & lui promit un ſuccès favorable pour ſon voyage & pour ſon amour. Tandis que le prince & la belle Aimée achèvent d'obéir aux ordres de Formidable, & que tous les jours leurs ardeurs s'augmentent, ils deviennent ſi heureux qu'ils craignent d'arriver, de peur d'être occupés de quelque autre choſe que de leur tendreſſe. Naimée finiſſoit auſſi, de ſon côté, ſon pénible voyage.

Le cours de la rivière que ſuivoit les deux princeſſes, les conduiſit inſenſiblement dans l'Iſle Galante, & ils y arrivèrent tous en même-temps. Lumineuſe ne manqua pas de s'y rendre. Elle apprit à Aimée que la vengeance de Formidable étoit accomplie, puiſqu'en rencontrant ſa ſœur, elle trouvoit la ſeule perſonne du monde qui la pût haïr. Et

le voyage de Naimée est donc aussi fini, dit la belle princesse, car rien n'a pu diminuer l'amitié que j'ai pour elle? Elle pria ensuite la fée d'adoucir, s'il étoit possible, la triste destinée de sa sœur: mais cette grâce étoit inutile à demander pour Naimée; dès qu'elle eut vu le prince de l'Isle Galante, qu'elle reconnut facilement pour celui dont l'aimable portrait avoit touché son cœur, & qu'elle entendit dire à Lumineuse, que le temps de son hymen avec la jeune Aimée approchoit, elle se précipita dans cette même rivière, qu'elle suivoit depuis un an avec tant de peine, sans pourtant avoir recours au trépas; mais les malheurs de l'amour touchent plus vivement que ceux de la fortune.

Lumineuse, qui vit tomber la princesse dans l'eau, la changea en un petit animal, qui marque encore, par sa manière de marcher, quelle étoit l'humeur de la malheureuse Naimée. Son destin s'accomplit même après sa mort; elle ne fut point regrettée; il en coûta pourtant quelques larmes à Aimée; mais de quels malheurs ne l'eût pas consolée le prince de l'Isle Galante! Elle étoit si touchée de sa tendresse, qu'elle ne le fut presque point de toutes les fêtes que l'on inventa pour la recevoir dans son royaume: le prince y prit aussi

peu de part. Quand on eſt bien amoureux ; on ne connoît plus de vrais plaiſirs que celui d'être aimée de ce qu'on aime.

Le roi & la reine, avertis par Lumineuſe, vinrent retrouver leur aimable fille : ce fut en leur préſence que la généreuſe fée déclara que la belle Aimée avoit eu la gloire de mettre à fin l'aventure du château des Portraits, parce que rien n'avoit encore paru ſi beau qu'elle dans tout le monde. L'amour du prince de l'Iſle Galante étoit trop violent pour attendre davantage, il ſupplia le roi & la reine de conſentir à ſon bonheur. Lumineuſe elle-même honora de ſa préſence un jour ſi beau & ſi déſiré. La nôce ſe fit avec toute la magnificence que l'on doit attendre des fées & des rois ; mais quelque heureux que ce jour dût être, je n'en ferai point la deſcription ; car, quoique ſe promette l'amour heureux, une noce eſt preſque toujours une triſte fête.

Tant qu'Amour fait ſentir ſes craintes, ſes tourmens,
Et les doux tranſports qu'il inſpire,
Il reſte cent choſes à dire
Pour les poëtes, les amans :
Mais pour l'Hymen, c'eſt en vain qu'on réclame
Le dieu des vers, & les neuf doctes ſœurs ;
C'eſt le ſort des amours, & celui des auteurs
D'échouer à l'épithalame.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES CONTES
du Tome Premier.

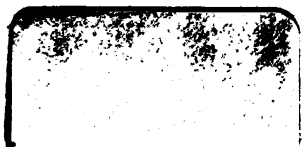
PERRAULT.

Précis de la Vie & des Ouvrages de Charles Perrault, avec l'Analyse de ses Contes. . . . . . Page 1
Le Chaperon Rouge, ... 17
Les Fées, ... 21
La Barbe Bleue, ... 25
La Belle au Bois Dormant, . . . 35
Le Chat Botté, ... 51
Cendrillon, ... 59
Riquet à la Houpe, ... 70
Le Petit Poucet, ... 82
L'Adroite Princesse, ... 98
Grisélidis, ... 142
Peau d'Ane, ... 175
Les Souhaits Ridicules, ... 216

MURAT.

Le Parfait Amour, ... 221
Anguillette, ... 271
Jeune & Belle, ... 332
Le Palais de la Vengeance, . . . 373
Le Prince des Feuilles, ... 398
Le Bonheur des Moineaux, . . . 433
L'Heureuse Peine, ... 434

Fin de la Table du Premier Volume.

De l'Imprimerie de BARDE, MANGET & Compagnie à *GENÈVE.*

FEB